PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
MAR 11 1925

2e Année. N° 4. 15 Février 1925.

LA REVUE DE PARIS

Pages.

Henri de Régnier. . . *Le Divertissement provincial.* — I. 721
Rudyard Kipling. . . *Le Chemin qu'il prit* 762
Sylvain Lévi . . . . . *L'Œuvre de la Civilisation indienne.* 784
Pierre Benoit. . . . . *Le Puits de Jacob* (fin). 814
Constantin Photiadès. *Ronsard et la musique* — I. 849
Marquis de Segonzac. *L'Énigme rifaine* 872
Franck L. Schœll. . . *L'Agonie du Français en Louisiane.* 883
Comte de Fels . . . . *Le Cartel de l'Ordre.* — I. 897
Henry Bidou . . . . . Les Lettres : *Parmi les Livres* 912
Albert Flament. . . . La Quinzaine : *Tableaux de Paris.* 923
Henri Pouyanne . . . La Vie financière : *La Situation en Gde-Bretagne.* 935
André Chaumeix . . . La Politique : *Le Problème de la Sécurité.* . . 951

Copyright 1925 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **4** FR. **50**

PARIS
DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER
1925

La Revue de Paris *publiera prochainement :*

CLAIRE TECEL

par J.-H. ROSNY jeune

DYRENDAL

par JOHAN BOJER

Il avait du cran

par RUDYARD KIPLING

(Traduction La Chesnais)

Les Souvenirs d'une Ambassade à Londres

par le Comte de Sainte-Aulaire

L'Expédition française en Espagne en 1823

par GEOFFROY DE GRANDMAISON

BALZAC A MILAN

par HENRY PRIOR

La mer Rouge à travers les âges

par A. KAMMERER

LE

DIVERTISSEMENT PROVINCIAL

A Monsieur Louis Gallier-Le Chesne,
de l'Académie française,
43, rue Guénegaud
Paris, VIe.

8 avril 192...

Monsieur et cher Maître,

En vous envoyant le manuscrit dont je vous ai parlé, je vais donc, ainsi que m'y avez engagé, vous rappeler les circonstances qui l'ont mis en ma possession. Auparavant, permettez-moi de me féliciter de l'heureuse rencontre qui m'a donné l'occasion de m'approcher d'un des écrivains de notre temps pour qui je professe la plus vive et la plus sincère admiration. Les beaux romans où vous décrivez, avec une merveilleuse exactitude et une délicieuse ironie, la vie de province aussi bien de nos jours que dans le passé, ont toujours été une de mes lectures préférées. Ayant quelque peu connu par moi-même l'existence dont vous faites de si vivants et pittoresque tableaux, je ne puis que m'incliner devant la vérité de vos peintures. Pas un trait, pas une couleur qui n'y soient de la plus intime justesse. Mais n'est-il pas bien inconvenant que j'aie ainsi l'air de vous donner des certificats qu'il ne m'appartient pas de vous décerner et des louanges qui ne vous appartiennent que trop? Excusez donc mes audaces et souffrez seulement que je me réjouisse à jamais de la conjoncture qui m'a valu les trois précieuses soirées qu'il me fut donné, moi indigne, de passer en votre illustre compagnie.

Certes, ce serait tirer de cette fortune une vanité bien vaine que de l'attribuer à autre chose qu'à notre présence simultanée en ce triste hôtel de petite ville où survit encore la coutume si démodée de la « table d'hôte ». Un voisinage fortuit et la perspective du cigare solitaire vous inclinèrent sans doute à m'adresser la parole. Votre indulgence me fit l'honneur de ne pas être mécontente de mes réponses et ce fut ainsi que se forma entre l'un des Quarante et un humble inspecteur d'assurances, un lien passager qui demeurera pour moi un impérissable souvenir. Désormais cette somnolente petite ville de Mesnil-sur-Tarve sera toujours présente à ma mémoire puisque je lui aurai dû une des plus agréables faveurs de ma vie. Je dois ajouter cependant que l'indulgent intérêt qu'à bien voulu me témoigner l'auteur de Une Provinciale de Province *et de* Ces gens *ne s'adressa pas tant au quelconque voisin de table que j'eusse été pour lui, qu'au mutilé de guerre dont la manche vide vous parut une recommandation valable. Votre paternelle sollicitude alla jusqu'à me pousser à vous apprendre que j'avais été blessé dans un des combats qui suivirent et complétèrent la victoire de la Marne. La simple mention de cette blessure ne satisfaisant pas votre sympathie, vous en voulûtes savoir les circonstances et ce fut votre insistance qui me fit vous parler de la maison de santé du docteur Bruneau, ce qui nous ramène, Monsieur et cher Maître, au sujet de ma lettre.*

*En effet, comme je vous le contai, le soir de notre rencontre à la table d'hôte de l'*Hôtel de la Paix, *dans la petite ville de Mesnil-sur-Tarve, qui, entre parenthèses, semble faite pour servir de cadre à un de vos romans, lorsqu'un éclat d'obus m'atteignit en tuant à mes côtés deux de mes hommes et m'obligea à abandonner le commandement de ma section, je fus transporté à l'ambulance installée dans les bâtiments qu'avait occcupé la clinique médicale du docteur Bruneau. Ces bâtiments, d'ailleurs, étaient en assez mauvais état et avaient subi des dégâts considérables, ayant été, lors de l'avance allemande, sérieusement bombardés par les avions ennemis. Naturellement, les malades n'avaient pas été épargnés. On avait bien procédé à leur évacuation, mais ce n'était pas une opération facile. Pensez au curieux spectacle que devait présenter cette colonie d'aliénés, de maniaques, de neurasthéniques. Pour comble de malchance*

ces malheureux furent repérés par les avions et largement arrosés de balles de mitrailleuses. Mon ami l'aide-major Hutin a assisté à cette tuerie. Il a vu le fossé de la route plein de cadavres déchiquetés, mais laissons ces misérables et revenons à la maison du docteur Bruneau où je ne fus pas fâché, souffrant cruellement de ma blessure, de trouver des soins et un lit.

Mon état m'y retint quelque temps. On m'avait logé dans un des pavillons qui avaient le plus souffert du bombardement allemand. Une partie de la toiture avait été emportée et un grand pan de mur s'était effondré. Cependant deux chambres demeuraient encore habitables. On me donna celle du rez-de-chaussée. On avait tant bien que mal remplacé les vitres brisées et recollé d'une bande de papier la glace de la cheminée que séparait en deux une fêlure inquiétante. Or, mon bras ne se recollait pas aussi bien que ce miroir blessé et je passai d'assez mauvais jours dans cette pièce. Je souffrais beaucoup et je m'ennuyais mortellement. Sans cela, il est bien peu probable que j'eusse jeté un coup d'œil sur le grimoire que m'apporta un jour, pour me distraire, l'infirmier qui me soignait. Il avait découvert la chose sous des plâtras. Je la pris négligemment et l'aurais sans doute rendue à ce brave garçon si mon attention n'eût été attirée par l'extrême petitesse et la singulière calligraphie des caractères qui couvraient ces feuillets de leurs lignes extraordinairement serrées. L'idée me vint alors d'occuper mon oisiveté au déchiffrement et à la lecture de ces lignes minuscules.

D'abord sans grand intérêt, ce manuscrit me parut peu à peu assez curieux. Il était certainement l'œuvre d'un des pensionnaires du docteur Bruneau, peut-être de l'un de ceux dont mon ami l'aide-major Hutin avait vu au revers d'un fossé les cadavres lamentables. Peut-être avait-il occupé cette même chambre où je commencai à lire ses élucubrations, mais ce ne fut pas là que j'en terminai la lecture interrompue par une recrudescence de mon mal, recrudescence qui amena mon transfert à un autre hôpital et nécessita l'amputation de mon bras. Aussi fut-ce une fois guéri, et partant en convalescence, que je mis la main qui me restait sur le susdit manuscrit. L'infirmier l'avait placé dans ma cantine, lors de mon envoi à une destination qui eût bien pu être sans adresse. Leur déchiffrement achevé, j'oubliai ces pages étranges qui me revinrent en mémoire

au cours de l'une de nos conversations de Mesnil-sur-Tarve où nous traitâmes de certaines singularités de la vie de province. Ce fut alors que je vous parlai de ce manuscrit. Je vous l'envoie aujourd'hui et je serais curieux d'en avoir votre appréciation où je trouverais, avec l'occasion de vous en remercier celle de vous renouveler, Monsieur et cher Maître, l'expression de ma profonde admiration et de mon sympathique respect.

ÉTIENNE LEBRUN
20, avenue de La-Bourdonnais, VIIe.

Lorsque j'eus remis la clé au concierge et convenu avec lui que je le retrouverais à la gare au train d'onze heures, mes bagages enregistrés et mon billet pris, je le laissai refermer la porte de l'hôtel et j'en écoutai, non sans une légère émotion, le bruit pesant et définitif. Du trottoir, je considérai un instant la façade aux persiennes closes. Avec la rue à peu près déserte et le crépuscule approchant, cette façade aveugle formait un ensemble plutôt morose. D'un jardinet voisin, quelques feuilles avaient volé sur la chaussée et leur rousseur recroquevillée annonçait que l'automne était venu et que l'hiver ne tarderait pas à lui succéder. La fraîcheur de cette fin de journée apportait un premier avertissement. Un léger brouillard estompait le contour des choses et rendait assez mélancolique cette rue peu fréquentée du quartier de Passy, qui portait le nom d'une élégiaque et célèbre poétesse.

Cette femme illustre et malheureuse avait eu une assez misérable destinée et le laurier de sa gloire avait couronné de son immortelle amertume son pauvre visage maigre, osseux et sans beauté, mais je n'étais pas d'humeur à m'attendrir outre mesure sur le sort de Marceline Desbordes-Valmore. Le mien m'intéressait davantage et, sans mériter le grand nom d'infortune, il ne me paraissait pas particulièrement réjouissant. J'étais à une heure de mon existence qui ne m'apportait pas de satisfaction bien appréciable, et l'avenir qui m'était réservé ne présentait pas une perspective des plus agréables, car il consistait tout d'abord à savoir que je ne franchirais plus jamais cette porte de beau chêne bien ajusté, refermée derrière moi par M. Jules Prélart, concierge du logis élégant et

confortable dont je pouvais considérer une dernière fois la gentille et correcte architecture et les heureuses proportions, établies, d'ailleurs, sur mes plans, lorsque, quinze ans auparavant, je m'étais décidé à « faire bâtir ».

La mort de ma mère, survenue peu de temps après celle de mon père, m'avait mis en possession d'un honorable patrimoine. J'avais alors vingt-sept ans. Je me portais bien; je n'étais pas d'un aspect répugnant; je ne me sentais pas plus stupide qu'un autre; j'aimais la vie et j'étais résolu à la vivre commodément et posément. Jusqu'alors j'y figurais un peu comme en surnombre. Bien accueilli partout, tenu pour un gentil garçon, on me faisait bonne mine, mais je ne tirais pas à conséquence. Soudain ma nouvelle situation me donnait du poids et de l'importance. J'aurais pu y ajouter l'appoint d'un bon mariage, mais je ne me sentais aucune envie d'aliéner ma liberté. J'aimais mes aises; je n'avais pas grand goût pour les responsabilités, aucun pour aucun travail, mais un penchant bien déterminé au loisir. Je ne me souciais nullement d'associer mon existence à une autre existence. On a toujours la ressource d'en venir là si jamais l'amour l'exige. Néanmoins, comme je tenais à prendre consistance dans le monde, je jugeai bon d'adopter certaines apparences. Rien ne pose mieux que d'avoir un établissement stable. Je pris donc le parti de faire bâtir et bientôt je m'installai dans ce petit hôtel de la rue Desbordes-Valmore qui demain, vide de son mobilier dispersé à la Salle des Ventes, passerait en d'autres mains, ne conservant, de tout ce que j'y avais rassemblé, que l'honorable M. Jules Prélart et sa légitime épouse madame Honorine Prélart, concierges, qui avaient accepté de continuer leurs fonctions au service du nouveau propriétaire de l'immeuble, le mien pendant quinze ans.

Quinze ans! Avais-je été heureux durant ces quinze années? Je me réservais de résoudre cette question dans le train qui, le soir même, m'emporterait loin de Paris, vers la nouvelle existence que j'avais acceptée pour des raisons diverses dont la principale était mon incapacité de sortir autrement de l'impasse financière au fond de laquelle je me trouvais. Pour y parvenir il eût fallu être un autre homme que je n'étais. Mais dispose-t-on de soi-même à son gré? Dans

quelle mesure est-on l'artisan de son bonheur ou de son malheur, le maître de ses actes et de sa nature? Pendant les heures du long trajet qui me mènerait à P..., j'aurais le temps de m'interroger, de réfléchir, de me souvenir et le loisir ne m'en manquerait pas non plus, une fois installé en ma morne retraite provinciale. A ce moment, je sentis un petit frisson me parcourir l'échine. Était-ce la fraîcheur du brouillard? Était-ce l'appréhension de ma nouvelle destinée? De toute façon je n'allais pas rester indéfiniment planté sur ce trottoir à contempler cette façade. Mon parti était pris et il n'y avait pas à revenir sur ma décision. A quoi occuper cette dernière soirée de Paris? Rien de plus simple : dîner au restaurant, puis la gare et l'ultime poignée de main à M. Jules Prélart, quand il me remettrait mes valises, mon bulletin de bagages et mon billet. Mes amis, j'avais pris congé d'eux sans leur expliquer ma disparition définitive. Mes amies, j'avais offert à Jeanne Darnac le suprême bouquet et la petite perle d'adieu. J'étais en règle.

Tout en réfléchissant ainsi, j'avais traversé la place Possoz et gagné la rue de Passy. Les taxis en station, Chaussée de la Muette, commençaient à allumer leurs lanternes. Déjà je levais ma canne pour faire signe à l'un d'eux, quand je me ravisai. Il était encore trop tôt pour me faire conduire à un restaurant du Boulevard. Ne valait-il pas mieux marcher un peu avant la longue immobilité que m'imposerait ma longue clôture en wagon? Et puis cette atmosphère brumeuse ne me déplaisait pas. Les gens y passaient effacés et les choses y apparaissaient indistinctes. Le Paris que j'allais quitter se faisait déjà pour moi vague et lointain. Il semblait se dissoudre en vapeur, comme pour m'avertir qu'il ne me serait bientôt plus qu'un souvenir voilé et incertain. Cette politesse d'adieu, cette discrétion complaisante à mon départ m'amusèrent; j'y voyais une dernière sympathie de l'aimable ville pour l'exilé provincial que j'allais être bientôt.

Cependant, sans y prendre garde, j'avais atteint la Porte de la Muette et les premiers arbres du Ranelagh. Que diable allais-je faire par là. Ce n'était plus une heure pour se promener au Bois. J'en étais à rebrousser chemin, quand, au contraire, l'idée me vint qu'une promenade d'un bon pas, en ces

allées déjà presque nocturnes, serait une excellente préparation à mon dîner. Lorsque j'aurais erré quelque temps à travers ce brouillard, quelle plus forte et plus agréable impression me feraient l'atmosphère du restaurant, son aspect de confort, de luxe et de lumière. Le hasard m'offrait l'occasion d'un contraste qu'il ne fallait pas négliger. Donc j'optai pour la promenade sylvestre, brouillardeuse et solitaire, et je m'engageai dans la première allée qui se présenta. Je rentrerais dans Paris par la Porte Dauphine où je trouverais aisément un taxi pour me mener chez Laplace ou dans quelque autre restaurant du Boulevard.

Quand je repense à cette dernière soirée parisienne, je m'aperçois que j'étais dominé par un sentiment singulier dont je ne me rendis compte que plus tard, car ma vie de province me fit, pour un temps au moins, assez expert aux analyses de moi-même avant que cette faculté se fût perdue dans l'atonie où je m'enlisai peu à peu et à quoi je tentai de remédier par l'acte étrange que j'aurai à rapporter et qui... Mais n'anticipons pas et revenons à l'explication que je me donnai de mon état d'esprit en ce soir de solitude et de départ. Certes ma résolution était fortement et fermement prise. J'avais examiné à fond les circonstances qui m'y obligeaient. Ma détermination, je le répète, était irrévocable, basée sur une parfaite connaissance de mon caractère et de mes capacités. Ce que je faisais, je ne pouvais pas ne le pas faire, mais j'avais la vague, la secrète, la sourde impression que quelque hasard subit pouvait encore se produire, et par quoi ce qui allait être ne serait pas.

Oui, je croyais, sans me l'avouer à moi-même, je croyais sans y croire, à l'intervention de quelque événement soudain qui ouvrirait à ma destinée des perspectives nouvelles et autres que celles dont la certitude médiocre m'avait semblé inévitable... Oui, j'attendais, pour tout dire, une sorte de miracle, oh! un miracle bien humble, mais un miracle tout de même, et cette croyance, cette attente étaient d'autant plus étranges que ma vie jusqu'à présent n'avait jamais connu aucune circonstance exceptionnelle. Les aventures y avaient complètement manqué, tout s'y était passé dans l'ordre le plus logique et même avec la plus exemplaire platitude, mais peut-être jus-

tement de cette plate régularité de mon existence naissait en moi cet espoir chimérique de quelque compensation imprévue, cette attente de quelque brusque faveur du hasard.

Je me sentais obscurément y avoir droit. Tout homme est valable pour une certaine quantité d'imprévu. D'ordinaire cette quantité se divise en fractions, mais il arrive aussi qu'elle s'accumule et forme une sorte de réserve mystérieuse dont l'on touche en une fois la somme entière. Elle est inscrite au compte de chacun, et chacun, tôt au tard, la réalise. Pourquoi le moment ne serait-il pas venu pour moi de cette échéance? N'étais-je pas dans les conditions requises? Pourquoi l'événement ne se produirait-il pas, ce soir, ce dernier soir? Il pouvait prendre toutes les formes. Les stratagèmes du hasard sont infinis et les figures de l'imprévu sont innombrables. Ce bois sombre, ce brouillard, aussi bien que n'importe quel lieu de lumière ou de fête, n'étaient-ils pas pleins de toutes les possibilités? Tout est propice au hasard et il n'a besoin que de lui-même pour créer l'événement ou la rencontre qui bouleverse les vies. Pourquoi la mienne ne subirait-elle pas le choc qui en briserait l'édifice médiocre à travers les débris duquel l'issue m'apparaîtrait? Peut-être dans quelques heures tout y serait-il changé? Peut-être n'y resterait-il plus rien de mes projets actuels? Tout homme, si humble qu'il soit, est toujours prêt pour l'extraordinaire. Toute vie, si pauvre qu'elle soit, attend son miracle et la mienne, inconsciemment, obscurément, médiocrement, avait peut-être toujours attendu le sien...

En ces pensées, alors extrêmement vagues et indistinctes et que je n'ai quelque peu précisées que plus tard, je continuais d'avancer dans l'allée plus que crépusculaire. Les passants y étaient rares et leur croisement ne troublait pas ma rêverie. Le brouillard rapidement épaissi rendait le Bois au silence. Les bruits de la ville n'y parvenaient plus. Parfois le roulement d'une voiture, proche ou lointaine, perceptible, avec l'éclat strident ou assourdi d'une trompe d'auto. Çà et là un feu de lanterne trouait l'ombre. Un pas grinçait sur le gravier. Avec son silence le Bois avait pris son odeur nocturne où se discernaient les senteurs nuancées de l'automne. Cela composait un parfum humide et pro-

fond qui semblait venir de très loin. J'en étais entouré comme si je me fusse trouvé au centre d'une vaste forêt et non dans un bois de plaisance dont les lisières touchaient aux maisons. Cependant j'y éprouvais une véritable impression de solitude et, quoique ma promenade eût été assez brève, j'avais l'impression d'avoir marché longtemps. Néanmoins je n'étais arrivé qu'au bord du lac, mais depuis quelque temps je ne rencontrais plus ni un piéton ni une voiture. L'heure tardive, le brouillard contribuaient sans doute à faire de l'endroit où j'étais parvenu un lieu parfaitement désert. A m'éloigner davantage, je risquais de m'égarer, d'autant que l'obscurité m'empêchait de profiter des poteaux indicateurs. Le mieux semblait donc de suivre le sentier qui contourne le lac et de regagner ainsi la Porte Dauphine.

Comme je m'engageais dans le sentier qui longe la berge, je croisai un garde du Bois et je le heurtai presque au passage, car le brouillard au bord de l'eau était devenu vraiment très épais. On ne voyait pas à vingt pas devant soi. Les arbres de l'île n'étaient distincts que par la masse plus sombre qu'ils formaient. A certaines places le sentier traversait des groupes d'arbres qui en redoublaient l'obscurité. Or, à peine eus-je fait quelques pas sous l'une de ces voûtes de feuillages assez basse que je ressentis à l'épaule un choc violent comme si je me fusse cogné à quelque tronc. Instinctivement, je reculai en même temps qu'une vive lumière m'éblouissait et que, dans le rayon qu'elle projetait, je distinguais, au bout d'un bras, une main et, à cette main, la lame nue d'un couteau. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre, mais j'avoue qu'à cette vue mon cœur battit violemment. J'étais sans arme, l'endroit où je me trouvais était désert, le brouillard intense, l'eau proche. Quelle fin stupide et ridicule que mourir ainsi, en fait divers, à sept heures du soir, en plein bois de Boulogne!

Tout en faisant ces rapides réflexions, j'avais bondi en avant et saisi le bras armé qui me menaçait. Je le repoussais et je le tordais avec force si bien que, dans la lutte, la lampe électrique que tenait, de l'autre main, mon agresseur se retourna et l'éclaira soudain au visage. C'était celui d'un homme encore jeune, l'air brutal et dur. Il avait de gros sourcils et une forte moustache; la bouche ouverte, il semblait

sur le point de crier. J'apercevais à son cou le col d'une veste de cuir. Je serrai plus vigoureusement encore le bras que j'avais saisi et dont je tordais rageusement le poignet. La bouche de l'homme s'ouvrit plus grande. Immobilisé et tenaillé par mon étreinte, il devait souffrir cruellement, car il ne songeait pas à se servir de son couteau dont je m'attendais toujours à recevoir la pointe dans le corps. Soudain j'entendis le bruit d'un objet tombant sur le gravier et un juron formidable. L'homme, dans un effort désespéré, avait dégagé son bras et lâché son couteau. Avec un bruit de feuilles froissées et une galopade, mon agresseur décampait. J'étais seul, au bord du lac, dans le brouillard de plus en plus compact. A toutes jambes, je grimpai la pente de gazon qui séparait le sentier lacustre de la grande allée carrossable. Comme je l'atteignais une voix rude m'interpella :

— Eh! dites donc, on ne marche pas sur les gazons!

C'était sans doute le garde de tout à l'heure, mais je fis la sourde oreille. Je n'avais aucune envie d'expliquer à ce brave fonctionnaire ce qui venait de m'arriver. Mon agresseur était déjà loin et il y avait peu de chances de le rattraper. Au cas où le garde et moi nous y fussions parvenus, il s'en fût suivi toute une série de formalités assommantes. Le plus sage était de le laisser courir, d'autant plus qu'approchait l'heure de mon dîner et que celle du train viendrait bientôt après. On ne procède pas à une arrestation, le soir d'un départ. Je m'étais d'ailleurs tiré à bon compte de cet incident. N'était-ce pas l'essentiel?

Tout en me dirigeant vers la Porte Dauphine, je réfléchissais à ce qui venait de se passer. L'aventure, car c'en était bien une, était assez singulière. Sa première singularité était que j'en eusse été averti par une sorte de vague pressentiment. Cet inattendu, cet imprévu auquel je croyais avoir droit, s'était manifesté d'une façon soudaine et quelque peu brutale et sa première manifestation se produisait juste au seuil de la nouvelle vie que j'allais adopter. Était-ce donc un indice qu'elle serait pleine de péripéties et d'événements? Ce n'était certes pas ce que je pouvais supposer et vous serez de mon avis lorsque je vous aurai exposé l'avenir auquel j'avais acquiescé. Bref, je venais de faire assez brusquement

connaissance avec l'insolite, sous une forme, je dois dire, plutôt banale, celle de l'attaque nocturne. En somme, le fait auquel je venais d'être mêlé méritait-il vraiment cette qualification dramatique?

Tout d'abord, en reconstituant tant bien que mal la silhouette de mon agresseur, je ne pouvais lui trouver l'allure classique du rôdeur et de l'apache. L'homme avec sa veste de cuir avait plutôt l'aspect d'un chauffeur d'auto et il était nu-tête. Or, les rôdeurs et les apaches n'opèrent pas d'ordinaire la tête nue. Cela vous fait remarquer, tandis qu'un feutre ou une casquette peut aider à dissimuler le haut d'un visage. Ensuite l'homme n'était sûrement pas un professionnel de l'agression, car la sienne manquait de méthode. Le lieu en était médiocrement choisi, trop près de l'allée carrossable. Et puis il lui eût été facile de m'assaillir par derrière ou de côté, de me frapper dans le dos et de me pousser dans le lac après m'avoir dévalisé. Pourquoi m'attaquer de front, avec ce couteau brandi d'une main et cette lampe électrique de l'autre? C'était une agression de théâtre, une scène d'ambigu ou de feuilleton. J'avais donc eu affaire non à un professionnel, mais à un amateur, peut-être même à un farceur. N'avait-on pas voulu simplement me faire peur ou ne m'étais-je pas trouvé en face d'un fou? En ce cas j'avais couru un réel danger.

A quoi bon, d'ailleurs, y avoir échappé? Qu'allait être la vie qui s'offrait à moi? Le geste de cet homme ne signifiait-il pas que j'eusse dû m'en délivrer? Eh! qui vous dit que je n'y aie pas songé et que le courage ne m'en ait pas manqué! Il est bien aisé de dire à quelqu'un : « Tu n'as plus rien à faire en ce monde. Supprime-toi. » On a beau jeu de conseiller le suicide à autrui. Si j'avais interrogé un à un ces gens que, tout à l'heure, j'allais voir attablés au restaurant, sur ce qu'il eût convenu que je fisse, je savais bien quelle eût été leur réponse Oui, je savais bien aussi que j'étais ce qu'on appelle un « homme fini » et cependant une force obscure, un obscur espoir de « quelque chose » me poussaient à vivre, une sorte de foi à cette dette mystérieuse que contracte envers nous la destinée et dont nous attendons malgré nous l'échéance...

Vous connaissez trop la salle du Restaurant Laplace pour qu'il soit utile que je vous la décrive. Elle offre un bon décor de vie moderne, élégant et confortable. Pour y pénétrer il faut faire partie de ceux que l'on appelle les privilégiés. C'est un lieu coûteux et que ne fréquentent pas les petites bourses. Ce soir-là, il avait son aspect accoutumé. L'été, il n'a guère qu'une clientèle de passage et d'étrangers. En octobre la saison reprenait. Les maîtres d'hôtel accomplissaient leur fonction avec sérieux et non plus avec cette complaisance dédaigneuse qu'ils manifestent durant la morte-saison où ils montrent un mépris condescendant et mal dissimulé pour les dîneurs qui, au lieu de suivre la mode et d'être allés goûter les plaisirs de Deauville ou de Dinard ou les délices mondains et cynégétiques de la vie de château, continuent à fouler l'asphalte de Paris, sans se conformer à l'usage des villégiatures estivales. Ce soir-là donc, le restaurant avait retrouvé sa physionomie habituelle. Beaucoup de tables étaient déjà occupées. Cependant j'en trouvai une à ma convenance. Une fois assis, je me mis à considérer l'assistance.

Par un hasard dont je me félicitai, je n'y distinguai aucune figure de connaissance. Cet isolement était comme le signe de la solitude où j'allais vivre désormais. Déjà il me semblait n'être plus celui que j'avais été. La distance qui m'en séparait faisait de moi mon propre fantôme. Mais les maîtres d'hôtel consentent-ils à servir ces gens-là? Ma nouvelle condition n'était probablement sensible qu'à moi-même, car bientôt je fus en présence d'un excellent potage que suivit ponctuellement le repas commandé. Peu à peu, mille souvenirs du passé m'assaillirent et me reportèrent à l'époque où j'étais un des habitués de l'établissement. A ces souvenirs je redevenais un vivant et je cessais un instant de me croire aussi mort à tout ce qui avait jadis été ma vie que si le coup de couteau de l'homme du Bois eût fait de moi un corps inerte étendu dans le sentier qui borde le lac... J'étais donc encore quelqu'un semblable aux autres. Je pouvais ordonner que l'on m'apportât telle viande ou tel vin, me lever, aller parler à ce Monsieur là-bas, gifler cet autre si cela me plaisait, aborder cette femme qui, debout, à l'entrée de la salle, se débarrassait de son manteau et riait. Il y avait là un certain nombre de

ses pareilles, assises à diverses tables, toutes élégantes et parées. Je les examinais avec un intérêt subit. Je les considérais du même œil que je les regardais jadis. Or, je dois noter une particularité de ma nature et de mon caractère. Il y a des gens à qui la vue d'une femme jolie et qui leur plaît donne immédiatement une certaine surexcitation d'imagination. Je ne veux pas parler là de désir physique; l'impression qu'ils éprouvent est tout autre. La présence proche ou lointaine d'une femme fait naître en leur esprit ce que j'appellerais volontiers une atmosphère d'aventure. Ils la supposent le signal, dans leur vie, d'une série de circonstances plus ou moins romanesques qui vont transformer leur existence et par lesquelles ils entreront dans le dramatique, le tragique ou le chimérique, à moins qu'elles ne les conduisent tout simplement au bonheur. La femme les met dans un singulier état d'illusion et de transe d'où il résulte que parfois ils en perdent les moyens qui leur permettraient de la conquérir, et qu'au lieu d'agir ils en attendent la possession d'on ne sait quelle merveilleuse entremise du hasard.

Cette dernière disposition que j'ai assez souvent observée chez autrui, j'avoue que je ne l'ai jamais constatée chez moi. Les femmes que j'ai eues, je ne les ai jamais attendues d'aucune aide extérieure, je ne les ai jamais dues qu'à un discernement assez juste des possibilités de les avoir. Je sentais très nettement celles qui échapperaient à mes visées et celles qui offraient quelques chances qu'elles y fussent sensibles. Sur ce point je ne me trompais guère. En amour, ou du moins en tactique amoureuse, j'ai toujours été un réaliste. J'ai eu les femmes que je pouvais, pratiquement, et que je devais, logiquement, avoir. Aussi mes souvenirs d'amour n'ont-ils rien de romanesque. J'ajoute qu'ils n'ont rien non plus de douloureux. J'ai pu souffrir de certaines femmes, mais ces souffrances n'ont jamais été de celles qui laissent dans la mémoire des marques indélébiles. Il est vrai aussi que les femmes ne m'ont pas donné de ces ivresses des sens et du cœur qu'on ressent d'elles, quand elles sont non pas le prix d'une conquête raisonnée, mais un don miraculeux de la vie.

Si je rapporte ces particularités et si je me laisse aller à ces digressions, c'est pour bien montrer qu'il n'y avait rien

en moi du héros de roman, ni rien qui fît de moi quelqu'un d'exceptionnel. J'en ai connu de plus chimériques que je ne l'étais. J'acceptais l'existence en ses données ordinaires et cependant, tout au fond de moi-même, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il m'était dû par la destinée un arriéré d'aventures, si toutefois, comme je le croyais, toute vie humaine en doit comporter une part. Obscurément j'étais persuadé que cette part me reviendrait un jour, et quelles que fussent les conditions de vie où je me trouverais. Où que je me réfugiasse, la destinée saurait bien me relancer et me saisir quand elle le jugerait bon. Elle pouvait le faire à cette table de restaurant, comme elle eût pu le faire auparavant, comme elle le pourrait dans ce train où j'allais monter tout à l'heure, comme elle le peut partout et à toute heure, avec quiconque, lorsqu'elle en a décidé ainsi.

Cette croyance à une sorte de mise en réserve par la destinée en vue d'une utilisation secrète se renforçait singulièrement par ce qui venait de m'arriver. Il s'en était, en effet, fallu de peu que je ne reçusse dans la poitrine le couteau de l'inconnu qui m'avait si bizarrement assailli. Que ce fût un apache ou un fou, le danger avait été réel. A l'apache, j'avais échappé, je ne savais trop pour quelle cause. Quant au fou, il aurait fort bien pu ne pas se borner à une démonstration. Dans les deux cas j'avais risqué la mort d'assez près. Devais-je me féliciter de ma chance? Peut-être eussé-je pu trouver l'indice d'un certain plaisir à vivre dans le regret que j'éprouvais à la pensée qu'il faudrait bientôt me lever de cette table où je dégustais confortablement des mets choisis, pour affronter le brouillard et me diriger vers la gare. A cette impression se mêlait le souvenir de certaines soirées où j'avais dîné à cette même place, soit seul, soit avec des amis. Je me rappelais des visages sympathiques, des conversations intéressantes, puis les mille petits agréments de l'existence parisienne; je me revoyais entrant dans quelque salle de théâtre ou de concert, visitant quelque exposition; je revoyais certains salons que j'avais fréquentés avec plaisir, certaines personnes dont la société m'avait diverti. Tout cela avait constitué un ensemble de vie facile et animée d'où se détachaient certaines images plus intimes. Des mains pres-

saient les miennes; je goûtais la douceur d'une bouche, la grâce d'un sourire, la beauté d'une chevelure, la peau si diverse d'un beau corps. Mille gestes, mille attitudes, mille détails me repassaient par l'esprit. Une sorte de mémoire sensuelle et sentimentale venait de se réveiller en moi, avec une envie d'étreindre et de saisir quelque forme vivante de mon désir.

Il y avait dans la salle un certain nombre de femmes et mon regard allait de l'une à l'autre avec une telle insistance que plusieurs s'en aperçurent, mais bientôt un curieux phénomène se produisit en moi. De chacun de ces visages j'avais cueilli un trait, une expression, puis ces traits, ces expressions se fondirent, s'amalgamèrent dans mon esprit, et une figure s'en forma... A mesure qu'elle se composait, il me semblait la reconnaître. Un nom me vint aux lèvres et je le prononçai presque à haute voix : Claire. A peine ce nom prononcé, l'image de celle qui le portait fut si nette, si présente que j'eus la sensation qu'elle était là. Je voyais son cou flexible, sa bouche, ses yeux, et cette chevelure souple et massive qui était sa plus belle beauté.

Claire, Claire Derveneuse! Cette Claire avait été ma maîtresse pendant deux ans et une des causes de ma déconfiture pécuniaire actuelle. En me « mettant avec elle », je savais très bien, d'ailleurs, ce qui en résulterait. J'avais, ai-je dit, de l'amour, une certaine vue réaliste. Je savais Claire une femme coûteuse et qu'elle me coûterait. Elle avait déjà ruiné plusieurs de mes amis et il n'y avait aucune raison pour que j'échappasse à leur sort. Pourquoi Claire, femme entretenue et habituée à l'être largement, eût-elle renoncé en ma faveur à ses goûts de dépense et de luxe? Pourquoi se serait-elle transformée pour moi en une personne soudain désintéressée? Il faut accepter tout être comme il est. Il était naturel à Claire Derveneuse d'être dispendieuse. Elle le fut. En la voulant, je savais à quoi je m'exposais. Je savais qu'au bout d'un temps facile à calculer ce serait une ruine complète et que je n'aurais aucun reproche à lui en faire. Claire ne se donnait point pour ce qu'elle n'était pas. Sa vénalité était honnête. En échange de son beau corps, elle en acceptait la valeur convenue. Que cette valeur représentât ma liberté, l'indépendance de ma vie, cela, c'était mon affaire. Claire me

concédait la jouissance de sa personne pour le temps où je serais capable de lui en fournir l'équivalent pécuniaire, son visage, son rire aux dents éclatantes, sa joie de belle créature indifférente, complaisante et paisible.

Je me suis demandé souvent pourquoi, sachant fort bien qu'une fois ma ruine accomplie, je serais incapable de me recréer une indépendance, je n'avais pas reculé devant la perspective de l'avenir qui m'attendait. Comment suis-je allé d'un pied léger vers le piège où je suis maintenant pris et entravé à jamais? Notez que je n'aimais pas Claire Derveneuse. Ce n'est donc pas la passion qui m'a conduit à elle. Certes elle m'inspirait du désir, mais un désir normal, sans frénésie, sans inquiétude, désir tranquille dont la tranquillité était due probablement à la certitude de pouvoir l'assouvir dans des conditions précises. Je savais que nul obstacle ne s'y opposerait et que tout se résumerait en une question d'argent. Il me suffirait de sacrifier une certaine somme pour m'assurer la possession passagère de Claire.

Je ne souhaitais rien d'autre qu'un moment de sa chair et de sa beauté et je calculais le plus froidement du monde ce que me coûterait ce moment et jusqu'où mes ressources me permettraient de le prolonger. Je savais quelles seraient les conséquences de ce marché et cependant je n'avais pas hésité devant elles. C'est tout cela qui me donne à penser qu'en agissant comme je l'ai fait, j'obéissais à une sorte de fatalité sournoise. Ne fallait-il pas, pour des buts secrets, que se produisissent dans ma vie certaines circonstances afin que j'en arrivasse où je suis?

J'ai dit tout à l'heure avec quelle singulière précision s'était formée, de traits épars, l'image de Claire Derveneuse et je viens de résumer les souvenirs et les réflexions que cette image avait évoqués en moi. Pour mieux en suivre le fil j'avais à demi fermé les yeux. Quand je les rouvris, l'image s'était encore précisée, au point que je crus à une véritable hallucination. Je voyais Claire Derveneuse assise à une table voisine de la mienne, mais cette fois je n'avais plus affaire à un jeu de ma mémoire. C'était bien Claire Derveneuse elle-même. Elle était entrée sans que je m'en aperçusse et elle avait pris place à cette table inoccupée avec les gens qui

l'escortaient. Je ne les connaissais pas. A leur mine, ce devaient être des étrangers, des Argentins probablement. Un de ces hommes était assez beau, l'amant de Claire, sans doute, car ses compagnons semblaient le considérer avec envie. Sûrement, ils ne servaient que de comparses. Le beau garçon brun aux moustaches en croc, le dîner fini, la soirée passée au théâtre, ramènerait Claire chez elle. Je les imaginais rentrant dans cette chambre dont les moindres objets m'étaient familiers et où j'avais si souvent possédé Claire. Je revoyais le vestibule de l'hôtel, l'escalier au tapis épais, le salon que l'on traversait, les faïences persanes du cabinet de toilette d'où Claire ressortait demi-nue, dans le frais et violent parfum de sa peau odorante. Je me rappelais des attitudes, des gestes, des paroles et cette évocation ne me causait aucune espèce de jalousie. Cependant Claire était belle et désirable, mais je n'avais jamais été jaloux du désir que pouvait inspirer sa beauté. D'où venait cette indifférence? Sans doute de ce que je n'avais jamais aimé Claire. L'aimer, non certes, mais avais-je même éprouvé beaucoup de plaisir à sa possession?

Pour me retrouver plus proche du passé sensuel qu'elle me représentait, je jetai un regard vers elle. Toutes les beautés de son corps réapparurent à ma mémoire avec l'usage voluptueux que j'en avais fait. En pensée je touchais ses fermes seins, son ventre doux, je baisais sa bouche; je regardais au fond de ses yeux. Tout cela composait un très agréable souvenir. Rien de plus. Claire n'avait pas pris pour moi de valeur nouvelle. Le temps ne lui avait rien ajouté. La posséder m'avait été agréable. Oui, agréable était le mot juste. Souvent même, lorsque j'étais l'amant de Claire, la possession, non seulement de maintes femmes, mais encore de maints objets, m'eût été plus précieuse que la sienne. Mise en balance avec un bibelot, Claire n'eût pas toujours fait pencher le plateau en sa faveur. Notez que je n'en rendais pas moins justice à ses mérites. Ils étaient grands, aussi trouvais-je naturel qu'elle les fît payer leur prix. Sans doute elle n'y manquerait pas avec son Argentin. Je n'avais jamais douté que Claire ne finît dans l'opulence. C'était une femme de tête et cela se voyait à la façon sérieuse et attentive avec laquelle elle

commandait son dîner, aussi bien qu'aux énormes perles de son collier. Depuis moi Claire avait fait belle carrière et elle irait loin à moins que quelque catastrophe ne survînt.

Sur ce, je me laissai aller à des imaginations de roman feuilleton. En un instant les pires éventualités me passèrent par l'esprit. Cambriolage, vol, assassinat. Les grosses perles sont un appât bien tentant. Ces Argentins avec qui elle dînait ne seraient-ils pas gens à tenter sur elle un mauvais coup? La vie d'une courtisane est pleine de risques et de dangers. Soudain ces gens ne me disaient rien de bon. Le plus grand avait l'air plus que suspect et les deux autres avaient véritablement mines de brigands. J'imaginais Claire emmenée par eux dans quelque lieu écarté, enlevée en auto, ligotée, chloroformée, égorgée. Les magnifiques perles blanches qui cerclaient son cou devenaient des perles rouges. De la plaie ouverte, son sang coulait. Certes, c'est affreux de tuer une femme, mais les perles valaient bien un tel forfait. Mentalement je supputais leur valeur. Elles représentaient une somme considérable. Claire les avait gagnées une à une. Elles étaient comme l'enseigne de sa profession de courtisane, mais elles étaient aussi pour elle la sécurité de l'avenir, l'indépendance de la vieillesse.

Que je possédasse pareille somme, et il n'était plus question de départ! Je rentrais dans la vie; les portes de ma Destinée se rouvraient. M. Jules Prélart, mon concierge, ramenait de la gare mes bagages. Mon hôtel redevenait ma propriété. L'électricité rallumée y éclairait mon mobilier retrouvé. L'or sonnait dans mon gousset; les billets se froissaient dans mon portefeuille. Si la fantaisie m'en prenait, Claire m'appartiendrait de nouveau en son corps jeune et voluptueux. Ah! comme j'en goûterais mieux maintenant la saveur et le parfum! Comme la vie prendrait à mes yeux un nouveau prix! Il me semblait que je n'en eusse pas su jouir. A présent je ne dilapiderais plus ses joies. Oh! je ne lui demanderais rien d'extraordinaire, je ne serais ni exigeant, ni romanesque. Qu'elle me donnât simplement l'indépendance, le loisir, la faveur de disposer de moi-même. Et toutes ces perspectives, toutes ces possibilités étaient contenues dans ces perles que retenait un fil si mince! D'ailleurs, ce ne serait que justice

qu'il m'en revînt quelques-unes, celles que Claire me devait. Ah! comme elle rirait si je m'avisais de les lui réclamer, tandis que, si j'arrivais jusqu'à elle doucement, si je la serrais soudain à la gorge en la frappant de quelque arme, elle ne pourrait pas me résister et le collier serait à moi!

A moi! Un léger tintement de verrerie me fit sursauter. J'avais par mégarde heurté mon verre avec la lame du couteau de table que je tenais à la main. J'en considérai le bout arrondi et je me mis à rire silencieusement. Décidément je rêvais tout éveillé. Que signifiaient ces divagations saugrenues? Est-ce que ma rencontre nocturne du Bois m'aurait troublé la cervelle? A quoi songeais-je? Était-ce assez bête! Au lieu de m'attarder en ce restaurant surchauffé, je ferais mieux d'aller prendre l'air et de me diriger sagement vers la gare. Qu'avais-je dorénavant de commun avec ces hommes et ces femmes attablés là? Leur vie n'était plus ma vie. Leurs plaisirs ne seraient plus les miens. Ils faisaient partie d'un monde autre que celui où j'allais entrer désormais. Le leur était le monde du travail et de la puissance. Leur fortune, leur état, leur métier, leur industrie leur donnaient le droit d'y figurer, de s'asseoir à ces tables, d'y dépenser un argent qu'ils possédaient ou qu'ils avaient gagné, d'en faire des viandes, des vins, des femmes, des perles. Ruiné, fini, sans ressources, je préférais m'exclure de leur société plutôt que d'y reconquérir une place par mon travail et par ma volonté. Bientôt, j'aurais rompu les liens qui me rattachaient encore à eux et déjà je leur étais devenu étranger, si étranger que Claire ne me reconnaissaît même pas. Au bruit de mon couteau contre mon verre elle avait tourné la tête de mon côté. Ses yeux m'avaient considéré un instant, puis s'étaient détournés comme si mon visage se fût complètement effacé de son souvenir. C'est une singulière impression que de ne plus exister pour un être qu'on a tenu dans ses bras, touché de sa chair. Peut-être est-ce très douloureux? Je ne savais plus.

J'avais fait signe au maître d'hôtel. La note pliée sur l'assiette, il s'avançait, souriant et gras. A un fort pourboire l'homme s'inclina.

— Monsieur le baron retient-il sa table pour demain?

Je fis signe que non et je sortis.

Dehors, il faisait beau. Le brouillard s'était dissipé. La lune brillait au ciel. Les hauts lampadaires lançaient de roses clartés. Ma montre marquait dix heures passées. J'appelai une voiture. Le moment de mon départ approchait. Maintes images se pressaient dans ma mémoire. Départs de jadis, d'hiver vers la Côte d'Azur, d'été vers les plages normandes, départs d'automne ou de printemps vers l'Italie ou l'Espagne. Des souvenirs affluèrent. Je revoyais des campagnes, des villes, des sites, des figures. Agitation heureuse des départs, empressement des retours, je ne vous connaîtrais plus! Ah! comme l'on humait agréablement l'air de Paris après ces absences, comme le pas résonnait agréablement sur son sol! Et les rentrées dans la maison familière, les lettres entassées et qui attendent, la chambre et le lit retrouvés, les habitudes reprises, les premières poignées de main échangées! O départs, ô retours de jadis, c'était donc fini de vous! Ce soir était mon dernier soir de Paris. Cette gare vers laquelle je me dirigeais allait s'emparer de moi et ne me laisserait plus m'échapper, ce train que je prendrais m'emporterait pour jamais. Toute une partie de ma vie devenait irrévocablement du passé. Je ne reverrais jamais plus cette maison, ce réverbère, ce passant, le dos de ce cocher, plus jamais le visage ancillaire de M. Jules Prélart que j'apercevais debout près de mes valises, dans le brouhaha du grand hall où il m'attendait ponctuellement. Soudain une lourde détresse m'accablait. Ah! pourquoi le couteau du rôdeur ou du fou n'était-il pas entré dans ma chair? Pourquoi, au lieu de monter dans ce compartiment de wagon qui sentait la suie et la poussière, n'étais-je pas étendu dans ce sentier solitaire du Bois, sanglant, inerte, auprès de ce petit lac tranquille, sous la calme clarté de la lune?

***

J'étais seul. Au départ de Paris plusieurs voyageurs firent mine de s'installer auprès de moi, mais, finalement, aucun n'y prit place. L'un d'eux, un gros homme, qui avait disposé son bagage dans le filet, était venu le reprendre au bout

d'un moment pour le porter ailleurs. Donc le compartiment m'appartenait tout entier. Je pouvais m'y étendre à mon gré, déranger les coussins, voiler ou non la lampe, lire, dormir, m'y comporter à ma guise. J'étais seul sans personne à qui adresser la parole ou qui me l'adresserait. Rien ne distrairait mes pensées et j'avais une dizaine d'heures devant moi pour les ruminer. Aucun dérangement possible. Je n'aurais même pas à changer de train à Vallins, comme on le faisait jadis pour aller à P..., où j'arriverais directement vers huit heures du matin.

Cela ne ressemblait plus aux voyages de mon enfance. En ces temps, quand nous allions à P..., on s'arrêtait à Vallins en pleine nuit, où l'on attendait trois heures la correspondance. On les passait à errer dans la gare à peu près déserte ou réfugiés dans la salle d'attente. En des globes dépolis le gaz éclairait des fauteuils et un canapé de velours verdâtre. Au buffet, un garçon somnolent versait dans les tasses un café dont l'arôme était sûrement endormi. Parfois un homme d'équipe passait sur le quai, traînant un chariot ou balançant une lanterne. On était fatigué et ahuri. A l'eau de la fontaine on lavait ma figure et mes mains charbonnées. Mon père pestait contre la mauvaise organisation des correspondances et maudissait la Compagnie. Ma mère se taisait, souriante sous le tulle à pois de sa voilette et me rappelait, quand j'étais resté trop longtemps grimpé sur la bascule à peser les bagages. Le temps passait. Puis l'air fraîchissait. Les objets, dans une vague blancheur, devenaient plus distincts. Soudain un sifflet enroué annonçait la vieille locomotive qui venait s'atteler au train pour P... après être allée s'abreuver à la trompe pachydermique du poste d'eau.

J'ai dû faire cinq ou six de ces voyages de ma septième à ma quatorzième année. Celui-là fut le dernier. A cette époque une brouille sépara mon père de sa sœur madame de Chaltray. De cette brouille je n'ai jamais su les motifs exacts, mais elle fut durable et toutes les relations furent rompues entre la tante Chaltray et nous. A partir de ce moment, nous ne revinmes jamais à P... Aussi mes souvenirs de P... dataient-ils d'entre mes sept et quatorze ans. Ils auraient donc dû être assez nets et j'aurais dû pouvoir les répartir entre les

divers séjours que je fis à P..., mais il n'en était pas ainsi. Ils se confondaient et s'enchevêtraient en une seule masse. Cela vient sans doute de ce que tous les séjours à P... se ressemblaient au point de me paraître n'en former qu'un seul. Il est vrai que la vie d'un enfant dans une petite ville de province comporte des événements peu variés. Dès que j'y songeais, à ces menus événements, je les retrouvais, je les recomposais aisément. Le principal, et qui me frappait le plus, dès mon arrivée, était l'heure insolite des repas. On déjeunait à dix heures et l'on dînait à cinq heures et demie. Cet horaire gastronomique et provincial provoquait les protestations de mon père, mais ma tante Chaltray tenait bon. Pour moi, ce que je voyais de plus clair dans cette distribution des journées, c'était d'être des journées de vacances et par conséquent agréables à ma paresse. Je les passais à mon gré et les occupais de mon mieux aux jeux de mon âge. Ces jeux avaient pour théâtre le plus ordinaire la cour et le jardin, séparé de la maison par le Mail et le Champ de foire. Les jeux du jardin consistaient à y rôder interminablement, à faire manœuvrer la pompe, à remplir le bassin, à élever des têtards de grenouilles ou de crapauds, à guetter les lézards, à grimper dans un gros noisetier, à manger des fruits, à bouleverser le petit pavillon où l'on rangeait les graines et les outils, et à escalader le mur pour m'y tenir à califourchon. Dans la cour, mes amusements étaient plus tranquilles, beaucoup de travaux à la bêche et à la pelle et de longues conversations avec la cuisinière Mariette...

Après les jeux, il y avait les promenades. Elles se réduisaient à un certain nombre, de buts et de durée à peu près fixes : suivre la grande allée de platanes et la route qui la continuait jusqu'à la chapelle de Sainte-Agathe où l'on entrait un instant avant de s'en retourner; longer le canal jusqu'à un certain pont; aller jusqu'aux étangs de Vitry ou jusqu'au bois de Vunay; faire le tour de ville pour aboutir à la gare. Il y avait aussi des courses plus lointaines aux deux fermes de la Vitrerie et des Motins que possédait la tante Chaltray, sans oublier les flâneries à travers les pauvres rues de P... avec arrêt chez le confiseur et chez le pâtissier. De plus il fallait compter les visites. Il y avait à P..., ainsi que le disait ma

tante avec fierté, « pas mal de société », ce qui nécessitait la « tournée » à l'arrivée et au départ.

Dans certaines maisons je rencontrais des enfants de mon âge. Tout cela se répétait uniformément à chaque séjour. De ces séjours, le souvenir des lieux me demeurait assez présent, si les figures s'étaient effacées de ma mémoire qui n'avait guère retenu que quelques noms. Comment avaient bien pu être monsieur X..., madame Z..., les petits G..., les petites L,..? Néanmoins, je me rappelais très bien que, de ces gens, certains me plaisaient, tandis que d'autres m'étaient antipathiques, mais cette sympathie se rattachait à des faits et à des impressions complètement oubliés.

Ma mémoire, en défaut au sujet des personnes, était donc fort précise à l'égard des lieux. Cette petite ville de P... où je n'étais pas revenu depuis ma quatorzième année restait peinte dans mes souvenirs avec une netteté de miniature. Je la revoyais rue par rue, maison par maison, et, pour ainsi dire, pierre par pierre. Je retrouvais ses odeurs, sa couleur, ses bruits. Je savais mon P... par cœur. Il est vrai que P... n'est pas grand. Quand on a vu son assez belle église, son hôtel de ville de la Renaissance, ses quelques maisons de bonne époque, on connaît tout ce qu'il a de remarquable. La rivière le traverse, divisée en deux bras. De la gare une avenue poussiéreuse conduit à une longue et étroite rue mal pavée qui aboutit à la Place du Marché et qui, sous le nom de rue Montante ou Grand'Rue, se continue jusqu'à l'autre bout de la ville. Le reste est un lacis de ruelles. Cependant P... possède un mail planté de vieux arbres et orné de bancs de pierre.

C'est entre la place du Marché et le Mail qu'était la maison de ma tante Chaltray. De quel œil l'avais-je donc regardée, cette maison, pour qu'elle me fût si nettement présente? Était-ce parce qu'elle devait jouer un rôle dans ma vie que son aspect s'était gravé si profondément en ma mémoire? D'ordinaire, pour que les lieux nous laissent un souvenir aussi durable, il faut que nous y ayons été particulièrement heureux ou malheureux, que quelque chose de notable nous y soit arrivé. Or ce n'était nullement le cas pour cette maison de P... Elle ne se rattachait pour moi à aucun événement de quelque importance. Rien n'y avait marqué dans ma vie

d'enfant durant les quelques vacances que j'y avais passées et cependant je la revoyais avec une netteté extraordinaire. A mesure que le train m'en rapprochait, cette netteté augmentait. Cette maison de P... occupait toute ma pensée et me distrayait de mes soucis.

Elle donnait, comme je l'ai dit, sur la place du Marché. La façade de pierre grise se composait de deux étages. A chaque étage, trois fenêtres. Le rez-de-chaussée n'en comportait que deux, l'emplacement de la troisième occupé par la porte. Cette porte était peinte en gris. Pour y sonner, on tirait une patte de chevreuil suspendue à une chaînette. Cette patte, à peu près complètement pelée, se terminait par un ongle luisant comme du métal. De l'extérieur on entendait le tintement de cette sonnette et, sur le dallage du vestibule, le pas de la servante qui venait ouvrir. Ce vestibule était assez vaste et la peinture jaune de ses murs imitait la pierre, les joints figurés par des filets marrons. L'escalier y prenait naissance. Ses marches carrelées étaient bordées de bois. La rampe de fer s'ornait, au départ, d'une grosse boule de cuivre. En face de l'escalier, à droite, dans le vestibule, se trouvait la salle à manger, garnie d'un buffet bas, d'une grande table de bois ciré, de chaises paillées. Aux angles, des armoires bombaient leurs panneaux. Un poêle en faïence blanche y supportait une colonne sommée d'un madrépore. Entre les deux fenêtres oscillait, en son cadre dédoré, l'aiguille d'un baromètre détraqué. Les murs étaient peints en faux marbre.

Sur le palier du premier étage, plusieurs portes, l'une d'une petite chambre donnant sur la place du Marché comme le salon. Ce salon avait deux fenêtres. Entre elles, sur un fauteuil Voltaire, s'asseyait ordinairement ma tante Chaltray, son tricot aux doigts. D'autres fauteuils, de forme Empire, recouverts de velours d'Utrecht, étaient rangés en cercle devant la cheminée où reposait, sous un globe, une haute pendule d'albâtre à colonnettes de brèche jaune et à cadran doré. Les autres meubles consistaient en une assez belle console Louis XVI que flanquaient deux tables à jeu et à laquelle s'ajoutaient quelques guéridons. Sur le panneau en face des fenêtres, tapissé d'un papier velours à ramages,

s'étalait le portrait de M. de Chaltray, œuvre d'un peintre local dont la nullité avait su rendre à merveille la parfaite insignifiance du modèle.

Du salon, une porte, dissimulée dans le papier de tenture, donnait passage à une grande chambre à laquelle on accédait aussi du palier de l'escalier. Elle s'éclairait par une fenêtre et une porte-fenêtre qui ouvrait sur un balcon qu'on appelait la « galerie » et qui longeait toute la façade sur la cour, une cour carrée et sablée, fermée à droite et à gauche par de hauts murs et au fond de laquelle s'élevait un bâtiment qui avait servi de remise et d'écurie et qui laissait la place d'un portail dont la porte, bossuée de gros clous, en contenait une autre, plus petite, par où l'on sortait sur le Mail. Cette galerie faisait l'agrément principal de cette chambre où logeaient mes parents lors de leurs séjours à P... et qui ne devait guère leur paraître confortable avec son alcôve, ses rideaux de calicot blanc, son carrelage et son vieux mobilier sans caractère.

A côté de cette chambre se trouvait celle de ma tante Chaltray. Elle était aussi pourvue d'une alcôve à rideaux d'un jaune bilieux, et garnie de fauteuils et de chaises à siège de crin noir. Un secrétaire en acajou supportait sur sa tablette de marbre une armée de petites statuettes de Saints et de Saintes. Le papier des murs disparaissait presque sous des images de piété, encadrées ou épinglées. Il régnait dans cette pièce une odeur étrange que je n'avais jamais oubliée. La chambre de ma tante Chaltray sentait la cire des cierges qu'elle y allumait en ses dévotions ou qu'elle y faisait brûler les jours d'orage, la poussière, le renfermé et aussi une autre odeur provenant du voisinage d'un certain petit retrait, lequel jouait un grand rôle dans la vie de ma bonne tante à qui le soin, les écarts, les caprices de ses entrailles fournissaient un inépuisable sujet de souci et de conversation.

L'étage supérieur comprenait également quatre pièces, deux donnant sur la place, deux sur la cour. Toutes quatre à alcôves, à lits Empire, à grandes armoires et généralement inhabitées. Au-dessus s'étendait un vaste grenier rempli d'un amas d'objets hétéroclites. Tout cela constituait la vieille maison de province dans sa banalité et une des plus médiocres de celles qu'habitaient à P... les familles dont se composait

la « Société ». Les plus notables étaient la maison des G. de V..., qui possédait une belle terrasse bien ombragée; la maison des D..., avec son grand jardin et son labyrinthe; celle des demoiselles de B..., fameuse par ses serres; celle du comte de M..., réputée pour ses tapisseries, tandis que la maison Chaltray n'avait rien de remarquable, sinon l'eau admirablement pure et froide de son puits et l'honneur d'avoir vu naître René-Louis-Ernest-Jules marquis de Chaltray.

M. de Chaltray était issu d'une bonne famille du pays qui avait compté des Chaltray d'épée et des Chaltray de robe, mais qui ne trouva en lui ni illustrateur, ni postérité, ce dernier des Chaltray étant mort après une vie parfaitement inutile dont la seule action remarquée avait été d'épouser, sur le tard, la sœur de mon père, sœur très aînée et avec qui mon père n'avait pas de grands rapports de caractère. Cette louable action accomplie, l'oncle Chaltray n'avait pas tardé à comprendre que son rôle en ce monde était terminé et il était mort dans cette même alcôve à rideaux jaunes où ma tante continuait à dormir, depuis près d'un demi-siècle, les nuits de son veuvage sinon inconsolable, du moins obstiné. Son mari lui laissait un nom honorable à porter, quelque bien consistant en fermes et en rentes, une bonne situation en cette petite ville de province d'où ma tante n'avait jamais songé à sortir. Elle était en effet une vraie provinciale. Elle avait pour P... une considération étrange et comique. P... constituait à ses yeux un lieu unique au monde, incomparable et inestimable. Le fait d'y vivre, d'y avoir une maison lui paraissait le plus enviable des privilèges. Pour elle rien au-dessus de P... Elle attribuait à l'air que l'on y respirait des qualités particulières. Elle faisait remarquer la longévité qu'on y atteignait communément et à laquelle elle pensait bien parvenir grâce à sa bonne constitution et à l'excellence du climat qui avait la faculté de conserver l'esprit aussi bien que le corps. Au dire de ma tante, les gens, à P..., étaient extrêmement spirituels. Or, d'ordinaire, les personnes d'esprit sont caustiques et quelquefois méchantes. A entendre ma tante, rien de tel à P... Bien au contraire, la bonté était l'apanage des habitants de cette ville exemplaire. Ce bon M. de C..., cette bonne madame de L... On ne nommait personne sans ajouter

à son nom, la mention « qui est si bonne » ou « qui est si bon ». Ma tante ne manquait jamais à cet usage. Elle disait toujours : à P... « où l'on est si bon », telle ou telle chose « se fait ou ne se fait pas ». Ajoutez, à cette universelle bonté qui faisait de P... une sorte de paradis terrestre, que nulle part la vie n'était à meilleur compte, les marchands plus accommodants, les commerçants plus scrupuleux. A P... on était investi d'une sorte d'honnêteté locale. On n'y manquait à aucun devoir envers le prochain et envers soi-même.

Dans cette louange générale de P..., ma tante comprenait la sienne propre. Elle se considérait comme une personne parfaite en tous points et dont l'intelligence supérieure s'unissait à une vertu éprouvée. Elle se jugeait sans conteste la première de la ville par la naissance aussi bien que par les dons de l'esprit et par les délicatesses du cœur. Sa prééminence sociale, morale et intellectuelle, lui paraissait si évidente, malgré la modestie qu'elle y apportait, qu'elle ne pouvait s'étonner qu'on la lui reconnût, bien qu'elle ne possédât qu'une fortune médiocre, ce qu'attestait la modicité de sa demeure. N'était-ce pas là une preuve de plus de sa valeur personnelle? Aussi ne faisait-elle rien pour embellir cette demeure et même pour l'entretenir. A quoi bon? Que le pied de biche de sa sonnette fût plus ou moins pelé, chacun n'était-il pas heureux de le tirer pour venir rendre hommage à madame de Chaltray, c'est-à-dire à la figure la plus représentative de la ville? Et ne croyez pas qu'elle en ressentît quelque orgueil. Elle ne faisait que céder au sentiment général. C'était ainsi, qu'y pouvait-elle? Elle acceptait donc cette suprématie qui favorisait son égoïsme.

Cet égoïsme prenait des formes très diverses sur lesquelles je reviendrai et dont la première marque était que ma tante ne consentait à aucune gêne à l'égard d'autrui. Ma tante avait des habitudes et, pour rien au monde, ne s'en fût départie. Sa vie, réglée au mieux de ses commodités, leur sacrifiait délibérement tout le reste. Cette disposition la portait à se montrer d'une extrême dureté envers ceux qui dépendaient d'elle. Elle manifestait particulièrement cette humeur vis-à-vis de ses domestiques. Sa maison se composait d'une cuisinière et d'une femme de chambre. La cuisinière qui,

s'appelait Mariette, était immuable. Entrée chez ma tante lors de son mariage avec M. de Chaltray, on sentait qu'elle y vieillirait sur ses fourneaux. Rien n'aurait raison de son étrange fidélité. Le plus curieux, c'était que ma tante et Mariette se haïssaient cordialement, mais toutes les deux s'unissaient pour tourmenter les femmes de chambre successives. Malgré cela, ces filles, qui eussent dû s'enfuir au bout de huit jours, demeuraient parfois assez longtemps en place. Ma tante inspirait à ces malheureuses une sorte de dévouement et de patience inexplicables, quoique elles n'eussent guère à subir que reproches, rebuffades, mépris et avanies. A ces traitements se joignaient une chère des plus maigres et des gages parcimonieux pour lesquels il fallait fournir un travail continuel dont ma tante ne leur témoignait jamais aucune espèce de satisfaction, quelque soin et quelque assiduité qu'elles y apportassent. Ajoutez que ces filles, mal rétribuées, étaient encore plus mal logées. Elles occupaient, dans un angle du grenier, une sorte de soupente sans air et sans jour où elles gelaient l'hiver et étouffaient l'été. Néanmoins, par une espèce de sortilège, elles accomplissaient un service où il ne fallait s'attendre ni à une gratification ni à un congé et dans lequel il ne fallait surtout pas s'aviser d'être malade ou indiposée, tandis que ma tante, quand il lui arrivait de l'être, exigeait d'elles les soins les plus rebutants. Ma tante se laissait peu toucher par les maux d'autrui.

Les siens lui faisaient une occupation des plus attentives. D'une santé à toute épreuve et bâtie pour vivre cent ans, elle se tenait aux aguets de ses moindres troubles corporels dont le plus insignifiant et le plus passager prenait pour elle une extrême importance. Aussi en raisonnait-elle à perte de vue. Un petit tiraillement d'estomac, une simple lourdeur de tête, il ne fallait pas plus pour que toute la maison en retentît et y mettre tout le monde sur pied. Toute la ville en était incontinent avertie. La chose se répandait de proche en proche et bientôt on accourait aux nouvelles. Tout ce qui comptait à P... défilait à la porte. Ces jours-là, la sonnette ne cessait son branle. En ces occasions, Mariette délaissait ses fourneaux et n'eût cédé à personne le soin d'alarmer ou de rassurer les visiteurs, ce qu'elle faisait selon son humeur du

moment, tantôt haussant les épaules comme s'il se fût agi de quelque fantasmagorie de sa maîtresse, tantôt au contraire affectant une mine d'une aune et s'essuyant l'œil du coin de son tablier. A chaque sonnerie, il fallait monter dire à ma tante le nom du sonneur ou de la sonneuse. Elle tirait grande satisfaction de leur nombre et de leur empressement. Elle y voyait le signe de la place prépondérante qu'elle occupait. Or, si un simple malaise y produisait un tel retentissement, qu'eût-ce été d'une véritable maladie? Quant à sa mort, ma tante ne doutait pas qu'elle ne dût être une sorte de catastrophe et à coup sûr un deuil public. A cette funèbre éventualité, ma tante préférait ne pas songer. Elle lui paraissait d'ailleurs aussi improbable et aussi lointaine que la fin du monde.

En revanche, elle acceptait fort bien que l'on mourût autour d'elle. Cela lui semblait si naturel qu'elle en accueillait la nouvelle avec une indifférence qui touchait au prodige et qui eût pu faire penser qu'elle y prenait même un certain plaisir. Une mort était pour elle davantage un sujet de curiosité que d'attendrissement et de regret. Elle s'en faisait rapporter toutes les circonstances dans le plus petit détail et en discutait longuement. Si douloureuses, si imprévues, si désolantes qu'eussent été ces circonstances, ma tante les jugeait opportunes et justes. Ne sommes-nous pas en ce bas monde pour y souffrir et en disparaître? C'était une loi de nature et il lui semblait dans l'ordre que les autres y fussent soumis. Cette belle philosophie la dispensait de tout chagrin. Elle en tenait des discours de résignation et de respect aux volontés divines. Cela fait, elle ne manquait pas de rendre au défunt la justice exacte qu'il méritait.

Mon père m'a raconté souvent, et en riant aux larmes, c'est le cas de le dire, ces oraisons funèbres auxquelles excellait ma bonne tante Chaltray. Elle y apportait une éloquence singulière et une connaissance plus singulière encore des travers, ridicules, défauts, tares et autres particularités du défunt. C'était merveille de l'entendre éplucher son caractère et ses actes avec une minutie admirable et une admirable férocité. En ces occasions, ma tante prenait une revanche des ménagements que l'on se doit en société et qu'elle avait été obligée de garder, mais l'impunité lui déliait la langue. Aussi ces

personnes sur qui, de leur vivant, elle n'eût hasardé aucune critique et à qui, du fait qu'elles étaient de P..., elle reconnaissait toutes les vertus et toutes les qualités, reprenaient, une fois mortes, leurs véritables figures. Grâce à ma tante, elles subissaient une merveilleuse transformation. Elles apparaissaient soudain en leur vérité. A peine refroidies, ma tante faisait leur toilette mortuaire, les débarrassant de leurs fards et de leurs atours, de leurs colifichets et de leurs postiches, et les étalant aux yeux de tous, en leur néant et leur nudité.

Ces panégyriques à l'envers étaient fort goûtées à P... et y jouissaient d'une extrême faveur. Si quelque décès y survenait, une fois les premiers devoirs rendus au mort et à la famille, on se réunissait chez ma tante Chaltray pour s'entretenir de l'événement et l'entendre le commenter. C'était un régal auquel on ne manquait pas. On la trouvait dans son salon, assise dans son fauteuil Voltaire, son tricot aux doigts. On faisait cercle. Sans s'interrompre dans son travail, ma tante dirigeait la conversation qui, peu à peu, s'organisait et prenait corps. Cette mise au point du défunt constituait une espèce de rite funèbre auquel on n'eût pas manqué et où officiait pontificalement ma tante Chaltray. Chacun se retirait fort satisfait d'elle et de soi, avec le sentiment que la ville de P... comptait en ma tante une personne excessivement remarquable et d'une merveilleuse justesse de jugement. Cette vue si sévèrement critique des actions et caractère du défunt ou de la défunte n'empêchait pas ma tante d'assister pieusement aux obsèques dont elle avait conduit, en quelque sorte, les préliminaires.

Cette assistance aux offices était la principale occupation de madame de Chaltray avec celle de sa santé. Ma tante, en effet, ne rendait visite qu'à Dieu. C'était la seule relation qui la fît sortir de chez elle. On ne la voyait dans la rue que lorsqu'elle allait à l'Église où elle ne manquait ni messe, ni vêpres, ni salut. Cette ponctualité lui donnait l'occasion d'être fort saluée en chemin. Les sorties de grand'messe de ma tante étaient surtout admirables. On l'attendait sous le porche pour lui parler avec des révérences, des baisemains à n'en plus finir. Parfois tout un groupe la reconduisait jusqu'à sa porte où la sonnette ne tardait guère à retentir,

car si ma tante ne visitait personne, elle recevait presque à toute heure quiconque se présentait pour la voir. Cette conduite provenait chez ma tante d'un principe bien arrêté et qu'elle avait adopté après la mort de son mari, mais si madame de Chaltray ne visitait dans aucune circonstance, elle ne se privait pas d'écrire des billets qu'elle faisait porter aux destinataires par Mariette. Ces billets étaient célèbres à P... et on se les passait comme jadis les missives de madame de Sévigné. On en prenait copie. J'ai dit que ma tante était une gloire locale, ce qui ne l'empêchait pas d'être accessible. Sa porte demeurait toujours ouverte, sauf aux jours de maladie et de médecine, et encore, ces jours-là, certains privilégiés et certaines privilégiées avaient accès auprès d'elle. Au moins une fois par semaine, tout ce qui jouissait à P... de quelque considération passait par le salon de ma tante et tirait son pied de biche. Un certain nombre de favorisés avaient droit à la visite quotidienne. Ceux qui jouissaient de cet honneur en concevaient un juste orgueil, mais il n'eût pas fallu se risquer à y manquer, ce à quoi aucun ne songeait, ma tante y tenant jalousement la main et cette familiarité étant considérée pour une marque d'extrême distinction.

Je pourrais encore ajouter bien des traits à ce crayon de ma tante Chaltray. Ils me seraient fournis par les conversations de mon père et les récits de ma mère. Il m'en viendrait aussi que j'ai retenus de mes séjours d'enfance à P... Les enfants savent observer sans en avoir l'air. Or, dès cette époque, ma tante avait adopté le genre de vie que je rapporte et dont mon père, après la brouille survenue entre sa sœur et lui, continuait à être informé. Je pense qu'il avait gardé quelques relations à P... et qu'il en recevait par là des nouvelles. Quoi qu'il en fût, il parlait souvent de ma tante Chaltray, soit avec ma mère, soit avec moi. Cette brouille l'avait affecté et il la regrettait, car, malgré le grief assurément sérieux qui en avait été la cause, il conservait de l'affection pour sa sœur. C'était même quelquefois un sujet de discussion entre mon père et ma mère. Ma mère n'aimait guère sa belle-sœur, s'en moquait et la traitait de « vieille égoïste » et de « vieille folle », à tout le moins de « vieille originale ». A ce propos mon père protestait, d'ailleurs sans beaucoup de conviction.

Il reconnaissait à sa sœur « certaines qualités », sans toutefois pouvoir préciser lesquelles. Alors ma mère haussait les épaules, sur quoi mon père la taxait de légèreté, lui reprochant de ne pas vouloir comprendre les déformations d'existence que détermine la vie de province, vécue dans toute son étroitesse. Ma mère, née et élevée à Paris, dans un milieu très vivant, très mouvant, où tout change et se renouvelle sans cesse, était trop étrangère à ces mœurs et à ces habitudes de petite ville provinciale pour ne pas les trouver extravagantes. Il s'en exhale une atmosphère qui, pour certains, serait asphyxiante, mais qui, pour d'autres, est momifiante et, après les avoir façonnés, les maintient définitivement dans sa gangue. Ma tante Chaltray était un cas de momification. Il fallait la considérer comme un bizarre fétiche de famille. Il faut être doué d'une bien forte personnalité pour échapper à cet enlisement et mon père avouait que lui-même, en un pareil milieu, n'eût pas su se défendre d'en être contrefait et encerclé.

Cet aveu agaçait ma mère. Jamais elle ne consentirait à croire que, même vivant à P..., mon père et elle fussent devenus de ces êtres, bornés et maniaques, dont le comique l'aidait à supporter l'ennui des séjours que l'on faisait à P... Elle, si indulgente et si douce trouvait, pour décrire ce petit monde de P..., des traits exaspérés et mordants. Son indifférence habituelle aux gens et aux choses devenait caustique et elle usait alors de façons de dire si plaisantes que mon père, qui commençait par s'en fâcher, finissait par en rire franchement. Néanmoins il se reprochait parfois de ne pas faire pour sa sœur ce qu'il eût dû et de rester ainsi éloigné d'elle... J'avoue qu'à moi cet éloignement m'était fort égal. Ma tante Chaltray ne tenait guère de place dans mes pensées. J'étais à une époque de la vie où les vieilles gens n'intéressent guère. Mes séjours à P... ne revenaient pas souvent dans mes souvenirs. Ceux de mon enfance étaient encore trop proches pour qu'ils eussent pour moi un attrait quelconque. Ce fut à la suite d'une de ces conversations dont la tante Chaltray fournissait le sujet et qui mettait amicalement aux prises ma mère et mon père que ce dernier manifesta les premiers symptômes du mal qui devait si rapidement l'emporter. Dans cette petite controverse, mon père, d'ordinaire si courtois, se montra d'une irri-

tabilité anormale. Nous sûmes bientôt, hélas! que ce changement de caractère constituait un indice morbide. A partir de ce moment, l'état de mon père empira rapidement et le dénouement fatal ne tarda pas. Ma mère le supporta courageusement, mais sa santé déjà délicate s'altéra et, deux années après, elle fut emportée par une pneumonie foudroyante. A vingt-sept ans, je me trouvais orphelin, libre de vivre pour moi-même et par moi-même. Chez certains une pareille situation détermine un vif élan vers le travail, l'action. On prend le vent et on se précipite violemment vers le genre d'existence qu'on a choisi, vers le but qu'on s'est fixé. Or cette effervescence de la volonté, ce sentiment des réalités désirables ne se produisit pas en moi. Je demeurai dans cette sorte d'attente, d'appréhension, dont j'ai déjà parlé et qui m'avait empêché jusque-là de tenter une carrière, un métier, de prendre une occupation. Cette répugnance n'avait pas cédé aux instances de mon père : je m'y étais dérobé par divers subterfuges. Lorsque mon père mourut, rien de ma vie n'était engagé.

Ce fut à l'occasion de cette mort que j'entrai en rapports avec ma tante Chaltray. Je lui écrivis pour lui faire part de la triste nouvelle et j'eus, lorsque je perdis ma mère, à lui annoncer le grand malheur qui me frappait. A ces deux notifications ma tante répondit par des lettres fort convenables. Elle ne m'y témoignait aucune affection, mais m'y montrait beaucoup de politesse; elle n'y manifestait, d'ailleurs, aucun désir de me revoir, ni que nous reprissions des relations. Je ne m'en sentais moi-même nulle envie. Au retour d'un assez long voyage que je fis alors, ma vie s'organisa peu à peu et devint ce qu'elle a été. Je ne m'en repentais pas, quel qu'en eût été le résultat, et cependant il n'avait rien de bien triomphant. La quarantaine dépassée, j'étais ce qu'on appelle « une épave ». Ruiné, ma maison vendue, mes meubles dispersés, sans métier, sans projets, je me trouvais, ce soir, dans le train qui m'emportait vers P... et, dans quelques heures, j'allais affronter la présence de ma tante Chaltray...

***

Lorsque le train s'arrêta en gare de Vallins, je mis la tête à la portière. Le jour qui commençait était un jour d'automne

triste et gris. La gare conservait à peu près son aspect d'autrefois, reconnaissable, malgré les agrandissements qu'on y avait pratiqués et qu'avait exigés le développement industriel de la ville de Vallins. La salle d'attente et le buffet occupaient toujours la même place, cette salle d'attente où nous nous réfugiions jadis et où je somnolais sur les vieux fauteuils de velours vert, ce buffet où j'avalais en me brûlant une tasse de café noir... Rien de tout cela n'avait changé, mais on avait construit une vaste gare de marchandises. Vallins était le centre d'un trafic important, ses usines étaient en pleine activité. Vallins! A cette pensée, une tentation subite me saisit. Sauter du wagon, laisser là P... et ma tante Chaltray, rester à Vallins, y chercher un emploi, me mettre au travail, refaire ma vie avec de l'énergie, de la volonté, de l'obstination, de l'intelligence! J'étais encore vigoureux, d'un âge présentable, ni idiot, ni stupide. J'arriverais sûrement à me tirer d'affaire. Ce serait dur, mais je vivrais au moins parmi les vivants, tandis qu'à P... je m'ensevelirais parmi les ombres, dans une existence de fantôme et de fantoche. A Vallins, je peinerais, je lutterais, je souffrirais, mais je vivrais... C'était la raison, la sagesse. Le salut s'offrait, allais-je donc le laisser échapper? Et puis, à Vallins, n'y avait-il pas M. de la Rivellerie, avec qui mon père avait été lié jadis, M. de la Rivellerie, qui y occupait un poste dans la magistrature. Mon père vantait les qualités de son ami, un homme intelligent et serviable. Il me comprendrait, il m'aiderait. Une existence possible m'apparaissait dans un mirage d'activité et d'énergie. J'avais quelques minutes pour me décider. Si je laissais repartir le train, c'en était fait de cette dernière chance...

Je me rends encore maintenant assez mal compte de ce qui m'arrêta : une sorte de force sourde et puissante, une sorte d'appréhension, de timidité et de veulerie, une espèce de contraction de la volonté. Je me voyais saisissant mes valises, sautant du wagon; je voyais le train se remettre en marche, s'éloigner, disparaître; je sentais sous ma semelle l'asphalte du quai; je respirais l'air froid et automnal, son odeur de matin et de charbon. J'imaginais les rues de Vallins, les groupes d'ouvriers se rendant à l'usine, les employés gagnant leurs bureaux. Je me mêlais à eux, je devenais l'un

d'eux, et cependant je ne bougeais pas. Le temps passait, je sentais les précieuses minutes s'écouler et je me sentais faible comme si chacune d'elles se fût écoulée de mes veines ouvertes. Personne ne viendrait donc à mon aide; personne ne viendrait donc me prendre par la main! Tout à coup, il me sembla que quelque chose se déliait en moi, que la possibilité du mouvement m'était rendue. Trop tard. Le train repartait : je voyais les objets se déplacer. Soudain, la gare dépassée, Vallins m'apparut avec ses vieux remparts, ses cheminées d'usines, ses fumées. Haletant d'émotion, j'étais retombé sur la banquette.

Lentement je me mis à essuyer la sueur qui mouillait mon front. Un grand calme descendait en moi. Un grand espace vide se creusait entre ce qui avait été mon passé et ce qui allait être mon avenir. Vallins me semblait plus lointain que Pékin ou Tombouctou. Quant à Paris, c'était comme s'il eût été situé sur une autre planète. J'appartenais dorénavant à un monde vague dont je n'imaginais rien. Je laissais derrière moi ce qui avait été moi-même. Je m'en sentais détaché, comme si le couteau de l'homme du Bois de Boulogne eût tranché tous les liens qui m'y fixaient, comme si j'étais demeuré étendu sur le sol de l'allée lacustre. Je me faisais l'effet d'être mort. Il me semblait me pencher avec indifférence sur ce cadavre qui avait été mon corps vivant. J'éprouvais une sorte de paix inerte. Que m'importait maintenant ce qui pourrait bien advenir de moi? J'aurais voulu rester à jamais dans ce wagon, n'importe quoi, emporté vers n'importe où.

Je subis assez longtemps cette espèce de torpeur. Peut-être même m'endormis-je. J'avais fermé les yeux. Cependant peu à peu le sentiment de la réalité me revint et avec lui une fade impression d'ennui. Tout à l'heure il me faudrait me lever de cette banquette, descendre mes valises du filet, quitter ce wagon, faire des gestes, parler. Bientôt je serais à P... et ensuite en présence de ma tante, lorsque j'aurais tiré le pied de biche de sa sonnette. Cette pensée ramena à mon esprit le souvenir que j'avais gardé d'elle. Je revis la haute personne osseuse, ses maigres bandeaux gris, je réentendis le bruit sec de ses aiguilles à tricoter. Elle n'avait pas

dû changer beaucoup. Pourtant elle parlait de ses infirmités dans les lettres échangées durant les négociations qui avaient amené notre bizarre entente et notre étrange accord.

Comment avais-je été poussé, quelques mois auparavant, à exposer à ma tante Chaltray la situation déplorable où je me trouvais? Comment en vins-je à m'adresser à elle en cette occasion? Ce que je sais, c'est que la réponse de ma tante coupait court à tout espoir de secours pécuniaire. Ma tante m'annonçait que je faisais fausse route en la croyant capable de me tirer d'affaire financièrement. Elle ne me cachait pas qu'elle ne me portait pas assez d'intérêt pour consentir à aucun sacrifice en ma faveur. J'étais bien son neveu, mais un neveu qu'elle ne connaissait pas et qu'elle n'avait pas vu depuis des années. Elle me reprochait assez aigrement cette négligence et elle ajoutait à ces reproches d'amères allusions aux griefs qu'elle nourrissait contre mes parents. Elle revenait avec rancune sur la brouille qui les avait séparés. Néanmoins elle consentait à ne pas m'en vouloir personnellement. Malgré tout, j'étais toujours son neveu et elle avait trop le sentiment de la famille pour n'en pas tenir compte dans son testament qui, d'ailleurs, serait pour moi une déception. Ma tante partait de là pour m'exposer son état de fortune. Elle m'informait qu'elle avait mis la plus grande part de son bien en viager. Elle n'avait conservé que ses deux fermes, ce qui constituait le médiocre revenu qui me viendrait d'elle, un jour. Quant à ceux dont elle disposait, engagés dans les œuvres qu'elle soutenait elle n'en pouvait rien distraire pour me fournir de quoi « faire florès » à Paris.

Suivaient quelques aperçus de ma tante sur la vie parisienne. Elle se faisait des idées singulières sur ce que représentaient en possibilités de faste quelques pauvres centaines de mille francs. Les sommes par moi dissipées avaient dû, à son estime, me permettre une existence de satrape. Elle m'imaginait sardanapalesque et babylonien. Pour un peu, elle eût cru que je vivais dans un palais, le sceptre en main et la couronne en tête, entouré d'une foule de serviteurs vêtus d'or et de courtisanes nues, mangeant des mets extraordinaires, buvant des vins prodigieux, que mes carrosses ne cessaient de sillonner la ville, et autres fantasmagories du même genre. Aussi fus-je

assez surpris de la façon dont ma tante terminait sa lettre.

Ma tante m'y disait donc que, s'il lui était impossible de me fournir des subsides en argent pour continuer la vie magnifique et déplorable à laquelle je devais ma ruine, elle ne jugeait pas convenable de se désintéresser de moi entièrement. Son sentiment de famille le lui défendait et les devoirs de la charité s'y opposaient également. D'ailleurs, elle ne pouvait s'empêcher de voir la main de Dieu dans ce qui m'arrivait et elle voulait seconder les desseins qu'avait sûrement sur moi la Providence en abattant mon orgueil et en châtiant ma dissipation. Puisque l'occasion m'était offerte de me repentir et de m'amender, elle ne pouvait en conscience se refuser à contribuer à mon relèvement moral. Et voici ce qu'elle me proposait.

Je recevrais dans sa maison une hospitalité pleine et entière. Je vivrais sous son toit et elle subviendrait à mes besoins. Si j'acceptais, je devais renoncer naturellement à toute idée de luxe et de plaisir. Je devrais me contenter de ce qu'elle trouvait bon pour elle-même. Ses moyens ne lui permettaient que de m'assurer une existence modeste, pareille à la sienne. Oh ! je ne mangerais pas tous les jours des ortolans, mais j'aurais le nécessaire : la table, le logis, le vêtement. Grâce au calme de P... et au peu de distractions que j'y rencontrerais, je pourrais descendre en moi-même et faire réflexion sur les incertitudes de la destinée humaine. Peut-être même prendrais-je goût à cette vie retirée et sereine qui est celle de la province, quand j'aurais reconnu la vanité de celle que j'avais menée. S'il en était ainsi, ma tante ajoutait qu'elle serait trop heureuse de ce qu'elle aurait fait pour moi. A sa mort, j'hériterais de sa maison et de ses deux fermes. Cela me constituerait un petit revenu suffisant à mon entretien, et plus tard je m'éteindrais doucement dans ce cher P... où je me serais créé des habitudes et que je ne songerais plus à quitter.

Vous me direz, et vous aurez raison, qu'il fallait que je fusse bien dénué d'énergie et bien abaissé de courage, atteint d'une bien incurable veulerie, pour accepter une pareille proposition, que tout valait mieux que l'enlisement dans l'oisiveté et dans l'ennui, dans cette provincialisation déprimante,

dépendante et sans but. Peut-être, si j'avais été un être de lutte et de ressort momentanément vaincu et détendu, un désemparé qui garde en lui encore des forces vives, cette atmosphère provinciale eût-elle constitué pour moi une période de repos qu'eût suivie un élan de reprise et de sursaut. Un autre y eût pu rétablir sa volonté. Ce n'était nullement mon cas. Ma retraite à P... était un lâche recul devant tout travail, toute initiative, l'abdication de tout avenir. De ce néant, rien ne me tirerait jamais, à moins que vînt m'y chercher cet événement imprévu auquel il me semblait obscurément que tout homme eût droit et dont l'attente vague m'avait toujours tenu dans une sorte d'expectative incertaine, cet événement dont j'avais remplacé le manque par les menues agitations de mon existence inutile. Si minimes que fussent les chances qu'il se produisît, c'était pourtant la seule issue de ma destinée. Tout mon jeu consistait en cette dernière carte. Après tout, qu'importait que je traînasse à Paris une existence difficultueuse ou que je m'acagnardasse dans la lâche sécurité que j'allais trouver à P...? La pensée que, tout à l'heure, en passant à Vallins, j'avais failli renoncer à la décision que j'avais prise, me troubla. A quoi bon ces velléités de révolte? Si l'aventure devait jamais venir sonner à ma porte, elle saurait bien me découvrir, où que je fusse et tirer, du fond du hasard, le pied de biche de ma tante Chaltray!

Avant de me résoudre à le tirer moi-même, je n'avais pas cependant été sans éprouver quelque hésitation. L'arrangement pris entre ma tante et moi avait comporté toute une correspondance dans laquelle j'avais fini par démêler assez bien les raisons qui la faisaient agir et dont la principale était la vanité. Mon arrivée et mon installation à P... seraient un véritable événement et, à mon sujet, les conversations iraient leur train. Ma tante y jouerait le rôle de protectrice de l'infortune et il en rejaillirait sur elle un surcroît de considération. On vanterait sa bonté, sa générosité, son grand cœur. On louerait sa hardiesse. Songez donc! Accueillir chez soi un vaurien de neveu, un neveu qui a fait, comme l'on dit, les « quatre cents coups », qui a passé son temps aux tables de jeu et dans le lit des filles, et, quand il est sans un sou, à la côte,

lui tendre ainsi une main secourable! Quelle abnégation, quelle charité, mais aussi quel triomphe pour la morale! Ah! on veut vivre en grand seigneur, en sybarite, en contempteur de la famille, en aventurier, et c'est cette famille, si longtemps méprisée, qui, un beau jour, devient votre port et votre asile... Ma tante se préparait à me faire faire figure de phénomène et d'enfant prodigue. Je serais une sorte d'ilote destiné à mettre en regard les avantages de la vie de province et les inconvénients de la vie de Paris. Je servirais de mannequin à la fois et d'épouvantail et j'aurais à subir les feintes pitiés et le caquetage de la gent provinciale.

Cependant le temps avait passé et le train commençait à ralentir. Je regardai par la portière. La voie traversait un long canal dont les rives étaient bordées de peupliers jaunissants. Dans un repli de terrain, j'apercevais la pointe d'un clocher. C'était P... Dans quelques minute, je descendrais sur le quai de sa petite gare. Et ce serait le commencement de ma nouvelle vie. La locomotive sifflait à un passage à niveau. J'avais atteint mes valises. Debout, je me regardai dans la petite glace du compartiment. Était-ce bien encore moi? Soudain l'arrêt du wagon me fit trébucher. La voix de l'employé criait un nom indistinct. Machinalement j'obéis à son appel et je me trouvai sur le quai entre mes deux valises. Quelques voyageurs descendirent : un ou deux paysans, des gens vagues, trois femmes qui considérèrent avec attention mes valises. Comme personne ne se présentait pour m'aider à les porter, j'en saisis une de chaque main et je me dirigeai vers la sortie. Devant la gare, un omnibus d'hôtel attendait, une antique guimbarde attelée d'un antique cheval. Comme je demandais au cocher, gros homme à nez rouge, s'il pouvait se charger de me transporter chez madame de Chaltray, il me toisa avec une curiosité mélangée d'un tel étonnement que j'en conclus que ma tante ne s'offrait que rarement les joies de l'hospitalité. L'homme au nez rouge agréa ma requête, mais il me prévint que l'omnibus attendait le passage du train montant sur Vallins et Paris afin de ne faire qu'un seul trajet pour les deux convois. « J'en avais pour une demi-heure » et, mon bulletin de bagage dans sa grosse patte sale, il m'indiqua le petit jardin de la gare comme le lieu le plus propice à cette attente.

Ce jardin se composait d'une maigre pelouse, d'une allée tournante, de quelques massifs de fusains et, dans un coin, d'une cuve de ciment que surmontait un rocher artificiel où gémissait un faible jet d'eau. En face se trouvait un banc peint en vert. Je m'y assis. Le temps était doux. Sur une voie de garage, une locomotive que je ne voyais pas manœuvrait. De l'endroit où je me trouvais, j'apercevais au sommet de l'omnibus mes deux malles, dont l'une, mal placée, semblait sur le point de tomber. Au delà, un terrain vague où s'amorçait une avenue plantée d'arbres rabougris qui allait vers la ville et passait devant une auberge où les employés du chemin de fer venaient boire. Plus loin je distinguais à travers d'autres arbres le clocher de l'église. Le faible jet d'eau semblait cesser son imperceptible murmure. Il se fit un grand silence. Un oiseau chanta.

Dans le jardin je revoyais mon père, ma mère et moi-même. Quand nous venions en vacances à P... la gare était un de nos buts de promenade. Mon père y achetait un journal; ma mère parfois y choisissait un livre. Je revoyais mon père et son aimable visage, ma mère et sa douce figure. Comme tous les parents, ils faisaient pour moi des projets d'avenir. Ils m'imaginaient une vie. Ils avaient pour moi des ambitions de carrière et de destinée. Ils croyaient en moi. Je n'étais ni inintelligent, ni sot. J'aurais pu, tout comme un autre, arriver à quelque chose, devenir quelqu'un, me faire ma place dans le monde. Que diraient-ils s'ils me voyaient maintenant, la quarantaine passée, dissipé le bien qu'ils m'avaient laissé, finis les espoirs qu'ils avaient caressés, et sans même dans ma vie passée ces beaux souvenirs d'amours, d'aventures, de luttes, d'efforts qui réchauffent les cendres des heures mortes? Qu'avait fait des quelques dons reçus d'eux l'enfant qu'ils avaient aimé, celui qu'ils menaient, durant leur séjour à P..., jouer dans le petit jardin de la gare au maigre gazon, à l'allée tournante, au faible jet d'eau monotone?

La brusque entrée en gare du train de Vallins me secoua de ma torpeur. Lorsque j'eus rejoint l'omnibus de l'hôtel du *Pigeon blanc*, le cocher était déjà installé sur son siège. Le train ne laissait aucun voyageur à P... On pouvait partir. La portière fermée, la haridelle s'ébranla. Les vitres secouées

tintèrent. L'avenue de la gare parcourue, nous atteignîmes les premières maisons de P... Elles étaient basses et minables. Aux fenêtres quelques pots de fleurs s'effeuillaient. Sur le pont la haridelle buta. Le fouet claqua; puis nous entrâmes dans la rue des Deux-Tours, étroite, mal pavée, aux minces trottoirs. Nous passâmes devant la gendarmerie dont le drapeau de zinc pendait, rigide. Puis ce fut la boutique de l'armurier. A la devanture, quelques fusils de chasse, des paquets de douilles, de cartouches, des revolvers, des couteaux. Le coiffeur, comme jadis, vendait toujours des ustensiles de pêche. Le magasin du tailleur exposait son mannequin hideux, habillé d'une redingote. Oh! prendre un de ces fusils et abattre ce bonhomme! On s'amuse comme on peut en province, n'est-ce pas? Oui, mais il y a les gendarmes.

La rue des Deux-Tours fait un coude avant d'arriver à la place du Marché, qui est triangulaire et se continue par la Grand'Rue. Soudain la maison de ma tante Chaltray m'apparut avec sa façade grise, ses fenêtres à persiennes, son toit de tuiles rousses, serrée entre la maison Boyer et son café, et la maison Verdey. J'étais arrivé. Pendant que le cocher bousculait mes malles, deux garnements, le doigt dans le nez, me considéraient avec curiosité. Une vieille femme passa sur le trottoir. Sur le pavé raboteux le vieux cheval frappait de son sabot usé. Je fis un pas, puis un autre. Je m'approchai de la porte; ma main se haussa. Je la regardais se mouvoir, assez blanche, forte, musclée, une main d'homme, une main faite pour saisir, retenir, caresser, étreindre, frapper, tuer peut-être, et soudain je la vis, cette main, la mienne, lâche, inutile et comme déjà morte, s'avancer vers le pied de biche pendant à sa chaînette de fer, et qui le tira.

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie Française.

(A suivre.)

LE CHEMIN QU'IL PRIT

Il n'est pour ainsi dire pas un mot de cette histoire qui n'ait pour base le fait. La Guerre Boër de 1899-1902 *en fut une toute petite suivant l'idée que l'on se faisait des guerres, et nulle mauvaise intention n'en fut la cause, mais elle apprit à nos hommes la valeur pratique du « scouting » ou des reconnaissances en campagne. Ils furent lents à comprendre au début, et il leur en coûta maintes pertes inutiles; c'est toujours le cas lorsque les hommes croient qu'ils peuvent faire leur ouvrage sans prendre de peine au préalable.*

Les canons de la Batterie de Campagne étaient embusqués derrière les mimosas à épines blanches, guère plus hauts que leurs roues, qui indiquaient le cours d'un nullah[1] desséché; et le camp prétendait trouver de l'ombre sous un bouquet de gommiers plantés à titre d'expérience par quelque Ministre de l'Agriculture. Une petite hutte, de pierre rougeâtre, à toit de fer blanc, se dressait où la voie unique du chemin de fer se divisait pour aller former une voie de déchargement. Une plaine onduleuse de terre rouge, mouchetée de pierres vagabondes et de broussaille clairsemée, s'étendait au nord jusqu'aux escarpes et éperons d'une rangée de petites collines — le tout aride et exagéré dans la brume de chaleur. Au sud le niveau se perdait dans un enchevêtrement de monticules fourrés de buissons, et qui émergeaient là sans but ni ordre, brûlés et noircis par les coups de l'éclair insoucieux, couturés du haut en bas de leurs flancs

1. Cours d'eau.

de cours d'eau taris, et de la base au sommet criblés de pierres — de pierres éclatées, amoncelées, éparpillées. Tout là-bas, vers l'est, une ligne de montagnes bleu-gris, hérissée de pics et de cornes, se haussait au-dessus du pêle-mêle de la terre torturée. Seule chose qui eût une contenance ferme à travers le mirage liquide. Les collines plus proches se détachaient de la plaine et flottaient de l'avant, telles des îles dans un océan laiteux. Tandis que le Major cherchait à voir entre ses paupières plissées, Léviathan[1] lui-même pataugeait à travers ces lointains écueils — bête noire et informe.

— Cela, — dit le major, — doit être les canons qui rentrent.

Il avait envoyé deux canons, soi-disant pour faire l'exercice — à vrai dire pour montrer au loyal Hollandais qu'il y avait de l'artillerie près du chemin de fer au cas où quelque patriote jugerait bon d'en tâter. Des barbouillages chocolat, l'air d'avoir été poussés avec un balai à travers les décombres de pierre, erraient sur la terre — sans ponts, sans rampes, sans empierrements. C'étaient les routes conduisant aux huttes de torchis brunes, une par vallée, qu'on décorait officiellement du nom de maisons-de-ferme. A de très longs intervalles une charrette du Cap poussiéreuse ou un chariot couvert avançaient le long d'elles, et des hommes, plus sales que la saleté, venaient vendre des fruits ou des moutons décharnés. Le soir les maisons-de-ferme étaient éclairées d'une façon qui ne répondait pas du tout à l'économie hollandaise; la broussaille s'allumait d'elle-même sur quelque distant promontoire, et les lumières des maisons scintillaient en réponse. Trois ou quatre jours plus tard le Major lisait de mauvaises nouvelles dans les journaux du Cap qu'on lui jetait, des trains militaires, au passage.

Les canons et leur escorte passèrent du *Léviathan* à l'apparence de bateaux naufragés, leurs équipages se débattant près d'eux. Mais les voilà reprenant leur vraie forme, qui pénétrèrent d'une embardée dans le camp parmi des nuages de poussière.

L'escorte d'Infanterie Montée s'installa à son repas du soir; l'air chaud s'emplit de la senteur du bois en train de brûler; des hommes suants bouchonnèrent des chevaux suants à

1. Les canons, qui, à travers le mirage, lui ressemblent.

poignées de précieux fourrage; le soleil sombra derrière les collines, et l'on entendit le sifflet d'un train venant du sud.

— Qu'est-ce que c'est? — demanda le Major, en s'insinuant dans sa tunique. Les convenances ne l'avaient pas encore abandonné.

— Le train d'ambulance, — répondit le Capitaine d'Infanterie Montée, en relevant ses lunettes. — Je voudrais bien reparler à une femme; mais il ne va pas s'arrêter ici... Il *s'arrête*, ma foi, et fait un vilain bruit. Voyons.

La machine faisait eau par un de ses tubes, et s'en allait en boîtant dans la voie de garage. Cela demanderait deux ou trois heures pour la rafistoler.

Deux docteurs et une couple de Sœurs Infirmières se tenaient sur la plate-forme arrière d'une voiture. Le Major expliqua la situation, et les pria à prendre le thé.

— Nous allions justement *vous* demander, — dit le Major médical du train d'ambulance.

— Non, venez à notre camp. Que les hommes revoient une femme! — plaida-t-il.

Sœur Dorothée, pour qui, malgré ses vingt-quatre ans, les nécessités de la guerre n'étaient pas du nouveau, rassembla une boîte en fer blanc de biscuits et des tartines de beurre fraîchement coupées par les ordonnances. Sœur Marguerite ramassa la théière, la lampe à alcool, et une bouteille d'eau.

— De l'eau du Cap, — dit-elle en affirmant de la tête. — Filtrée encore. *Je* connais l'eau du Karroo.

Elle sauta légèrement sur le ballast.

— Que savez-vous du Karroo, ma Sœur? — demanda le Capitaine d'Infanterie Montée, indulgemment, en qualité de vétéran d'un mois de date. Il comprenait que tout ce désert, comme cela lui semblait, s'appelait de ce nom.

Elle rit.

— C'est mon pays. Je suis née là-bas — juste derrière cette grande chaîne de montagnes — du coté d'Oudtshorn. Ce n'est qu'à soixante milles d'ici. Oh, que c'est bon!

Elle fit glisser de sa tête le bonnet d'infirmière, le lança par la fenêtre ouverte du wagon, et poussa un soupir de profonde satisfaction. Avec le soleil sombrant les monts desséchés avaient pris vie et s'embrasaient sur le vert de

l'horizon. Ils se levèrent comme des joyaux dans l'air d'une limpidité parfaite, tandis que les vallées entre eux débordaient d'ombre pourpre. A un mille de là, clairs et nets, des rocs brûlés se montraient comme à portée de la main, et la voix d'un jeune pâtre indigène en garde d'un troupeau de moutons s'en venait pure et perçante de deux fois cette distance. Sœur Marguerite dévora les immenses espaces avec des yeux inaccoutumés à des étendues moindres, huma de nouveau l'air qui n'a pas d'égal sous les cieux de Dieu, et, se tournant vers son compagnon, dit :

— Qu'est-ce que *vous*, vous en pensez?

— Je crains de paraître bizarre, — répondit-il, — la plupart d'entre nous détestent le Karroo. C'était mon cas, mais, je ne sais comment cela se fait, il finit par vous prendre. Je suppose que c'est le manque de barrières et de routes qui fascine à ce point. Et lorsqu'on s'en revient du chemin de fer...

— Vous êtes dans le vrai, — dit-elle, avec un coup de pied emphatique. — Les gens s'amènent à Matjesfontein — pouah! — eux et leurs poumons, habitent en face de la gare et de cet hôtel neuf, et croient que c'est *cela* le Karroo. Ils disent qu'il n'y a pas la moindre chose dedans. C'est *plein* de vie quand vous y entrez pour de bon. Vous comprenez cela? Je suis *si* contente. Savez-vous, vous êtes le premier officier anglais, à ma connaissance, qui ait dit une bonne parole en faveur de mon pays.

— Enchanté de vous avoir fait plaisir, — dit le Capitaine, en regardant Sœur Marguerite au fond de ses yeux gris cillés de noir, sous les lourds cheveux bruns où le front bronzé en arrière duquel ils se roulaient décochait des flèches d'argent. Ce genre d'infirmière était nouveau pour lui. La Sœur ordinaire n'enjambait pas légèrement les pierres roulantes, et — était-il Dieu possible, que l'aisance de ce pas à la montée commençât à lui faire tirer à lui la langue? Tout en marchant elle fredonnait joyeusement pour elle-même un air étrange et prenant d'une seule ligne plusieurs fois répétée :

Vat jou goet en trek, Ferriera,
Vat jou goet en trek.

Cela s'éloignait avec un petit trille qui semblait dire :

Zwaar draa, alle en de ein kant,
Jannie met de hoepel bein![1]

— Écoutez! — dit-elle soudain. — Qu'est-ce que c'était?

— Ce doit être un char sur la route. J'ai entendu le fouet, je crois.

— Oui, mais vous n'avez pas entendu les roues, n'est-ce pas? C'est un petit oiseau qui fait juste ce bruit-là, « Whe-ew » (elle en fit une répétition parfaite). Nous l'appelons... (elle donna le nom hollandais, qui ne resta pas, cela va sans dire, dans la mémoire du Capitaine). Nous devons lui avoir donné la frousse. On l'entend dès le matin quand on dort dans les wagons. C'est absolument le bruit d'un coup de fouet, n'est-ce pas?

Ils entrèrent dans la tente du Major un peu derrière les autres, qui étaient en train de discuter les maigres nouvelles de la Campagne.

— Oh! non, — dit Sœur Marguerite froidement, en se penchant sur la lampe à alcool, — les Transvaaliens resteront autour de Kimberley pour essayer de mettre Rhodes en cage. Mais, naturellement, si un commando[2] se fait jour jusqu'à De Aar, ils se lèveront tous.

— Vous croyez, ma Sœur? — dit le Major, sur un ton de déférence.

— Je le sais, ils se lèveront n'importe où dans la Colonie si un commando leur arrive pour de bon. Ils ne vont pas tarder à se lever à Prieska, quand ce ne serait que pour voler le fourrage au Vlei[3] de Van Wyk. Pourquoi pas?

— C'est de Sœur Marguerite que nous tirons la plupart de nos idées sur la guerre, — dit le médecin civil du train. — Tout cela est du nouveau pour moi, mais, jusqu'ici, toutes ses prophéties se sont réalisées.

Quelques mois plus tôt ce médecin, cessant de pratiquer, s'était retiré dans une maison de campagne de la pluvieuse

1. *Fais ton sac et file, Ferriera*
Fais ton sac et file;
Un bon coup tout d'côté,
Jeannie à jambe torse.

2. Sorte de division boër.

3. Étang.

Angleterre, sa fortune faite, et, comme il essayait de le croire, le travail de sa vie accompli. Alors les trompettes sonnèrent, et, réjoui du changement, il se trouva, lui, son expérience et ses belles manières de chevet, boutonné jusqu'au menton dans un vêtement kaki à rabat noir, sur un train d'hôpital qui couvrait onze cents milles par semaines, portait cent blessés à chaque voyage, et lui donna plus d'expérience en un mois qu'il n'en avait jamais acquis dans une année de pratique au pays.

Sœur Marguerite et le Capitaine d'Infanterie Montée emportèrent leur tasse à l'extérieur de la tente. Le Capitaine souhaitait de savoir quelque chose de plus sur elle. Jusqu'à ce jour-là il avait cru le Sud Afrique peuplé de Hollandais grognons et de femmes à poitrine pendante; et de façon un tant soit peu maladroite décela sa croyance.

— Naturellement, vous n'en voyez pas d'autres là où vous êtes, — dit de sa chaise de camp, indulgemment, Sœur Marguerite. — Ils sont tous à la guerre. J'ai deux frères et un neveu, le fils de ma sœur, et, oh! je ne peux compter mes cousins. (Elle projeta ses mains au dehors, d'un geste étrangement peu anglais.) Et puis, aussi, vous n'êtes jamais sorti du chemin de fer. Vous n'avez vu que le Cap. Toute la schel[1] — tous les inutiles du pays sont là. Il faudrait que vous voyiez *notre* pays au delà des chaînes — du côté de la route d'Oudtshorn. Nous y cultivons des fruits et de la vigne. C'est beaucoup plus joli, je crois, *moi*, que Paarl.

— J'aimerais beaucoup le voir. Il se peut qu'on me donne un poste en Afrique, une fois la guerre finie.

— Ah, mais nous connaissons les officiers anglais. Ils disent que c'est un « sale pays », et ils ne savent pas comment — comment se rendre agréables aux gens. Faut-il vous raconter? Il y avait un aide de camp du Palais du Gouvernement, il y a trois ans. Il envoya des invitations à dîner à la femme de Piet — de Mr. Van der Hooven. Et elle était morte depuis huit ans, et Van der Hooven — c'est à lui les grandes fermes autour de Craddock — était justement alors en train de songer à changer de politique, vous comprenez — il était contre le Gouvernement, — et de prendre une maison au Cap, à cause

1. Première syllabe de *Schellum*, mot hollandais pour dire *les inutiles*.

des marchés de viande pour l'Armée. Ce fut pourquoi, vous comprenez?

— Je comprends, — dit le capitaine, pour qui tout cela était de l'hébreu.

— Piet fut un peu fâché — pas beaucoup — mais, voilà qu'il va au Cap, où cet aide de camp avait fait de la chose — de cette invitation à une femme morte — à venir au Club du Service Civil — un sujet de plaisanterie. — Vous comprenez? De sorte que naturellement l'opposition, là, raconta à Van der Hooven que l'aide de camp avait dit qu'il ne pouvait se rappeler toutes les vieilles vrows[1] hollandaises qui étaient mortes : aussi Piet Van der Hooven s'en alla-t-il fâché, et maintenant le voilà plus chaud que jamais contre le Gouvernement. Si vous restez avec nous, il ne faut pas être comme *cela*. Vous comprenez?

— Je ne le serai pas, — déclara le Capitaine, sérieusement. — Quelle nuit, ma Sœur!

Il appuya tendrement sur le dernier mot, comme faisaient les hommes dans le Sud Afrique.

La molle obscurité s'était refermée sur eux sans qu'ils s'en rendissent compte et le monde s'était évanoui. Il n'y avait guère de brise qu'un lent mouvement de toute l'atmosphère sèche sous la voûte des cieux démesurément profonds.

— Levez les yeux, — dit le Capitaine; — cela ne vous fait-il pas comme si nous dégringolions dans les étoiles — tout sens dessus dessous?

— Oui, — dit Sœur Marguerite, en renversant la tête. — C'est toujours comme cela. Je sais. Et ce sont *nos* étoiles.

Elles flambaient avec une grande splendeur, larges comme les yeux du bétail à la lumière d'une lampe; astre derrière astre du doux ciel austral. Comme disait le Capitaine, on semblait tomber de la terre cachée droit à travers l'espace, entre eux.

— Or, quand j'étais petite, — commença tout doucement Sœur Marguerite, — il y avait à la maison un jour par semaine qui était tout entier à nous. Nous pouvions nous lever aussi tôt que nous le voulions après minuit, et il y avait le panier dans la cuisine — notre manger. Il nous arrivait de sortir quelquefois à trois heures du matin, mes deux frères, mes sœurs, et les deux petits — de nous en aller dans le Karroo pour toute

1. Pour *frau* : dame.

la journée. Toute — la — longue — journée. Nous commencions par dresser un feu, après quoi nous faisions un kraal pour les deux petits — un kraal de buissons d'épines de façon à ce que rien ne vînt les mordre. — Vous comprenez? Souvent nous faisions le kraal avant le matin — lorsqu'elles (Sœur Marguerite releva d'un mouvement vif son menton volontaire vers les étoiles), étaient sur le point de disparaître. Alors, nous, les vieux, nous nous en allions à la chasse aux lézards — et aux serpents, aux oiseaux et aux mille-pattes, et toutes sortes de choses amusantes. Notre père les collectionnait. Il nous donnait une demi-couronne pour un spuugh-slange — une espèce de serpent. Vous comprenez?

— Quel âge aviez-vous?

La chasse aux serpents ne se présentait pas à l'esprit du Capitaine comme un amusement sans danger pour la jeunesse.

— J'avais alors onze ans... ou dix, peut-être, et les petits en avaient deux ou trois. Pourquoi? Puis nous revenions manger, et nous restions assis sous un rocher tout l'après-midi. Il faisait chaud, vous comprenez, et nous jouions... nous jouions avec les pierres et les fleurs. Il faudrait que vous voyiez notre Karroo au printemps. Rien que fleurs! *Nos* fleurs! Puis nous rentrions à la maison portant les petits, sur notre dos, endormis — nous rentrions dans l'obscurité — juste comme ce soir. C'était cela notre jour à nous! Oh, les bons jours! Nous regardions jouer les meer-cats[1], aussi, et le petit daim. Lorsque j'étais à Guy's à apprendre l'état d'infirmière, comme tout cela me donnait le mal du pays!

— Mais quelle splendide vie de plein air! — dit le Capitaine.

— Où peut-on vivre ailleurs qu'en plein air? — dit Sœur Marguerite, en en contemplant vingt mille milles carrés d'un regard enflammé.

— Vous avez bien raison.

— Je suis fâchée de vous interrompre tous les deux, — dit Sœur Dorothée, qui venait de faire la conversation avec le Major canonnier : — mais le conducteur dit que nous serons prêts à partir dans quelques minutes. Le Major Devine et le Docteur Johnson sont déjà descendus.

— Très bien, ma Sœur. Nous vous suivons.

1. Sans doute les *vansirs* : sorte de mangoustes du Sud Afrique.

Le Capitaine se leva à contre-cœur et se dirigea vers le sentier frayé du camp au chemin de fer.

— N'y a-t-il pas d'autre chemin? — demanda Sœur Marguerite.

Sa robe grise d'infirmière luisait telle l'aile de quelque grosse phalène.

— Non. Je vais apporter une lanterne. Il est on ne peut plus sûr.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, — dit-elle en riant; — seulement nous autres, nous ne rentrons jamais par le chemin que nous avons pris pour partir, quand nous habitons le Karroo. Si quelqu'un... supposez que vous ayez renvoyé un Kaffir, ou l'ayez fait sjamboker[1], et qu'il vous ait vu sortir? Il attendrait que vous reveniez sur un cheval fatigué, et alors... vous comprenez? Mais naturellement, en Angleterre où la route est toute bordée de murs, c'est différent. Comme c'est drôle! Même quand nous étions petits, nous apprenions à ne jamais rentrer par le chemin que nous avions pris pour nous en aller.

— Très bien, — dit le Capitaine, avec obéissance.

Cela allongeait la route, et il en était content.

— C'est une étrange sorte de femme, — dit le Capitaine au Major, comme ils fumaient ensemble une pipe solitaire, une fois le train parti.

— *Vous* paraissiez le penser.

— Ma foi... Je ne pouvais monopoliser Sœur Dorothée en présence de mon supérieur. De quoi avait-elle l'air?

— Oh, nous avons découvert qu'elle connaissait des tas de gens de ma famille à Londres. C'est la fille d'un type du comté voisin de chez nous, en outre.

. . . . . .

Le drapeau du Général flottait encore devant sa tente non pliée pour amuser les jumelles boërs, et les correspondants loyaux, mentant, télégraphiaient encore des comptes rendus de son travail quotidien. Mais le Général lui-même était allé rejoindre une armée à cent milles de là; retirant, de temps en temps, l'escadron, le canon et la compagnie qu'il osait. Ses derniers mots aux quelques troupes qu'il laissait derrière cachaient toute la situation.

1. Fouetter.

— Si vous pouvez les bluffer jusqu'à ce que nous les tournions par le nord pour leur marcher sur la queue, tout va bien. Si vous ne pouvez pas, probable qu'ils vous boufferont jusqu'au dernier. Tenez-les aussi longtemps que vous pourrez.

C'est ainsi que le reste squelettique de la brigade resta bien clos parmi les kopjes jusqu'à ce que les Boërs, ne les voyant pas en force sur la ligne du ciel, se demandassent avec crainte s'ils n'avaient pas appris les rudiments de la guerre. Ils découvraient rarement un canon, pour la raison qu'ils en avaient si peu; ils éclairaient par quatre et cinq en guise de troupes retentissantes et de compagnies jacassantes, et où ils voyaient un chemin trop évident ouvert à l'attaque, manquant de force pour la pousser jusqu'au bout, ils regardaient ailleurs. Grande fut la colère dans le commando boër de l'autre côté de la rivière — la colère et le malaise.

— La raison est qu'ils ont si peu d'hommes, — rapportaient les fermiers loyaux, tout frais rentrés de la vente de leurs melons au camp, et d'avoir porté la santé de la Reine Victoria avec du bon whisky. — Ils n'ont pas de chevaux — rien que ce qu'ils appellent de l'Infanterie Montée. Ils ont peur de nous. Ils essaient de nous rendre amis en nous donnant de l'eau-de-vie. Venez tirer dessus. Alors vous nous verrez nous lever et couper la ligne.

— Oui, nous savons comment vous vous levez, vous autres Coloniaux, — dit le commandant boër par-dessus sa pipe. — Nous savons ce qu'il est advenu de toutes vos promesses de Beaufort West et même de De Aar. *Nous* faisons l'ouvrage — tout l'ouvrage, — et vous vous agenouillez avec vos curés pour prier pour notre succès. Quel bien cela fait-il? Le Président vous a dit cent fois pour une que Dieu est de notre côté. Pourquoi aller L'embêter? Ce n'est pas pour cela que nous vous avons envoyé des Mausers et des munitions.

— Nous avons tenu prêts nos chevaux de commando pendant six mois — et le fourrage est très cher. Nous avons envoyé tous nos jeunes gens, — dit un honorable membre de société locale.

— Quelques-uns ici, et quelques serviteurs là. Qu'est-ce que cela? Vous auriez dû vous lever d'ici à la mer comme un seul homme.

— Mais vous avez été si prompts. Pourquoi n'avez-vous pas attendu jusqu'à la fin de l'année? Nous n'étions pas prêts, Jan.

— C'est un mensonge. Tous vos gens du Cap mentent. Ce que vous voulez, c'est sauver votre bétail et vos fermes. Attendez que notre Drapeau, à nous, flotte d'ici à Port Elizabeth, et vous verrez ce que vous sauverez quand le Président apprendra comment vous vous êtes levés — vous, habiles gens du Cap.

Les fils basanés du sol regardèrent leur nez.

— Oui, c'est vrai, quelques-unes de nos fermes sont près de la ligne. Ils disent à Worcester et dans le Paarl qu'il ne cesse d'arriver des soldats de la mer. Il faut penser à cela — au moins jusqu'à ce qu'on les ait tués. Mais nous savons qu'ils sont fort peu en face de vous ici. Traitez-les comme vous avez traité les imbéciles de Stormberg, et vous verrez comment on peut tuer des rooineks[1].

— Oui. Je la connais, cette vache. Elle est toujours prête à véler. Allez-vous-en. Je suis responsable vis-à-vis du Président — non vis-à-vis du Cap.

Mais l'avertissement lui resta dans l'esprit, et, sans être un savant en matière stratégique, il fit un plan approprié. Le grand kopje sur lequel les Anglais avaient planté leur poste d'hélio commandait la plaine plus ou moins découverte vers le nord, mais ne commandait pas la ceinture de cinq milles de pays accidenté entre cela et les piquets anglais les plus avancés, à quelques trois milles du camp. Les Boërs s'étaient établis très confortablement parmi ces lignes de rochers et ces parcelles de brousse, et la « grande guerre » bruinait à longue portée et à plus longs affûts. Il fallait aux jeunes sangs des rooineks à tuer, et ils ne le cachaient pas.

— Écoutez, — dit Jan van Staden, l'homme d'expérience, ce soir-là, à ceux de son commando qui voulaient bien lui prêter l'oreille. — Vous autres jeunes gens de la Colonie, vous dégoisez fort. Allez donc déloger les rooineks de leurs kopjes ce soir. Hein? Allez leur prendre leurs baïonnettes pour la leur planter dans le corps. Hein? Vous n'y allez pas!

Il rit de leur silence autour du feu.

1. *Rednecks* : Cols Rouges, ou soldats anglais.

— Jan, Jan, — dit un jeune homme, d'un ton implorant, — ne vous moquez pas de nous.

— Je croyais que c'était ce que vous souhaitiez si salement. Non? Alors écoutez-moi. Derrière nous le pâturage est mauvais. Nous avons trop de bétail ici. (Il avait été volé aux fermiers qu'on avait entendu exprimer des craintes de défaite.) Demain, selon l'apparence du ciel, il soufflera un bon vent. Aussi, demain de bonne heure, j'enverrai tout notre bétail nord au nouveau pâturage. Cela fera une grande poussière pour les Anglais à voir de leur hélio là-bas. (Il montra du doigt une veilleuse clignotante qui poignardait les ténèbres d'ordres à un piquet limite éloigné.) Avec le bétail nous enverrons toutes nos femmes. Oui, toutes les femmes et les chariots dont nous pouvons disposer, et les poneys boiteux et les charrettes cassées que nous avons prises à la ferme d'Andersen. Cela fera une grande poussière — la poussière de notre retraite. Comprenez-vous?

Ils comprirent et approuvèrent, et le dirent.

— Bravo. Il y a beaucoup d'hommes ici qui veulent aller chez eux retrouver leurs femmes. J'en laisserai aller trente pour une semaine. Les hommes qui désirent le faire me parleront ce soir. (Cela voulait dire que Jan avait besoin d'argent, et que le congé serait accordé sur de strictes bases d'affaires.) Ces hommes auront la garde du bétail et veilleront à ce qu'il fasse une grande poussière pendant une longue partie du chemin. Ils courront, en outre, de côté et d'autres derrière le bétail en montrant leurs fusils. De telle façon que si le vent souffle bien, *ce* sera notre retraite. Le bétail pâturera au delà de Koopman's Kôp [1].

— Pas de bonne eau là, — grogna un fermier qui connaissait cette région. — Mieux vaut continuer jusqu'à Zwartpan. Elle est toujours délicieuse, à Zwartpan.

Le commando passa vingt minutes à discuter le point. C'était beaucoup plus sérieux que de tuer des rooineks. Puis Jan continua :

— Quand les rooineks verront notre retraite, il se peut qu'ils s'en viennent tous ensemble dans nos kopjes. Si oui, tant mieux. Mais c'est tenter Dieu que de compter sur une telle faveur.

1. *Kop* : Colline.

Je crois, moi, qu'ils commenceront par envoyer quelques hommes faire du scouting. (Il eut un large rictus en défigurant le mot anglais.) Dieu Tout-Puissant! Du scooting[1]. Ils n'ont personne de ce nouveau genre de rooinek qu'ils employaient à Sunnyside. (Jan voulait parler d'un animal incompréhensible venu d'un endroit appelé Australie, de l'autre côté des mers du Sud, qui jouait aussi bien qu'eux le jeu de la guerre pour tuer.) Ils n'ont qu'un peu d'Infanterie Montée, (de nouveau il employait les mots anglais.) C'était jadis un régiment de Red-jackets[2], aussi leurs sc*oo*ts supporteront bravement qu'on leur tire dessus.

— Bravo, bravo, nous tirerons dessus, — dit un blanc-bec de Stellenbosch, qui était venu sur laissez-passer comme excursionniste du Cap juste au moment de la guerre dans une ferme de la frontière, où sa tante prenait soin de son cheval et de son fusil.

— Mais si vous tirez sur leurs sc*oo*ts, je vous sjambokerai moi-même, — dit Jan au milieu des éclats de rire. — Il faut les laisser venir *tous* dans les kopjes nous chercher; et je prie Dieu de ne permettre qu'aucun de vous soit tenté de tirer sur eux. Ils traverseront le gué en face de leur camp. Ils viendront par la route — comme cela! (Il imita à bras pesants la façon de monter à cheval de l'Armée.) Ils suivront la route au trot comme ceci et comme cela (ici il fit serpenter son doigt rude dans la poussière) entre les kopjes, jusqu'à ce qu'ils arrivent ici, d'où ils peuvent voir la plaine et tout notre bétail s'en aller. Puis ils s'amèneront tous bien serrés. Peut-être même fixeront-ils leurs baïonnettes. Nous serons, nous autres, ici en haut derrière le rocher — là et là. (Il désigna deux kopjes à cime plate, un de chaque côté de la route, à quelques huit cents mètres de distance.) C'est là notre place. Nous irons là avant le lever du soleil. Rappelez-vous qu'il faut avoir soin de laisser passer jusqu'au dernier des rooineks avant de commencer à tirer. Ils s'en viendront un peu sur leurs gardes d'abord. Mais nous ne tirons pas. Puis ils verront nos feux et le crottin frais des chevaux, de sorte qu'ils s'imagineront

1. On sait que la prononciation du mot anglais *scout* est *scaout*. Ici le Boër prononce *scout* tel qu'il s'écrit en français.

2. Jaquettes-rouges.

que nous avons poursuivi notre route. Ils se rejoindront, bavarderont, brandiront le doigt, et s'interpelleront dans ce charmant endroit découvert. Alors nous commençons à tirer d'au-dessus.

— Oui, mon oncle, mais si les sc*oo*ts ne voient rien et qu'il n'y ait pas de coups tirés et que nous les laissions s'en retourner tout tranquillement, ils croiront que c'était une ruse. Il se peut que le gros de l'armée ne vienne pas du tout ici. Les rooineks eux-mêmes apprennent en temps — et nous pouvons ainsi perdre jusqu'aux sc*oo*ts.

— J'ai pensé à cela aussi, — dit Jan avec un lourd mépris, comme le garçon de Stellenbosch lançait son trait. — Si vous aviez été mon fils, je vous aurai *sjamboké* davantage quand vous étiez un blanc-bec. Je vous mettrai, vous et quatre ou cinq autres, sur le Nek (la passe), où la route amène de leur camp dans ces kopjes-ci. Vous irez là avant qu'il fasse jour. Laissez les sc*oo*ts passer ou je vous sjambokerai moi-même. Quand les sc*oo*ts reviendront après n'avoir rien vu ici, alors vous pouvez tirer dessus, mais pas avant qu'ils aient passé le Nek et soient bien sur la route pour rentrer à leur camp. Comprenez-vous? Répétez ce que j'ai dit, pour voir.

Le jeune homme obéissant répéta ses ordres.

— Tuez leurs officiers si vous pouvez. Sinon, cela ne fait rien, parce que les sc*oo*ts courront au camp avec la nouvelle que nos kopjes sont vides. Leur poste d'hélio verra votre troupe essayer de tenir le Nek si vigoureusement — et tout ce temps-là, ils verront notre poussière là-bas au loin, et ils croiront que vous êtes l'arrière-garde, et ils croiront que *nous* nous sauvons. Ils seront furieux.

— Oui, oui, mon oncle, nous comprenons, — dirent une douzaine de voix âgées.

— Mais ce nigaud ne comprend pas. Faites silence! Ils tireront sur vous, Niclaus, sur le Nek, parce qu'ils croiront que vous êtes là pour couvrir notre départ. Ils bombarderont le Nek. Ils se tromperont. Vous partirez alors au galop. Tous les rooineks vous courront après, ardents et pressés — peut-être même avec leurs canons. Ils passeront devant nos feux et le crottin frais. Ils viendront ici comme seront venus les sc*oo*ts. Ils verront la plaine si remplie de notre poussière. Ils

diront : « Les *scoots* ont dit vrai. C'est une pleine retraite. » *Alors* nous autres là-haut sur les rochers nous tirerons, et ce sera une sorte de nouveau Stormberg en plein jour? Comprenez-vous *maintenant*?

Ceux du commando directement intéressés allumèrent de nouvelles pipes et discutèrent l'affaire en détail jusqu'à minuit.

Le lendemain matin les opérations commencèrent avec, si l'on peut emprunter le langage de quelques dépêches officielles, « la précision d'une machine bien graissée ».

Le poste d'hélio rendit compte de la poussière de chariots et de mouvements d'hommes armés en pleine fuite à travers la plaine au delà des kopjes. Un colonel nouvellement envoyé d'Angleterre, en raison de son ancienneté, lança une douzaine d'hommes d'Infanterie Montée sous le commandement d'un capitaine. Jusqu'à il y avait un mois ils s'étaient vus dressés par un instructeur de cavalerie, qui leur avait appris des évolutions « d'attaque » au son des trompettes. Ils savaient la façon d'avancer en toutes sortes de formations connues et consacrées depuis le duc de Marlborough, à trotter, galoper, et surtout à charger. Ils savaient rester à cheval interminablement, au point qu'à la fin de la journée ils pouvaient se vanter du nombre d'heures qu'ils avaient été en selle sans répit, et ils apprenaient à se réjouir dans le fracas et le pilonnement d'une troupe bien d'ensemble, et par conséquent audible à cinq milles de là.

Ils s'en allèrent au trot deux par deux le long de la route de la ferme, laquelle se traînait languissamment à travers la poussière chassée par le vent; passèrent le gué à demi desséché pour atteindre un nek entre des collines basses et pierreuses menant dans le pays controversé. (Vrooman d'Emmaus, du fond de son trou adroitement embroussaillé, prit note qu'un homme portait un fusil de chasse Lee-Enfield à canon court. Vrooman d'Emmaus décida que celui qui en était le possesseur était l'officier à tuer au retour, et s'en alla dormir.) Ils ne virent rien qu'un petit troupeau de moutons et un berger kaffir qui parlait un mauvais anglais avec une curieuse facilité. Il avait entendu dire que les Boërs avaient décidé de se retirer à cause de leurs malades et de leurs blessés. Le Capitaine chargé du détachement se retourna pour regarder le poste d'hélio

à quatre milles de là. « Courez bien vite », dit l'éclair éblouissant. « Retraite apparemment continue, mais engage vous assurer. Vite. »

— Ou-oui, — dit le Capitaine avec une nuance d'amertume, en s'essuyant la sueur d'un nez écorché par le soleil. — Vous voulez que je revienne vous rendre compte que tout est débarrassé. S'il arrive quoi que ce soit, ce sera ma faute. S'ils s'échappent, ce sera ma faute pour avoir méprisé le signal. J'adore les officiers qui suggèrent et conseillent, et veulent se faire une réputation en vingt minutes.

— N'en vois guère ici, sir, — dit le sergent, en scrutant la cuvette nue du vallon où dansait seul un svelte tourbillon de poussière.

— Non? nous allons continuer.

— Si nous nous mettons parmi ces montagnes à pic, nous perdrons contact avec l'hélio.

— Fort probablement. Trottez.

Les monticules arrondis se changeaient en kopjes pointus, exténuants à grimper sous un soleil brûlant à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est là que les éclaireurs trouvèrent leurs éperons particulièrement utiles.

Jan van Staden, après réflexion, avait accordé à la force ennemie un front de deux portées de fusil ou quatre mille mètres, et ils se tenaient à mille mètres en deçà de son estimation. Dix hommes déployés sur deux milles éprouvent le sentiment d'avoir exploré tout le globe de la terre.

Ils virent des pentes pierreuses aux crêtes peignées de broussaille, d'étroites vallées revêtues de pierre, des arêtes basses de pierre éclatée, et des touffes de brousse à tige cassante. Un vent irritant, divisé par de nombreux barrages de rochers, leur bourrait les oreilles de coups de poing et leur souffletait la joue à chaque tournant. Ils tombèrent sur un feu de camp abandonné, un peu de crottin frais et une boîte à munitions vide brisée en éclats pour faire du feu, une vieille chaussure et un bandage usagé.

Quelques centaines de mètres plus loin sur la route, un Mauser en mauvais état avait été jeté dans un buisson. La lueur de son canon arracha les éclaireurs au versant de la montagne, et voici que la route, après avoir passé entre deux

kopjes à cime plate, entrait dans une vallée de presque un demi-mille de large, s'élevait légèrement, et, passé le nek d'une arête, permettait au regard de s'étendre sur la plaine du nord, que balayait le vent.

— C'est le sauve-qui-peut, pour sûr, — dit un cavalier. — Voici leurs feux et leur litière et leurs fusils, et c'est là qu'ils filent.

Il désigna par-dessus l'arête le nuage de poussière qui s'enflait sur un mille de longueur. Un vautour descendit de tout là-haut en battant des ailes, se stabilisa, et resta là suspendu sans mouvement.

— Voyez! — dit Jan van Staden du haut des rochers qui commandaient la route, à son commando dans l'expectative. — Il tourne comme une roue bien graissée. Eux regardent où ils n'ont que faire de regarder, sauf *ici* où ils devraient regarder des deux côtés, ils regardent notre retraite — droit devant eux. C'est trop tenter les nôtres. Pourvu que personne ne tire sur eux.

— Voilà bien ce qui en est, — dit le Capitaine, en essuyant les verres de ses jumelles. — Les Boërs en fuite. Je m'attends à ce qu'ils trouvent leur principale ligne de retraite vers le nord menacée. Nous allons retourner raconter cela au camp.

Il fit faire demi-tour à son poney, et son œil fouilla le kopje à cime plate qui commandait la route. Les pierres de son arête semblaient empilées avec moins d'insouciance que n'y met la Nature.

— Ce serait un sacré vilain endroit s'il était occupé — et cet autre aussi. Ces rochers-là ne sont pas à cinq cents mètres de la route, ni l'un ni l'autre. Continuez, sergent, je vais allumer une pipe.

Il se pencha sur le fourneau, et par-dessus son allumette flambante loucha sur le kopje. Une pierre, un petit galet brun arrondi sur la lèvre d'un autre, semblait imperceptiblement bouger. Les cheveux courts de son cou grattèrent son col.

— Je vais prendre un autre coup d'œil de leur retraite, — cria-t-il au sergent, étonné de l'assurance de sa propre voix.

Il balaya la plaine, et, tout en tournant, arrêta les verres un instant sur le sommet du kopje. Une fissure entre les

rochers était rosâtre, là où le bleu du ciel eût dû se montrer. Ses hommes, disséminés le long de la vallée, pesaient lourdement sur leurs montures — il ne leur venait pas à l'idée de mettre pied à terre. Il entendait le craquement des cuirs comme un homme changeait de position. Une rafale impatiente souffla à travers la vallée et fit jacasser les fourrés. De tous côtés les montagnes dans l'expectative se dressaient muettes sous le bleu pâle.

« Et nous avons passé à un quart de mille de ces gens-là. Nous sommes baisés! » Le cœur battant à grands coups ralentit de vitesse, et le Capitaine se mit à penser clairement — si clairement que les pensées semblaient des choses solides. « C'est la prison de Pretoria pour nous tous. Peut-être cet homme n'est-il qu'un guetteur, après tout. Il faudra détaler! Et c'est moi qui les ai menés là-dedans!... Imbécile! » dit son autre lui-même, au-dessus du battement du sang dans ses tympans. « S'ils pouvaient vous canarder tous de là-haut, pourquoi n'ont-ils pas déjà commencé? Parce que vous êtes l'appât pour le reste de l'attaque. Ils n'ont pas besoin de vous *pour le moment*. Il faut vous en retourner pour amener les autres se faire tuer. S'en retourner! Ne détache pas d'homme, ou cela leur sera suspect. S'en retourner tous ensemble. Dis au sergent que vous vous en allez. Il y en a là-haut qui comprendront l'anglais. Dis-le tout haut! Puis retourne-t-en avec les nouvelles — les vraies nouvelles. »

— Le pays est tout entier libre, sergent, — cria-t-il. — Nous allons retourner le dire au Colonel.

Il ajouta avec un rictus idiot :

— C'est une bonne route pour les canons, ne croyez-vous pas?

— Entendez-vous? — dit Jan van Staden en empoignant le bras d'un burgher. — Dieu est avec nous aujourd'hui. Ils *vont* amener leurs petits canons derrière tout!

— Allez doucement. Inutile de rendre les chevaux fourbus. Nous en aurons besoin pour la poursuite plus tard, — dit le Capitaine. — Hé là, regardez-moi ce vautour! A quelle distance le croyez-vous?

— Pourrais pas dire, sir, dans cet air sec.

L'oiseau fondit dans la direction du second kopje à cime

plate, mais soudain frissonna de l'aile de côté et s'éloigna d'un glissement, suivi par le regard intense du Capitaine.

« Et ce kopje, en outre, en est tout bonnement farci, dit-il, le sang aux joues. On ne peut plus sûrs sont-ils que nous prendrions cette route — et qu'alors ils nous auraient jusqu'au dernier! Ils vont nous laisser passer pour aller chercher les autres. Mais il ne faut pas qu'ils sachent que nous savons. Ma parole, ils ne font *pas* grand cas de nous. Je ne leur en veux pas. »

La finesse du piège ne le frappa que plus tard.

Le long de la piste cahotaient une douzaine d'hommes bien équipés, qui riaient et bavardaient — cible à faire venir l'eau à la bouche d'un pieux burgher. Par trois fois leur Capitaine leur avait formellement dit qu'ils devaient marcher à leur aise, ce qui fit qu'un troupier se mit à fredonner un air ramassé dans les rues du Cap.

Vat jou goet en trek, Ferriera,
Vat jou goet en trek;
Jannie met de hoepel bein, Ferriera,
Jannie met de hoepel bein!

Puis avec un sifflement :

Zwaar draa — alle en de ein kant —.

Le Capitaine, dont la pensée marchait furieusement, s'aperçut que ses idées retournaient à un camp, dans le Karroo, des mois auparavant; à une locomotive qui avait fait halte dans ce désert, et à une femme brune prématurément grisonnante — une femme extraordinaire... Oui, mais dès qu'ils auraient laissé le kopje à cime plate derrière son voisin, il faudrait se hâter de revenir faire son rapport... Une femme aux yeux gris, et aux cils noirs... Les Boërs seraient probablement massés sur ces deux kopjes. Quand donc oser prendre le petit galop...? Une femme au parler étrangement cadencé... Il n'y avait pas plus de cinq milles pour rentrer par la route directe.

« *Même quand nous étions enfants nous apprenions à ne pas retourner par le chemin que nous avions pris pour venir.* »

La phrase lui revint, criée d'elle-même, si clairement qu'il se retourna pour voir si les éclaireurs avaient entendu. Les

deux kopjes à cime plate derrière lui étaient cachés par une longue arête. Le camp était situé en plein sud. Il n'avait qu'à suivre la route du Nek — une brèche, non explorée, se rappelait-il maintenant, entre les deux montagnes.

Il fit tourner ses hommes pour *remonter* une longue vallée.

— Faites excuse, sir, ce n'est pas notre route! — dit le sergent. — Une fois qu'on a passé cette montée, tout droit, on arrive en contact direct avec l'hélio, sur ce bout de route plat où ils nous ont héliographiés en sortant.

— Mais nous n'allons pas entrer en contact avec eux pour le moment. Venez, et venez vite.

— Qu'est-ce que cela signifie? — dit un soldat à l'arrière. — Pourquoi est-ce qu'il fait ce détour? Nous ne serons pas rentrés avant des heures et des heures.

— Venez, les hommes. De l'éperon, et en avant d'un petit galop, quand le diable y serait, — cria le Capitaine derrière lui.

Deux heures durant de gorge parcheminée, il tint l'ouest-quart-sud-ouest, de plus en plus loin du Nek, en se cassant la tête sur une boussole déjà affolée par le minerai de fer des montagnes, puis tourna sud-est à travers une éruption de montagnes basses loin étendues dans le coude rentrant de la rivière qui enveloppait le talus gauche du camp.

A huit milles à l'est, l'étudiant de Stellenbosch s'était faufilé sur les rochers au-dessus du Nek pour avoir un mot avec Vrooman d'Emmaus. La base du plan semblait s'être écroulée avec au moins une partie de leur programme; car le détachement en découverte n'était plus en vue.

— Jan est un habile homme, — dit-il à son compagnon, — mais il ne réfléchit pas que les rooineks eux-mêmes peuvent apprendre. Peut-être ces éclaireurs auront-ils vu le commando de Jan, et peut-être retourneront-ils avertir les rooineks. C'est pourquoi je pense qu'il aurait dû tirer sur eux avant de les laisser arriver au Nek, et bien s'assurer qu'il n'en était parti qu'un ou deux. Cela aurait rendu les Anglais furieux, et ils s'en seraient venus par le découvert se faire tuer par centaines. Puis, quand nous nous serions sauvés, ils seraient venus derrière nous sans réfléchir. Si l'on peut faire se presser les Anglais, jamais ils ne réfléchissent. Jan pour une fois s'est trompé.

— Couchez-vous, et priez pour qu'on ne vous ait pas vu du poste d'hélio, — grogna Vrooman d'Emmaus. — Vous jouez des bras et ruez des jambes comme un rooinek. Quand nous rentrerons, je le dirai à Jan, et il vous sjambokera. Tout va bien se passer cependant. Ils vont aller avertir les autres, qui vont se précipiter par ce nek même. Alors nous pouvons tirer. Maintenant couchez-vous tranquille et attendez.

— V'l'à qui n'est pas dans une musette. Nous avons quitté le camp comme qui dirait par la grand'porte. Et i' nous *a* fait prendre que'qu'chose comme détour, j'vous en fous mon billet, — dit un soldat ruisselant de sueur en descendant de cheval derrière les lignes de l'infanterie.

— Avez-vous vu notre hélio? (C'était le Colonel, échauffé d'être descendu au pas de course du poste d'hélio.) Il y avait un tas de Boërs à vous attendre sur le Nek? Nous les avons vus. Nous avons essayé de vous atteindre avec l'hélio, pour vous dire que nous arrivions à votre secours. Puis nous avons vu que vous ne reveniez pas par ce bout de route plat par où nous avions signalé que vous étiez partis, et nous nous sommes demandé pourquoi. Nous n'avons pas entendu un seul coup de fusil.

— J'ai fait un détour, sir, et suis rentré par une autre route, — dit le Capitaine.

— Par une autre route! (Le Colonel haussa les sourcils.) Peut-être ne savez-vous pas, sir, que les Boërs ont été en pleine retraite ces dernières trois heures, et que ces gens sur le Nek étaient simplement une arrière-garde mise là pour nous retarder un bout de temps. On voyait cela comme on voulait d'ici. Votre devoir, sir, était de les prendre sur l'arrière, et alors nous aurions pu les balayer de côté. La retraite boër a duré toute la matinée, sir, — toute la matinée. Vous avez été envoyé pour voir si le front était libre et rentrer sur-le-champ. Tout le camp a été sous les armes pendant trois heures, et, au lieu de faire votre ouvrage, vous vous en allez vagabonder tout par l'Afrique avec vos éclaireurs pour éviter une poignée de Boërs embusqués! Vous auriez dû renvoyer un homme sur-le-champ — vous auriez dû —.

Le Capitaine descendit de son cheval avec roideur.

— Dans le fait, — dit-il, — je ne tenais pas pour sûr qu'il

n'y avait plus de Boërs sur le Nek, et j'en ai fait le tour en cas que cela fût. Mais je sais, oui, que les kopjes de l'autre côté du Nek sont simplement grouillants de Boërs.

— Absurde. Nous pouvons voir tout ce qu'il y en a battre en retraite là-bas.

— Cela va sans dire que oui. Cela fait partie de leur tactique, sir. Je les ai vus couchés au sommet de deux kopjes qui commandent la route, là où elle entre dans la plaine de l'autre côté. Ils nous ont laissés venir voir, et ils nous ont laissés partir pour raconter que le pays était libre et vous ramener. A présent ils *vous* attendent. Toute la chose n'est qu'un piège.

— Et vous vous attendez à ce qu'un officier de mon expérience croie cela?

— Comme il vous plaira, sir, — dit le Capitaine d'un air las. — Ma responsabilité prend fin avec mon rapport.

RUDYARD KIPLING

(Traduit par LOUIS FABULET.)

L'ŒUVRE

DE

LA CIVILISATION INDIENNE[1]

LA CIVILISATION BRAHMANIQUE

Une civilisation est un système de croyances, d'institutions, de pratiques élaboré par une communauté humaine au cours de son développement historique en vue d'assurer à ses membres la réalisation collective d'une forme de bonheur spéciale, considérée naturellement comme la mieux adaptée aux tendances instinctives et aux traditions conscientes de ce groupe, et conséquemment aussi considérée comme une forme de bonheur supérieure à celles que peuvent poursuivre ou réaliser les autres groupes. Par le fait qu'elle exige de tous les participants une adhésion aveugle ou réfléchie, mais susceptible de s'affirmer par des manifestations actives qui vont jusqu'au sacrifice de la vie, une civilisation n'existe pas sans un certain nationalisme, sans un sentiment de préférence qui implique forcément un certain dédain pour les civilisations différentes.

Qu'il y ait une civilisation indienne, personne, je pense, ne songerait à le contester. Nulle part la conception du bonheur, — ce qu'on appelait autrefois « le souverain bien » *summum bonum* — n'a pris des formes plus singulières ou plus originales, nulle part cette conception n'a mieux réussi à pénétrer la vie entière, au point d'isoler pratiquement la société qui

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

l'avait adoptée; nulle part, le dédain de l'étranger ne s'est affiché avec plus de franchise. La croyance fondamentale qui supporte tout l'édifice, c'est avant tout l'irréalité transcendante du monde phénoménal; alors que pour les autres groupes humains les sens sont les témoins et les garants irréfutables, pour l'Hindou ils ne sont que des maîtres d'erreur et d'illusion; la seule réalité immédiate et incontestable est celle que donne intérieurement la conscience, l'intuition qui révèle, au-dessous des aspects trompeurs du Moi, l'Absolu, soit sous une forme positive où il est l'être en soi, soit sous une forme négative où il est le Néant. Le monde des phénomènes, mensonger et haïssable, est régi par une loi fatale, implacable : l'acte est la résultante morale d'une série incommensurable d'actes antérieurs et le point de départ d'une autre série incommensurable d'actes qui en seront les effets indéfiniment transformés. Le système d'actes qui constitue la personnalité temporaire se transforme dans un autre système qui le continue en constituant une nouvelle personnalité également temporaire, et ainsi de suite dans l'éternité du temps. La vie, considérée sous cet aspect, apparaît comme la plus effroyable des peines, comme une éternelle perpétuité de personnalités fausses, à prendre et à quitter sans connaître jamais le repos. Le souverain bien ne peut être dès lors que la Délivrance, l'acte sublimé d'où sont éliminées toutes les forces causatives, et qui anéantit à tout jamais pour un système donné la puissance créative de l'illusion.

De la métaphysique, la doctrine, en passant dans la vie sociale, aboutit logiquement à l'organisation des castes. Si la naissance présente est la résultante du total des actes antérieurs, la société n'a qu'à constater et à maintenir ce qu'elle est incapable de changer. L'aristocratie du sang est une aristocratie de droit suprême, de droit naturel, — on ne peut pas dire : de droit divin, puisque la volonté des dieux n'y peut rien changer tout comme la volonté humaine; né dans les rangs inférieurs de la société, l'individu est de ce fait même désigné à la société comme le porteur d'une « hérédité morale » qui agit avec plus de rigueur et d'intransigeance que « l'hérédité physiologique » dans nos croyances actuelles. Ainsi la société tend à s'organiser dans une

hiérarchie compliquée de groupes fermés; le degré occupé par chacun des groupes est déterminé par le degré d'estime que le consentement commun, ou plutôt que les nécessités communes, accordent au genre d'occupation que ce groupe exerce. Telle est la « caste », un nom qui a fait tristement fortune; il va de pair, dans l'usage universel, avec le terme de « paria », qui désigne partout aujourd'hui ceux à qui la société n'a pas réservé de place reconnue, qui n'en sont que le déchet et le rebut. C'est l'Inde qui a eu le fâcheux honneur de donner au monde ce mot de « paria »; il a passé, des parlers dravidiens de l'Inde du Sud, dans les récits des voyageurs, dans la littérature, et dans la vie. Quant au terme de « caste », s'il n'est pas indien (c'est des Portugais qu'il nous est venu, comme tant d'autres; il rappelle le temps, si lointain déjà, de la suprématie portugaise aux Indes), les Portugais l'ont appliqué à une institution spécifiquement indienne. On parle volontiers de « castes » maintenant dans le monde entier; mais nos sociétés même les plus hiérarchisées n'ont rien qui puisse se comparer avec la caste indienne. Dans l'Inde, la caste vous prend à la naissance et elle vous possède jusqu'à la mort; on n'en sort que pour devenir un *outcast*, un forban que la loi ne connaît plus et que la société entière a rejeté. La caste est une cellule de la société organisée comme une société intégrale; elle a ses coutumes, ses tribunaux; elle prononce des peines, inflige des amendes, qu'il s'agisse des castes les plus nobles ou au contraire des castes les plus méprisées du plus pauvre des villages. Elle enferme l'individu dans une espèce de geôle sociale; on ne peut prendre femme légitimement qu'à l'intérieur de sa caste; on ne peut prendre son repas en commun qu'avec des personnes de sa caste; une goutte d'eau à boire, une poignée de riz acceptée des mains d'un homme de caste inférieure entraîne une impureté si grave qu'elle peut amener la déchéance irréparable, l'expulsion hors de la caste. Les voyageurs, les sociologues, les indianistes ont souvent représenté l'Inde comme divisée en quatre castes : les brahmanes, qui sont la caste sacerdotale; les kshatriya qui sont la caste militaire; les vaiśya qui sont la caste marchande; les śûdra qui sont la caste paysanne. Les trois premières castes : brahmane, kshatriya, vaiśya, reçoivent

sous des formes différentes et à des degrés différents, une initiation de caractère religieux qui compte comme une seconde naissance et qui fait d'eux des « deux fois nés », des « dvija ». Les śûdra n'ont pas ce privilège; ils ont cependant un statut social défini qui leur reconnaît surtout des devoirs, mais qui leur assure une place dans l'intérieur de la communauté. Il est une classe d'êtres humains que la communauté n'a pas admis : ce sont les « parias » ou, comme on dit en sanscrit, les « chandâla »; leur présence est une impureté, leur contact est une souillure; ils ne sont tolérés qu'à l'écart des villes ou des villages, pêle-mêle avec les ordures et les animaux impurs. Tel est, je le répète, le tableau de la société indienne comme on le trouve généralement tracé, et la littérature indienne semble bien, à première vue, en confirmer l'exactitude. Non seulement le théâtre, l'épopée, le conte, les inscriptions parlent à chaque instant des « quatre castes »; mais les Codes classiques prennent aussi pour base la division de la société en quatre castes.

Cependant, il ne faut pas s'y tromper : il ne s'agit là que d'une simplification schématique. La réalité est infiniment plus complexe et plus variée. Sans cesse, à travers les longs siècles de l'histoire indienne, des castes naissent, s'éteignent, se transforment, je veux dire des groupes humains liés par la même coutume, assujettis aux mêmes pratiques spéciales, voués à une occupation particulière, enfermés dans les obligations du mariage et des repas. L'histoire sociale de l'Inde, plus obscure et plus enchevêtrée encore que son histoire politique, consiste essentiellement dans la concurrence de ses innombrables groupes, les uns ambitieux de s'assurer un rang de plus en plus élevé dans la hiérarchie sociale, les autres jaloux de maintenir leur position privilégiée contre les empiétements de leurs rivaux. Pour prendre un exemple concret dans le temps présent, je citerai le cas du Bengale actuel, une des régions les plus modernisées, les plus avancées de l'Inde; l'ensemble des castes brahmaniques s'y partage en deux groupes rivaux : les uns, revendiquant la suprématie au nom de la pureté du sang, prétendent descendre des brahmanes authentiques, appelés jadis dans le pays par un roi pieux, Adi Śûra; les autres, plus relâchés dans leurs

pratiques, n'en persistent pas moins à se considérer comme les égaux des premiers. Et d'autre part, dans ce même Bengale, les nombreux groupes classés sous la rubrique commune de « Kâyastha », scribes, continuent à être rangés par les brahmanes dans la grande caste des Śûdra, en dehors et au-dessous des trois castes appelées à l'initiation religieuse; mais dans la pratique, les Kâyastha, souvent instruits et souvent aussi enrichis, prétendent marcher de pair avec les brahmanes et même se considèrent volontiers comme supérieurs aux brahmanes.

Quoi qu'il en puisse être de ces prétentions et de ces conflits, la suprématie du brahmane reste dans l'ensemble le dogme incontesté qui sert de base à l'organisation hindoue. Et, comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, le privilège a créé un droit de fait; la moyenne de la caste brahmanique est nettement supérieure au reste de la population, tout au moins comme valeur intellectuelle. Rabinbranath Tagore, en qui le Bengale salue son plus grand poète et que l'Inde vénère comme son génie national, est de famille brahmanique; sa généalogie le rattache même à un des chefs de famille appelés jadis au Bengale par Adi Śûra. Il appartiendrait donc à l'élite légale du brahmanisme si, par une fantaisie amusante du sort, un des ses ancêtres n'avait été frappé d'exclusion, « outcasté », pour avoir, paraît-il, accepté de manger en commun avec des étrangers, soit Musulmans, soit Chrétiens. Pour occuper définitivement le rang suprême, la caste brahmanique avait dû subir de violents assauts; la caste militaire, les Kshatriya, n'avait pas volontiers cédé le pas à la caste sacerdotale. La tradition brahmanique elle-même a conservé le souvenir vivace d'un personnage d'origine guerrière, Viśvâmitra, qui avait réussi, en dépit de résistances furieuses, à forcer l'entrée de la caste brahmanique et même à y occuper une des places d'honneur; le conflit entre Viśvâmitra et Vasishtha, le champion de l'orthodoxie intransigeante, est resté depuis les temps védiques, un lieu commun de la littérature. Récemment encore, le plus savant des brahmanes du Bengale, et aussi un des plus orthodoxes, Mahâmahopâdhyâya Haraprasâd Sâstrî, a repris ce vieux thème pour en tirer un poème épique où l'inspiration du *Paradis Perdu* de Milton

vient se mêler curieusement à l'inspiration du Râmâyana, et où Viśvâmitra, l'adversaire du privilège brahmanique, se transforme dans une sorte de Prométhée. La naissance du bouddhisme et du jainisme témoigne d'un mouvement analogue; le Bouddha Śâkyamuni, le Jina Mahâvîra sortent l'un et l'autre d'une famille princière, de la caste des kshatriya; en prétendant enseigner aux hommes la voie de la Délivrance, ils empiètent tous deux sur le privilège que les brahmanes veulent se réserver. Un des champions de l'orthodoxie brahmanique, Kumârila Bhatta, qui florissait plus de mille ans après le Nirvâna, reproche encore au Bouddha d'avoir enfreint les devoirs de sa caste. « Quel droit avait-il à prêcher la pitié? demande Kumârila; il était né kshatriya et le devoir de sa caste lui prescrivait de prendre les armes et de combattre. » Voilà, nettement exprimée, la conception définitive qui commande la civilisation indienne; c'est aussi la conception que la célèbre Bhavagad Gîtâ expose en vers magnifiques. On sait dans quel cadre se déroule le dialogue de la Bhavagad Gîtâ. Le héros Arjuna est monté sur son char; le divin Krishna, son inséparable ami, est debout à côté de lui et dirige l'attelage. Au moment de frapper ses adversaires, qui sont ses cousins, le sensible Arjuna hésite et pleure; Krishna le réconforte et lui prêche la loi du salut : « Fais le devoir qui t'appartient; un kshatriya ne doit pas refuser la bataille, l'acte est pur s'il est accompli sans aucun esprit d'intérêt personnel. » « Le devoir propre » (*sva-dharma*), telle est la règle à suivre; l'ordre social n'est que la collection des devoirs propres qui s'imposent à chacun des groupes; prétendre exercer des vertus qui n'appartiennent pas au groupe, à la caste, c'est compromettre l'ordre social, et, puisque l'ordre social est une fonction de l'ordre religieux, c'est commettre un péché.

Une conception de la vie aussi foncièrement aristocratique ne pouvait manquer de réagir sur toutes les manifestations de la civilisation indienne et de leur imprimer un caractère original. Prenons tout d'abord les faits du langage. Dans toutes les sociétés, le langage est le symbole par excellence de l'unité du groupe; le nom de la langue est identique au nom dont le groupe se sert pour se désigner : la langue des

Assyriens est la langue assyrienne; la langue des Latins est la langue latine; la langue des Français est la langue française; la langue des Japonais est la langue japonaise. Dans la plupart des cas, l'identité est si forte que le nom national suffit à désigner la langue, sans autre addition. On dit : « parler français; *speak english*; *deutsch sprechen* ». Mais on ne dit pas : parler indien, car il n'y a pas de langue indienne; il y a des langues indiennes, des langues parlées par des groupes divers dans l'Inde. Néanmoins il existe une langue littéraire commune à toute l'Inde, qui y est cultivée depuis des milliers d'années et qui n'est pas encore morte, quoiqu'elle n'ait jamais été vivante. Elle est connue dans l'Inde entière sous le nom que nous continuons à lui appliquer; c'est le « sanscrit ». Mais cette désignation n'a rien à faire avec la nomenclature géographique. « Sanscrit » signifie simplement « raffiné »; on serait tenté au premier abord de rapprocher cette notion de celle qu'exprime chez nous le terme de « langue académique ». Mais ce seul rapprochement fait éclater la différence profonde des deux conceptions. La langue académique est la langue fixée par une académie, par une réunion d'hommes reconnus comme des autorités en raison de leur valeur littéraire ou sociale.

Le mot *samskrita* implique une tout autre idée; il s'associe naturellement à l'idée d'une opération de caractère religieux qui fait passer du domaine du profane au domaine du sacré. Les *samskâra*, les actes qui ont pour objet de rendre *samskrita* la personne ou la chose, sont exactement ce que l'Église chrétienne appelle des « sacrements », les cérémonies de la naissance, du mariage, des funérailles, etc. Et, de fait, le samskrita est bien une langue sacrée; c'est la langue des dieux, et sur la terre elle est réservée à ceux qu'on appelle les dieux de la terre, les brahmanes et les rois. C'est en principe la langue de la prière, une langue difficile à manier, comme tout ce qui participe au sacré, car la force contenue dans le sacré peut se retourner contre celui qui ne sait pas la manier. Les plus anciens traités d'exégèse védique, les Brâhmanas, composés sans doute avant le temps du Bouddha, racontent plus d'une histoire où une prononciation fautive ou bien une accentuation défectueuse ont abouti aux

résultats les plus désastreux. D'après les règles de l'art dramatique, règles qui ont été suivies avec une docilité aveugle par tous les auteurs qui ont écrit pour le théâtre, ni les femmes (à l'exception des religieuses bouddhiques, que leur ordination a fait passer dans le sacré), ni les marchands, ni les castes inférieures ne doivent parler sanscrit sur la scène. Les théoriciens, et la pratique à leur suite, admettent quatre variétés de dialectes, que les grammairiens ont d'ailleurs réglementées aussi sévèrement que le sanscrit, et ces quatre dialectes sont répartis entre les personnages qui ne peuvent parler le sanscrit d'après la hiérarchie de leur condition sociale. Ici encore, si on acceptait à la lettre les données du théâtre comme l'image de la réalité, on retrouverait une division linguistique en cinq catégories qui serait symétrique à la division en quatre castes, plus la classe des hors-castes, que les Codes prennent pour base de l'organisation sociale; mais ici aussi on se trouve en présence d'une simplification schématique. En fait, chacun des groupes isolés dont l'ensemble constitue une caste tend et aboutit à se créer dans les cadres même de la langue commune tout un système de particularités conscientes ou irréfléchies qui lui sert de symbole : témoin, dans toutes les sociétés du monde, les argots professionnels, argots d'atelier, argots d'école, langage des francs-maçons, etc. On discute fréquemment, et encore aujourd'hui, dans l'Inde et ailleurs, la question de savoir si le sanscrit a jamais été une langue parlée, et quand, et où? L'analogie des autres langues littéraires, souvent invoquée en guise d'explication, n'a rien à faire dans ce cas; le sanscrit est solidaire d'une civilisation toute particulière et c'est cette civilisation seule qui peut rendre raison de son existence. Le sanscrit est un type de langage exclusivement aristocratique et religieux. Pour en donner approximativement une idée, il faudrait rappeler les « langues sacrées » qui se conservent dans les sociétés du type rudimentaire, et dont l'usage, d'ailleurs obligatoire, est limité à certaines périodes et à certaines cérémonies. Le sanscrit est le trait d'union entre le ciel et la terre, mais il ne touche la terre que par les cimes. Si, de langue religieuse, il passe au rôle de langue littéraire, ce n'est point pour se compromettre avec le vulgaire;

c'est pour donner à l'élite un régal intellectuel qu'elle seule au reste est capable d'apprécier.

Le beau, en effet, n'est pas accessible à tous dans une telle conception de la vie. Il est de règle partout qu'un privilège en entraîne un autre, mais nulle part ailleurs les privilèges ne s'entraînent avec une pareille rigueur, j'allais dire : avec une pareille férocité de logique. Le problème de l'émotion esthétique, qui a pu embarrasser ailleurs les philosophes, se résout avec une simplicité déconcertante en partant de la doctrine du *karman*, c'est-à-dire de la transmigration et de la rétribution. L'aptitude à jouir du beau est, elle aussi, une récompense pour ainsi dire automatique des mérites acquis au cours des existences antérieures; elle va donc de pair avec le privilège de la naissance. L'âme, si on peut se servir de ce mot pour désigner le siège de la personnalité, conserve de ses impressions dans les vies antérieures une sorte d'imprégnation qui la rend délicatement sensible aux rappels, aux évocations, plus exactement encore aux suggestions. L'art véritable consiste à choisir et à isoler le minimum de détails susceptibles de provoquer par correspondance un état d'âme déterminé chez les individus bien préparés. L'expression directe, qui est la loi constante de l'art en Occident, n'est pour l'artiste et l'esthéticien hindou qu'une forme grossière et méprisable. L'imitation de la nature, si exacte qu'elle puisse être, n'a rien à faire avec le beau; ce n'est qu'une besogne de métier, qui ne porte en elle aucune source d'émotion noble. Il n'y a de noblesse que dans le symbole, et justement dans la mesure où il a éliminé les données positives pour n'en garder que le substrat le moins matériel.

La conséquence nécessaire, c'est que l'art indien dans toutes ses manifestations est essentiellement lyrique. En poésie, le simple aspect du vers rend le fait saisissable et frappant. Le vers indien, à quelque variété métrique qu'il appartienne, est toujours en réalité une stance, une période musicale complète, constituée par un balancement régulier de parties intégrantes, mais strictement limitée dans son étendue qu'il lui est interdit de déborder. La poésie grecque s'était créé dès le temps d'Homère un outil merveilleusement assoupli pour la narration épique ou didactique, autrement dit pour

représenter et suivre l'action; le vers héroïque, l'hexamètre, est, comme son nom l'indique, un simple système de six mesures de cadences à la fois définies et variables, qui s'emboîte sans difficulté dans un système plus large, composé à volonté de plusieurs hexamètres ou de plusieurs fragments d'hexamètres. L'Inde a aussi un vers héroïque et didactique, le Śloka, qui est un système de quatre membres composés chacun de huit syllabes; mais c'est un système bloqué dans lequel la phrase commence et s'achève; chaque śloka est une unité absolue qui peut s'isoler du reste sans affecter, dans leur forme extérieure tout au moins, les ślokas voisins. Si toutefois on veut essayer de goûter la perfection propre de l'art indien, c'est dans d'autres stances d'un type métrique plus savant qu'il faut le chercher. On peut y voir avec quel art raffiné les touches s'accumulent, se juxtaposent, dans une dégradation croissante d'imprécision qui éveille et excite l'imagination pour la conduire, sans lui faire violence, au terme final qui illumine et achève le sens de l'ensemble.

Une littérature née sous de tels auspices est fatalement vouée à se tenir éloignée du vulgaire, et à chercher son inspiration dans deux foyers seulement : l'ermitage et le château féodal. Mais, nulle part, un centre permanent; dans l'ordre religieux, ni grand-prêtre, ni temple universellement tenu pour le Saint des Saints; dans l'ordre politique, pas d'unité, pas d'empire stable, pas de capitale durable. L'Inde n'a jamais eu de Jérusalem, de Delphes, d'Athènes, de Rome. Le travail de désintégration et de recomposition qui se poursuit sans arrêt dans l'ordre social paralyse tous les efforts de construction solide; si un chef de génie comme Chandragupta le Maurya, ou comme Samudragupta, réussit à bâtir un empire, l'œuvre ne tarde pas à s'écrouler après lui. Les villes meurent comme les empires, sans laisser rien de plus qu'un nom sur le sol qui les a portées. En politique comme en religion, l'Inde est le pays de l'anarchie; il lui suffit d'avoir institué la hiérarchie dans l'ordre social, une hiérarchie toute spéciale, telle que l'Inde seule pouvait la produire et la tolérer : une hiérarchie d'aspect sévère et rigoureux, mais en réalité souple et ondoyante où l'esprit de conservation s'accommode et se concilie à merveille avec l'esprit d'innovation, où le

respect le plus scrupuleux des formes sert surtout à dissimuler l'audace des changements. Le brahmane impose aux fidèles comme un dogme indiscutable l'autorité des Védas; l'autorité des Védas une fois admise, on est libre sans aucun scandale de professer l'athéisme absolu. Et l'adhésion est d'autant plus facile que les Védas n'ont jamais été constitués en canon; jamais un concile de brahmanes ne s'est réuni pour définir les textes authentiques et les textes apocryphes. Dans le personnel divin, même anarchie que dans le personnel religieux; là aussi un travail continu de désintégration et de reconstitution. Dès les premières productions de la littérature indienne, les hymnes védiques, on rencontre cet état d'esprit, si singulier qu'il a déconcerté d'abord les interprètes occidentaux, habitués aux belles ordonnances des Panthéons classiques et du christianisme; chaque divinité est susceptible selon l'occurence, d'occuper le premier rang au-dessus de toutes les autres : ni monothéisme, ni polythéisme; Max Muller avait forgé un mot nouveau pour exprimer cette singularité, le mot : kathénothéisme. Le même état d'esprit persiste dans l'Inde présente; chaque dieu, de quelque catégorie qu'il soit, est pour son fidèle le plus grand des dieux; il éclipse ou plutôt il absorbe tous les autres. Dans ce cas encore, les livres, qu'ils soient écrits dans l'Inde ou au dehors, offrent une simplification schématique : au sommet, les trois grands dieux : Brahma, Vishnu, Siva; au-dessous les dieux secondaires; plus bas encore, l'innombrable légion des dieux inférieurs. Mais Brahma, qui est censé occuper la première place, ne compte ni dans la religion, ni dans le culte; il n'a pratiquement ni temple, ni dévots. Śiva et Vishnu sont des raisons sociales; ils se décomposent, dans la réalité, en une multitude de formes locales qui sont adorées comme autant de divinités différentes, considérées même parfois comme hostiles les unes aux autres. La doctrine des avatars, appliquée à Vishnu, et qui a permis à l'occasion d'assigner une place officielle au Bouddha dans le giron du Vishnouisme, est un effort heureux, mais restreint, pour introduire un peu d'ordre dans ce pullulement; mais Râma et Krishna, pour ne citer que ces deux avatars, diffèrent entre eux autant qu'ils diffèrent l'un et l'autre du Bouddha; un autre avatar, Paraśu

Râma, « Râma à la hache », provoque à un combat singulier Râma, proprement Râmachandra, « Râma-lune », qui est pourtant un avatar total du même dieu.

Née dans les ermitages, au milieu des bois, ou dans les châteaux forts des princes féodaux, la littérature indienne en tire une double inspiration : elle est méditative, ou elle est chevaleresque. La richesse et la vigueur des systèmes philosophiques atteste la puissance de la pensée indienne appliquée à la méditation, soit que dans le Védânta elle aboutisse à un idéalisme transcendant qui ne reconnaît d'existence véritable qu'à l'Être en soi, soit que dans le Sânkhya elle accepte le dualisme irréductible de la matière et de l'esprit et qu'elle essaie d'expliquer le développement du monde matériel par une sorte de chimie psycho-physique, soit que dans le Vaiśeshika elle ramène le monde de la qualité comme celui de la quantité à des combinaisons d'atomes doués de vertus diverses, soit que dans le Nyâya elle essaie de régler les démarches du raisonnement logique. Le langage est un phénomène d'ordre intérieur sur les confins de la physiologie et de la psychologie, et qui est aussi pour l'Hindou un phénomène d'ordre religieux ou sacré, puisque le sanscrit est tenu pour la langue des dieux et puisque les mots sanscrits, supposés en existence de toute éternité, sont les archétypes d'où la création procède; l'Inde sur ce domaine aussi témoigne sa merveilleuse puissance d'introspection; elle crée la science de la grammaire et la porte de bonne heure à un point qu'elle n'atteint nulle part ailleurs jusqu'aux temps modernes. Pour sa clientèle féodale, la littérature indienne a créé tout un monde de fictions, épopées, drames, contes, romans. L'épopée du Mahâ-Bhârata est une véritable encyclopédie du parfait chevalier; elle a pour thème une simple guerre de clans entre deux branches de la même famille, les Pândava et les Kaurava qui se disputent l'hégémonie sur une petite bande de territoire aux environs de la ville actuelle de Delhi; mais le poète a groupé autour de cet incident menu, que la légende avait déjà grossi jusqu'à y faire participer toutes les principautés de l'Inde, la somme de toutes les connaissances que doit posséder un bon seigneur féodal depuis l'art de combattre et l'art de gouverner jusqu'à la géographie; tant et si bien que

l'épopée ne compte guère moins de deux cent mille vers. L'autre grande épopée, le Râmâyana, d'étendue plus modeste, se borne à chanter les exploits et les malheurs de Râma; jamais, il faut le proclamer à l'honneur de l'Inde, la littérature n'a peint un tableau plus touchant du dévouement conjugal et du dévouement fraternel. Le Râmâyana est, avec le drame de Kâlidâsa : Śakuntalâ, avec le poème philosophique de la Bhavagad Gîtâ (simple épisode du Mâhâ-Bhârata, je le rappelle), une des rares œuvres vraiment humaines, largement humaines que l'Inde ait produites. Pour le reste, quelle que soit la richesse prodigieuse de ses créations, quel que puisse être le talent et même le génie de tant d'auteurs indiens, la littérature indienne est et doit rester inaccessible au reste du monde, sauf un petit groupe de savants et de curieux. Les conceptions d'où elle procède, la société qu'elle dépeint, les conventions et les symboles dont elle vit sont trop spéciaux, trop particuliers à l'Inde pour qu'ils puissent jamais entrer dans le domaine commun de l'humanité.

Un humaniste, élevé dans les traditions classiques de l'Occident, est naturellement porté à condamner une pareille civilisation qui n'a pas su dépasser l'horizon de son pays natal, qui n'a jamais su s'élever à une vision universelle de l'homme et de la société humaine. Mais, avant de prononcer un jugement, il faut se rappeler dans quelles conditions la civilisation indienne est née, a grandi, s'est développée. Quelques poignées d'Aryens, apparentés aux Perses de l'Iran et aux ancêtres des Grecs, des Romains, des Celtes, des Germains, des Slaves, arrivent par la vallée de Caboul sur les bords de l'Indus, un millier d'années environ avant l'ère chrétienne; ils portent avec eux le dépôt des institutions, des croyances, des techniques que la famille aryenne avait élaborées par un long effort; ils trouvent devant eux un pays immense, occupé déjà par d'autres races, des races noires, des Kolariens, des Dravidiens, qui vivent encore dans un état de demi-sauvagerie. Comment les nouveaux venus pourront-ils préserver la civilisation plus riche, plus noble, qui assure leur force et leur bonheur, et dont ils se sentent responsables vis-à-vis de leurs descendants? Toute l'histoire de l'Inde, et jusqu'à notre époque, est l'histoire des efforts obstinément

tentés pour résoudre ce problème. Il faut rendre ce témoignage aux conquérants aryens qu'ils n'ont jamais essayé, autant que nous sachions, de supprimer la difficulté par l'anéantissement des races indigènes; ils ont cherché des méthodes de collaboration susceptibles d'assurer à la fois leur propre sauvegarde et de laisser aux autres communautés le moyen de subsister. La formation des castes, la hiérarchie des castes sont des moyens de défense contre l'absorption menaçante; c'est un fait expressif que le nom des castes en sanscrit, *varna*, signifie exactement « la couleur ». L'Inde après tout n'est pas le seul pays qui ait eu l'horreur ou l'appréhension des noirs, des métis, des mulâtres. Depuis trois mille ans, l'Aryen poursuit dans l'Inde son œuvre de civilisation, et il est loin encore de l'avoir achevée. A cent milles de Calcutta, dans un paisible ermitage, que les manguiers et les sâls abritent de leur ombre légère, Rabindranath Tagore, fleur du génie aryen, travaille à créer pour l'honneur de son pays une université libre où l'orient et l'occident doivent se rencontrer en vue de préparer une humanité meilleure; mais, tout à l'entour de l'ermitage, les Santals, les plus anciens aborigènes de l'Inde, continuent à vivre dans leurs villages primitifs, à parler leur langue antique, à pratiquer leurs coutumes immémoriales, à cultiver leurs rizières, comme si rien n'avait changé dans l'Inde depuis trois mille ans. Et partout il en est encore de même.

Et ce n'est pas seulement contre la menace humaine que la civilisation indienne a dû et doit se défendre; la nature est plus redoutable encore : une chaleur qui déprime; une sécheresse qui grille le sol; une saison des pluies qui semble le déluge; des bêtes malfaisantes qui guettent l'homme sous ses pas, dans les broussailles, dans les arbres; des insectes plus malfaisants encore qui ne s'attaquent pas seulement à l'homme, mais à ses biens, jusque dans son humble foyer. On voit quelle somme d'énergie il a fallu dépenser de générations en générations, pour que l'Inde ait produit cette magnifique floraison de doctrines, de religions, de poèmes, d'œuvres d'art, qui fait justement sa fierté et sa gloire. On comprend aussi que l'Inde ait donné au problème de la vie et de la destinée une solution originale, qui la sépare du reste du monde; le

reste du monde a médité, contemplé, observé sous des climats tempérés, où la nature restait à la mesure de l'homme; la civilisation de l'Inde, seule, s'est formée entre le Tropique et l'Équateur, en réaction contre une nature démesurée qui fait de la vie humaine un accident douloureux dans le pullulement infini de la vie universelle.

J'ai parlé de la civilisation indienne, considérée dans l'Inde même, comme si elle était identique au brahmanisme. J'ai laissé de côté le Bouddhisme et à dessein. Le Bouddhisme, du point de vue intérieur de l'Inde est un épisode secondaire; l'Inde l'a désavoué depuis dix siècles; elle l'a même oublié jusqu'à en perdre le souvenir. Il a fallu le travail de la science occidentale pour apprendre à l'Inde moderne le nom du Bouddha et la grandeur de son œuvre. C'est au brahmanisme seul que l'Inde est restée constamment fidèle; c'est à lui qu'elle s'est rattachée désespérément chaque fois que sa civilisation a paru être en danger. C'est en lui qu'elle s'est reconnue chaque fois, et qu'elle se reconnaît encore. On peut dire qu'il exprime le génie national de la civilisation indienne. Le Bouddhisme exprime ce qu'il y avait en elle d'universellement humain; mais pour en assurer le triomphe, il a dû s'exiler de son berceau.

CIVILISATION BOUDDHIQUE

Toutes les civilisations antiques ont ce caractère commun de tenir pour identiques, indistinctes et indissolubles l'unité religieuse et l'unité nationale. Après une guerre heureuse, le vainqueur, qu'il soit Assyrien ou Romain par exemple, transporte dans sa propre cité la divinité propre du peuple vaincu; en absorbant cette divinité dans son panthéon, il absorbe pour ainsi dire la nationalité de son adversaire. Une religion est, comme un langage, le signe de ralliement où se reconnaissent les hommes du même groupe, et qui les oppose à l'étranger, quel que soit le groupe auquel il appartienne. Nulle part cette attitude ne se marque avec plus de rigueur que dans l'Inde. Pour les Aryas des temps védiques, les étrangers sont

des *Dasyu*, des « brigands », des gens sans foi ni loi; et aujourd'hui encore, dans l'Inde contemporaine sillonnée de chemins de fer et de lignes télégraphiques, l'étranger, de quelque origine et de quelque couleur qu'il soit, reste un *Mleccha*, « un homme qui balbutie », autrement dit « un barbare », car telle est la signification du mot que nous continuons nous-mêmes à employer après les Grecs. Tandis que les quatre castes de la société brahmanique sont nées respectivement, selon leur dignité, des membres du Pourousha, l'Homme Mystique en qui le monde vit, ou de Brahma lui-même, les peuples étrangers que l'Inde voit passer à son horizon sont rapportés à des origines humiliantes. Le Râmâyana raconte que les Grecs (*Yavana* ou *Yona*) sont nés de la matrice (*yoni*) de Nandinî, la vache d'abondance que Viśvâmitra voulait enlever à Vasishta; les Romains (*Romaka*) sont nés de ses poils (*roma*); les Scythes (*Saka*) sont nés de sa bouse (*sakrt*). Si les Grecs portent la tête rasée, ce qui est pour l'Hindou le symbole du servage, c'est qu'ils ont été vaincus autrefois par un ancêtre de Râma, Sagara, qui leur a infligé à perpétuité ce témoignage d'humiliation. Aucun pays ne semblait moins fait pour donner naissance, le premier, à une religion universelle; rien n'est plus surprenant que de voir cet honneur lui appartenir.

La réalité historique d'un fondateur de religion est toujours difficile à atteindre; elle l'est d'autant plus que le recul du temps rend l'histoire plus incertaine et la légende plus luxuriante. Nous connaissons Jésus moins bien que Mahomet, le Bouddha moins bien que Jésus. Une tradition constante, qui ne se heurte à aucune difficulté historique, fait naître le Bouddha sur l'extrême limite de la civilisation indienne, au pied même de l'Himalaya, à l'endroit où la jungle, les eaux stagnantes, les fauves et la malaria se coalisent pour fermer le passage des plaines du Gange aux montagnes. Il est de la famille des Śâkya, un nom étrange, il faut le reconnaître, inconnu à la tradition orthodoxe des épopées et des Purâna brahmaniques : on a depuis longtemps déjà voulu établir un rapport entre le nom des Śâkya et celui des Śaka, l'appellation que les Hindous et les Iraniens ont étendue à tous les peuples scythiques; on a prétendu faire du Bouddha un non-Aryen,

un Touranien; on a cherché dans les trente-deux caractères distinctifs et les quatre-vingts caractères secondaires de sa personne, tels que la tradition les énumère, des preuves de son origine touranienne. Prétention chimérique, puisqu'elle n'a aucune base positive, mais qui trahit bien le sentiment de surprise qu'on éprouve à rencontrer le fondateur du bouddhisme dans les cadres de la civilisation indienne. Il est le fils d'un seigneur; son père est le râja de Kapilavastu. Sa vocation, du point de vue de l'orthodoxie brahmanique, est donc le métier des armes, mais nous savons par des témoignages divers que la caste des guerriers, les kshatriya, refusait d'abandonner aux brahmanes le monopole de la spéculation et de l'enseignement philosophique. Janaka, le roi de Vidéha, voyait accourir autour de lui les auditeurs, avides de ses leçons; Ajâtasatru, le sire de Kâsî (Bénarès), discutait en égal avec les plus savants brahmanes. Le fondateur de la religion Jaina, Mahâvîra, contemporain et rival du Bouddha, sortait, lui aussi, d'une famille princière. Après sa fuite du palais et son entrée dans la vie religieuse, le Bouddha va d'abord entendre les cours de deux maîtres instruits, Arâda-kalâma et Roudrakapoutra; plus tard, quand il a trouvé la voie et qu'il prêche sa doctrine, il lui faut lutter sans cesse contre les intrigues et contre les sophismes d'autres maîtres qui prétendent, eux aussi, résoudre l'énigme de la vie et ouvrir l'accès du salut. L'Inde, autour de lui, est en fermentation. On voudrait pouvoir préciser l'époque avec certitude. La tradition de l'église singhalaise, généralement acceptée en Occident, place le Nirvâna en 543 avant J.-C.; mais beaucoup d'autres dates avaient cours dans d'autres écoles; en outre, il est incontestable que la tradition singhalaise nécessite une correction, car, admise telle quelle, elle donnerait au règne d'Asoka une date trop haute, en désaccord absolu avec les synchronismes sûrs dont nous disposons. On a donc proposé de ramener à 460, voire à 370 avant J.-C. la date du Nirvâna.

Quelle que doive être la solution définitive, le mouvement qui donne naissance dans l'Inde au bouddhisme et au jainisme est solidaire d'un mouvement plus étendu qu'on pourrait appeler la révolution mondiale du VIe siècle; le foyer le plus actif semble être l'Asie antérieure; les villes grecques de la côte

asiatique voient surgir les premières écoles philosophiques, Thalès, Zénon, Héraclite; en Perse, Cyrus fonde le premier empire aryen qui couvre toute la partie occidentale du continent asiatique, des Pamirs à la mer Égée; Cambyse y ajoute l'Égypte; Darius prend pied en Europe, et s'il n'arrive pas à conquérir la Grèce, il atteint l'Indus, installe ses satrapes en Gandhâra, sur la rive indienne du fleuve. Mais les armées perses sont les missionnaires d'une révolution religieuse : Zoroastre a enseigné aux Iraniens un culte épuré, dégagé des sacrifices sanglants qui souillent encore les autels de tous les peuples aryens. Si on voit surgir à la fois dans l'Inde le bouddhisme et le jainisme qui professent tous deux le respect complet de la vie et l'horreur du sang répandu, il est difficile de se refuser à y reconnaître un contre-coup de la révolution zoroastrienne en Iran, qui serait partie des frontières du monde indien, de Bactres, d'après la tradition iranienne. Mais du respect de la vie introduit dans le culte par Zoroastre, le Bouddha devait tirer des conséquences qui avaient échappé au saint de l'Iran : si la vie est respectable en soi, elle donne une valeur de respect à la personne qui la porte, indépendamment de son rang dans la société. Le Bouddha fonde une communauté ouverte à tous les hommes; ou plutôt, c'est mieux qu'une communauté telle que peuvent la constituer le maître et les disciples, le chef spirituel et ceux qui acceptent sa règle; c'est une famille; la désignation courante du moine dans les textes anciens, c'est Śâkyaputra « le fils du Sâkya »; la pravrajyâ, l'acte initial par lequel il a « quitté la maison de famille » est un symbole clair; le moine du Bouddha a changé de foyer; il est entré par adoption et par choix dans une autre famille où il vivra au milieu d'une fraternité élargie. Mais la famille spirituelle a, elle aussi, un père qui anime toute la maison de son affection et de son amour. Le Bouddha tel que s'est plu à le peindre Asvaghosha dans ses beaux « Sutrâ en forme littéraire » (*Sûtrâlankâra*) est humainement plus vrai que celui des vieilles traditions; s'il a su se servir en maître accompli des ressources de la logique de son temps, s'il a su triompher des raisonnements de ses adversaires par une méthode familière et ingénieuse qui devance Socrate, il faut certainement chercher la cause profonde de son succès

dans le prestige captivant de sa bonté universelle. C'est le rayonnement de cette bonté qui a encore animé les saints, les héros, les poètes, les artistes de l'église. Quand le Grand Véhicule est venu bouleverser la tradition étrécie des couvents, s'il a éclipsé la personne du Sage Sâkya, Sâkyamuni, derrière d'autres Bouddhas poussés brusquement au premier rang, il est cependant resté fidèle à l'inspiration initiale venue du Maître. Les Bodhisattva, les candidats à la Bodhi, dans le monde réel ou dans les mondes imaginaires, sont par excellence « les fils des Bouddhas »; développant même la conception de la famille spirituelle que Sâkyamuni avait fondée, le Grand Véhicule donne aux Bouddhas une « mère » qui est la Perfection de la Sapience, Prajna Pâramitâ. Et jusque dans les derniers siècles de l'église indienne, quand la décadence visible présage la fin prochaine, la scolastique envahissante n'empêche pas des écrivains comme Sântideva, comme Sarvajnamitra, de trouver encore des accents de tendresse filiale, des appels à la pitié paternelle des Bouddhas, à la pitié maternelle de Târâ, qui sont assurés de trouver éternellement un écho dans les cœurs humains, mais qu'on chercherait en vain dans toute l'étendue de la littérature brahmanique. Avec le Bouddha s'est introduite dans la civilisation traditionnelle de l'Inde une tendance nouvelle qui en mine l'ensemble et en prépare la ruine. La civilisation brahmanique est une théocratie, une aristocratie, une anarchie systématisée dans des formes hiérarchiques; le bouddhisme n'a pour les dieux qu'une place de complaisance; il ne reconnaît pas les droits de la naissance dans l'ordre social; il exclut de son domaine la société civile, sur laquelle il ne veut agir que par la contagion de l'exemple; il se borne à être une association religieuse, fondée sur la discipline et sur l'amour du Maître. L'histoire de l'Inde est désormais, jusqu'à la mort du bouddhisme indien, l'histoire de l'antagonisme qui oppose ces deux tendances d'où sont nées deux civilisations rivales.

La mort du chef, qui marque souvent la crise suprême pour les religions nouvelles comme pour les nouveaux empires, ne compromet pas l'unité du bouddhisme naissant. Malgré des divergences dont la tradition orthodoxe n'a pu réussir à effacer entièrement le souvenir, le consentement de la majorité

désigne, à chaque génération, une sorte de patriarche, qui ne doit pas ses pouvoirs à une procédure régulière, moins encore à une élection; il ne commande pas; ses avis mêmes n'ont rien d'impératif; on le vénère comme un modèle, mais on ne lui obéit pas comme à un maître. L'autorité souveraine n'appartient qu'à l'ensemble de la communauté, à ce qu'on pourrait appeler « la république des moines ». Elle s'exerce, dans les occasions solennelles, par délégation, par mandat, au moyen d'une assemblée représentative nommée *sangîti*, « concert » (comme nous parlons encore aujourd'hui du « concert des puissances »); en Occident, on rend ce mot par le terme de « concile » emprunté à l'usage de l'église catholique; mais le Concile catholique suppose le pape comme chef de la chrétienté et une hiérarchie centralisée autour de lui. L'église bouddhique est une fédération de petites républiques, de monastères ou de groupes de monastères jaloux de leur autonomie. La tradition veut qu'un concile se soit réuni immédiatement après le Parinirvâna du Bouddha, à Râjagrîha, pour fixer les textes canoniques, discours (*sûtra*), discipline (*vinaya*), philosophie (*abhidharma*), tels qu'ils étaient sortis de la bouche du Maître. Le fait, en tant qu'historique, est pour le moins douteux; comme symbole, il est exact. Dès que le Maître a disparu, la Loi qu'il a proclamée exerce la souveraineté à sa place; le cas est analogue, malgré des différences profondes, à celui de la Torah chez les Hébreux après Moïse; la Loi prend la place du législateur, sans que l'autorité suprême ait à s'incarner dans la personne d'un chef.

La conversion d'Asoka au bouddhisme, vers le milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, place soudainement l'église en face de problèmes redoutables. A lire les nombreux récits édifiants dont Asoka est le héros, il semble que le grand empereur, maître souverain de l'Inde presque tout entière, ait mis humblement son autorité impériale au service de l'Église bouddhique; il finirait même par lui céder tous ses domaines. Mais nous connaissons l'Asoka réel, grâce à ses inscriptions gravées dans les régions les plus diverses de l'Inde; et l'Asoka réel, dans sa grandeur simple et dans la richesse de sa personnalité complexe, fait plus d'honneur au bouddhisme que le dévot humilié des fictions pieuses. Il a vraiment pénétré

l'idéal bouddhique et il le réalise en empereur. Le premier dans l'histoire de l'Inde, il publie ses édits par écrit, gravés sur des rochers. Sans aucun doute, il a emprunté l'idée aux empereurs Achéménides de la Perse dont l'influence se trahit partout sous son règne; il leur emprunte même le formulaire des inscriptions. Mais l'analogie de la forme n'en fait ressortir que plus vivement l'originalité du fond. Darius l'Achéménide avait dans ses inscriptions raconté ses aventures, ses exploits, ses conquêtes. Asoka ne se nomme même pas; il ne rappelle une de ses conquêtes que pour en déplorer les horreurs. Ses inscriptions sont des sermons, mais des sermons administratifs. Il ne joue point au prédicateur religieux; il a trouvé une doctrine qu'il croit bonne; il ne veut pas l'imposer; il espère la propager par la force morale du bon exemple; il confesse ses défaillances, ses efforts pour s'améliorer; il explique l'organisation qu'il a créée pour mettre ses fonctionnaires au service de son idéal. Un édit spécial recommande le respect de la vie chez les animaux; là encore il prétend payer d'exemple, il déclare supprimer de sa table les plats de gibier. Et ce n'est pas seulement aux dignitaires de l'État qu'il s'adresse, il veut atteindre le peuple. Il se sert, dans chaque pays, d'un dialecte spécial, approprié à l'usage local : admirable préoccupation, qui ne se retrouve plus chez aucun prince après lui.

Mais, s'il sert le bouddhisme, il entend bien aussi s'en servir. Il a compris le parti qu'il peut tirer pour sa politique de cette doctrine largement humaine, qui ne s'arrête pas aux frontières d'un royaume ou d'une race. Il inaugure la politique des missions religieuses; il envoie des apôtres en Syrie et plus loin encore à l'ouest, chez tous les héritiers de l'empire d'Alexandre; il en envoie probablement aussi dans les pays au nord de l'Himalaya, et à Ceylan, et dans la presqu'île outre-Gange. Il entend exercer un contrôle souverain sur la police intérieure et extérieure de l'Église; il porte des peines, au nom du pouvoir civil, contre les moines schismatiques; il fixe un choix de textes sacrés dont il recommande la lecture à l'usage des fidèles. D'après toutes les traditions, il convoque au nom de l'autorité civile, dans sa propre capitale, Pâtalipoutra, un concile pour régler des matières de dogme. Les mesures qu'il prend, en attestant son souci de régler un problème nouveau

dans l'histoire du monde : les rapports entre l'Église et l'État, attestent aussi la puissance que l'église bouddhique avait atteinte sous son règne. En fait le bouddhisme était devenu une civilisation; son idéal était sorti de l'enceinte des couvents pour se traduire sous des forces multiples. Il avait créé une littérature, orale encore sans doute, rédigée certainement pour la plus grande partie dans une langue d'origine populaire, de la même famille que le sanscrit des brahmanes, un dialecte aryen du Magadha, voisin de la langue que le Bouddha lui-même avait parlée; d'autres textes circulaient déjà, rédigés dans les dialectes divers des provinces où le bouddhisme avait pénétré. Des monuments splendides s'élevaient, qui transformaient en architecture le tertre primitif, stoûpa ou chaitya, qui avait longtemps servi à marquer les emplacements sacrés; autour du tertre, changé en coupole mâçonnée, couronnée de la roue et du parasol, symboles l'un et l'autre de l'autorité souveraine qui appartenait à la Loi, se dressaient des balustrades, des portiques de pierre; l'art du sculpteur, employé auparavant à travailler seulement le bois, les décorait d'ornements, d'allégories, de scènes édifiantes tirées de la biographie du Maître ou des vieux fabliaux ingénieusement rattachés à ses existences antérieures. Des colonnes de pierre, érigées sur l'ordre d'Asoka lui-même, se substituaient aux anciens « poteaux de victoire » que les souverains d'autrefois avaient coutume d'élever; elles marquaient les victoires de la Loi, les étapes des pèlerinages impériaux; leur sommet s'ornait de chapiteaux élégants et d'animaux traités à la manière perse.

Les brahmanes épiaient avec inquiétude les progrès d'une civilisation rivale qui les surpassait; jamais leur morgue aristocratique n'avait pensé à utiliser de pareils moyens de séduction pour agir sur la multitude. La fin d'Asoka, et la fin de sa dynastie qui suivit de près, marquent une réaction brahmanique qui paraît avoir pris un caractère violent. C'est du dehors que le bouddhisme allait reprendre de nouvelles forces et gagner des appuis pour une nouvelle ère de grandeur.

Sur la frontière nord-ouest de l'Inde, entre l'empire des Séleucides en Syrie et l'empire des Mauryas, autour de Bactres comme capitale, un royaume grec indépendant s'était créé dès le temps d'Asoka; les rois de la Bactriane, Grecs d'origine,

d'éducation, de langue, de culte, de civilisation, avaient admis à titre officiel la civilisation de l'Inde sur ce sol pourtant iranien d'histoire et de tradition; Bactres passait pour le berceau de Zoroastre, et pourtant, sur les monnaies frappées par ces princes, si la face porte une légende grecque inscrite autour de la tête du roi, le revers porte une légende tracée en langue indienne, dans un dialecte voisin du pali, et souvent, au lieu des divinités grecques : Pallas, Héraklès, Nikè, etc., il présente des symboles indiens qui semblent être surtout des symboles bouddhiques : tels l'éléphant, l'arbre entouré d'une balustrade, etc. L'histoire de ces rois n'est guère, jusqu'ici, qu'une histoire numismatique. Mais un d'entre eux, Ménandre, nous est connu par d'autres témoignages, et ce que nous savons de lui nous laisse deviner ce que le bouddhisme doit à cette dynastie. Ménandre est le héros d'un ouvrage canonique du bouddhisme, qui nous est parvenu en deux langues : en pali, c'est le Milindapanha, « les Questions de Milinda (roi des Grecs) » en chinois, c'est le Na-sien king « le sûtra de Nâgasena (le docteur bouddhique) »; le Na-sien king existe encore en deux recensions dans la collection chinoise du Tripitaka. L'original sanscrit est perdu, mais nous savons de source certaine qu'il a existé. La donnée de l'ouvrage est expressive : le roi Milinda est dans sa ville de Sâgala (probablement Sialkot, près d'Amritsar) au Penjab; il s'ennuie. Il a passé en revue son armée, et en véritable Grec il voudrait s'exercer et se distraire à un passe-temps intelligent; et quel meilleur passe-temps pour un Grec que la discussion? « Ah, l'Inde est vide », s'écrie-t-il. Mais un docteur bouddhique de grande réputation, Nâgasena, se présente; il est prêt à soutenir une controverse sur les dogmes de sa religion. Le dialogue s'engage; les arguments s'affrontent; après un brillant tournoi, Milinda s'avoue vaincu; il se convertit au bouddhisme, et il élève à Sâgala un couvent avec un temple pour commémorer sa conversion. Nous apprenons de plus par les sources grecques, que, à la mort du roi Ménandre, plusieurs cités se disputèrent ses cendres, comme on avait fait jadis pour les restes du Bouddha.

L'épisode de Ménandre montre en raccourci ce que le bouddhisme devait gagner au contact de la civilisation grecque; mis en présence d'étrangers intelligents, instruits, raffinés,

exercés à toutes les subtilités de la dialectique, familiers avec des systèmes philosophiques de construction puissante, le bouddhisme, s'il prétendait les gagner à sa foi, devait reviser l'ensemble de ses dogmes et de ses thèses, enrichis et développés au caprice du hasard depuis le Nirvâna du Maître, afin de les organiser dans un ordre rigoureusement logique et cohérent. Ces étrangers, ils ne bornaient pas leurs exigences aux satisfactions de la raison; pour eux, le vrai ne se séparait pas du beau; ils avaient donné à leurs dieux des formes plastiques voisines de la perfection; ils les avaient glorifiés dans des chefs-d'œuvre littéraires de tous genres. Le bouddhisme avait reculé jusque-là devant la représentation plastique du Maître, aveu d'impuissance ou marque de respect; les textes qui s'étaient transmis visaient plus à instruire et à édifier qu'à provoquer l'admiration. L'exemple profita au bouddhisme; il en tira des moyens d'action nouveaux.

Le royaume grec de Bactriane, après des jours glorieux où il avait atteint les rives du Gange, s'éteignit, vers le début du Ier siècle avant l'ère chrétienne; épuisé par les rivalités intestines de généraux ambitieux qui se disputaient le pouvoir, il s'effondra devant l'invasion des Saka et des Koushana, venus des steppes du Nord. Le bouddhisme allait encore trouver des protecteurs dans ces étrangers à demi barbares, que le prestige des grandes civilisations éblouissait, et qui prenaient volontiers de toutes mains les dieux et les arts que la Grèce, l'Iran et l'Inde pouvaient leur offrir. Un des rois de la dynastie kouchane, Kanishka, joue un rôle décisif dans l'histoire du bouddhisme; maître d'un empire qui touche à la Chine, à la Perse, et qui absorbe toute l'Inde du nord, il semble s'appliquer à suivre l'exemple d'Asoka pour le surpasser. Mais cet autre Asoka est étranger à l'Inde; ses images nous le montrent vêtu à la tartare, d'une tunique épaisse serrée à la taille, chaussé de hautes bottes; en travaillant avec succès à servir la propagande du bouddhisme au dehors, il prépare la ruine du bouddhisme indien dans l'Inde. Il convoque un Concile qui fixe en langue sanscrite le texte du canon sacré; en adoptant la langue savante des brahmanes, le bouddhisme s'est isolé de la foule qui ne la comprend pas; il perd en efficacité ce qu'il semble gagner en noblesse. Comme

pour mieux marquer l'orientation nouvelle, le Concile porte son effort sur les textes de philosophie, il les complète, il les commente. Vers les territoires lointains qui n'ont pas encore entendu la Bonne Parcle, des missionnaires s'élancent, protégés et servis par le prestige du souverain; leur zèle ne connaît pas de frontières; ils passent en Asie Centrale, en Chine; du côté de l'Occident leur trace se perd, mais leur œuvre n'est pas douteuse. La destinée elle-même amène spontanément au bouddhisme des prosélytes sur le sol indien; la périodicité des moussons, longtemps ignorée du monde hellénique, est reconnue; un trafic régulier s'établit par mer entre les ports de la mer Rouge, du golfe Persique, et des côtes de l'Inde; des commerçants venus de l'Occident hellénisé (Yavana) s'installent au Kathiawar, au Guzerate; ils adoptent le bouddhisme qui leur confère une sorte de droit de cité; ils figurent parmi les donateurs de ces prodigieux sanctuaires creusés dans le roc au voisinage de la mer, à Karli, à Kanheri, etc. On peut se demander si leurs conseils n'ont pas aidé ou présidé à la construction de ces merveilles qui évoquent les hypogées de l'Égypte et anticipent sur les cathédrales gothiques du Moyen-âge.

L'influence des prosélytes étrangers se marque plus clairement encore dans la transformation des croyances. Au Petit Véhicule (Hînayâna), idéal de sainteté à l'usage des communautés monastiques, vient s'ajouter et bientôt se substituer le grand Véhicule (Mahâyâna), idéal d'une Église militante qui prêche l'action, l'action désintéressée, mais l'action incessante. Des Bouddhas nouveaux, qui ne sont le bien propre d'aucun peuple élu, supplantent Sâkyamuni, fils de l'Inde; des légions de Bodhisattvas également imaginaires se groupent autour d'eux. C'est ce bouddhisme transformé qui va conquérir l'Iran oriental, l'Asie centrale, la Chine, la Corée, le Japon, la presqu'île indo-chinoise et les grandes îles de l'archipel indien. Mais dans l'Inde, l'ère de gloire s'est fermée pour le bouddhisme; il n'aura plus d'Asoka, et quand les Huns viendront envahir le Penjab au VIe siècle, l'église indienne ne retrouvera plus un Kanishka, elle verra se dresser un ennemi féroce, qui présagera déjà pour elle les jours sinistres de l'Islam. Et quand les Musulmans arrivent et dans une poussée

impétueuse balaient tout le nord de l'Inde au cours du XIe siècle, le bouddhisme indien s'effondre, s'anéantit, sans le prestige même d'une agonie glorieuse.

Il est surprenant qu'une grande religion puisse disparaître pour ainsi dire soudainement, et, dans son propre pays d'origine, et plus encore quand ce pays a l'immense étendue et l'infinie variété de l'Inde. On serait tenté d'incriminer le fanatisme destructeur de l'Islam; mais le brahmanisme n'a pas été moins maltraité par les envahisseurs musulmans, depuis Mahmoud de Ghazni jusqu'au Mogol Aurang Zeb; et pourtant il a survécu; à chaque épreuve, il a retrouvé des forces pour la surmonter et pour se redresser, aussi vivace que jamais. Le bouddhisme était, il est vrai, plus facilement vulnérable, justement parce qu'il était plus organisé; il suffisait au Musulman de brûler et de raser les monastères pour suspendre, au moins temporairement, la vie entière de l'Église. Le Brahmanisme avait bien, lui aussi, ses communautés, ses couvents (matha), asiles de méditation et d'étude, gouvernés par des règles strictes de discipline; mais le couvent, dans le brahmanisme, n'a jamais été qu'une institution secondaire; il peut disparaître sans grave inconvénient pour le culte et pour les fidèles. Dans le Bouddhisme, le couvent (vihâra, sanghârâma) est le foyer, le centre, le cœur, l'âme de la religion; sans couvent il n'y a plus de moines; sans moines il n'y a plus de lien entre les fidèles et plus de Loi, sous quelque aspect qu'ils l'adorent: Bouddhas, Boudhisattvas, dieux, reliques, lieux saints, etc. Mais l'invasion musulmane n'a pas couvert toute l'Inde d'un seul coup; il ne lui a pas fallu moins de quatre ou cinq siècles pour pénétrer jusqu'au centre et jusqu'au sud de l'immense presqu'île; il ne manquait pas de retraites lointaines, de cantons isolés où des croyants énergiques, groupés autour de moines pieux, auraient pu tenter une résistance suprême, attendre des jours meilleurs, léguer à leurs descendants la tradition des siècles qui leur avait été confiée; le cas a dû certainement se produire. En fait, nous voyons encore au XIIIe siècle un prince de la région montagneuse des Sivalikh, en plein Penjab, au milieu d'une contrée déjà submergée par le flot musulman, rester fidèle au bouddhisme, et même témoigner son zèle pieux par une offrande au temple de Bodhi-

Gayâ, sur le site sacré entre tous où le Maître avait atteint l'Illumination, et qui n'avait pas entièrement cessé d'attirer les pèlerins. Mais le cas est si rare qu'il serait difficile, dans l'état présent de nos connaissances, d'en citer un autre. La vie du bouddhisme indien s'est arrêtée, totalement et définitivement, aussitôt après les premières invasions des Musulmans, alors qu'à l'extrême nord et à l'extrême sud, le Népal et Ceylan lui restaient fidèles, alors que toute l'Asie orientale, Tibet, Chine, Corée, Japon, Indochine, Insulinde continuaient d'adorer avec zèle les dieux et les saints que l'Inde bouddhique leur avait apportés.

Ce contraste même suggère, il semble, l'explication de l'énigme. Le bouddhisme, par le double jeu de ses forces internes et des événements historiques, avait de plus en plus perdu le caractère national qu'il tenait de ses origines pour prendre un aspect de plus en plus humain. Le développement du Grand Véhicule, en dissolvant la personnalité historique du Sage Sâkya, avait, consciemment ou non, rompu les dernières attaches entre le bouddhisme et le sol où il était né; les nouveaux Bouddhas qui avaient passé au premier plan n'avaient pas d'histoire positive, n'avaient pas de géographie sacrée; il n'y avait pas pour eux à situer une ville de la Nativité, comme Kapilavastu, ni une ville du Nirvâna, comme Kusinagara. Né comme un ordre monastique dans les cadres d'une société qui ne distinguait pas les croyances des institutions, le bouddhisme s'en était graduellement émancipé pour devenir une religion presque au sens moderne du mot, un système de dogmes et de pratiques qui visait à réunir les hommes dans une communauté indéfiniment élargie sans aucune préoccupation des formes sociales; il ne demandait à ses adeptes que de lui confier le soin et le contrôle de leurs rapports avec le transcendant et le sacré; pour les contingences de l'ordre terrestre, il en laissait volontiers la charge à une autorité extérieure. Le succès de sa propagande tient en grande partie à ce trait original; il ne bouleverse pas les pays où il s'introduit; il s'y insinue doucement, patiemment. Souvent le missionnaire se présente d'abord comme un médecin; représentant d'une civilisation supérieure, il connaît des remèdes et aussi des charmes qui triomphent des maladies. Il connaît

aussi, et c'est là son arme la plus efficace, des histoires émouvantes qui font appel aux sentiments les plus profonds et les plus doux de l'âme humaine sous tous les climats et dans toutes les conditions : la douceur, la pitié, la tendresse, le dévouement; il dispose d'images pour illustrer son texte, sculptures ou peintures, productions d'un art consommé où le génie de l'Inde a été assisté par le génie de la Grèce et le génie de l'Iran. Il gagne ainsi une clientèle qui le vénère, qui l'entretient; d'autres religieux viennent le rejoindre; un couvent est fondé; la vie régulière s'y établit qui sert de foyer et d'exemple. Le bouddhisme peut à bon droit réclamer l'honneur d'avoir conquis une partie du monde sans avoir jamais eu recours à la violence, sans avoir été jamais imposé par les armes. Il a connu la persécution, le martyre : ses adversaires l'ont accusé de saper l'ordre établi, en prônant la sainteté du célibat, en subordonnant les devoirs de famille aux devoirs religieux; on ne lui a jamais reproché de dresser une société nouvelle en opposition à la société établie. Il aime, au contraire, à être soutenu par un appareil extérieur qui lui laisse le loisir de vaquer à sa besogne spirituelle; en Chine, c'est le Confucianisme qui lui a rendu ce service; au Cambodge, au Champa, à Java, à Sumatra, il a reçu l'assistance des religions brahmaniques, spécialement du Sivaisme.

En Indochine, en Insulinde, le voisinage des religions brahmaniques ne menaçait d'aucun danger l'existence du bouddhisme. Le Sivaisme, le Vishnouisme y étaient, comme le bouddhisme, des articles d'importation, étrangers au pays; les rois, la cour, la noblesse avaient pu les adopter, comme une culture élégante et raffinée; ce n'était pas une civilisation qui avait pénétré jusqu'au plus profond des masses. La vie sociale continuait à s'y dérouler, sans préoccupation de Manu et des autres codes brahmaniques. Mais dans l'Inde il en allait autrement; le brahmanisme était solidaire de l'ordre social; il se confondait avec lui. A la différence du bouddhisme, qui avait opté pour un idéal d'humanité universelle, le brahmanisme était resté dans l'Inde exclusivement hindou; dans ce pays où se croisent tant de races, tant de langues, il était le seul symbole d'unité perceptible et reconnu par les multitudes. En présence de l'Islam, qui accourait le fer et la

torche à la main, l'Inde d'un mouvement spontané et unanime se réfugia derrière la suprême barrière du brahmanisme. Sans doute l'Inde, au cours de sa longue et douloureuse histoire, avait souvent connu les invasions; mais jamais auparavant l'envahisseur n'avait pris figure d'apôtre, jamais le conquérant n'avait prétendu anéantir les dieux, les temples, les institutions du pays pour installer sur leurs ruines un dieu nouveau, un culte nouveau, une confrérie nouvelle qui semblaient imaginés à dessein pour heurter les traditions et choquer les consciences. La caste seule, telle que les brahmanes l'avaient réglée et maintenue, avec ses pouvoirs de contrôle et les sanctions dont elle disposait, était capable de faire échec à la propagande par la terreur pratiquée par l'Islam.

Pour rentrer au giron du brahmanisme, les fidèles du bouddhisme n'eurent certainement pas à faire un long chemin. Depuis des siècles, le bouddhisme dans l'Inde avait perdu l'inspiration qui l'avait animé au début; il avait cessé d'être une église pour devenir une école. Les récits des pèlerins chinois, et surtout de Hiouen-tsang, nous font illusion; nous n'avons rien à leur opposer du côté brahmanique; nous n'avons que par eux seuls la sensation de la vie réelle dans l'Inde, et nous nous laissons aller au charme, sans penser assez que nous avons affaire à des esprits prévenus, à des voyageurs dévotieux qui ne savent rien et ne veulent rien savoir en dehors de leur église, qui ne sont pas des explorateurs, mais des religieux, plus soucieux d'édifier que d'instruire. Ayons donc le courage de nous demander comment nous apparaîtrait le rôle du bouddhisme dans l'Inde depuis les Gupta (IVe siècle), si nous devions nous borner, comme pour le brahmanisme et le jainisme, aux documents indiens, si nous ne disposions pas de Fa-hien, de Hiouen-tsang, de Yi-tsing. Nous considérerions alors le bouddhisme comme une des écoles philosophiques de l'Inde, au même titre que le Védanta, ce « bouddhisme déguisé », comme il a été qualifié dans l'Inde même, ou le Sânkhya, par exemple. L'effort créateur de Dignâga et ses disciples en logique irait prendre sa place dans l'histoire du système Nyâya. La tragicomédie du Nâgânanda nous apprendrait qu'un roi sivaïte comme Harsha Śîlâditya, ne dédaignait pas d'emprunter un sujet dramatique aux légendes du bouddhisme. La grammaire

de Chandragomin nous montrerait que le bouddhisme prétendait rivaliser avec les brahmanes eux-mêmes dans l'étude théorique de la langue sanscrite. Nous saurions par l'Avadânakalpalatâ de Kshemendra que, encore au début du XIe siècle, immédiatement après les incursions de Mahmoud le Ghaznévide, un brahmane cachemirien, adepte des Bhâgavata, pouvait s'amuser et amuser ses amis bouddhiques, à tourner en vers malicieux un choix de récits édifiants tirés des livres sacrés du bouddhisme. Il faut ajouter pour être juste que quelques œuvres comme le Bodhicharyâvatâra ou le Sragdharâstotra viendraient rappeler qu'un souffle d'émotion religieuse passait quelquefois encore dans la poésie bouddhique. Mais que pèserait ce témoignage en face de l'immense littérature des Tantra, qui dépasse en étendue tout l'ensemble de l'ancien canon, et qui combine dans un mélange inexprimable le mysticisme, la magie, la sorcellerie, l'érotisme, l'obscénité? Il faut le dire à la décharge du bouddhisme, la confusion est complète avec l'hindouisme brahmanique; il ne subsiste du bouddhisme ancien, du bouddhisme authentique, que des noms et des mots vidés de leur sens. Arrivé à ce degré d'altération et de corruption, le bouddhisme n'avait rien d'utile à donner à l'Inde. Il a disparu parce qu'il avait perdu sa raison d'être. Son rôle historique, ce qu'on pourrait appeler sa mission humaine, avait été de servir de trait d'union entre l'Inde et les nations pour faire passer dans la circulation du monde les éléments de valeur universelle qui se trouvaient contenus dans le trésor jalousement gardé de la civilisation indienne. Tant qu'il eut l'occasion de remplir ce rôle, il se maintint actif et vigoureux; quand l'Inde commença à se replier sur elle-même, il perdit sa vitalité, s'alanguit, s'épuisa; quand l'Inde fut asservie par des étrangers hostiles, il périt. Grandi à la dignité de religion universelle, il n'a pas pu survivre dans sa patrie à une catastrophe qui l'isolait. Et c'est un signe des temps digne de la réflexion des penseurs, que de voir l'Inde d'aujourd'hui réagir contre un oubli millénaire, et revendiquer le Bouddha Śâkyamuni comme une de ses gloires, le bouddhisme comme une de ses traditions.

SYLVAIN LÉVI

LE PUITS DE JACOB

XIII

A la fin du mois de mai, on fêta la centième représentation de la revue dans laquelle mademoiselle Jessica avait débuté. Du Gange tint à ce que le souper eût lieu également au Café de Paris. Aux convives de la précédente centième, d'autres, ralliés par un succès aussi persistant, étaient venus se joindre. Par contre, Paul Elzéar n'avait pas été invité. Il est vrai que, le même jour, il avait déjeuné avec Agar chez M. de Biesvres. Il y avait longtemps que le vieillard les avait réconciliés.

Lorsqu'ils quittèrent tous deux leur hôte, Elzéar raccompagna à pied la danseuse. Ils suivirent le quai d'Orsay, puis le Cours-la-Reine. Ils avaient commencé par parler de choses indifférentes. Puis, progressivement, l'un et l'autre s'étaient tus.

Quand ils furent arrivés au milieu de l'avenue du Trocadéro, Agar tendit la main au journaliste.

— Il vaut mieux que nous nous séparions ici, — dit-elle.

Et, comme il demeurait immobile, sans prendre cette main, elle ajouta :

— Allons, nous nous reverrons ce soir, à la répétition générale du Vaudeville. J'arriverai pour le dernier acte.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1924, 1er, 15 janvier et 1er février 1925.

Et, en tout cas, nous déjeunons de nouveau dans quatre jours chez monsieur de Biesvres.

— Je ne pourrai y être, — dit-il. — J'avais oublié que j'ai justement ce jour-là un banquet de courriéristes.

— Vous n'avez qu'à vous dégager.

— Sans doute! Mais, ma chère amie, je ne sais pas si, dans mon propre intérêt, il ne vaut pas mieux que je vous voie moins souvent.

Elle baissa la tête. Ils continuèrent à marcher en silence côte à côte pendant une centaine de mètres. Parvenus à la statue de Washington, Elzéar serra brusquement la main d'Agar.

— Au revoir, — dit-il.

Et il s'engagea à pas rapides dans la rue Boissière.

Elle rentra lentement chez elle. Elle trouva du Gange installé dans sa chambre et fumant. Il savait qu'Agar avait l'odeur du tabac en horreur. Elle se garda bien de lui en faire la remarque. Elle sentait sous roche une querelle dont elle voulait lui laisser toute la responsabilité.

Dépité, il se décida à ouvrir lui-même les hostilités.

— Tu as déjeuné chez de Biesvres? — demanda-t-il.

— Je te l'ai dit ce matin.

— Qui y avait-il?

— Moi, seulement, et Paul Elzéar.

— Il n'en manque pas une.

— Il ne tient qu'à toi de faire comme lui.

— C'est très joli. Mais crois-tu que je n'ai pas remarqué qu'on s'arrange toujours pour combiner ces petits déjeuners-là quand on sait que je suis obligé d'être ailleurs. Eh bien, sacré nom d'un chien de sacré nom d'un chien, la prochaine fois, je prendrai de Biesvres au mot... Je viendrai.

— Tout le monde en sera très content. Mais pourquoi alors m'avoir dit que tu ne tenais pas à rencontrer Paul Elzéar?

Il grommela, se leva, jeta par la fenêtre le bout de sa cigarette, revint vers Agar.

— Tu es rentrée en auto?

— Non, à pied.

Elle le regarda bien en face.

— Et Elzéar m'a raccompagnée jusqu'au coin de la rue Boissière.

Il ne put dissimuler un soupir de soulagement.

— Je le savais, — dit-il, — je le savais. Je vous ai dépassés tout à l'heure, place de l'Alma. J'étais en taxi.

— Alors, c'est un piège que tu as essayé de me tendre, — dit-elle.

Il toussa, assez penaud.

— Écoute, — fit-il, — il faut me comprendre. Je sais que tu es franche. J'ai confiance en toi. Je ne suis pas jaloux. Mais il y a les autres. Je ne veux pas, aux yeux des autres, passer pour un idiot. Ce petit Elzéar m'a attaqué...

— Que dirais-tu si, à l'occasion de ta prochaine revue, il te faisait un bon article?

Ébranlé, il hocha la tête.

— Tu crois qu'il consentirait? C'est qu'il a la dent dure, l'animal. Il vaut mieux être de ses amis. Mais c'est lui qui a commencé. Je ne peux pourtant pas faire les premiers pas.

Elle haussa les épaules.

— Tu as dit tout à l'heure que tu avais confiance en moi. C'est le cas de le prouver. Maintenant, autre chose. Il va falloir que tu me donnes de l'argent.

— Entendu. Combien?

Elle dit un chiffre. Il eut un petit battement des cils.

— Fichtre.

— Tu trouves que c'est trop?

— Ce n'est pas cela, ma chérie. Mais...

— Tu désires connaître le détail?

— Non, encore une fois. Qu'est-ce que tu vas chercher!... Mais c'est pour te dire... Voilà l'été qui vient. C'est la morte saison pour les revues, alors que les dépenses vont à peu près doubler. J'ai loué une villa à Deauville. Après, ce sera forcément Biarritz. Encore une fois, c'est pour que tu saches...

— Écoute, — dit-elle, — c'est toi qui m'as poussée à dépenser. Tu m'as répété vingt fois que cela faisait partie de ton programme. L'autre jour, à Longchamp, tu étais furieux parce que je ne sais plus qui a vanté en ta présence les toilettes d'Arlette, la maîtresse de Jean Rigaud.

— Et j'ai raison, — dit-il, piqué au vif. — Déjà Rigaud

fait courir le bruit qu'il a touché au cours du dernier trimestre des droits plus forts que les miens. Avec des gens aussi faciles à bluffer que les directeurs...

— Alors, tu vois bien, — fit-elle.

On imaginerait difficilement quelque chose de plus pittoresque que l'entresol de la rue de Verneuil où habitait M. de Biesvres. Les pièces minuscules, si sombres que les lampes devaient y être tenues sans cesse allumées, étaient meublées avec les épaves d'une famille qui avait compté pendant six siècles parmi les premières de France. Étant donné la réputation de panier percé que s'était acquise solidement son représentant actuel, il était incroyable qu'autant de menues merveilles eussent pu échapper aux embûches conjuguées des antiquaires et des créanciers. Quelques bahuts précieux, des faïences rarissimes, d'antiques pièces d'orfèvrerie, des étoffes, un Latour représentant une aïeule du Duc, visage énigmatique et souriant sous la poudre, et qu'il nommait sa « conscience », le tout réuni dans le plus habile et le plus nonchalant désordre, il n'en avait pas fallu davantage pour faire de ce chétif appartement un lieu de réunion unique, un carrefour où le monde et ses fractions, la politique, la littérature, aimaient à faire se coudoyer leurs plus notoires représentants. Sous l'œil sarcastique de la Conscience du Duc de Biesvres, une sorte de Trêve-Dieu s'était instituée. Telle femme orgueilleuse de sa naissance se plaisait à serrer ici la main de telle autre qu'elle n'aurait jamais admis qu'on lui fît rencontrer partout ailleurs. Un évêque, membre de l'Institut, pouvait fort bien s'y incliner devant une étoile du foyer de la Danse. Sous l'égide d'une vierge médiévale tendant vers eux ses bras compatissants, on voyait converser amicalement deux farouches adversaires politiques... Seuls, la province et l'étranger crieront peut-être à l'exagération, à l'invraisemblance. Paris, lui, aura reconnu et souri.

Il était ce jour-là un peu plus d'une heure, lorsque le valet de chambre de M. de Biesvres vint annoncer que monsieur le Duc était servi.

— Venez-vous, mon enfant? — dit le vieillard à son invitée.

— Et Paul Elzéar?

— Paul Elzéar ne vient pas.

— Il est retenu ailleurs?

— Asseyez-vous, ma chère, je vous en prie. Non. Si Paul Elzéar ne vient pas, c'est parce que je ne lui ai pas demandé de venir.

— Ah! — fit-elle.

En même temps, elle se ramassait légèrement sur elle-même, comme en une attitude de défense.

— Je n'ai pas invité Paul Elzéar parce que j'ai à vous parler en particulier, ma petite Jessica. Il s'agit de choses sérieuses. Vous savez que je vous aime beaucoup.

— Je le sais.

— Alors, vous, en retour, avouez-moi que vous aimez Paul Elzéar.

Elle réussit à sourire.

— Je comprends pourquoi il n'est pas invité, — dit-elle. — Vous avez décidé de me parler en son nom. Votre déjeuner était donc une manière de guet-apens.

M. de Biesvres ne sourcilla pas.

— Pour deux raisons, ce que vous dites n'est pas tout à fait exact : la première, c'est que Paul Elzéar n'est pas au courant de mon intervention en sa faveur. Ma seconde raison est plus subtile, plus scabreuse, même. Je représente ici les intérêts de Paul Elzéar, mais également, peut-être, ceux d'une autre personne.

— Quelle est cette personne?

— Mon estimable ami monsieur Guilloré, propriétaire actuel du domaine de Biesvres, président de plus de conseils d'administration que mes grands-pères n'ont reçu de blessures sur les champs de bataille où s'est fabriquée la France.

— Je ne comprends rien à toute cette histoire, — dit-elle. — Expliquez-vous.

Il la regardait avec un bizarre mélange d'affection et de pitié.

— Ma petite Jessica, jurez-moi d'abord de ne prendre en mauvaise part aucune des paroles que vous allez entendre.

— Pourquoi toutes ces protestations? — dit-elle. — Vous savez que j'ai confiance en vous.

— Parfait. Alors que je vous mette d'abord au courant d'un fait que vous ignorez sans doute. On commence à clabauder sur vous. Ces jours-ci, il y a eu une grande discussion à votre sujet dans le salon d'essayage d'un couturier.

— Pourquoi s'occupe-t-on de moi, qui ne parle jamais des autres? — dit Agar. — De quoi s'agissait-il?

— Voici. Au milieu d'un cercle de femmes dont les noms sont indifférents, cette petite grue de Nina Lazuli pérorait. Elle racontait que votre liaison avec du Gange avait, si j'ose dire, du plomb dans l'aile... Elle en donnait pour motif les dépenses exagérées que du Gange aurait été conduit à faire pour vous dans ces derniers temps. Comme elle développait brillamment ce thème, Reine Avril est arrivée. Reine Avril est votre amie, et Nina Lazuli a pris quelque chose pour son grade.

— Je remercierai Reine Avril, — dit Agar.

— Pas du tout. Je dois avoir la certitude que tout ce que nous disons ne sortira pas d'ici. C'est même cette certitude qui me donne l'audace, mon enfant, de vous dire : Reine Avril est votre amie, mais c'est Nina Lazuli qui a raison.

— Cessez de parler par énigmes, voulez-vous.

— J'y consens. Je n'essaierai pas de m'immiscer dans les secrets de votre vie sentimentale, à vous et à du Gange, bien que, vous connaissant tous deux comme je vous connais, j'aie quelque raison de la supposer, en ce qui vous concerne, assez tiède. Je ne vous parlerai que gros sous. Eh bien, ce que j'ai à vous dire, c'est que, renseignements pris, du Gange est incapable de continuer plus de deux mois la vie qu'il mène avec vous. Il vient de faire appel à la bourse paternelle. Grosse gaffe! Maintenant, le papa Meyer, l'inventeur du ragondin est alerté. Il va en profiter pour fourrer le nez dans les affaires de son fils. D'ici peu, je prédis, entre vous et ce digne négociant du Sentier, la scène classique, une scène qui, vu les façons un peu frustes du personnage, risque de ne pas avoir la tenue que nous apprécions tant dans la démarche du comte d'Orbel ou de monsieur Duval. Prévenez ce brave homme, ma chère petite. Prenez vos dispositions pour plaquer avant d'être plaquée.

— C'est Paul Elzéar, — dit-elle, — qui vous a chargé de me donner ces renseignements et ces conseils?

— Ici, mon enfant, changeons de ton, si vous le voulez bien, car Elzéar vous aime. Il ne m'a rien dit de ces histoires, parce qu'il ne sait rien. Il ne m'aurait rien dit, s'il avait su quelque chose. Il vous aime. Mais vous, l'aimez-vous?

— Permettez-moi, — dit-elle, — d'attendre pour vous répondre que vous m'ayez appris ce que vient faire à côté de Paul Elzéar votre ami monsieur Guilloré.

— Tant pis, — dit M. de Biesvres, — tant pis, vraiment. J'espérais que vous m'auriez compris, que vous m'auriez évité l'ennui de certains développements délicats. Allons-y. A l'heure actuelle, ma petite Jessica, voici comment j'envisage la situation pour vous. La raison sociale du Gange est condamnée. Vous allez vous trouver à un carrefour. Il faudra choisir. Y avez-vous songé?

— Choisir quoi?

— Choisir quoi? Elzéar vous aime, et il se peut aussi que vous l'aimiez. Mais il est pauvre. Accepteriez-vous à ses côtés une vie médiocre? Lui, ce serait d'enthousiasme. Mais vous?

Elle baissa la tête sans répondre.

— Accepteriez-vous? — répéta-t-il.

Il la regardait avec une douceur infinie, anxieux de démêler les raisons secrètes du combat qui était en train de se livrer derrière ce beau front poli.

— Votre silence est une réponse, — dit-il. — D'ailleurs, je pensais bien que vous ne pouviez accepter.

— Vous le pensiez, — fit-elle, avec un soupir douloureux. — Au nom de quoi le pensiez-vous? Si vous saviez, si vous saviez!...

Il lui prit la main et la baisa.

— Ma pauvre enfant, au nom de quoi vous condamnerais-je? Toutes proportions gardées, nous sommes logés un peu à la même enseigne, deux êtres à qui il faut le luxe, le luxe encore, le luxe toujours. Maintenant, je n'ai plus besoin de vous dire pourquoi je vous ai parlé tout à l'heure de monsieur Guilloré.

Morne, elle se taisait. Lui, continuant à garder la main de la danseuse dans la sienne, il serrait cette main avec une

bizarre force. Sa voix tremblait. Le Désir, si hideux d'ordinaire sur les faces vulgaires, donnait au visage de M. de Biesvres une sorte de grandeur douloureuse.

— Elzéar, — dit-il, — pouvait prétendre à vous aimer. Il a la jeunesse. Monsieur Guilloré a la fortune. Moi, Jessica, j'ai eu les deux. Ah! Si je les avais encore, ce n'est pas au nom des autres que je vous parlerais. Car, je ne sais pas si vous vous en êtes rendu compte, moi aussi, ma bien chère petite...

Elle le regardait avec une surprise triste. Il se passa la main sur le front, sourit.

— Parbleu, je crois que je deviens stupide. Il faut m'excuser, n'est-ce pas. Dites-moi au moins que vous ne m'avez pas trouvé trop ridicule. Voyez-vous, c'est un peu votre faute. Comme l'a écrit je ne sais plus qui, c'est un dur métier que d'être belle femme.

— Oui, — murmura-t-elle. — On ne peut jamais avoir un véritable ami.

— Jessica, ne me punissez pas ainsi. C'est fini, je vous le jure. Où en étions-nous donc? Ah! oui. A ce pauvre monsieur Guilloré. Ce brave homme, mon enfant, a aujourd'hui plus de trente millions. Il n'y a aucune raison pour que dans six mois il n'en ait pas soixante. Il possède avenue Hoche un hôtel grand comme une cathédrale. Il a acheté Biesvres, et des villas dans toutes les villes d'eau. Il comprend qu'il se doit actuellement à lui-même d'avoir une maîtresse dont la réputation soit proportionnée à son chiffre d'affaires. Par ailleurs, il ne jure que par moi; il a tenu à me consulter à ce sujet. Vous n'avez qu'un mot à dire, ma petite Jessica, et il n'y aura pas sur toute la place de Paris une femme aussi luxueusement entretenue que vous.

— Que feriez-vous, à ma place? — dit-elle.

— Je dirais oui.

— Écoutez. Pour le moment, je ne peux vous faire qu'une réponse. Du Gange peut avoir à se plaindre de moi. En ce qui me concerne, il n'en est pas de même. Il m'a tendu la main au commencement, et je ne dois pas l'oublier. Je ne suivrai le conseil que vous me donnez que lorsqu'il m'aura signifié, directement ou indirectement, que je lui suis devenue une gêne. Me désapprouvez-vous? Vous êtes un homme assez

averti de tout pour ne pas ignorer que les femmes comme nous ont elles aussi leur code de l'honneur.

— C'est reculer pour mieux sauter, — dit le vieillard. — N'importe, je m'arrangerai pour faire patienter monsieur Guilloré.

— Vous prenez joliment souci de ses intérêts, — fit-elle avec une surprise un peu sèche.

Il sourit.

— Il est vrai. Vous êtes assez fine pour avoir compris qu'au désir de vous voir atteindre du premier coup au point culminant de votre carrière se mêlait un autre sentiment, tout personnel, celui-là. Monsieur Guilloré possède mon domaine de Biesvres. Il me déplairait de le voir détenir très longtemps quelque chose qui m'était cher, et que je n'ai pas pu ou pas su conserver. Je compte sur vous pour donner à ses écus la leçon de danse qui remettra d'ici peu dans la circulation le bien de mes pères. Il me semble que je n'ai pas, sur ce point, trop mal placé ma confiance. Dites.

Elle baissa un front accablé.

— Les apparences vous donnent, certes, raison, — fit-elle. — Écoutez, cependant, et tâchez de croire ce que je vous dis, sans me demander une explication que je me verrais dans l'impossibilité de vous fournir. Si j'avais été libre, entendez-moi bien, libre, c'est à Paul Elzéar que je me serais donnée.

— Je vous crois, je vous donne ma parole que je vous crois, mon amie mystérieuse, — dit-il avec émotion.

Agar était bien placée pour savoir que Nina Lazuli n'était pas mal renseignée, que sa liaison avec du Gange touchait à sa fin. Elle se bornait à espérer qu'elle arriverait à la liquider sans scandale. Elle y parvint à peu près, sans réussir toutefois à esquiver la scène atroce qui se passa quinze jours environ après son entretien avec M. de Biesvres.

Ils avaient dîné ce soir-là dans un restaurant du Bois, en compagnie de Reine Avril, de M. Dombideau, et de quelques vagues comparses. Pendant le repas, du Gange n'avait pas ouvert la bouche. Il était parti tout de suite après, daignant à peine s'excuser. A minuit, Reine et M. Dombideau accompagnèrent Agar rue Vineuse. Du Gange n'était pas de retour.

Ayant revêtu une robe d'intérieur, elle attendit, assise dans une bergère, avec, sur les genoux, un livre ouvert, dont elle ne devait pas lire une ligne.

Il était plus de deux heures quand du Gange rentra. Il ne lui adressa pas une seule parole. Il avait le visage congestionné. Il retira son smoking, le lança à toute volée sur le lit, puis il se mit à marcher dans la chambre, mains derrière le dos, tête baissée. A un moment, il heurta une chaise, la renversa, faillit tomber lui-même. Agar s'aperçut avec horreur qu'il était ivre.

— Hier soir, tu n'avais pas mis ton collier de perles, — dit-il tout à coup.

— Tu te trompes, je l'avais.

— Et ce soir, est-ce que tu l'avais aussi?

— Non, pas ce soir.

— Est-ce que tu en es déjà dégoûtée?

— Où veux-tu en venir?

— Je vais te l'expliquer. Où est-il, ton collier?

— Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie?

— Je te demande où est ton collier. Je veux le voir.

Elle prit dans un des tiroirs de la table de toilette un écrin qu'elle ouvrit.

— Le voici. Maintenant, m'expliqueras-tu?...

Il ricana.

— Il ne manquait plus que cela. C'est toi qui m'interroges! N'aie pas peur, je te promets que ça va être ton tour.

Il avait retiré le collier de l'écrin. Il en caressait les perles.

— Pas mal, n'est-ce pas? Vraiment pas mal. Tu le trouves à ton goût, ce collier?

— Oui.

— Oui? Eh bien, regarde un peu ce que j'en fais.

Il venait de lancer les perles sur le plancher. Il les piétinait avec rage, dans un bruit grinçant de verre éclaté.

Agar n'avait pas fait un geste. Elle était devenue seulement très pâle. Sur ses lèvres apparut un sourire de dédain. Du coup, la fureur de du Gange fut déchaînée.

— Ah! coquine, ah! canaille! Et tu croyais, peut-être, que je ne l'aurais pas su! Et le pendentif de saphir, vendu, lui aussi, et remplacé par un faux! Et les émeraudes, fausses

aussi! Et ton solitaire, faux comme le reste! Gredine, gredine, gredine!

Droite, elle le défiait. Mais il ne la voyait pas. Il hurlait.

— Alors, quoi! tu m'as pris pour un idiot. J'ai beau être un littérateur, tu sais, pour les pierres, on ne me la fait pas. Je connais la place. N'aie pas peur, le saligaud de bijoutier avec qui tu t'es abouchée pour faire ce beau coup, j'ai son nom. Il ne l'emportera pas en paradis.

— Il n'a rien à voir dans cette affaire, — dit-elle froidement. — Ces bijoux étaient-ils oui ou non à moi? Je les ai vendus, cela ne regarde que moi.

— Et tu les as remplacés par des faux, saleté!

L'égout était débouché et laissait passer un torrent d'injures boueuses.

— Cent mille balles de perles, cent mille de diamants, cent mille de saphirs et d'émeraudes! Trois cent mille francs que tu m'as escroqués, espèce de...

— Assez! — fit-elle.

— Quoi? Tu dis? Tu m'as pris pour un gogo, hein. Eh bien, ma petite, il y a longtemps que je le suivais, ton manège. Maintenant, n i ni, fini, Il faut parler, m'expliquer.... Allons, dégoise!

Il l'avait saisie au poignet. Elle le repoussa. Il s'en alla buter contre le canapé.

— Hein! Elle veut m'assassiner, maintenant! Attends un peu, que je te fasse ton affaire. Cinq cent mille francs, oui, plus de cinq cent mille francs que tu m'auras extorqués, voleuse. Parle, où sont-ils? Qu'en as-tu fait?

— Tais-toi, — murmura-t-elle avec force.

La voix coupée de hoquets, il poursuivait son affreux monologue.

— Parle. Tu ne veux pas? Alors, c'est moi qui le dirai. Oui, moi, car on te connaît, tu sais, la belle. On sait d'où tu viens. J'ai fait mon enquête. Les beuglants, les lupanars de Salonique, de Pera, avec cette autre petite ordure de Reine Avril. Et c'est ça qui vient en France, nous prendre notre argent. La police, la police! Les cinq cent mille francs, qu'en as-tu fait? tu les as envoyés là-bas, n'est-ce pas, dans la boue d'où tu sors?

— Tais-toi, — répéta-t-elle, cette fois sur un ton dont il resta, une seconde, interdit.

— Me taire! Ah! Ah! ah! Elle est bien bonne. Parle, toi, alors. Allons, allons, ouste, dis-moi son nom, le nom du gigolo qui t'a envoyée de là-bas faire le turbin ici. Dis-le moi, le nom de ce joli merlan, de ce...

Le mot s'arrêta dans sa gorge. Maintenant c'était Agar qui avait marché sur lui, qui l'avait saisi par le bras.

— Tu dis. Répète ce que tu as dit.

— Oui, — hurla-t-il, à la fois terrifié et hors de lui, — le nom de ton souteneur.

Elle avait bondi vers un angle de la pièce. Elle ouvrait un petit secrétaire, y prenait une enveloppe dont elle retira quelques papiers.

— Regarde, puisque tu le veux.

— Quoi,— fit-il, balbutiant, à demi dégrisé, — qu'est-ce que c'est cela? Es-tu folle? Qu'est-ce que c'est?

Il avait sous les yeux les récépissés de diverses sommes de cent mille francs versées aux caisses de secours des comités palestiniens.

— Qu'est-ce que c'est? Jessica, explique-moi. Je ne comprends pas.

Mais elle, avec un accent de haine sourde, dont il demeurait stupide, elle répétait en grondant :

— Son nom? Le nom de mon souteneur as-tu dit? Ton Dieu, misérable, ton Dieu!

XIV

— Eh bien, ma chère enfant, — dit M. de Biesvres, — voilà une matinée qui n'aura pas été mal employée. Vous êtes contente de mon jardinier, n'est-ce pas?

— Très contente, — dit Agar. — Il n'y a pas une semaine qu'il est là, et pelouses, charmilles, bosquets, tout est transformé.

— Je vous avais prévenue. Il faut vous souvenir que Prosper est né ici. Bien plus que le mien, c'était son domaine.

— Pourquoi a-t-il fait tant de difficultés pour revenir?

— Vous me contraignez à vous dire qu'il tenait beaucoup

à moi. Guilloré n'a peut-être pas bien fait ce qu'il fallait pour le conserver quand il a acheté Biesvres. Le tort des gens dont la fortune est un peu récente, c'est de croire que l'argent procure immédiatement tout. Enfin, Prosper est là. C'est l'essentiel.

— Est-ce qu'il est satisfait?

— Ma chère petite, — dit le vieillard,— qui ne serait pas satisfait de vous servir?

— Allons du côté du grand bassin, voulez-vous, — dit-elle. — J'ai quelque chose à vous montrer.

Ils descendirent lentement un escalier aux degrés d'un marbre poli par l'âge. A l'entour, les frondaisons automnales ondulaient sous le ciel jaune. Il y avait dans l'air cette odeur de bois brûlé où l'on sent passer les premiers frissons de l'hiver.

Ils parvinrent en silence auprès du miroir d'eau. L'onde morte étalait ses ors et ses gris dans l'octogone de pierre blanche. A droite et à gauche s'érigeaient deux hautes statues de bronze. L'une était celle d'un jeune dieu, l'autre celle d'une déesse. Tous deux, l'arc tendu, menaçaient de leur flèche le centre du bassin.

— Regardez, — dit Agar, en désignant la statue de l'archer à M. de Biesvres.

Il s'exclama.

— L'Apollon crétois! Comment avez-vous fait pour vous procurer cette statue?

— J'ai eu de la chance. Il y a deux mois, en septembre, visitant un petit château des bords de la Loire, près de Langeais, j'en ai fait la découverte. Souvenez-vous, vous m'aviez montré, sur une vieille gravure représentant votre parc, l'autre. J'ai compris que c'était le même. J'ai prié monsieur Guilloré de l'acheter et de le faire venir.

M. de Biesvres s'était approché. Il examinait l'Apollon.

— Le nôtre avait été brisé en 1830, — dit-il. — Mon grand-père et mon père avaient fait l'impossible pour retrouver le frère de la pauvre Diane demeurée seule. Mes compliments. En un mois, vous aurez réussi à atteindre un résultat qui a été poursuivi vainement près d'un siècle. Vous prenez donc goût à ces pauvres vieilles choses, mon enfant?

Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle, sur un banc, près du bassin. La brise s'était assoupie, laissant l'eau pâle refléter le bronze vert des statues, et un coin de ciel blême que traversait, par instant, une hirondelle.

C'était au début de juillet qu'Agar s'était décidée à accepter les hommages de M. Guilloré, éperdu d'amour, d'admiration, de gratitude. Elle et du Gange s'étaient séparés avec toute la correction possible. La malignité publique n'avait pu y trouver rien à redire. Le père Meyer avait décidé son fils à voyager. Du Gange était parti pour la Suisse. Il en avait rapporté, à l'automne, une pièce en trois actes qui venait de tomber avec éclat sur une grande scène des boulevards. Le théâtre psychologique n'était pas le fait de l'ex-amant de mademoiselle Jessica. Dare-dare, il s'était remis à écrire des revues, et les échos de presse disaient déjà merveille de celle dont il était en train de surveiller les répétitions aux Folies-Bergères. On affirmait qu'elle ferait pièce à celle que Jean Rigaud devait donner vers le quinze novembre au Casino de Paris, pour la rentrée de Jessica.

L'ascension de la danseuse s'était poursuivie, sans qu'elle en marquât de surprise, et même, semblait-il, de joie. Le petit pavillon de la rue Vineuse avait eu pour successeur un hôtel qui ouvrait sur les pelouses de la Muette ses baies vitrées, et devant le perron duquel s'arrêtaient en grondant des automobiles aussi robustes et formidables que des machines de guerre. Les perles, les joyaux qui paraient maintenant Agar, du Gange ne se serait plus avisé d'élever un doute sur leur authenticité. L'argent que lui prodiguait M. Guilloré la dispensait d'avoir recours à des procédés obliques pour ses largesses mystérieuses. Admirable M. Guilloré! Dûment chapitré par M. de Biesvres, il avait compris que le premier devoir d'un homme digne de ce nom est de ne pas exiger la rançon brutale des sacrifices qu'il s'impose. Il avait admis que Jessica était à peu près quitte envers lui, du moment qu'elle passait officiellement pour sa maîtresse. Moyennant quoi, il fut l'amant le moins encombrant et le plus profitable. Et d'ailleurs, dans une matière où c'est l'amour-propre qui est avant tout en jeu, le sien était gardé à pique et à carreau. La conduite de

la danseuse était proclamée irréprochable. Les plus méchantes langues auraient perdu leur temps à essayer de faire courir à son sujet des bruits suspects. Elle avait été fidèle à du Gange. Elle continuait de l'être à l'heureux M. Guilloré.

Au mois de Juillet, ils avaient quitté Paris pour Deauville. Après Deauville, ce fut Aix, puis Biarritz. Lorsqu'il fut question de regagner Paris, où elle avait à répéter la sècne de la revue de Jean Rigaud dans laquelle elle devait paraître, Agar n'eut pas grand'peine à obtenir l'autorisation de ne pas se réinstaller immédiatement dans l'hôtel de la Muette. Octobre était doux et pluvieux. Les bois et les taillis du domaine de Biesvres, pleins de bécasses, de lièvres roux, de faisans mordorés, exerçaient une étrange fascination sur cette âme tumultueuse et triste. M. Guilloré était loin de s'opposer à ce qu'elle séjournât quelque temps dans cette vieille demeure. Mais il craignait qu'elle n'y trouvât pas tout le confort désirable. Le parc était en friches. Les bâtiments avaient un besoin urgent de réparations. Agar répondit que c'était au contraire ce qui la charmait, et elle manifesta l'intention de remédier à ces outrages en faisant appel aux conseils de M. de Biesvres. M. Guilloré ne se tint pas de joie. Il n'avait jamais osé faire cette démarche auprès de son vendeur, et voilà que la jeune femme réclamait comme une faveur de s'en charger.

M. de Biesvres ne mit à accepter aucune hésitation de mauvais goût. Il était heureux de revoir sa terre; heureux peut-être aussi d'y passer de longues journées en tête à tête avec Agar. M. Guilloré, en effet, se trouvait retenu à Paris par la reprise des affaires, et il se rendait si bien compte du gré qu'on lui savait de demeurer trois ou quatre jours d'affilée sans revenir au château qu'il usait fréquemment de ce moyen de se rendre sympathique. Les clairières et les fourrés étaient habités par ce grand silence, avant-coureur des ouragans de l'hiver. Au-dessus des pièces d'eau tournoyaient longuement, avant d'y chavirer, les feuilles mortes. Ce matin-là, entre les statues de l'Apollon crétois et de la Diane chasseresse, elles pleuvaient, plus drues que la veille, en une lente grêle d'or.

— N'avez-vous pas froid, mon enfant? — demanda M. de Biesvres.

Agar fit signe que non.

— Je crains sans cesse pour vous. L'automne des pays d'où vous venez doit être si différent du nôtre.

— Très différent, en effet.

— Jessica, Jessica, — dit-il, avec l'accent plaintif de la petite Guitelé sur le quai du port de Caïffa, — vous ne faites pas attention à ce que je vous dis. Vous pensez à autre chose. Voulez-vous que je vous dise à quoi vous pensez, à qui, plutôt? Le voulez-vous?

— Eh bien?

— Vous pensez à Paul Elzéar.

— Peut-être. En tout cas, lui, il n'a guère l'air de penser à moi. Il a refusé toutes mes invitations. Si ce que vous dites est exact, il faut avouer que je ne suis guère payée de retour.

— Qu'en savez-vous? Mais je n'ai cependant pas à plaider pour lui. Une question, Jessica : l'aimez-vous?

— Que je l'aime ou ne l'aime pas, cela reviendra sans doute au même.

— Vous essayez de vous évader. Je saurai vous contraindre à me répondre. J'ai été jeune, Jessica. Je puis me vanter aujourd'hui sans trop de ridicule de ne pas avoir été dénué alors de quelques attraits. Vous êtes assez fine pour les imaginer sans que j'y insiste. A cette époque, Jessica, tel que j'étais, n'est-ce pas que vous m'auriez préféré Paul Elzéar? Dites-le. Je trouverai cela si naturel, allez. Dites.

— Je crois que oui, — murmura-t-elle.

— Pourquoi?

Elle baissa la tête.

— Je ne sais pas. Il y a en moi des forces dont je ne me suis jamais bien rendu compte.

— Lui, — insista-t-il, — si éloigné de vous par tant de côtés, il est donc plus près de vous que moi, qui en suis si près par tant d'autres?

— Ce doit être ainsi, — dit-elle. — Sans cela, je ne comprendrais pas. Mais il est vrai que j'aurai passé ma vie à ne pas comprendre. D'ailleurs, qu'est-ce que c'est que Paul Elzéar? Je sens rôder autour de moi quelque chose de plus fort que lui, quelque chose qui peut, d'un moment à l'autre,

faire que je quitte les lieux où il vit sans même retourner la tête.

— Quelque chose! Quoi? — demanda M. de Biesvres.

Il était tendu vers elle de toute son attention passionnée. Il sentait de façon certaine que si, en cette minute, il ne saisissait pas le secret de cette femme, il ne le posséderait jamais.

— Chut! On vient, — dit-elle.

C'était un valet de chambre qui s'avançait le long de la charmille.

— Madame, monsieur Rigaud vient de téléphoner pour prier madame de l'excuser. Il est retenu à Paris. Il ne pourra être au château que vers deux heures. Je viens avertir madame que le déjeuner est servi.

— Allons, — dit Agar en se levant.

Ils remontèrent à pas lents vers le château. Autour d'eux régnait le silence infini et doux de l'automne, troublé seulement par le craquement des feuilles sèches qu'ils foulaient. Devant le perron, ils rencontrèrent le jardinier.

— Eh bien, mon vieux Prosper, — dit M. de Biesvres, — vous êtes-vous renseigné pour les fleurs du parterre central? Je vous ai conseillé, si j'ai bonne mémoire, des scabieuses de Mongolie.

— Je viens de Paris, monsieur le Duc, — répondit Prosper. — Mais les scabieuses de Mongolie valent cette année quatre fois plus cher qu'il y a cinq ans, lorsque vous m'avez ordonné d'en demander le prix. Et à cette époque, vous avez estimé...

— Ce n'est plus la même chose, Prosper, — interrompit le vieillard en riant. — Faites le nécessaire pour avoir des scabieuses de Mongolie.

La salle à manger était située au rez-de-chaussée, dans l'aile gauche qu'elle occupait presque tout entière. Elle eût été sombre, sans les portes-fenêtres grandes ouvertes sur le parc, au-dessus duquel des ramiers, par volées rapides, passaient. Ses hautes murailles étaient tendues de majestueuses tapisseries verdâtres, où était retracée l'histoire d'Esther. Celle qui faisait face à Agar représentait l'apothéose de l'héroïne juive, et portait en épigraphe, dans le cartouche inférieur, deux vers de la tragédie classique :

Esther a triomphé des filles des Persans,
La nature et le ciel à l'envi l'ont parée.

M. de Biesvres ne quittait pas des yeux la jeune femme. Le regard de la danseuse revenait sans cesse, comme à son insu, se poser sur les joyaux pâlis qui ceignaient le front de la souveraine d'Assur.

— Vous aussi, Jessica, — dit-il d'une voix grave, et presque aussi vite qu'elle, — vous avez triomphé.

Elle tressaillit et ne répondit pas.

— Êtes-vous heureuse de votre triomphe, Jessica? A une autre femme, sans doute, je ne poserais pas cette question.

— Ce n'était pas de son élévation qu'Esther était fière, — dit-elle évasivement.

— De quoi, alors?

La danseuse se tut.

— Je vous comprends mieux que vous ne vous le figurez, sans doute. Un détail m'y aide, Jessica. Lors de sa première visite ici, Jean Rigaud, je le sais, a remarqué cette tapisserie. Il a eu l'idée d'en tirer un tableau pour sa revue, un tableau dans lequel Esther-Jessica eût dansé devant Assuérus. L'idée n'était pas mauvaise. Paris qui aime ce genre d'allusions vous aurait applaudie avec frénésie. Vous avez refusé, pourtant, et sur un ton qui a rendu toute insistance impossible. Est-ce exact?

— Je n'ai pas à le contester, c'est exact, — fit-elle. — Y trouvez-vous quelque chose à redire?

— Je ne vous blâme pas. J'essaie, et avec quelle liberté d'esprit, quelle sympathie, d'y voir clair dans un problème terriblement complexe. Comme vous êtes belle, aujourd'hui, Jessica! La soie rouge de cette robe japonaise rend votre chair plus mate encore que de coutume. Ces dragons d'or, gaufrés dans l'étoffe, je les regardais se refléter tout à l'heure, presque dédorés, dans l'eau du bassin. Les voici maintenant sombres comme du bronze. On dirait qu'ils vont vous emporter, vous ravir à nous... Où en étais-je? Ah! oui, au projet de vous faire danser dans le rôle d'Esther. N'est-ce pas que du Gange, si grossier pourtant, si inférieur à Jean Rigaud, n'aurait jamais eu cette idée sacrilège, lui?

— Qui sait? — murmura-t-elle. — Ici, on oublie, on foule aux pieds tant de choses.

— Mais il en est tant d'autres qui subsistent et qu'on respecte, Jessica. Moi qui ai pour vous un respect si profond doublé d'un sentiment si tendre, je souffre, mon amie, je souffre de voir un du Gange bien moins éloigné de vous que je n'en suis moi-même. Ce fossé, rien ne le comblera donc jamais?

Elle se tut.

— Cela vous importune-t-il que je vous parle de la sorte?

Elle fit avec lassitude signe que non.

— Il y a juste une semaine, Jessica, n'était-ce pas le jour de votre grand jeûne, le *kippour*? N'avez-vous pas, conformément au rite, jeûné le jour du kippour?

— J'ai jeûné, — dit-elle sèchement, — oui, et puis après? Qu'est-ce que cela prouve?

Il ne répondit pas. Au mur, entre chacune des tapisseries, il y avait dans la boiserie des espaces vides. Six mois plus tôt y étaient encore accrochés les portraits des duchesses de Biesvres, relégués maintenant dans l'entresol de la rue de Verneuil. Elles s'étaient assises, durant des siècles, ces orgueilleuses catholiques, à la place où se tenait maintenant Agar. Celle dont le portrait manquait à gauche avait été l'amie du grand Arnauld. Celle dont le portrait manquait à droite avait reçu les confidences de Fénelon. M. de Biesvres songeait aux bouleversements mystérieux qui faisaient qu'elles étaient aujourd'hui remplacées par une Orientale inconnue. Dans cette salle où prélats et abbesses avaient discuté jansénisme et quiétisme, une danseuse juive jeûnait maintenant le Kippour. Admirable et terrible race, vraiment, celle qui, dans la victoire, ce sûr agent de dissolution, ne se relâche pas une minute, ne cède rien, ne concède rien à l'ennemi vaincu.

Le bruit d'une automobile qui venait se ranger devant le perron vint les délivrer des pensées dans lesquelles, l'un et l'autre, ils s'abîmaient.

— Faites entrer, — dit Agar au serviteur qui annonçait monsieur Rigaud.

— Eh bien, — fit le revuiste, pénétrant en coup de vent

dans la salle à manger, — je vois qu'on n'a guère l'air de se douter, ici, que tous les camarades, à Paris, sont sur les dents. Ma petite Jessica, une fois, deux fois, trois fois, quand comptes-tu rentrer?

— As-tu déjeuné? — demanda-t-elle sans s'émouvoir.

— Déjeuner! Il s'agit bien de cela. Naturellement, j'ai déjeuné, au galop, comme j'arrive, comme je vais repartir. Oublies-tu, oui ou non, que nous sommes à deux semaines de la répétition générale?

— Je suis prête.

— Tu es prête! Elle est vraiment extraordinaire! Parce qu'elle a répété deux fois, et sans ses costumes encore. Sais-tu seulement s'ils sont prêts, tes costumes?

— Je dois les essayer demain matin.

— Bon! Eh bien, j'aime autant te l'annoncer, ils sont prêts. Je suis passé ce matin chez Clémence, car il faut bien que je m'occupe de tout, moi. Je les ai vus. Une splendeur, vraiment! Et en plein jour! Qu'est-ce que ça sera sous l'éclairage des projecteurs électriques! Une splendeur. Je veux que vous voyiez cela, cher ami. Vous l'accompagnerez demain matin, n'est-ce pas?

— Bien volontiers, — dit M. de Biesvres.

— Et une fois qu'elle sera à Paris, il faut vous arranger pour l'empêcher de repartir. La campagne, c'est très joli, mais, enfin, qu'est-ce qui m'a fichu des répétitions qui sont commencées depuis trois semaines et dans lesquelles la principale vedette n'a daigné paraître que deux fois?

— Je suis sûr que tout ira à merveille, — fit le vieillard.

— Oui, ceux qui n'ont rien à faire disent toujours cela. Et puis ensuite, si la moindre chose flanche, ils sont les premiers à critiquer... Je t'en supplie, ma petite Jessica, reviens, ne serait-ce que pour que je te sente auprès de moi, pour me porter bonheur, pour que je puisse te demander ton avis sur un tas de choses, la musique, les décors, les costumes, les affiches. Ah! Les affiches! si tu les voyais! Paris, d'ici huit jours, va en être couvert. Rentre, rentre. D'ailleurs, tu vas bien y être forcée, à cause du souper de Reine Avril. A ce propos, vous êtes, je pense, tous deux au courant?

— Au courant de quoi? — demanda M. de Biesvres.

— Excusez-moi, — dit Agar. — Jean Rigaud me fait souvenir que je me suis rendue coupable d'un oubli envers vous. Il est encore temps de le réparer, je l'espère. Voici : Reine Avril pend la crémaillère, jeudi prochain, dans le chalet de Brunois que monsieur Dombideau vient de lui offrir...

— Quelque chose de beaucoup moins bien que Biesvres, — crut devoir remarquer Rigaud.

— Tous mes remerciements, — dit le vieillard avec un salut moqueur.

— Elle m'a chargé de vous inviter, — reprit Agar. — J'ai oublié. Il faut que vous acceptiez. Sans cela, je serais vouée aux pires reproches.

— J'accepte, j'accepte, — dit M. de Biesvres. — Combien serons-nous?

— Une douzaine. Toujours les mêmes. Reine et monsieur Dombideau, monsieur Guilloré, Rigaud, vous, moi, Paul Roche, Simone Arnaud, Lucie Gladys, Étienne de Riscle.

— Et Paul Elzéar que tu oublies, — dit Rigaud.

— Je ne savais pas s'il avait dit oui.

— Il a dit oui.

— Eh bien, mais ce sera tout à fait charmant, — dit M. de Biesvres. — Alors, c'est pour jeudi prochain?

— Oui, c'est-à-dire... C'est justement à ce sujet que j'ai à vous parler. Il y a un contre-temps.

— Quel contre-temps?

— Voici : Simone Arnaud vient d'être désignée à l'improviste pour doubler ce soir-là, au Français, une sociétaire malade.

— Aussi, quel besoin avez-vous de vous encombrer d'actrices de la Comédie-Française! — dit le vieillard.

— Ce n'est pas bien de parler ainsi, — protesta Agar. — Simone Arnaud est très gentille. Il ne faut pas que la fête ait lieu sans elle. Il n'y a qu'à changer le jour.

— On a essayé, — dit Rigaud, — trop tard. Impossible. Les gens se sont tous arrangés pour être libres jeudi. Les autres jours, ils sont pris.

— Alors?

— Alors, voici ce qui a été décidé. Le dîner sera remplacé par un souper. Ce sera d'ailleurs beaucoup plus drôle. Simone

sera libre vers onze heures et demie. Elle viendra nous rejoindre en auto à Brunois; on soupera à une heure, et on en sera quitte pour coucher là-bas, voilà tout. Reine est ravie d'une combinaison qui lui permettra de faire, de façon aussi complète, les honneurs de son nouveau palais.

— Cela me semble très bien imaginé, — dit M. de Biesvres.

— Je suis d'avis, — proposa Agar, — que nous assistions tous ce soir-là à la représentation de la Comédie. Ce sera plus gentil pour Simone, qu'on ne peut vraiement pas laisser partir seule à minuit pour Brunois.

— Adopté.

— Qu'est-ce qu'on donne ce soir-là, au Français?

— *Amoureuse,* — répondit Jean Rigaud.

Agar quitta avec regret Biesvres le mardi suivant pour se réinstaller dans son hôtel de la Muette. Le jeudi soir, à huit heures, comme il était convenu, elle se rendit à la Comédie-Française accompagnée de M. Guilloré, et ils rejoignirent, dans une des baignoires de gauche, Lucie Gladys, Jean Rigaud et M. de Biesvres qui étaient déjà arrivés.

— Et Paul Elzéar? — demanda M. Guilloré.

— Il m'a dit qu'il serait là pour le deuxième acte, — répondit Lucie. — Mets-toi à mon côté, Jessica.

Les deux femmes s'installèrent sur le devant de la baignoire.

— Ce n'est pas la peine de donner les manteaux au vestiaire. Posez-les sur la chaise d'Elzéar. Quand il arrivera, on verra à se débrouiller. Mon Dieu, il y a l'air d'y avoir un monde fou, ce soir. Décidément, presque tous les gens sont déjà rentrés.

Parlant ainsi, Lucie Gladys passait l'inspection de la salle avec ses lorgnettes, nommant les spectateurs au fur et à mesure qu'elle les reconnaissait. Quand elle eut terminé, elle tendit les lorgnettes à Agar.

— A ton tour. Dis-moi si j'ai oublié quelqu'un.

Agar obéit machinalement. A vrai dire, elle ne songeait guère aux relations d'un jour qu'elle avait chance de rencontrer dans cette salle. Traversant les mois et les mers, sa pensée s'en revenait vers cette autre soirée, pleine d'éclairs

de chaleur et de hurlements de chacals, où, pour la première fois, elle avait assisté à la représentation de la pièce sur laquelle le rideau de la Comédie-Française allait dans quelques secondes se lever. C'était ce jour-là qu'avait été décidé son mariage... Des détails, qu'elle croyait morts à tout jamais, étaient en train de ressusciter en foule...

— Eh bien — demanda Lucie. — Tu reconnais des gens?

— Je ne vois personne que tu n'aies déjà nommé. D'ailleurs, tu sais, je connais bien moins de monde que toi.

— Sans compter que ce n'est pas en regardant, comme tu le fais, au poulailler, que tu risques de retrouver des connaissances. Repasse-moi les jumelles. Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

— Rien, — murmura Agar.

Le rideau, se levant opportunément, empêcha Lucie Gladys de remarquer l'altération de la voix avec laquelle son amie venait de lui répondre.

Tout en haut, à la dernière galerie, les feux du lustre éclairaient en plein le mince visage d'une spectatrice, une très jeune fille aux cheveux noirs coupés courts, à la David...

Il sembla à Agar que son sang se retirait de ses membres.

Elle avait reconnu Guitelé.

XV

— Qu'y a-t-il, Jessica? — demanda à voix basse et avec inquiétude M. de Biesvres.

Très calme, très maîtresse d'elle-même, la danseuse s'était levée.

— Excusez-moi! — murmura-t-elle.

— Qu'as-tu? — demanda à son tour Rigaud.

— Rien, je t'assure. Un petit malaise. Cette salle est surchauffée. J'ai besoin de prendre un peu l'air. Encore une fois, ce n'est rien.

— Veux-tu que je sorte avec toi? — dit Lucie.

— Jessica! — fit sur un ton éploré le bon M. Guilloré.

Elle eut un petit geste d'impatience.

— Que personne ne se dérange. Un peu d'air, et tout sera fini.

Elle remercia Rigaud qui venait de l'aider à passer son manteau et sortit de la baignoire.

Dans les couloirs, elle croisa quelques retardataires qui gagnaient en hâte leur place. Elle gravit le grand escalier, puis s'engagea dans ceux qui mènent aux étages supérieurs. Rapidement, elle atteignit le couloir réservé aux spectateurs des deuxièmes galeries. Il était désert. Les pauvres gens, au théâtre, ne sont jamais en retard.

Dans son box, une vieille ouvreuse opérait avec méthode le recensement de ses tickets de vestiaire. Agar alla à elle.

— Madame, — commença-t-elle.

La vieille releva la tête. Le ton de son interlocutrice était de ceux qui forcent l'attention.

— Madame, il y a une jeune fille en tailleur gris qui occupe la troisième place, à partir du rideau, au premier rang. Il faut que vous alliez lui dire qu'elle vienne tout de suite, que quelqu'un a à lui parler.

Pour la forme, l'ouvreuse essaya une timide défense.

— La représentation est commencée. Au prochain entr'-acte...

— Tout de suite, — dit impérieusement Agar.

Seule pour quelques secondes, elle s'appuya à la muraille peinte en rouge. A l'ouverture de la travée par laquelle la vieille venait de pénétrer dans la salle, elle voyait de dos le garde républicain de service, appliqué à ne pas perdre une seule réplique du premier acte. Par moments, nasillardes, comme du fond d'un gramophone, les voix des acteurs parvenaient jusqu'à elle. Puis elle n'entendit plus rien, ne vit plus rien, sauf, devant elle, Guitelé.

— Agar,— répétait la petite fille en joignant les mains, — Agar.

— Viens, par ici, — dit brusquement Agar.

Et elle l'entraîna vers un endroit où le couloir, s'incurvant, les laissait toutes deux absolument seules. Alors, en silence, elles se regardèrent.

— Agar, — dit de nouveau Guitelé.

Et elle eut un geste pour l'étreindre. Mais Agar, se dérobant, mit ses mains sur les épaules de la jeune fille, comme pour mieux la regarder, Guitelé était restée la même, avec,

peut-être, plus de souplesse, et plus de force. Ses yeux brillaient, d'un feu plus sombre, au milieu de cernes profonds, agrandis sans doute par les fatigues du voyage et les émotions de l'arrivée.

— Comment es-tu là? — demanda enfin Agar.

— Je suis venue te chercher, — dit la jeune fille, baissant la tête.

— Je ne te demande pas pourquoi tu es venue. Je te demande comment. Comment as-tu pu faire pour me trouver? Personne ici ne connaît mon véritable nom.

— Si, quelqu'un, — dit Guitelé.

— Ah! je comprends, — fit la danseuse : — monsieur Carcassonne.

— J'avais promis, — murmura l'enfant, — de ne pas te dire que c'était lui. Mais il devait bien se douter que tu devinerais.

— Comment as-tu eu l'idée d'aller trouver monsieur Carcassonne?

— Où voulais-tu que j'allasse? Je ne connaissais personne. Je suis arrivée ce matin. Tout de suite, je suis allée chez le Baron. Il était à peine neuf heures. On ne m'a pas reçue. Je suis revenue, puis revenue encore. A la troisième fois, j'ai vu monsieur Carcassonne. Il est bon. Il a eu pitié de ma peine, de ma détresse.

— Alors, il t'a donné mon adresse, et mon autre nom.

— Il me les a donnés, mais après bien des hésitations, je t'assure. C'était vers six heures. Je suis partie à pied. Je me suis égarée dans cette ville. Il était plus de sept heures quand je suis arrivée à cette belle maison. C'est donc là que tu habites, Agar?

— Oui. Alors, qu'as-tu fait?

— J'ai demandé mademoiselle Jessica, comme m'avait bien recommandé de le faire monsieur Carcassonne. Une dame m'a dit que tu venais juste de sortir, que tu dînais dehors, et qu'ensuite tu devais passer la soirée au théâtre, à la Comédie-Française. D'abord, je ne l'ai pas cru. Je pensais qu'elle disait cela pour me mettre à la porte. Mais j'ai pris une voiture. Je suis venue à la Comédie-Française. Quand j'ai vu ce qu'on jouait, j'ai senti que c'était vrai, que tu étais ici.

— Que t'a dit encore sur moi monsieur Carcassonne?

— Il ne m'a pas dit autre chose, je te le jure. Mon Dieu. Mon Dieu!...

— Quoi?

— Que tu es belle, Agar! C'est seulement maintenant que je m'en aperçois. Moi qui te trouvais déjà si belle, au Puits de Jacob. Mais maintenant!...

— Chut! — dit Agar, lui serrant la main avec force.

Le garde républicain, par acquit de conscience, abandonnant un instant les délices du spectacle, venait d'apparaître dans le couloir. Il passa auprès d'elles, regarda non sans quelque étonnement cette chose imprévue, une femme en manteau de zibeline s'entretenant avec une cliente des deuxièmes galeries, hocha la tête, et reprit sa place dans la salle, les laissant de nouveau seules.

— Agar, — dit timidement Guitelé, — tes bagues, est-ce qu'elles sont vraies?

— Tais-toi! — fit la jeune femme précipitamment. — Le Puits de Jacob, disais-tu?

— Eh bien?

— Dis-moi, ce qui se passe, au Puits de Jacob.

Guitelé eut un sourire navrant.

— Ce qui s'y passe? Je pense que tu t'en doutes, puisque je suis venue te chercher.

— Personne, donc, — dit Agar d'une voix entrecoupée, — personne, depuis mon départ, n'est venu à notre aide.

— Si, on est venu à notre aide. On nous a envoyé de l'argent, beaucoup plus d'argent même que nous n'aurions jamais pu l'espérer.

— Alors?

— Alors, il s'est passé une chose bizarre. Plus nous recevions d'argent, plus les choses paraissaient aller mal. Une œuvre comme la nôtre, il semble qu'il faille quelque chose de plus que de l'argent pour la faire vivre.

— Quoi?

— Je ne sais pas. Quelque chose comme la joie, la confiance, par exemple. Quelque chose comme ce que le plus sceptique ressentait quand tu étais encore parmi nous.

— Cette chose-là, ne l'avez-vous donc plus? Mademoiselle Weill?

— Mademoiselle Weill? — dit la petite avec son sourire douloureux. — Mademoiselle Weill a quitté le Puits de Jacob.

— Mademoiselle Weill n'est plus au Puits de Jacob?

— C'est la seule qui en soit partie contre son gré. Elle est à la maison de santé de Bethléem.

— A la maison de santé de Bethléem? Elle est donc devenue folle?

— Oui, — dit Guitelé.

— Folle, folle, — répétait Agar.

— Elle n'avait déjà plus, tu te rappelles, toute sa tête quand tu t'en es allée. Depuis, le mal n'a fait que s'aggraver. Il a fallu se décider à prendre cette mesure. De temps en temps, on a de ses nouvelles. Oh! sa folie n'est pas une folie furieuse. Mais Ida Jokaï, qui la soigne, dit qu'il est trop tard, qu'elle ne guérira jamais.

— Ida Jokaï? Comment la soigne-t-elle?

— Parce que Ida Jokaï, elle aussi, a quitté la colonie. On lui a offert à plusieurs reprises de très belles situations. On manque de médecins, en Palestine. Elle a commencé par refuser. Mais on ne peut exiger des gens un dévouement indéfini. A la fin, devant une offre plus brillante que les autres, elle s'est laissée tenter. Elle est partie.

Elles restèrent un instant muettes. Guitelé avait baissé les yeux. Elle ne voyait pas deux lourdes larmes qui coulaient lentement sur les joues d'Agar.

— Et... lui? — put-elle murmurer enfin.

Guitelé eut un geste vague.

— Lui? Il vit toujours. C'est tout ce que je puis t'en dire.

— Il vit toujours!

— On peut croire que c'est un miracle. Lorsque tu n'es pas revenue, et que mademoiselle Weill a perdu la raison, nous avons tous bien cru que nous ne le conserverions plus longtemps parmi nous. Mais il y a chez cet homme une énergie qui nous dépasse, que nous n'arrivons pas à comprendre. Tu te souviens de l'état dans lequel il était quand tu es partie. Tu t'imagines ce qu'il a pu devenir quand on n'a plus eu de tes nouvelles. Il a lutté, pourtant, il a vécu. Il vit encore. Par quel prodige, c'est cela qui est incompréhensible. Mais il est devenu presque aveugle. Il passe souvent des journées

entières sans prononcer une parole. Sa barbe, ses cheveux sont devenus blancs.

— Et, — demanda encore Agar, — est-ce que, quelquefois, il lui arrive de parler de moi?

— Jamais, — dit la jeune fille.

A intervalles de plus en plus rapprochés, le crépitement affaibli des applaudissements parvenait jusqu'à elles. Agar avait séché ses larmes. C'était maintenant d'une voix sèche, saccadée, qu'elle questionnait :

— Combien y a-t-il actuellement de colons, au Puits de Jacob?

— Une trentaine.

— Une trentaine! Comment cela?

— De ceux qui y étaient de ton temps, deux sont morts. Les autres sont partis.

— On n'en a donc pas envoyé d'autres?

— Il en arrive de moins en moins en Palestine, et tous ceux qui viennent, on dirait qu'ils sont prévenus dès leur débarquement. Ils font leur possible pour ne pas être affectés au Puits de Jacob.

— Dis-moi : et toi, comment as-tu osé venir à Paris?

— J'ai compris qu'il le fallait. Et puis, j'ai pensé que toi, tu y étais bien venue.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Comment as-tu pu arranger ton voyage, te procurer de l'argent? As-tu prévenu quelqu'un?

— Je n'ai prévenu personne. J'ai laissé seulement une lettre où je promettais qu'avant un mois je serais de retour.

— Alors, l'argent? Tu en avais?

— Depuis longtemps, j'avais l'idée de venir, d'essayer de te retrouver. Quand mademoiselle Weill est partie pour l'hôpital, elle m'a donné sa montre en or, avec deux ou trois petits bijoux. Je les ai vendus. J'avais aussi quelques économies. J'ai pu ainsi payer le voyage, le voyage d'aller. Je n'ai plus rien pour le retour, mais qu'importe, parce que revenir sans toi, vois-tu, maintenant je sens que ce serait au-dessus de mes forces. Quand je suis partie pour Paris, j'étais d'ailleurs certaine que, si je te retrouvais, je te ramènerais. Maintenant, c'est autre chose. Je commence à com-

prendre que ce n'est pas d'aller à Paris qui est le plus difficile. Le plus difficile...

Agar la regardait avec des yeux éperdus, comme pour la supplier de ne pas terminer sa phrase. Elle l'acheva, cependant.

— Le plus difficile, j'ai compris, c'est d'en repartir.

— D'en repartir? Que veux-tu dire?

Guitelé ne répondit pas. Elle avait saisi la main de la jeune femme. Longuement, elle lui caressait le bras.

— Agar, — murmurait-elle d'une voix extasiée, — comme tu es belle, mon Dieu.

La danseuse fit un geste pour se dégager. Son manteau glissa d'une de ses épaules. Elle apparut, demi-nue, dans sa splendide robe de nacre et d'or.

Guitelé poussa une exclamation sourde.

— Mon Dieu, mon Dieu! Ce collier! cette robe! que tu es belle, et comme tu dois être heureuse, Agar!

— Ne regarde pas ces choses! — dit brutalement Agar.

En même temps, d'un mouvement brusque, elle ramenait son manteau sur elle, comme pour dérober à la vue de la petite fille ses trésors et sa nudité.

De toutes les portes, au même instant, la cohue des spectateurs des galeries surgit en foule bourdonnante. Le premier acte venait de se ternmier.

Agar s'était penchée vers Guitelé.

— Écoute-moi, — lui dit-elle à voix basse, — écoute-moi bien. Tu vas commencer par aller prendre tout de suite au vestiaire ton manteau, ton chapeau. Et puis...

Tout en parlant, elle la conduisait vers une fenêtre. De là, on apercevait la place du Théâtre-Français, toute luisante sous une pluie fine, et illuminée de réverbères qui se reflétaient sur l'asphalte trempé.

— Tu vois, là, à gauche, presque au milieu de la place, ce terre-plein, où il y a une horloge. Descends tout de suite, et attends-moi là. D'ici dix minutes, je serai allée te rejoindre.

Elle-même, elle descendit rapidement les trois étages. En chemin, elle s'arrêta devant une glace, et procéda à un bref maquillage de ses paupières, de ses joues. Ce fut sans doute

en cette minute qu'elle eut à remporter sur elle la plus dure victoire de toute sa vie.

Dans la baignoire, elle ne retrouva que Jean Rigaud et le duc de Biesvres. Ils poussèrent des exclamations de soulagement en l'apercevant.

— Enfin! Comment cela va-t-il? Tu peux dire que tu nous en a donné, de l'inquiétude.

— N'avez-vous pas rencontré nos amis? — demanda M. de Biesvres. — Ils sont à votre recherche, complètement affolés. Monsieur Guilloré est parti d'un côté, Lucie Gladys d'un autre. Paul Elzéar, qui vient d'arriver, s'est mis de la partie.

— Qu'y a-t-il eu? Êtes-vous tout à fait bien, maintenant? — questionna avec angoisse le malheureux M. Guilloré qui survenait.

— Je vous remercie tous, — dit-elle — et je m'excuse d'avoir été un tel trouble-fête. Je me sens en effet beaucoup mieux que tout à l'heure. Mais je crois qu'il serait imprudent, après cette alerte, de vous accompagner à Brunois. Demain, ce sera fini. Croyez que je suis navrée!... Dites surtout à Reine Avril combien je regrette...

— Je rentre avec vous, — fit aussitôt M. Guilloré.

— Voilà une partie fichue, — maugréa Jean Rigaud.

— Pas le moins du monde, — répliqua Agar. — Vous, cher ami, — dit-elle, s'adressant à M. Guilloré sur un ton qui ne souffrait pas de réplique, — je veux, vous m'entendez, je veux absolument que vous me laissiez pour ce soir à mon triste sort. C'est entendu, n'est-ce pas? au revoir, tous.

— Au moins, permettez-moi de vous raccompagner jusqu'à la maison.

— Même pas cela, — dit-elle, dans un énervement qui ne faisait que croître.

M. de Biesvres, qui ne perdait pas un détail des expressions qui se succédaient sur le visage d'Agar, toucha l'épaule de M. Guilloré.

— Il vaut mieux que vous n'insistiez pas, — murmura-t-il.

Ayant pris congé d'eux, et, cette fois, se croyant libre, elle poussa un soupir de soulagement. Le plus difficile lui restait à faire : comme elle pénétrait dans le vestibule du bas,

sur lequel s'ouvrent les portes de sortie, elle se heurta à Paul Elzéar.

— Enfin, on vous trouve! — dit-il, sur un ton de froideur qui allait mal avec l'anxiété dont témoignait son visage.

La danseuse s'était arrêtée net. Sa pâleur épouvanta Elzéar.

— Jessica! Vraiment, qu'avez-vous?

Au prix d'un grand effort, elle parvint à sourire.

— Excusez-moi. Vous voyez, je ne suis pas très bien. Il faut que je rentre.

— Chez vous? Vous n'irez pas chez Reine Avril?

— Ce n'est pas possible.

— Allons, bon! Et moi qui n'y allais que pour vous.

C'était la première fois, depuis le contrat intervenu entre Agar et M. Guilloré, et à la suite duquel le journaliste était resté deux mois sans consentir même à la revoir, — c'était la première fois qu'il lui adressait la parole avec cette émotion et cette douceur.

— Il faut aller chez Reine, — dit Agar faiblement, — promettez-le moi. Je ne veux pas être cause que...

— J'irai, — dit-il, — j'irai, mais à une condition, c'est que je vais commencer par vous raccompagner chez vous. Je ne veux pas vous voir rentrer seule, dans un tel état. Et puis, cela ne peut plus durer. Il faut que je vous parle. J'ai tant de choses à vous dire, Jessica.

— Non, non, — fit-elle avec terreur, — laissez-moi, rejoignez les autres! Seule, il faut que je sois seule.

Il insistait encore. Alors, dans un cri qui le cloua sur place, elle lui lança, éperdue :

— Vous ne voyez donc pas que je vous en supplie.

Guitelé l'attendait à l'endroit indiqué. Elles montèrent dans un taxi qui, en moins d'un quart d'heure les déposa devant l'hôtel de la Muette.

Agar sonna. Sa femme de chambre vint ouvrir.

— Madame! — fit-elle, reculant, étonnée, en apercevant sa maîtresse.

— Ce n'est rien, Jenny. Je me suis sentie un peu fatiguée. J'ai dû quitter le théâtre. Dans un moment, je vous appellerai. D'ici là, laissez-nous.

Elle conduisit Guitelé dans sa chambre, la fit asseoir. Ayant retiré son manteau, elle se mit à marcher fébrilement à travers la pièce. Enfin, s'étant assise devant un secrétaire, elle commença à écrire une lettre. Guitelé voyait courir sur le papier cette main tremblante. Agar cacheta l'enveloppe, écrivit l'adresse, sonna. Jenny parut.

— Demain matin, dès que vous serez levée, vous irez porter cette lettre : *M. Paul Elzéar*, 31, *Rue Vivienne*. C'est tout. Bonsoir, Jenny. Je n'ai plus besoin de rien. Ah! si l'on téléphone pour prendre de mes nouvelles, vous répondrez que je suis rentrée, et que je vais mieux.

La pluie, ruisselant toute la nuit, avait transformé en étangs les prairies qui environnaient la petite montagne boisée sur laquelle était bâtie la villa offerte par M. Dombideau à Reine Avril. Il pleuvait toujours lorsque, le lendemain, vers huit heures, une des automobiles garées dans un des hangars attenant à la villa vint se ranger devant le perron. C'était l'automobile du duc de Biesvres.

Quelques minutes plus tard, il parut, en compagnie de Paul Elzéar. Avant de monter dans l'auto, ils eurent simultanément le même geste pour relever le collet de leur pelisse.

— Joli temps, — dit M. de Biesvres.

— J'ai des scrupules à vous obliger à partir de si bonne heure, — fit Paul Elzéar.

— N'est-ce pas moi qui vous l'ai offert moi-même? — riposta le vieillard.

Dans un feu d'artifice de boue, l'automobile venait de démarrer.

— Pas trop vite, Étienne, — dit M. de Biesvres en se penchant vers le chauffeur. — N'allez pas nous déposer au fond de quelque ravin. N'oubliez pas que nous sommes en habit, mon ami.

...Vers trois heures du matin, comme le souper tirait à sa fin, alors que l'entrain, qui n'avait jamais été très soutenu, languissait encore davantage, Paul Elzéar avait manifesté discrètement l'intention de se faire raccompagner en auto à Melun pour y prendre un des premiers trains à destination de Paris. Il alléguait l'obligation où il se trouvait, rédacteur

d'un des plus importants journaux du soir, d'avoir écrit et remis sa chronique avant midi. Tout le monde avait protesté. Le journaliste avait cédé, sur la promesse que lui avait faite le duc de Biesvres de repartir avec lui au début de la matinée. Les invités dormaient encore dans les belles chambres préparées avec amour par Reine Avril, lorsque l'automobile de M. de Biesvres franchit la grille de la villa et s'engagea sur la route de Paris. Elle filait maintenant à travers des clairières inondées, entre les murailles noires et brunes des bois d'hiver.

Les deux hommes se taisaient, en proie à cette humeur maussade, à ce vague remords consécutif aux nuits trop joyeuses.

— Drôle de soirée, — finit cependant par murmurer M. de Biesvres.

— C'était prévu, — ricana âprement Paul Elzéar.

— Qu'est-ce qui était prévu?

— Mais qu'on se raserait, parbleu. C'est toujours ainsi lorsqu'on a décidé qu'on s'amuserait comme des fous.

— Reine Avril a fait ce qu'elle a pu.

— Oh! ce n'est pas sa faute.

— Évidemment. Peut-être que s'il y avait eu Jessica.... A propos, est-ce qu'on a pu obtenir de ses nouvelles?

— Comment le saurais-je?

— Monsieur Guilloré, — dit M. de Biesvres, — a téléphoné dès son arrivée ici. On ne lui a pas répondu. C'est donc que tout allait bien là-bas.

Paul Elzéar ne cherchait visiblement qu'un prétexte à faire éclater sa mauvaise humeur.

— Ce Guilloré est stupide, — dit-il, — et commun comme un pain d'orge.

— Pas plus stupide, pas plus commun que monsieur Dombideau, — dit doucement M. de Biesvres. En outre, c'est un bien brave homme.

Elzéar préféra détourner la conversation.

— Tiens, — fit-il. — Nous sommes arrêtés. Qu'est-ce qu'il y a?

— C'est le passage à niveau de la ligne de chemin de fer, — dit le vieillard.

Ils se refermèrent dans leurs pensées. Cinq, dix minutes environ s'écoulèrent. L'automobile ne repartait pas. La barrière du passage était toujours fermée.

— Eh bien! — fit Elzéar, s'impatientant. — On aurait eu dix fois le temps de passer. Qu'est-ce que c'est?

La pluie s'était arrêtée. M. de Biesvres, abaissant les glaces de l'automobile, appela le chauffeur qui était descendu et causait avec le garde-barrière.

— Qu'y a-t-il, Étienne?

— C'est un éboulement sur la voie, monsieur le duc, à cause du mauvais temps, tout près d'ici. Alors, les trains sont obligés de ralentir.

— Nous avions le temps de franchir la voie.

— C'est ce que j'ai dit. Mais le garde ne veut pas. L'express de Marseille, celui qui quitte Paris vers huit heures et demie, va passer d'une minute à l'autre.

— Justement, le voici, — dit le garde.

Au-dessus des bois à travers lesquels courait la voie, un panache de fumée s'avançait. Soudain, soufflant et crachant sa vapeur blanche, la locomotive apparut. Lentement, le chapelet des wagons défila devant l'automobile, à trois mètres à peine de son capot. Dans le wagon-restaurant, des voyageurs étaient en train de prendre leur premier déjeuner, sous les petits abat-jours roses.

— Les veinards! — murmura Paul Elzéar, — ils vont vers le ciel bleu, le soleil, vers le plus beau pays du monde. Et nous dire que nous allons rentrer dans cette gadoue! Ah! si...

— Eh bien? Qu'avez-vous? — demanda en tressaillant M. de Biesvres.

Interrompant sa phrase, le journaliste s'était dressé. Machinalement, il avait saisi la poignée de la portière comme pour l'ouvrir, comme s'il allait bondir hors de l'automobile.

— Regardez, regardez.

Il désignait au vieillard le dernier wagon qui, lentement, plus lentement, semblait-il, que les autres, passait devant eux.

— Quoi?

C'était fini. Maintenant, on ne voyait plus, à l'arrière du fourgon de queue, que le fanal rouge, allumé à cause du brouillard, et que la distance, de plus en plus, rétrécissait.

— Qu'y avait-il?

— Vous n'avez donc pas vu! Dans le dernier wagon. Contre la vitre d'un compartiment. Je l'ai reconnue, j'en suis sûr. C'était elle!...

— Qui, elle?

— Jessica!

M. de Biesvres haussa les épaules et dit avec un sourire de considération triste :

— Jessica, dans le train de Marseille! Que voulez-vous diable qu'elle y fasse! Vous finirez par la voir partout, mon pauvre ami.

PIERRE BENOIT

RONSARD ET SON LUTH

Par toy je plais, et par toy je suis leu;
C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu
Harpeur françois, et quand on le rencontre,
Qu'avec le doigt par la rue on le monstre...
Si de mon front les estoilles je passe,
Certes, mon luth, cela vient de ta grâce.

PIERRE DE RONSARD, *A sa lyre.*

I

LES PRÉLUDES

Dans son enfance seigneuriale et campagnarde, on ne l'éveillait peut-être pas chaque matin, comme le petit Michel de Montaigne, par un prélude doucement accordé de flageolets et de violes. Mais cet engouement passionné pour la musique qui était venu aux gentilshommes d'Anjou, de Touraine et du Vendômois, depuis leurs expéditions d'Italie, fut cause, sans doute, que Pierre de Ronsard apprit à pincer du luth ou de la *guiterre*[1] avant de quitter le château de la Possonnière[2] pour le collège de Navarre.

A la cour, en Avignon, où son père l'emmène vers l'âge de onze ans, le jeune Ronsard ne réussirait pas si bien auprès des Valois, princes amoureux de mélodie, s'il ne savait déjà fredonner avec art, en s'accompagnant d'un instrument à cordes, quelque gracieuse chanson de Marot ou de Saint-Gelais.

1. Un vers de l'ode *A sa Lyre* semble autoriser cette hypothèse : « Heureuse lyre! honneur de mon enfance!... »

2. Cf. Paul Laumonier, *la Genèse du nom de Ronsard et la vraie orthographe de La Possonnière*, La Flèche, Eugène Besnier, 1903.

Qu'enseigne-t-on alors aux adolescents de bonne race? Chez le dauphin François, chez le duc Charles d'Orléans, chez Madeleine de France, dans les cabinets dorés du Louvre, de Saint-Germain, d'Amboise, de Chambord, de Blois ou de Fontainebleau, on leur demande :

> De sçavoir chatouiller les oreilles des roys
> Par un luth marié aux douceurs de la vois[1].

Léger fardeau qu'un luth pour un jouvenceau en voyage! Tout permet de croire que Ronsard n'a point négligé sa « lyre » durant les pérégrinations hasardeuses qu'il accomplit entre sa onzième et sa seizième année, à travers l'Angleterre, la Flandre et la Zélande.

A Linlithgow d'Écosse, au bord des *lochs* couleur d'émeraude où se mirent les manoirs du roi Jacques V, on psalmodie devant lui ces étranges ballades gaëliques, lugubres et guerrières, pleines de combats, d'amours funestes, d'enlèvements tragiques, de vengeances, de parricides et d'expiations sanglantes, tandis que des montagnards, les cuisses nues sous de courts jupons bigarrés, dansent sur la bruyère en jouant de la cornemuse et d'un âpre chalumeau.

Bientôt après, Ronsard accompagne l'ambassadeur Lazare de Baïf en Basse-Alsace. Là, dans la ville impériale de Haguenau, son bon maître, excédé de l'obstination avec laquelle les seigneurs catholiques et protestants prolongent inutilement leurs palabres, s'en dédommage en réunissant près d'un poêle de faïence, devant quelques pots de bière, d'excellents humanistes comme Jean Sturm et Nicolas Girbel[2]. Tout en buvant force chopines, l'envoyé du roi de France, redevenu pour une couple d'heures le savant traducteur d'*Electre* et d'*Hécube*, commente doctement avec ses visiteurs les anciens poètes lyriques. Autour du vieux logis à encorbellements, hérissé de pignons bizarres, retentissent les chants populaires de la Germanie. Ce sont des rondes enfantines, des chorals soutenus par le bourdonnement des orgues, des couplets

1. *Le Bocage Royal*, III, p. 355. L'édition citée au cours de cette étude est exclusivement l'édition Prosper Blanchemain, Paris, Jannet, 1857-1867, 8 volumes.

2. Cf. le beau livre de M. Henri Longnon, si cher à tous les amis du poète, *Pierre de Ronsard*, Paris, Honoré Champion, 1912, p. 134-135.

d'étudiants, des refrains de lansquenets, les hymnes d'une corporation qui défile en cortège. Quelquefois, au retour du colloque théologico-politique, un chevalier essaye sur sa cithare le *lied* subtilement ingénu qu'il vient de composer à la louange de sa dame. Et l'écuyer Ronsard, attentif à ces rumeurs, les recueille en son esprit. Car les voyages lui ont appris « à pratiquer avec jugement les mœurs et façons estrangeres, à observer curieusement les choses plus remarquables et faire son profit de toutes[1] ».

Hélas! il contracte là-bas le mal qui va le laisser dur d'oreille jusqu'à sa mort. Mais de cette infirmité, Ronsard a parlé si souvent et si librement qu'on se demande s'il en a beaucoup souffert. Pas une minute, il ne cherche à dissimuler comment

Une aspre maladie
Par ne sçay quel destin me vint boucher l'ouïe
Et, dure, m'accabla d'assommement si lourd
Qu'encores aujourd'huy j'en reste demy-sourd.

Une maîtresse de méchante humeur s'avise-t-elle de lui rappeler :

Qu'il est un peu sourdaut
Et que c'est déplaisir en amour parler haut,

le poète contient facilement sa colère. Par un phénomène bien connu des médecins, il inclinerait plutôt à s'enorgueillir de son infirmité, qu'il appelle « la sourdesse bénigne ». Celle-ci, en effet, ne lui est-elle pas commune avec ses deux illustres contemporains, Jean Dorat et Joachim du Bellay?

Et ceux de nostre temps à qui la Muse insigne
Aspire, vont portant la sourdesse pour signe :
Tesmoin est Du Bellay, comme moi demy-sourd,
Dont l'honneur merité par tout le monde court[2].

Du Bellay, de son côté, écrit l'*Hymne de la Surdité* et se félicite avec une égale bonhomie :

D'estre bon compagnon, d'estre à la bonne foy
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd comme toy.

Tant pis si les potentats de la terre exigent de leurs cour-

1. Claude Binet, *Discours de la vie de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomois*, Paris, Gabriel Buon, 1586, p. 6.
2. *Response de Pierre de Ronsard, Discours*, VII, 103.

tisans une ouïe fort délicate! De très grandes dames, es Muses immortelles, se montrent plus accommodantes sur cet article. Un sourd, s'il a du génie, reçoit leurs confidences et produit des symphonies sublimes. Aussi est-ce vers elles, les compatissantes, les tutélaires, que Ronsard se retourne quand il se voit exclu de la carrière des armes et des missions diplomatiques.

***

Dès son jeune âge, leur trouvant plus d'attraits qu'aux vivantes les plus belles, Ronsard a observé les Muses avec la tendresse passionnée d'un amant. Son enthousiasme, lorsqu'il vante le timbre de leur voix, l'éclat de leur teint, le charme de leur sourire, la cadence de leurs pas, la naïve majesté de leurs attitudes, respire la sincérité la plus touchante [1]. Sitôt qu'il les a découvertes, au fond de leurs solitudes, il s'est aperçu qu'elles n'étaient pas des abstractions glaciales, des entités sans forme et sans couleur, comme le croit sottement le vulgaire...

Et non seulement les Muses, mais encore, à leur suite, les innombrables demi-dieux de la mythologie classique, vagues et ondoyants génies, fluides, ailés, inaccessibles, fabuleux, dont personne ne sait plus rien aujourd'hui, que de fois le petit Ronsard, couché sous les ramures d'un chêne patriarcal, ne les a-t-il pas évoqués pour lui seul, pour la joie de son propre cœur, sans autres sortilèges qu'une simple chanson et une ritournelle de luth!

Je n'avais pas douze ans qu'au profond des vallées,
Dans les hautes forests des hommes reculées,
Dans les antres secrets de frayeur tout couverts,
Sans avoir soin de rien, je composois des vers;
Echo me respondoit, et les simples dryades,
Faunes, satyres, pans, napées, oréades,
Egipans qui portoient des cornes sur le front,
Et qui, ballant, sautoient comme les chèvres font,
Et le gentil troupeau des fantastiques fées,
Autour de moy dansoient à cottes agrafées [2].

1. « Sur toutes choses, tu auras les Muses en reverence, voire en singuliere veneration. » *Abbregé de l'Art poëtique françois*, VII, 317.
2. VI, p. 191.

Enfant méditatif et visionnaire qui balbutie ses premiers vers en cachette, il aspire avidement à s'instruire. « Dès mon enfance », affirme-t-il, « j'ay tousjours estimé l'estude des bonnes lettres l'heureuse felicité de la vie et sans laquelle on doit desesperer de pouvoir jamais atteindre au comble du parfait enchantement[1]. »

Sans doute, sans doute... Et cependant, en une circonstance mémorable, le charme a failli se rompre : c'était à Paris, au collège de Navarre, quand le sinistre visage du régent de Vailly commença par mettre en fuite les ravissants fantômes des clairières de Gastine. Pauvres Muses pastorales! leur disciple préféré refusait alors de les reconnaître. Il est vrai qu'à la grande ville, entre les sombres murs d'une école semblable à une prison, elles n'avaient plus le cœur à danser ni à chanter. Captives, séparées les unes des autres par la tyrannie de quelques pédants, elles languissaient et soupiraient. Défense à la poésie de frayer désormais avec la musique! Et Pierre, à qui ces barbares avaient enlevé son luth, perdait courage. Son humeur s'altérait. N'écoutant plus personne, il se renfermait dans une morne indifférence. A telles enseignes que son père, inquiet d'un tel changement, se résolut enfin à le faire entrer comme page à la Cour.

O bonheur! en sortant de sa geôle, Ronsard retrouve les Muses en liberté. Revenez donc, revenez bien vite, beaux luths rêveurs, chansons fraîches et scintillantes comme les ruisseaux du printemps, ou bien mélancoliques et sanglotantes comme les forêts en automne! Le jeune Vendômois n'est plus seul. Paul Duc[2], un de ses camarades à l'écurie de Charles d'Orléans, devient son confident le plus intime. Tout le long du jour, les deux inséparables s'enivrent avec délices de stances et de sonnets, d'élégies et d'églogues. Ronsard admire jusqu'aux hexamètres latins un peu flasques de son nouveau compagnon : tant il lui est doux de reconnaître chez ce garçon de son âge un haut sentiment de l'art, une ferveur inextinguible pour les beaux vers.

Paul Duc vénère ses maîtres latins : Pontanus et Marulle. Mais à cause de ses origines piémontaises, il a un faible pour les

1. *Preface mis au devant de la premiere impression des Odes*, II, p. 10.
2. Ou plutôt, de son vrai nom, Claudio Duchi.

écrivains de langue italienne, Pétrarque, Sannazar, Bembo, Molza, Navagero, rimeurs savants et gracieux qui inspireront par la suite tant de pièces des *Amours*. Il ne dédaigne ni les odes métriques de Bernardo Tasso, ni les hymnes pindariques de Luigi Alamanni. Et comment ne suivrait-il pas avec intérêt les expériences qui se multiplient, à Venise comme à Rome, à Florence comme à Naples, pour amener un rapprochement entre la mélodie et le langage[1]? Un artiste de génie composera-t-il enfin une musique capable de centupler la vertu expressive des paroles et de les fixer à jamais dans la mémoire des hommes? Abattra-t-il les barricades mystérieuses qui séparent la poésie de la musique? Paul Duc le souhaite de tout son cœur. On peut donc supposer qu'il a feuilleté avec son ami Ronsard, vers ce temps-là, le recueil où le subtil et audacieux éditeur Ottaviano dei Petrucci, inventeur des caractères mobiles pour la typographie de la musique mesurée, réunissait des airs spécialement écrits sur des sonnets et sur des odes[2].

Ronsard se persuade ainsi, sous l'influence de Paul Duc, que les Italiens viennent de ressusciter l'usage de la lyre, et l'idée se présente bientôt à son esprit que la musique a pour mission d'animer les vers et de leur « donner le juste poids de leur gravité[3] ».

Néanmoins, ces impressions confuses ne commenceront à se développer que lorsque l'adolescent sera mis enfin hors de page. Ronsard, même quand il devient écuyer, n'a pas encore le moyen de travailler pour son propre compte. Les exercices d'une éducation de cour, escrime, équitation, voltige, et les divertissements, bals, jeux de paume, tournois, joutes et mascarades, sans parler des voyages où l'emmènent ses patrons, ne lui en laissent pas le loisir.

Il continue cependant à griffonner des vers. Un violent appétit de gloire poétique le tourmente. Il est pleinement assuré d'avoir reçu en partage « l'art de bien coucher sa

1. Charles Comte et Paul Laumonier, *Ronsard et les musiciens du XVIe siècle*, Paris, Armand Colin, 1900, p. 7.

2. Des neuf livres de chants populaires italiens que Petrucci a publiés à Venise et Fossombrone entre 1504 et 1508, le quatrième est intitulé *Strambotti, Ode Frottole, Sonetti* (1505).

3. *Preface mis au devant de la premiere impression des Odes*, II, 13.

verve par escrit ». Mais son ignorance l'humilie. De quoi lui servent les dons les plus rares? Faute de grec et de latin, le voilà condamné à toujours remâcher le *Roman de la Rose.* Quelle tristesse! Une demi-douzaine de poèmes allégoriques ou chevaleresques, Alain Chartier, Jean Le Maire de Belges, et puis encore Marot, Héroët, Scève et Saint-Gelais : il n'a que trop souvent parcouru le cycle monotone de ses faibles modèles.

Ronsard le voit bien. Pour que son luth français acquière le moelleux, la chantante souplesse, la variété de timbres, la magnifique ampleur que tout le monde admire chez les poètes d'Italie, il faudrait retourner sur les bancs de l'école, essayer d'apprendre parmi les humanistes comment veut être jouée la lyre de Pindare et d'Horace. C'est chez les anciens seulement qu'on a chance de pénétrer les arcanes de l'art lyrique[1].

Dès lors, la certitude de son génie, autant que la crainte de ce qui menace de le paralyser, le guident et l'orientent. Longtemps retardée, sa vocation ne peut plus être étouffée. Quelle source d'eau vive renoncerait à jaillir? Quelle rose garderait son parfum pour elle seule? Un simple accident de santé ne suffit donc pas à expliquer sa conduite après son retour de Basse-Alsace, au moment où il s'écarte peu à peu des hommes d'armes et des courtisans. La vérité est tout autre. Si Pierre de Ronsard reçoit à dix-huit ans la tonsure; s'il demande désormais aux prébendes et aux bénéfices des ecclésiastiques de lui fournir sa subsistance, c'est pour se vouer exclusivement au service de la lyre et préparer son intelligence à la visite de l'esprit divin.

En somme, la surdité de Ronsard n'a pas exercé une influence prépondérante sur sa destinée. Et son biographe Claude Binet ne révèle qu'une sagacité médiocre quand il s'écrie :

> J'appelleray toutefois ce malheur bien-heureux, qui fut cause que Ronsard, qui, pour s'avancer pres des grands, par le chemin des courtisans, eust peut-estre perdu son temps inutilement, changea de dessein et reprit les estudes laissées[2]...

1. *Ibid.* II, 10. « Ne voyant en nos poëtes françois chose qui fust suffisante d'imiter, j'allay voir les estrangers... »
2. *Discours de la vie de Pierre de Ronsard*, édition déjà citée, p. 7.

Non, Pierre de Ronsard ne change point de dessein. Ce n'est point le hasard d'une maladie qui le ramène aux humanistes, mais la volonté d'arracher à Pindare et à Horace le secret d'un luth à la fois poétique et musical dont il désire être le premier en France à renouveler l'harmonieuse merveille.

II

« GRADUS AD PARNASSUM »

Son projet bien arrêté, il s'impose un prodigieux travail d'érudition qu'il poursuit jusqu'au bout, pendant cinq ans, avec un acharnement infatigable. Sans hésiter, il s'enferme chez Lazare de Baïf, en cette éloquente maison du faubourg Saint-Victor dont la façade porte en caractères majuscules, sous chaque fenêtre, des inscriptions grecques d'Homère, d'Anacréon et de Pindare; puis il se transporte au collège de Coqueret. Quel est donc le supérieur de ces deux monastères consacrés aux Muses? Le philologue limousin Jean Dorat. Et Ronsard se recueille dévotement auprès de cet hiérophante...

Pèche-t-il alors par excès d'ambition? Mais nul d'entre ses contemporains ne songe à le lui reprocher. Ni François de Carnavalet, qui partage désormais sa confiance avec Paul Duc, ni Jean-Antoine de Baïf, bâtard légitimé de son ancien patron l'ambassadeur, ni aucun autre de ses condisciples...

Et de quoi donc s'ébahiraient-ils? Les trouvères et les troubadours n'ont-ils pas versé à flots sur la France du Moyen âge une poésie qui parle moins qu'elle ne chante? La douce rumeur s'en est vite répandue à travers l'Europe. Adam de la Hale expire à Naples en étreignant contre son cœur sa harpe bien-aimée. Guillaume de Machault, qui écrit une messe à quatre parties pour le sacre de Charles V le Sage, n'en raconte pas moins en neuf mille vers la prise d'Alexandrie. Le chevalier Tannhauser emporte sa viole dans les profondes sapinières du Harz. Les *minnesinger* accoutrent la parole d'un riche habit musical. Et les maîtres-chanteurs du XVIe siècle, ces notaires du lyrisme germanique, rédigent pour la mélodie et le verbe un contrat de mariage en bonne

forme. Peut-être même Ronsard a-t-il suivi leurs controverses durant l'été 1540, lors de son passage en Basse-Alsace...

Mais c'est surtout à la Cour des Valois que les noces mystiques du luth et de la poésie semblent près de se consommer. Lorsque Clément Marot publie ses *Cinquante Psaumes* pour être chantés comme ceux du roi David, avec accompagnement de harpe ou de cithare, chacun s'amuse à leur adapter un air à la mode. En attendant les pudiques inspirations de Goudimel, Catherine de Médicis ajuste à son psaume favori un air du *Chant des Bouffons*. Diane de Valentinois fredonne *Du fond de ma pensée* sur une volte de Provence, ivre de soleil et frétillante. Et le roi Antoine de Navarre proteste que rien ne s'accorde avec *Revange moy, prens la querelle* comme un certain branle du Poitou [1].

Peut-être n'a-t-on pas assez dit que les Français se sont pris subitement, au XVIe siècle, d'une fureur de mélodie. Ils chantent toujours et partout, avec une ingénuité émouvante à force d'être spontanée. La réforme de Ronsard vient tellement à son heure que pas un de ses protecteurs ou amis ne refuserait de prendre à son compte cette remarquable opinion de Noël Du Fail :

> La musique et les chansons ont cela propre et naturel que transmuer et faire passer en elle nos conceptions et volontez... Somme que j'ay tousjours estimé la Musique, qui déclare et esclaircit la grace, la gravité, l'amour, la peine et le feu du mot où elle est couchée, estre chose pour convenir avec les Cieux [2].

Il n'est donc pas étonnant que Ronsard médite une fusion plus étroite entre la mélopée et les vers, dans le même temps qu'il poursuit ses études latines et qu'il apprend le grec de toutes pièces. Au collège de Coqueret, où la musique est souveraine, Jean Dorat fait grand accueil aux luthistes. Persuadé que les Muses aiment à vivre en famille, il permet à ses jeunes étudiants d'autres compagnies que la grammaire grecque de Théodore de Gaza et le lexique latin de Robert Estienne. Son logis résonne du matin au soir d'un frémisse-

1. Florimond de Remond, *Histoire de la Naissance et Progrès de l'Hérésie*, cité dans le Dictionnaire de Bayle, article sur CLÉMENT MAROT.

2. Noël Du Fail, *les Baliverneries et les Contes d'Eutrapel*, Paris, Lemerre, 1874, vol. I, p. 263.

ment de lyres. Et cela compose une symphonie si agréable que Pierre de Ronsard n'en perdra jamais le souvenir. Plus tard, s'il revient en esprit chez son excellent professeur, il s'arrêtera au seuil du docte cabinet pour considérer en rêvant les manuscrits, les parchemins et les glossaires innombrables qui s'entassent en ce poudreux sanctuaire. Soudain, charmé d'apercevoir parmi tant de livres rébarbatifs un Ovide et un Tibulle, il suppliera son précepteur de ne point négliger leurs leçons d'amour, leurs tendres exhortations au plaisir, car la vie, hélas! n'est que trop prompte à nous fuir :

> Pesle-mesle dessus la table
> Tibulle, Ovide soient ouvers
> Aupres de ton luth delectable,
> Fidele compagnon des vers [1]...

Ce luth, posé à plat sur un monceau de grimoires et de bouquins, dans la chambre d'un grammairien passionné, n'est-ce pas, aux yeux de Ronsard, le parfait symbole et le gage du nouveau lyrisme français?

***

L'azur, le clair soleil des matins de la Renaissance exaltent à tel point son courage qu'il ne s'arrête guère aux difficultés de sa tâche. Celles-ci pourtant sont formidables. Comment ressusciter le lyrisme des anciens, alors que personne ne peut indiquer au juste la manière dont ils accouplaient les instruments et les voix? De nos jours, si nous interrogeons sur ce point un archéologue consciencieux, il biaisera, évitant de se compromettre. Mal informé des origines de la musique, il refusera de définir les rites mystérieux selon lesquels la cithare se conjuguait avec le langage.

Mais le lettré du XVIe siècle se moque bien de ces finesses. Sappho, Terpandre, Alcée, Pindare, Simonide l'éblouissent. Ils le fascinent comme de prodigieux assembleurs de mots, de rythmes, d'images et d'harmonies. Ces extraordinaires Protées de vocables et d'accords, habiles à manier le plectre autant que le calame, fraternisent en son admiration avec

1. *A Jean d'Aurat, son precepteur, Odes*, II, p. 151.

les musiciens des périodes fabuleuses : Orphée, Musée, Amphion bâtisseur de villes, « Eumolpe Cecropien, Line, maistre d'Hercule [1] », Arion sauvé du naufrage par les dauphins que ses chants ravissaient en extase. Ces artistes incomparables parlaient avec une égale éloquence les deux langages de l'homme. Ils étaient princes des syllabes et des sons musicaux. A la façon dont Ronsard les cite toujours en exemple, on dirait que les lyriques grecs des VIIe et VIe siècles avant notre ère lui ont révélé leurs formules les plus secrètes. Il n'en est rien. Mais les âges, pour cet esprit hanté des plus beaux songes, n'ont pas emporté sans retour la palpitation des grandes lyres évanouies. Par un privilège dont les dieux sont jaloux, ces musiciennes immortelles le réconfortent à toute heure de leur doux frémissement :

L'audacieuse encre d'Alcée
Par les ans n'est point effacée,
Et vivent encore les sons
Que l'amante bailloit en garde
A sa tortue babillarde,
La compagne de ses chansons.
Mon grand Pindare vit encore
Et Simonide et Stesichore
Sinon en vers, au moins par son,
Et des chansons qu'a voulu dire
Anacreon dessur la lyre,
Le Temps n'efface le renom [2].

Ne reconnaît-on pas à cette orgueilleuse certitude, à ces accents d'un enthousiasme presque mystique, un poète musicien et philologue pour lequel il n'existe ni luths brisés ni langues mortes?

***

Au bout d'un lustre, Ronsard s'assimile ce qui lui semble « le plus expedient », puis s'empresse d'escalader le Parnasse par le sentier qu'il a « cogneu le plus court [3] ». Assez des

1. *Abbregé de l'Art Poëtique*, VII, p. 318.
2. *Odes*, II, p. 115.
3. *Abbregé de l'Art Poëtique*, VII, p. 230.

chants royaux, des ballades, des rondeaux, des lais et virelais de ses ancêtres! Il est las de leurs rythmes compliqués et sautillants. La mode en est passée. L'important lui semble de fournir derechef aux musiciens ces pièces que les anciens excellaient à écrire pour la lyre et qu'ils nommaient *odes*, d'un mot grec qui signifie « cantates ».

Ayant été le premier à montrer le chemin aux poètes de son temps, Ronsard se considère de bonne foi comme le père de l'ode française. Aussi en a-t-il toujours revendiqué l'honneur avec une âpre véhémence. C'est évidemment de ce ton hautain que Fernand Cortez, rentrant à Madrid après mille aventures, devait se glorifier d'avoir conquis la Nouvelle-Espagne :

Et osay, le premier des nostres, enrichir ma langue de ce nom, *Odes*, comme l'on peut voir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jacques Peletier, du Mans, l'un des plus excellents poëtes de nostre age, à fin que nul ne s'attribue ce que la vérité commande estre à moy[1].

Ici, nous sommes en droit de nous demander si la prétention de Ronsard est fondée. D'autant plus qu'il nous est plus facile qu'au poète lui-même de trancher cette question...

En ce qui concerne le fameux vocable tiré du grec, on aurait mauvaise grâce è nier que les rimeurs français le connaissaient et l'employaient plusieurs années avant la première ode de Ronsard, *Des beautés qu'il voudroit en s'Amie*. On le trouve, par exemple, chez Jean Le Maire de Belges, dont le jeune Ronsard a sûrement étudié et pratiqué les œuvres avec soin. Puis, le 27 juin 1548, quelques mois seulement après la publication de l'ode dédiée à Jacques Peletier, l'avocat Thomas Sibilet imprime à son tour un *Art Poëtique* où l'ode figure en bonne place parmi les formes habituelles. Loin de la présenter comme une nouveauté, l'auteur de ce petit livre écrit en propres termes :

Le Chant Lyrique ou Ode (car autant vaut à dire) se façonne ne plus ne moins que le Cantique, c'est-à-dire autant variablement et inconstamment, sauf que les plus cours et petits vers y sont plus souvent usités, et mieux seans à cause du Luth ou autre instrument semblable

1. *Preface mis au devant de la premiere impression des Odes*, II, p. 10.

sur lequel l'Ode se doit chanter. Aussy la matiere suit l'effet de l'instrument [1]...

Mais si Ronsard n'a pas inventé le nom de l'ode, c'est bien lui qui a créé la chose. Les lettres françaises lui doivent une aubaine infiniment plus précieuse qu'un vocable emprunté à une langue étrangère. C'est lui qui, le premier, a su fixer le contour et le caractère de l'ode. La définition un peu vague de Thomas Sibilet prouve à quel point les linéaments de l'ode française demeuraient indécis, à cette époque... *Variablement et inconstamment...* Autant dire qu'on battait la campagne. Tout le monde s'accordait à reconnaître que l'ode avait besoin du luth. Mais le dessin des strophes s'altérait, se métamorphosait sans cesse avec une rapidité si capricieuse que l'ode mettait les musiciens au désespoir. Et cet embarras présageait peut-être une dangereuse incompatibilité entre « la matière » et « l'instrument ». Mais alors survint Ronsard. Il détermina péremptoirement, — non par des règles théoriques, mais par des chefs-d'œuvre vibrants et chaleureux qui chantèrent bientôt sur toutes les lèvres, — les conditions d'existence du nouveau genre. Presque immédiatement, la strophe, assouplie et consentante, s'ajusta à la cadence du chanteur. Et l'ode française reçut ainsi, vers le milieu du XVIe siècle, le statut parfaitement sage qui depuis lors est resté le sien.

Le succès, à vrai dire, ne vint pas tout de suite. Ronsard lui-même a la franchise de constater que certains de ses premiers essais répondent mal à son programme. Quel était donc à ses yeux leur principal défaut? Leur instabilité rythmique. Les strophes d'une même pièce différaient tantôt par l'entrecroisement des rimes masculines et féminines, tantôt par l'ordre de succession des vers d'inégale longueur. Les musiciens se plaignaient de ne pouvoir leur imposer une mélodie uniforme, attendu que les strophes subséquentes ne reproduisaient pas identiquement la structure de la strophe initiale.

1. *Art Poëtique Françoys pour l'instruction des jeunes studieux et encore peu avancez en la Poësie Françoyse*, Paris, veuve François Regnault, édition de 1555, p. 57. Sibilet cite certaines pièces de Saint-Gelais en leur donnant le nom d'odes. Mais nous n'en connaissons pas une seule qui porte cette dénomination dans les œuvres du poète.

« Telle ode est imparfaite », concluait tristement leur auteur, « pour n'estre mesurée ne propre à la lyre ainsi que l'ode le requiert [1] ». Et puisque ces pièces informes et fantasques ne valaient rien pour le luth, tant pis! Ronsard se décidait à les exclure sans pitié du recueil de ses odes.

Mais quel triomphe pour le poète, quand, à l'examen, les membres d'une même pièce se révélaient justes, vigoureux, égaux, bien proportionnés, de saine contexture et de noble prestance! Ronsard se félicite alors d'avoir découvert « le moyen de suivre Horace et Pindare [2] ». Voilà donc les vieux lyriques « heureusement ressuscitez [3] », grâce à sa persévérance. Et comment ne s'estimerait-il pas le favori des Muses, lui qui n'a pas attendu sa trentième année pour achever victorieusement un ouvrage commencé « non sans labeur ». Car ce n'est pas une ambition médiocre que

De marier les odes à la lyre
Et de sçavoir sur ses cordes eslire
Quelle chanson y peut bien accorder
Et quel fredon ne s'y peut encorder [4].

III

ORPHÉE

Les quatre premiers livres des *Odes* ayant paru en 1550 avec un succès considérable, en quelque estime que la Cour eût tenu jusque-là Mellin de Saint-Gelais, fournisseur ponctuel et d'une inépuisable complaisance, et nonobstant la popularité de Clément Marot, on dut admettre bon gré mal gré que le poète débutant venait d'accomplir un tout autre exploit que ses devanciers les plus illustres : Orphée rajeuni semblait revivre sur la terre.

Cependant, Ronsard se contentait de suivre le conseil qu'il s'était fait donner quelques semaines auparavant par son ami Joachim du Bellay :

1. *Preface mis au devant de la premiere impression des Odes*, II, p. 10.
2. *Ibid.* II, p. 11.
3. *Ibid.* II, p. 10.
4. *Poëmes*, VI, p. 43.

Chante moy ces Odes, incogneues encor de la Muse françoyse, d'un Luc bien accordé au son de la Lyre grecque et romaine : et qu'il n'y ait vers, ou n'apparoisse quelque vestige de rare et antique erudition[1].

Dès ses quatre premiers livres, Ronsard manifestait sa maîtrise de l'ode,

Dont le style est subtil et mirifique[2].

Après cette démonstration, personne n'osait contester que son « luc » juvénile s'accordât merveilleusement « au son de la Lyre grecque et romaine ». Et son érudition, Dieu merci! avait de quoi éblouir et abasourdir tous les docteurs en Sorbonne.

Mais l'ode, nous l'avons vu, est essentiellement une cantate. Dans la jeunesse radieuse de l'hellénisme, le lyrisme représente un ensemble de poésie, de musique et de danse où la poésie est la partie d'un tout, nullement le tout lui-même. La musique, par conséquent, est pour l'ode une nécessité absolue à laquelle personne ne doit prétendre la soustraire, ainsi que le rappellera nettement Vauquelin de la Fresnaye, bien des années plus tard :

En cent sortes de vers tu la peux varier :
Mais tousjours aux accords du luth la marier[3].

Force était donc pour Ronsard de se mettre en quête d'un luth. Il n'avait fait qu'assembler, en son recueil initial, les paroles d'un livret dont il restait à fournir la partition instrumentale et vocale. Mais ces instruments et ces voix, où les trouver? Question embarrassante. Plus les paroles étaient belles, et plus il fallait trembler qu'elles ne fussent profanées par une musique subalterne, triviale, ignoble, ou seulement futile. Ronsard ne pouvait oublier la désinvolture avec laquelle les princes, les plus éminents personnages de la Cour avaient assorti des airs de rencontre aux psaumes de Marot, en dépit de leur caractère sacré. Le retentissement même de ses odes les exposait presque inévitablement à une disgrâce analogue.

1. Joachim du Bellay, *Deffence et Illustration*, Livre II, chap. IV, Versailles, Cerf, 1878.

2. Le Maire de Belges, *la Description du Temple de Venus*, édition Stecher, Louvain, 1885, t. III, p. 112.

3. Vauquelin de la Fresnaye, *Art Poëtique*, Paris, Poulet-Malassis, 1862, I, p. 32.

Et Ronsard s'en inquiétait à bon droit. Pareille mésalliance l'eût froissé dans son orgueil, dans ses théories esthétiques, dans ses goûts intimes, lesquels étaient les plus aristocratiques du monde. Des vers « graves et bons », comme les siens, appelaient une musique bien née. Il le savait et le proclamait fièrement :

> Ores il ne faut pas dire
> Un bas chant dessus ma lyre
> Ny un chant qui ne peut plaire
> Qu'aux aureilles du vulgaire[1].

Pourquoi donc cet ami passionné du luth n'écrivait-il pas lui-même la musique de ses odes? Certes, il est rare qu'un artiste possède à la fois les ressources du poète et du compositeur; mais un tel phénomène n'eût pas causé une surprise par trop véhémente aux contemporains de Léonard et de Michel-Ange, accoutumés depuis longtemps aux métamorphoses de ces génies universels et multiformes. Au reste, des poètes moins bien doués que Ronsard faisaient bonne figure à cet égard. Saint-Gelais, près de mourir, inventait une mélodie languissante et nébuleuse pour ses derniers distiques latins, et cette voix mélancolique d'outre-tombe, véritable chant du cygne, s'élevant de son luth abandonné, dans le silence de l'église drapée de noir, arrachait des larmes à l'assistance des funérailles. Jacques Peletier, Maurice Scève, Pontus de Thyard, Agrippa d'Aubigné passaient pour des amateurs compétents et sensibles. Jean-Antoine de Baïf s'amusait-il vraiment à bâtir de pompeuses polyphonies sur des chansons spirituelles et à rédiger des instructions pour la tablature du luth et de la guitare, comme on l'a dit? Rien n'est moins sûr[2]. Bornons-nous à rappeler que ses contemporains attestent par leurs éloges la bonté de son jugement. Quant à Marc-Antoine de Muret, il excellait à commenter Ronsard en musique comme en prose. Nombre de connaisseurs estiment, en effet, que les airs du sonnet *Las je me plain* et de *Ma petite*

1. *Odes*, II, p. 54.
2. M. Augé-Chiquet, dans son ouvrage, *la Vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Hachette, 1909, p. 321, s'inscrit en faux contre cette opinion.

Colombelle sont de la même plume que la docte exégèse des *Amours* [1].

Mais Ronsard, qui n'a pas reçu une éducation aussi complète, est un simple amateur, doué d'une virtuosité moyenne sur la guitare et sur le luth. S'il lui arrive de parler harmonie en termes érudits, c'est que ces expressions ont une sonorité qui le séduit, car Ronsard, comme beaucoup de bons poètes, croit fermement à la magie de certains mots. Son vocabulaire ne suffit pourtant pas à nous donner le change. On a vite fait de découvrir que ses « consens », ses « tons, modulations, voys, systemates et commutations », ses distinctions ingénues entre l'« enarmonique », la « chromatique » et la « diatonique », ses allusions circonspectes aux modes lydien, phrygien ou dorique [2], ne représentent en définitive qu'un savoir d'occasion et strictement verbal.

La surdité l'a-t-elle détourné d'apprendre le contrepoint? Peut-être... En tout cas, il se contente désormais de chanter pour lui seul, sans se faire la moindre illusion :

> Je chante quelquefois,
> Mais c'est bien rarement, car j'ay mauvaise vois [3].

S'il persiste, malgré tout, à fredonner ses vers, c'est qu'il ne connaît pas de meilleure pierre de touche pour le nombre et l'harmonie d'une période poétique. Avec quelles instances chaleureuses et pressantes il recommande ce procédé à ses disciples :

> Je te veux aussi bien advertir de hautement prononcer tes vers quand tu les feras, ou plutost de les chanter, quelque voix que tu puisses avoir, car cela est bien une des principales parties, que tu dois le plus curieusement observer [4].

Quoi qu'il en soit, puisque ses poèmes, et notamment ses *Odes*, ne peuvent se passer d'une illustration musicale, Ronsard risque d'être emprisonné dans ce dilemme : ou bien il

1. Ainsi Ch. Comte et P. Laumonier, *Ronsard et les Musiciens du XVIe siècle*, ouvrage déjà cité, p. 13. M. Julien Tiersot est encore plus affirmatif sur ce point. Cf. *Ronsard et la musique de son temps*, Paris, Fischbacher, p. 30, et *la Muse Française* du 10 février 1924, p. 220.
2. *Préface sur la Musique*, VII, p. 338.
3. *Response de Pierre de Ronsard, Discours*, VII, p. 114.
4. *Abbregé de l'Art Poëtique*, VII, p. 332.

abandonnera ses vers au caprice des ignares qui les déshonoreront par des refrains de carrefours, ou bien il les mettra lui-même en musique. Mais la première alternative lui répugne. La seconde lui impose une tâche au-dessus de ses forces.

C'est alors que Ronsard sollicite le concours des meilleurs artistes de son temps, afin d'offrir au public un bouquet de compositions triées et assorties sous ses yeux.

Deux ans plus tard, au moment de publier ses *Amours* sous la même couverture que le cinquième livre des *Odes*, Ronsard aura soin de leur annexer une offrande musicale : dix airs écrits sur ses poèmes. Heureuses les bibliothèques qui possèdent aujourd'hui un exemplaire de ce précieux volume! Il s'intitule : *Les Amours de P. de Ronsard, Vandomoys, ensemble le cinquième* (livre) *de ses Odes à Paris, chez la veufve Maurice de la Porte, 1552.* Et rien ne renseigne mieux sur les collaborateurs immédiats de Ronsard.

IV

L'OFFRANDE MUSICALE

A cette époque, — nous sommes en 1552, — les derniers précurseurs de la Renaissance musicale se sont pieusement endormis dans la paix du Seigneur. Depuis un quart de siècle, leurs inspirations naïves, magistrales ou sublimes ne s'épanouissent plus au-dessus des cathédrales et des collégiales de France. Quel deuil pour les poètes! quels gémissements sincères! Où sont ces primitifs au cœur simple dont ils faisaient naguère leurs délices? A peine s'il reste, hélas! « je ne say quels petits os » de messire Jean d'Ockeghem, le patriarche du motet polyphonique, et de ses élèves Josquin de Près et Louiset Compère. La voilà dispersée à tout jamais, cette éloquente confrérie pour laquelle le bon Le Maire de Belges tressait avec ardeur ses guirlandes les plus belles :

> Et de Josquin les verbes couloureux,
> Puis d'Ockeghem l'harmonie très fine,
> Les termes doux de Loïset Compere
> Font melodie aux cieux mesme confine[1]...

1. Jean Le Maire de Belges, *Œuvres*, édit. Stecher (déjà citée), t. III, p. 110-111.

Cependant, malgré l'écoulement des années, chacun garde un souvenir ému

D'Agricola, dont musique fait luire
Le nom, plus cler cent fois que fin argent[1]...

Et les vrais connaisseurs vénèrent tellement la mémoire de ses émules, Pierre de la Rue, Gaspard, Richaffort, Nicolas Brumel, Carpentras et Jean Mouton, qu'ils se demandent avec anxiété comment de tels génies pourront être remplacés.

Dieu merci, le rejeton que ces ancêtres illustres ont laissé derrière eux n'a point démérité. Qu'importe que Clément Jannequin soit vieux, accablé de chagrins, faible, décrépit et misérable? Depuis trente-cinq ans, son œuvre capitale, *la Bataille de Marignan*, n'a rien perdu de son éclat. Une légende martiale et chevaleresque l'environne. Comme d'une épopée, il en rayonne une sorte d'héroïsme à la française. A l'étranger, Francesco di Milano la transcrit pour le luth. En France, les fils des preux de Marignan ne l'entendent jamais sans tressaillir. A l'instant précis où le chœur imite le tumulte de la mêlée, fait bruire les bombardes et les canons, tonner les gros courtaux et les faucons, que de gentilshommes portent involontairement la main à la garde de leur épée!

Quand lon chantoit la chanson de la guerre faite par Jannequin devant ce grand François pour la victoire qu'il avait euë sur les Suisses, il n'y avoit celui qui ne regardast si son espée tenoit au fourreau, et qui ne se haussast sur les orteils pour se rendre plus bragard et de la riche taille[2].

Et comme Jannequin a servi autrefois sous le père de Ronsard, le poète des *Odes* et des *Amours* n'hésite pas à faire appel à ce vieil homme, qui défère bien volontiers à son désir. Une couple de sonnets et une chanson attestent la constante amitié de Jannequin pour le nom de Ronsard.

Deux autres compositeurs du recueil ne sont pas non plus des jeunes gens.

L'un, Pierre Certon, exerce depuis bientôt vingt ans les fonctions de chapelain perpétuel et de maître de musique à la Sainte-Chapelle. Il a remporté en 1546 un vif succès avec

1. *Ibid.* p. 174.
2. Noël Du Fail, *les Baliverneries et les Contes d'Eutrapel*, déjà cité, I, p. 268.

ses trente et un *Psaumes* à quatre voix, dont Guillaume Morlaye prépare une réduction pour le luth. Cet honnête Pierre Certon accepte sans difficulté de mettre en musique deux pièces de Ronsard. Mais, prudent, il s'en tient aux sonnets, car lui non plus ne se sent pas l'aile assez puissante pour s'élever à la hauteur de l'ode. Pareille envolée ne sera tentée que par Goudimel, le Franc-Comtois entreprenant et tenace qui s'essaye tour à tour aux tâches les plus ardues.

Vers ce temps-là, Claude Goudimel, qu'il soit né en 1505 ou bien en 1510, comme le prétendent certains de ses biographes, commence à grisonner. Mais les Parisiens ne l'ont guère connu avant 1549. A partir de cette date, il a publié, coup sur coup, vingt-neuf chansons à quatre voix, deux motets, huit *Psaumes* de Clément Marot, et la Cour et la ville retentissent de ses louanges. Ses accointances avec les huguenots ne l'ont pas encore rendu suspect. Les poètes de la Pléiade lui savent gré de sa ferveur pour les belles-lettres. Non content d'adorer les livres, il veut les imprimer. L'exemple des grands éditeurs de musique lui ayant tourné la tête, il rêve de traiter d'égal à égal avec les Parisiens Pierre Attaignant, Michel Fezandat, Adrian Le Roy, Robert Ballard, le Lyonnais Jacques Moderne, les Italiens Petrucci et Gardane, Tylman Susato d'Anvers, Phalesius de Louvain, Gryphœus de Nuremberg. Du jour où il s'associera avec Nicolas Du Chemin, bourgeois de Paris, sa boutique *A l'enseigne du Gryffon d'Argent, rue Saint-Jean de Latran*, deviendra le rendez-vous des musiciens, des poètes, des érudits et des curieux. Mais en attendant, Goudimel travaille avec ardeur aux *Odes d'Horace à quatre voix*, qu'il publiera en 1555. Il n'a pas encore échangé « la prophane lyre du prophane poëte Horace[1] » contre la harpe sacrée de David, et l'heure du repentir n'a pas encore sonné pour lui.

Ronsard refusera-t-il sa sympathie à un musicien qui besogne joyeusement sur le texte d'Horace, malgré la décourageante subtilité des rythmes latins? D'un autre côté, le contrapontiste qui prétend offrir à la France l'équivalent de cet Horace musical que Petrus Tritonius, Benedict Ducis,

1. Voir sa dédicace à Claude Belot, sieur de la Bloctière, citée par M. Brenet, *Claude Goudimel*, Besançon, Paul Jacquin, 1898, p. 22.

Paul Hoffheimer et Ludwig Senfl ont déjà donné à l'Allemagne, reculera-t-il devant les strophes de Ronsard? Aucun des deux n'hésite. Goudimel n'a pas plutôt achevé le sonnet *Quand j'apperçoy ton beau chef jaunissant* qu'il se hâte d'aborder l'Ode *Qui renforcera ma voix*. Puis, immédiatement, il s'attaque à l'ode *A Michel de l'Hospital, chancelier de France*, cime colossale et presque inaccessible d'un lyrisme renouvelé de Pindare, dont elle n'imite que trop les sublimités hautaines et les magnificences tour à tour ténébreuses ou fulgurantes.

Quant à M. A. Muret, si le compositeur ne fait qu'un avec le célèbre humaniste Marc-Antoine de Muret, il est le cadet en ce quatuor de musiciens, car il n'a pas plus de vingt-six ans. Ronsard a dû le rencontrer maintes fois pendant la préparation des *Amours*, alors que Marc-Antoine, arrivé de Bordeaux à Paris durant le second semestre 1551, professe la littérature, la théologie et la philosophie au Collège Royal avec le plus grand succès. Comme il manifeste un enthousiasme véhément pour Ronsard, le poète, en récompense, l'invite à commenter en prose la prochaine édition des *Amours*. Et tout de suite, Ronsard s'amuse à insérer parmi ses chansons un air qui révèle le talent musical de son admirateur. Encore un sonnet, bien entendu... Cependant, Marc-Antoine adaptera bientôt une des odes les plus populaires de Ronsard, *Ma petite Colombelle*[1]. Et si l'on ajoute à ces deux mélodies une troisième chanson, *Venez sus donc, venez embrasser*, on aura fait le tour de sa production musicale.

D'une faconde inépuisable comme son savoir, musicien à ses heures, un peu sorcier, ce Méridional plein de jactance émerveille, étourdit, éblouit ses familiers, tant éditeurs que compositeurs, au point que leur amitié lui restera fidèle aux mauvais jours. En 1555, Nicolas Du Chemin publiera les *Chansons spirituelles de M. A. de Muret mises en musique à quatre parties*, ouvrage attribué à Goudimel, mais qui pourrait bien être de Muret lui-même. Or, à cette époque, le malheureux Marc-Antoine appartiendra au bourreau. Ses débauches, la bizarrerie par trop païenne de ses goûts, lui auront valu une condamnation à mort. Sans doute, il se

1. Publiée en 1552 dans le *Dixiesme livre de Chansons nouvelles à quatre parties*, chez Nicolas Du Chemin.

sera dépêché de passer les Alpes, et l'indulgente Italie ne refusera point un asile à ses trente dernières années. Mais les capitouls de Toulouse se donneront l'atroce plaisir de brûler en effigie sur la place Saint-Georges celui qui fut naguère le compositeur et le commentateur officiel de Ronsard.

N'importe! en 1552, l'étoile de Muret brille encore à son zénith, et la veuve Maurice de La Porte, qui édite les *Amours*, ne céderait à personne le privilège d'accoler la signature de cet humaniste célèbre aux noms déjà glorieux de Ronsard, de Jannequin, de Certon et de Goudimel. Espérant attirer un concours immense de lecteurs, la bonne dame laisse percer ses convoitises dans une préface obséquieuse et babillarde : elle signale aux amateurs que Ronsard a mesuré ses vers sur la lyre et que l'on trouvera, aux dernières pages du livre, une musique sur laquelle chanter *une bonne partie du contenu en iceluy*[1]. Pourvu que cette pratique plaise au lecteur, la veuve de La Porte s'engage à la continuer...

Et Ronsard partage entièrement l'optimisme de son éditeur. Pénétré de ses obligations envers la musique, il se rappelle les remerciements solennels qu'Horace adressait jadis à sa lyre[2], et, pour ne pas être en reste de politesse, il se hâte de dédier ses odes initiales *A son Lut*[3] ou bien *A sa Guiterre*[4]. Mais sa jubilation éclate avec plus de majesté encore à la fin du premier livre des *Odes*, dans l'invocation *A sa Lyre*[5], le plus magnifique hommage qu'un grand poète ait jamais rendu à la musique :

> Heureuse Lyre! honneur de mon enfance!
> Je te sonnay devant tous en la France
> De peu à peu; car, quand premierement
> Je te trouvay, tu sonnois durement,
> Tu n'avois point de cordes qui valussent
> Ne qui respondre aux loix de mon doigt peussent.

Certes, avant Ronsard, Saint-Gelais célébrait déjà le concert des instruments et des voix. Plusieurs de ses bluettes s'in-

1. *Advertissement au lecteur par A. D. L. P.* (la veuve de La Porte).
2. *Ad Lyram*, Horace, *Odes*, I, 32.
3. Ronsard, *Odes retranchées*, II, p. 394-397.
4. *Ibid.* II, p. 386-389.
5. *Ode* XXII du Livre I, éd. Blancheinain, II, p. 127-129.

titulent : *Sur un luth, Sur un petit luth, Sur une guiterre espaignolle rompue et puis faite rabiller par Monseigneur d'Orléans estant malade,* ou bien encore, *Pour la Guiterre, Envoy pour mettre en musique, Leger chapitre pour le luth, à double repos,* etc. Et quel luxe inouï d'inscriptions latines! On en connaît de toutes sortes, « *pour la cithare de Susanne* », « *pour le luth d'Anne Remond* », sans parler d'autres distiques, trop pareils, hélas! à des devises de mirliton.

Mais qu'il y a loin de ces chétifs impromptus aux fastueux panégyriques de Ronsard! Ceux-ci réconfortent le cœur par leur accent ému et presque religieux. Le poète vendômois, certain d'avoir satisfait aux exigences de la musique, fier de pouvoir commander aux plus suaves chanteurs de France, se considère comme l'héritier de Pindare et d'Horace. Et il le dit tout haut à sa patrie :

> Je pillay Thebe et saccageay la Pouille,
> T'enrichissant de leur belle dépouille...

On voit à quel point Ronsard dédaigne les faux dehors d'une modestie affectée. Il néglige leurs simagrées, leurs vaines précautions oratoires. Et l'ode *A sa lyre,* déroulant ses volutes comme une vague mélodieuse, s'achève par ce cri de gratitude et d'amour :

> Par toy je plais, et par toy je suis leu;
> C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu
> Harpeur françois, et quand on le rencontre,
> Qu'avec le doigt par la rue on le monstre...
> Si de mon front les estoilles je passe,
> Certes, mon luth, cela vient de ta grace.

Après une telle apothéose, il peut sembler extraordinaire que le luth de Ronsard ne soit pas allé rejoindre, parmi les constellations célestes, la rayonnante lyre du grand Orphée.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(*A suivre.*)

L'ÉNIGME RIFAINE

« Le général Primo de Rivera est débarqué, le 20 janvier, à Algésiras. Il a été, sur toute sa route, l'objet d'ovations chaleureuses. Les dames de Xérès lui ont remis une adresse d'admiration... »

Heureux dictateur, à qui l'Espagne décerne, à si bon compte, les honneurs du triomphe! Et pourtant, quelles douloureuses étapes l'ont conduit à ce Capitole!

Le 14 octobre 1920, le général Berenguer entrait dans la petite ville de Chechaouen, sise au centre du massif montagneux des Djebala, à 60 kilomètres, environ, au sud de Tetouan.

Ce succès souleva, par toute l'Espagne, un enthousiasme délirant. Le cruel passé fut effacé d'un coup; l'avenir apparut plein de merveilleuses promesses. *El Dia* s'écriait, avec des transports quelque peu excessifs : « Inéluctable conséquence de notre Victoire : après Chechaouen, Tanger!... » *El Debate*, non moins délirant, publiait, sous la signature du commandant d'État-Major Garcia Llorente, ces prophéties dépourvues d'aménité :

> La France ressuscitera... peut-être?... Pour le moment, tout porte à croire qu'elle va retomber en décadence. Un jour prochain, elle va se rencontrer, de nouveau, avec l'Allemagne qui, cette fois, sera aidée par la Russie, alors qu'elle-même ne pourra plus compter sur ses anciens alliés... Et personne ne sera en meilleure posture que nous pour recueillir l'héritage marocain de la France.

Neuf mois plus tard, la gloire de Chechaouen sombrait dans le désastre d'Anoual...

Cette catastrophe, sans exemple dans l'histoire coloniale, anéantissait toute l'œuvre accomplie par l'Espagne depuis 1912. Le corps expéditionnaire du Maroc oriental était détruit. « L'Espagne perdait là, a dit sévèrement M. Rollin, dans le *Bulletin de l'Afrique française*, quelque chose de plus que son argent et ses soldats!... » La Chrétienté voyait son prestige gravement atteint; la France se trouvait brusquement en face d'un péril imprévu : Abd el Kerim.

Si grand que fût cet échec, il paraissait réparable. L'Espagne avait accumulé au Maroc, et sur les côtes qui font face au Maroc, des forces militaires considérables: 150000 hommes, a-t-on dit. Mais il fut tout de suite évident que la partie était perdue. Le pays ne s'intéressait plus à cette décevante et onéreuse conquête; les officiers n'avaient plus foi au succès; les troupes étaient terrifiées par ces Maures insaisissables dont Isabelle la Catholique avait eu la malencontreuse idée de prescrire l'extermination.

La retraite s'imposait donc. Elle fut un nouveau désastre. Un seul chef pouvait la mener à bien : Berenguer. On le mit en prison; et le Dictateur, ne se fiant qu'à lui-même, prit le commandement du repli. Ses bulletins de victoire en contèrent les étapes.

Le 17 novembre, le communiqué rédigé par le contre-amiral Magaz, président intérimaire du Directoire, disait : « Aujourd'hui, les nouvelles sont bonnes. L'évacuation a été un grand succès... »

Et, le lendemain : « Les nouvelles du Maroc sont on ne peut plus satisfaisantes. Les 10 000 hommes qui gardaient le secteur de Chechaouen se trouvent déjà à 10 kilomètres au nord de la ville. Nous n'avons perdu que trois hommes... »

Le 20 novembre, le Dictateur disait à l'envoyé spécial de l'*A. B. C.* : « Vous voyez, tout va très bien... » Il lui exposait, ensuite, son plan de retraite et de fortification dans les enceintes de la nouvelle zone d'où il bloquerait tout le pays rifain... Étonnante interversion des rôles : l'assiégé qui se proclame assiégeant! Il ajoutait : « C'est maintenant que va commencer notre véritable action au Maroc! »

Enfin, le 13 décembre, le jour même où les derniers contingents de Chechaouen pénétraient dans le secteur de Tetouan,

le général Primo de Rivera lançait cette proclamation héroïque :

A l'armée du secteur occidental,

Vous entrez à Tetouan, triomphants! après avoir réalisé les plus difficiles opérations, levé des sièges, assuré l'évacuation de positions éloignées, et vous être repliés par un long défilé dont les côtés étaient dominés par l'ennemi. C'est ce que demandaient, actuellement, l'honneur et la convenance de l'Espagne... Bravo, messieurs les généraux, chefs, officiers, sous-officiers et soldats!

Et voici la triste réalité que nous cachait cette redondance optimiste :

Le 19 novembre, en sortant de Chechaouen, on avait été tout de suite accroché avec une extrême violence. Le général Serrano avait été tué en tentant de rallier ses hommes. Le général Frederico Berenguer, accouru pour le remplacer, avait été blessé. Le chef des « Regulares », le lieutenant-colonel Temprano, avait été tué; les lieutenants-colonels Alvares, Arenas, Losada, étaient blessés. Le 6e bataillon de la Légion étrangère était décimé.

Finalement, l'avant-garde était coupée du gros; l'arrière-garde, commandée par le vaillant lieutenant-colonel Franco, cernée par les Beni-Hassan et les Beni-Ider, était enlisée dans des lacs de boue où les troupes avaient perdu leurs espadrilles et leurs équipements...

« Nous avons perdu trois hommes... » On en perdait plus de mille!

La pluie rendant tout mouvement impossible, il fallut décongestionner en hâte cette région où les Djebala affluaient, et, pour cela, on dut organiser des diversions sanglantes. Le désastre complet put être évité, mais au prix de quels efforts, et après quelles angoisses! Le dernier corps à corps coûta à l'arrière-garde un lieutenant-colonel et 450 hommes. C'est le jour même de ce combat que le Dictateur, passant en revue une partie de ces malheureuses troupes, lançait son apostrophe épique : « Vous entrez à Tetouan, triomphants. »

Ainsi s'achève, après douze ans d'efforts (1912-1924), la désastreuse campagne espagnole. Et maintenant, que va-t-il advenir?

A l'envoyé de l'*A. B. C.*, qui lui posait cette question, le général Primo de Rivera répondit :

« Dans quelques jours nous commencerons à nous employer, libres de la préoccupation que nous occasionnait l'armée de Chechaouen, à établir notre ligne définitive. Ce sera l'affaire de quelques semaines... Cette ligne doit être assez forte pour empêcher, non seulement l'investissement d'une position quelconque, mais aussi la communication des tribus de l'intérieur avec la côte et avec les routes qui conduisent à des points importants, comme Tanger, par exemple... Ce que je me propose est qu'il ne reste pas un fusil au dehors de nos lignes, ni au dedans, j'espère. Notre plan consiste à obliger les Marocains à entretenir de bonnes relations avec l'Espagne, à se soumettre au maghzen de Tetouan, à ne pas troubler l'ordre... Nous allons établir un véritable blocus à l'intérieur, et le pays sera obligé d'accepter le gouvernement chérifien, qui est le seul légitime... *C'est maintenant que va commencer notre véritable action au Maroc...* J'espère que, grâce à ces procédés, nous arriverons rapidement à imposer l'autorité du Khalifat dans toute la zone de notre protectorat, *car personne n'a pensé à l'abandon, ni à ne pas tenir nos engagements.* »

La réalisation de ce programme comblerait nos vœux; la France ne souhaite rien de plus. Mais n'est-ce pas porter un défi au bon sens que prétendre accomplir de suite, avec une poignée d'hommes, sans crédits et au lendemain d'une retraite lamentable, ce que l'on n'a pu faire en quatre ans avec 150 000 hommes, en dépensant 5 millions par jour?

Sur quels moyens providentiels le Dictateur peut-il compter pour imposer l'ordre et faire respecter le Sultan, puisque sa diplomatie n'a pas été moins malencontreuse que sa stratégie?

On rougit pour l'Espagne de l'humiliation qu'Abd el Kerim vient d'infliger à M. de Sostoa, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Directoire. Il l'a obligé à lui rendre les honneurs souverains : il a exigé la triple révérence, la sortie à reculons, etc., pour lui dicter, en fin de compte, des conditions incompatibles avec l'honneur : le

retrait des troupes espagnoles derrière les murs de Ceuta et de Melilla, le versement d'une énorme indemnité de guerre, la remise d'un important matériel (canons, avions, fusils, munitions), sans compter le rachat des prisonniers — dont le nombre serait encore supérieur à mille, en dépit des hécatombes et de la mortalité effroyables — qui devra faire l'objet d'une négociation spéciale.

Vaincu et bafoué, le général Primo de Rivera en est donc réduit à accepter les conditions de son vainqueur, et voici en quels termes la revue *España Economica y Financiera*, soumise à la censure de Tetouan, expose son programme :

> Notre khalifat est vacant. Nous avons devant nous un adversaire qui admire notre civilisation nationale. Il a été l'ami des principales personnalités de notre protectorat et de notre politique. Il dispose de capitaux importants et de tout ce que l'argent procure. Il est facile de comprendre quelle serait notre autorité dans le monde musulman, si nous devenions les protecteurs effectifs de cette République Rifaine qui déjà cherche à obtenir la protection et la sympathie de la Société des Nations...

Qu'est-ce donc que cette République rifaine que l'Espagne consentirait à reconnaître, et qu'est, au juste, Abd el Kerim?

Le Rif, contrairement à ce que l'on paraît croire, n'est que la moindre partie de l'ancienne zone espagnole. Il est à peu près inclus dans le rectangle qui a pour côté la rive méditerranéenne depuis Alhucemas jusqu'à Melilla. C'est une région montagneuse, pauvre, surpeuplée, qui ne saurait se passer pour vivre des marchés espagnols ni des marchés oranais, et qui mourrait de faim si elle ne pouvait exporter chaque année de 30 à 50000 travailleurs en Oranie ou dans notre Protectorat.

Abd el Kerim prétend bien englober dans sa République toutes les tribus des Djebala, en attendant qu'il étende son autorité sur le Maroc tout entier; mais en réalité il ne commande pas plus de 20 000 hommes auxquels peuvent se joindre, les jours de combat, quelques milliers d'aventuriers. C'est à cela que se bornent, à l'heure actuelle, sa République du Rif et son armée.

Mohammed ben Abd el Kerim el Kitab est un Rifain. Son père était cadi de la bourgade d'Ajdir, située sur le littoral

méditerranéen que l'oued Talembadès sépare d'Alhucemas. Il fut, dès l'âge le plus tendre, en contact avec les Espagnols; il apprit leur langue, fut leur collaborateur dans maintes affaires, fit un voyage en Espagne, et séjourna quelques semaines à Malaga. Intelligent, intrigant, énergique, il eût tôt fait de conquérir la confiance des protecteurs du Rif. Il ne lui fallut guère plus de temps pour la trahir, et nous le trouvons, en 1916, dans les géôles de Melilla. Il s'en échappe en se brisant un pied, blessure dont il restera toujours estropié et dont il tire un double avantage : le prestige d'un martyr, et le droit de ne pas prendre part aux combats. Son vieux père, arrêté par représailles, meurt en prison, tandis qu'Abd el Kerim, réfugié dans l'intérieur du pays, commence à prêcher l'insurrection.

Il est l'instigateur de l'affaire d'Anoual; non pas qu'il ait organisé méthodiquement l'attaque, ni prévu l'amplitude de cette agression. Il est lui-même émerveillé de ces succès si facilement obtenus, et dit à l'un de ses confidents que les postes espagnols tombèrent dans ses mains « comme les grains d'un chapelet qui s'égrène... ».

Son astuce et son mérite furent d'avoir mis en sûreté le formidable butin de guerre pris aux Espagnols. Il est le maître des armes, des munitions, de l'argent et des prisonniers.

Dès lors, il se proclame « émir », il constitue avec des hommes de sa tribu qui lui sont tout dévoués, une troupe permanente; puis, développant ses opérations, il pénètre sur le territoire des Djebala et chasse les Espagnols de la région de Chechaouen.

Il semble, à voir les étapes de cette ascension triomphale, que le vainqueur d'Anoual et de Chechaouen soit maintenant le Maître de l'Heure, et que sa République du Rif puisse devenir le foyer d'une grande insurrection, et, pour parler comme les panislamistes, « le berceau africain de l'indépendance musulmane ». Nous n'en sommes pas encore là, grâce à Dieu! Il manque à Abd el Kerim, pour être un conquérant, le plus indispensable des prestiges, le prestige religieux. Il n'est qu'un chef de guerre heureux. Son pouvoir est précaire et reste fonction de ses succès. Tant qu'il sera riche, il sera puissant. Mais la zone de ses opérations est trop petite pour qu'il y puisse demeurer inactif. Il faut qu'il en sorte pour user

l'exubérance de ses fougueux compagnons, pour renouveler ses approvisionnements qui s'épuisent vite. Il n'y a d'équilibre pour lui que dans le mouvement, de salut que dans l'action. Sédentaires, ses troupes pillent le pays, pressurent les tribus, font exécrer leur chef. Déjà les Rifains protestent contre sa harka, dont la brutalité fait regretter l'occupation espagnole. Et voici que les Djebala, ces adversaires séculaires des Rifains, qui supportaient de mauvaise grâce l'intrusion de ces Chleuhs ignorants et grossiers qu'ils méprisent, se reprennent. Ils attaquent les contingents rifains attardés à la poursuite des arrière-gardes espagnoles.

On dit, pourtant, que leur chef, Raïssouli, aurait fait sa soumission entre les mains de son jeune rival, Abd el Kerim. Si cette nouvelle est confirmée, elle mettra le comble à la défaite des Espagnols auxquels cette défection enlèverait leur dernier allié. La zone internationale de Tanger, le chemin de fer de Tanger à Fès, la région atlantique de la zone espagnole, avec les villes d'Arzila, de Larache et de Ksar el Kebir, se trouverait découverte et menacée. Mais le chef rifain serait bien naïf s'il se fiait à la sincérité du vieux chérif Raïssouli, dont la mauvaise foi est légendaire, et qui, depuis douze ans, a servi et trahi, alternativement, Silvestre, Jordana, Berenguer et Primo de Rivera. La sainteté de ses origines fait sa force, et lui assure l'immunité. Il a, précisément, ce prestige religieux qui manque à Abd el Kerim : il est chérif, descendant du saint le plus vénéré des Djebala, Mouley Abd es Selam. Les chefs politiques — tel le fameux Rogui, que le sultan Mouley el Hafid fit jeter à ses lions —, sont passés; les chefs de guerre — tel notre adversaire Abd el Malek — ont disparu sans laisser de partisans; Raïssouli, redouté des uns, méprisé des autres, paraît être immuable. Il eût été un admirable instrument entre les mains d'un Lyautey.

Abd el Kerim a d'autres ennemis dans sa région, qui sont nos alliés, et que nous opposons naturellement à l'entreprenant émir. Ce sont, d'abord, les chérifs d'Ouezzan, nos très anciens et fidèles protégés, chefs de deux importantes confréries religieuses qui ont des zaouias et des fidèles dans le Maroc entier. Ce sont encore les chérifs Derkaoua, qui, tout récemment, nous donnèrent la preuve de leur loyalisme en conte-

nant l'importante tribu des Beni-Zeroual qui borde notre frontière du nord.

Abd el Kerim, chef de guerre victorieux des armées espagnoles, n'a pas encore la silhouette héroïque des grands conquérants fondateurs des dynasties Almoravides, Almohades, Beni-Merin ou Saadienne. Il ne se campe pas en apôtre de la foi islamique, en réformateur des mœurs, en héros de l'indépendance musulmane. Mais, s'il n'y songe pas encore, d'autres y pensent pour lui. Chaque jour, son courrier lui apporte des messages enflammés, des félicitations, des vœux. De Turquie, d'Égypte, de Tunisie, de l'Inde, on l'exhorte à libérer l'Islam du joug de la Chrétienté. A ces acclamations de ses coreligionnaires se joignent les conseils de Moscou et des communistes français qui, par la voix de MM. Doriot, Lurion et Treint, l'incitent à se retourner contre la France.

Pour l'instant, tout absorbé par la retraite espagnole, il répudie ces vastes pensées et déclare aux journalistes européens, auxquels il fait bon accueil et copieuses confidences, qu'il ne songe qu'à reprendre Tetouan; plus tard il orientera son action et bâtira sa République.

Mais, déjà, profitant de l'occasion que cette menace leur fournit, certaines puissances simulent un grand émoi. L'Italie ouvre le feu. L'*Agence Radio* télégraphie, le 16 décembre, de Milan :

La Question du Maroc préoccupe vivement l'opinion politique italienne qui y voit une occasion de revenir sur l'accord de Tanger conclu, en dehors de l'Italie, par la France, l'Angleterre et l'Espagne. On réclame, ici, certaines modifications de l'accord, et l'on croit que l'Angleterre ne répugnerait pas à y consentir... Une nouvelle politique méditerranéenne s'ébauche, politique de coopération. On pense ici que l'Italie peut et doit y jouer son rôle.

La Epoca du 20 décembre précise les « modifications » que l'on songe à introduire dans la politique méditerranéenne : elle suppose que la France profitera des circonstances pour mettre la main sur la zone abandonnée par l'Espagne, et déclare : « Si la France s'emparait de tout le Maroc, elle devrait, en compensation, donner à l'Italie *au moins* la Tunisie. »

En Angleterre, le parti libéral et son chef, M. Lloyd George,

ont fait faire à la Chambre des Communes, le 19 décembre, par le lieutenant-colonel Kenworthy, la déclaration suivante : « Il est évident qu'il faudra réunir une importante conférence interalliée, en raison des changements apportés à la situation par la révolte pleine de succès des tribus et par l'évacuation de l'intérieur par les troupes espagnoles. Ce serait pour le gouvernement britannique de bonne politique d'insister pour que l'Italie, notre bonne amie, fût invitée à une semblable conférence sur des affaires où elle a des intérêts sérieux... » M. Austen Chamberlain a répondu à ces sollicitations par de prudentes paroles : « Des troubles comme ceux qui ont surgi dans la zone espagnole du Maroc ne peuvent passer inaperçus des autres nations européennes. Cela ne veut pas dire qu'en la circonstance nous demandions à intervenir, ni que nous en ayons le droit; mais cela signifie que ces affaires nous intéressent... »

Nous voici donc dûment prévenus : si l'Espagne, manquant aux engagements qu'elle a pris, abandonne sa zone au pouvoir d'Abd el Kerim, la Question Marocaine est rouverte, et cela, en dépit des accords conclus qui stipulent, *sans aucune restriction*, la liberté d'action de la France au Maroc en échange du désintéressement qu'elle promet et qu'elle a manifesté dans les affaires de l'Égypte et de la Tripolitaine.

Nous avons essayé de préciser les différents éléments du problème rifain. Il faut conclure.

Bien des gens, dont l'avis fait autorité, vont répétant que la défaillance espagnole nous met en face d'un redoutable dilemme :

Ou bien, nous assisterons passivement à l'organisation de la République du Rif par Abd el Kerim triomphant, — et nous laisserons ainsi s'amasser sur notre front nord une grave menace, que pourrait aggraver encore une intervention anglo-italienne remettant en cause le statut du Maroc;

Ou bien fidèles aux engagements que nous avons pris, nous aiderons notre protégé, le Sultan, à rétablir l'ordre dans son Empire, — et nous courrons le risque absurde d'être obligés de soumettre les Rifains et les Djebala.

L'horizon ne nous paraît pas aussi menaçant. Le problème,

dégagé de toutes les complications politiques ou sentimentales qui l'obscurcissent, semble comporter une solution plus logique, plus simple, plus économique.

Ce problème se pose ainsi :

Un adversaire *commun*, Abd el Kerim, opère entre les forces militaires françaises et espagnoles séparées par une région montagneuse de cent kilomètres de largeur environ. Il s'efforce — selon les meilleurs principes de la tactique napoléonienne — de battre séparément ses deux adversaires, et, pour cela, il endort les Français par de rassurantes protestations, tandis qu'il écrase les Espagnols et les refoule vers la mer.

Le bon sens le plus élémentaire commande aux deux nations menacées de lier et de coordonner leurs opérations. Devant un péril commun, l'unité de commandement s'impose. Le général Berenguer l'avait bien compris quand il vint à Rabat, en 1918, exposer au maréchal Lyautey son plan de campagne, et lui demander de synchroniser les opérations qui devaient amener les troupes espagnoles et les troupes françaises à border la frontière commune. Et le maréchal Lyautey, abondant dans ce projet, avait tout de suite répondu : « J'irai planter ma tente à côté de la vôtre ! »

Comment, pourquoi, cette entente si opportune, si efficace, ne s'est-elle pas prolongée?... Ceci est une autre histoire, que nous n'aborderons point aujourd'hui. Mais il n'est pas trop tard pour aviser, puisque les Espagnols déclarent ne pas évacuer le Maroc. Le premier effet d'une entente franco-espagnole devrait être le blocus de la zone qui vient d'être abandonnée. Ce blocus existe déjà, théoriquement, sur tout le front de terre. Il suffirait, pour qu'il devînt effectif, que l'on voulût sincèrement et énergiquement mettre fin à la scandaleuse contrebande d'armes et de munitions qui ravitaille les dissidents. Privés de cartouches, exclus de nos marchés, entravés dans leurs migrations agricoles, les Rifains et les Djebala mourraient d'inanition.

Plus de communications avec les panislamistes enthousiastes, plus de relations avec les communistes de Paris et de Moscou, plus de subsides allemands, plus de cartouches espagnoles, et l'insurrection marocaine, réduite à végéter en vase

clos, serait vite étouffée. Que faut-il pour cela? Une entente entre la France et l'Espagne.

Cette entente, si nécessaire à la prompte solution de nos difficultés marocaines, semble porter ombrage à d'autres nations. Nous avons vu que l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, nous sollicitaient en sens contraire. On dirait, en vérité, que la cohésion des États de l'Europe trouble le sommeil de certaines puissances.

La situation géographique de la France et de l'Espagne, en Europe et en Afrique, fait ces deux nations doublement voisines. Elles ont deux frontières, par-dessus lesquelles s'échangent bien des intérêts, bien des sympathies. Vont-elles se tourner éternellement le dos? Ne discerneront-elles pas à qui profite leur désaccord? Ce Maroc qui nous sépare ne peut-il pas devenir un trait d'union?

Les circonstances actuelles nous offrent une occasion de poser ces questions et de prouver la loyauté de notre politique marocaine si souvent travestie. Quelle admirable tâche pour notre diplomatie!...

Mais de telles négociations exigent une sérénité, une continuité, que la Carrière ne connaît plus. Notre ambassade à Madrid a vu passer, durant ces huit dernières années, sept ambassadeurs : MM. Geoffray, Thierry, Alapetite, le comte de Sainte-Aulaire, de France, le vicomte de Fontenay, le comte de Peretti Della Rocca. Nous ne saurions nous offusquer de ce que le roi Alphonse XIII ait très discrètement souligné, dans la réponse qu'il fit au discours de notre nouvel ambassadeur, ce que cette ronde diplomatique avait de déconcertant et même d'inconvenant.

Et, contraste édifiant, tandis que la politique extérieure de la France, devenue le petit jeu de ses éphémères ministres, l'entraîne vers des destinées incertaines, l'Angleterre, en dépit de ses aventures ministérielles, de ses difficultés coloniales, poursuit obstinément ses immuables et flegmatiques traditions.

MARQUIS DE SEGONZAC

L'AGONIE DU FRANÇAIS EN LOUISIANE

Il y a soixante-quinze ou cent ans, il était dans l'Amérique du Nord deux régions où des descendants d'immigrés français maintenaient leur langue, avec ténacité, certes, mais sans grande peine, car ils formaient masse, et tenaient la terre, donc la richesse : au nord le Canada, colonie anglaise; au sud la Louisiane, jeune État américain taillé dans l'immense territoire vendu en 1803 par Bonaparte, Premier Consul.

De population plus clairsemée, la Louisiane subit, il est vrai, dès le début du siècle une immigration « yankee » ou virginienne, et il se constitua de bonne heure une très entreprenante, très ambitieuse minorité à côté de la majorité française. Mais les campagnes demeuraient foncièrement françaises en Louisiane méridionale. Descendants de colons venus de France de gré ou de force au XVIIIe siècle, ou petits-fils de ces Acadiens dont on connaît la belle et lamentable odyssée, ces paysans ou planteurs — Landrys, et Thibodaux, et Leblancs — ne parlaient que leur patois français, connu des Américains sous le nom de « Cadian French ». Leurs nombreux enfants ne jargonnaient qu'en créole. Les esclaves même qui cultivaient pour leurs maîtres la canne à sucre, le maïs et le riz eussent été bien empêchés de s'exprimer en une autre langue. Ils se contentaient d'adapter quelque peu les sons et la syntaxe du parler acadien à leur mesure d'Africains, et

de lui prêter des intonations tristes ou comiques, mais toujours douces et chantantes, d'un charme exotique très particulier.

A la Nouvelle-Orléans, le français régnait encore en maître. Les journaux s'imprimaient en français, notamment la fameuse *Abeille*, qui commençait une longue et belle carrière. Tout le monde ou presque parlait français, du planteur opulent retiré à la ville après avoir vendu sa propriété, au dernier palefrenier de couleur.

Résolument, quelques jeunes hommes d'affaires américains, venus du nord et heureux dans leur commerce, cherchaient à s'insinuer dans la « société » polie et raffinée. Mais non pas avant d'avoir appris le français. Quelques idylles s'esquissaient entre ces fougueux envahisseurs et de jolies Créoles. De loin en loin, un mariage en résultait. Mais, de ce jour, e conquérant était définitivement conquis. Une pente naturelle l'amenait à adopter la langue et les habitudes de sa femme, du milieu nouveau dans lequel il pénétrait. Leurs enfants ne comprenaient, ne parlaient que le français. Bref, la masse française était assez compacte pour assimiler des « étrangers » pensylvaniens ou new-yorkais aussi facilement que Paris assimile le Suisse ou le Luxembourgeois qui, y travaillant, finit par s'y marier.

Cette société riche et cultivée avait son Opéra français. Des troupes complètes venaient de Paris, d'Italie, se faire applaudir à la Nouvelle-Orléans, et l'on donnait, tout comme à Paris, la *Juive* et la *Fille du Régiment*, la *Muette de Portici* et les *Huguenots*.

Il y avait plusieurs librairies françaises. Et les libraires n'attendaient pas qu'on leur commandât les livres pour les faire venir, ce qui eût pris cinq mois : assurés de vendre les nouveautés, ils se faisaient expédier de confiance, sitôt parus, les *Iambes* de Barbier et les *Guêpes* d'Alphonse Karr, les *Poésies complètes* de Sainte-Beuve et le curieux *Diable à Paris*, ce pot-pourri littéraire illustré par Gavarni et d'autres, où Musset fit paraître *Mimi Pinson* en 1845, et Balzac la *Philosophie de la Vie conjugale à Paris*. A vendre des livres français et des revues françaises : *Revue des Deux Mondes*, *Revue de Paris*, messieurs les libraires faisaient même des

bénéfices suffisants pour qu'il arrivât à l'un d'eux de se retirer des affaires, fortune faite.

Il y avait des éditeurs orléanais, des auteurs louisianais, des poètes louisianais (blancs et noirs); le romantisme florissait, et Chateaubriand trouvait, dans sa propre langue, de féconds imitateurs auxquels leur nationalité américaine fraîchement acquise n'ôtait nullement le goût de l'exotisme américain, à la française, ni le souci de bien écrire.

Les magasins ne vendaient, comme article de luxe, que l'article français, et les joailliers se seraient crus perdus de réputation s'ils avaient proposé aux pourvoyeurs de la Reine du Carnaval d'autres bijoux que ceux qu'ils tenaient de Paris.

Paris encore était l'école assignée par les parents aisés à leurs fils, qui n'y montraient aucune répugnance, les bons fils!

Quant aux jeunes filles, confiées aux Ursulines locales, elles apprenaient au couvent, en français, outre les bonnes manières et la modestie du regard, les subtilités de l'analyse logique et de l'analyse grammaticale, qui régnaient. L'histoire que l'on connaissait, c'était l'histoire de France, et, entre les littératures, la française seule valait.

Bref, n'eût été la chaleur torride et moite des étés louisianais, n'eussent été les plantations de canne à sucre qui ceinturaient la ville, et les bananiers qui dressaient leurs grandes palmes indolentes au fond des cours, et l'architecture insolite des maisons à beaux balcons ouvragés, et la présence rieuse des esclaves noirs, on aurait pu se croire quelque part en France.

***

Soixante-quinze, cent années se sont écoulées depuis. Trois générations de plus emplissent les cimetières du Nouveau Monde. A l'extrémité septentrionale de l'Amérique, le Canada français parle français plus que jamais. La population canadienne française a beaucoup plus que doublé, sans aucun apport de France. Elle déborde ses limites de jadis. La province d'Ontario, naguère exclusivement anglaise, voit ses frontières grignotées par des colons canadiens français. L'État américain de Vermont devient presque canadien fran

çais dans sa partie limitrophe. La presse française montréalaise est une puissance. On prêche en français dans les églises. Les Universités françaises se développent visiblement. Signe nouveau, la grande Université Mc Gill à Montréal, de langue anglaise, vient d'organiser, pendant la saison d'été, une « Maison Française » où, sans cesse plus nombreux, des Canadiens anglais, maîtres de français, viennent y améliorer le mécanisme de leur français parlé et écrit. Ces baromètres de toute culture qui vit, s'affirme et meurt, les librairies des villes, connaissent des jours de prospérité grandissante... Bref, tout le prouve, le français se maintient admirablement au Canada.

Que le tableau est différent en Louisiane!

Première constatation : il n'existe plus un seul journal français.

Jusque tout récemment l'*Abeille*, presque centenaire, vivotait encore. Mais quelle *Abeille* déchue! Le puissant journal du matin, le *Times-Picayune*, par je ne sais quel attachement sentimental à une si vieille institution, l'avait adoptée, comme on adopte un invalide, lui avait prêté ses rotatives, et continuait à l'imprimer une fois par semaine. Triste lecture que celle de cette pauvre feuille, qui comptait à peine trois cents abonnés, et ne savait plus leur offrir que quatre pages d'anecdotes, de bons mots, et de nouvelles en six lignes, avec un feuilleton, — le tout provenant de coupures pratiquées sans façon, et pas toujours très intelligemment, ni très intelligiblement, dans l'*Illustration*, le *Matin* ou l'*Almanach Vermot*.

En novembre 1923, les administrateurs du *Times-Picayune* se déclarèrent las de dépenser quelques milliers de dollars pour publier un organe que personne ne lisait plus. Le 1er décembre 1923 l'*Abeille* cessa donc de paraître. On avait fait une dernière tentative pour la sauver, et cherché dans cette intention quelque argent. On le cherche encore. Ou plutôt on a cessé de le chercher. Car les morts sont bien morts.

L'Opéra français, qui connut encore des jours brillants au début de ce siècle, et qui avait tant contribué au maintien de la couleur française et de la langue française à la Nouvelle-

Orléans, l'Opéra français n'existe plus que comme souvenir et comme regret. Le beau théâtre où se donnaient les représentations a brûlé en décembre 1919. Il avait par malheur été assuré pour une somme insuffisante. Les dollars qui eussent permis de le réédifier n'ont pas été trouvés. On ne les trouvera sans doute jamais.

Les Créoles de jadis étaient réputés pour leur goût passionné du théâtre. Afin de voir une comédie en renom bien interprétée, ils affrontaient sans maugréer les boues de l'hiver, — ces boues orléanaises éminentes entre toutes les boues du monde (si l'on en croit les descriptions des vieux qui connurent un âge sans asphalte, et des rues au niveau précis des marécages environnants). Ils avaient leurs propres troupes locales, qui jouaient tout le répertoire français, de Molière à Marivaux, et de Racine à Augier.

Il n'y a plus, maintenant, de théâtre français à la Nouvelle-Orléans. Cette année même le *Little Theater of the Vieux-Carré*, entreprise mondaine qui s'est donné pour but de développer le goût dramatique de la communauté, et donne chaque année, dans sa propre maison, six ou huit séries de représentations, le *Little Theater* a fait un effort pathétique pour organiser au moins une série de représentations françaises. Il était question de commencer par *la Joie fait peur*. La tentative a tragi-comiquement échoué. On a bien trouvé des actrices. Mais il fallait un homme ou deux qui consentissent à apprendre un rôle, à le répéter et à le jouer. Ils se sont si bien cachés qu'aucune des organisatrices ne les a su découvrir.

Il y a un siècle, il existait un quartier français, nettement séparé du quartier américain. Le « Vieux Carré » abritait des restaurants français, des épiciers français, des marchands de bric-à-brac français. L'avenue de l'Esplanade, la rue Rempart, l'avenue des Ursulines formaient un beau quartier de maisons d'habitation françaises, ravitaillées par un marché français.

Or, depuis une vingtaine d'années, les Créoles de l'avenue de l'Esplanade et des rues avoisinantes vendent leurs maisons les uns après les autres, pour céder la place à des Italiens et gagner le quartier américain. Quant à des noms français, fouillez bien des yeux les devantures de magasins le long de

la rue Royale ou de la rue de Chartres. Vous y lirez sans peine *Napolitano Brothers, Arno Brothers, Carevich, Hochfelder, Mintz-Hurwitz, Feldman, Weinstein, Welsch Bros.* Mais il vous faudra faire un effort, et beaucoup de pas, avant de découvrir un timide *Randon* ou un discret *Legendre.*

Pour juger du caractère français du « marché français », il n'est que d'ouvrir, à la page 28, le dernier Annuaire du téléphone classé par professions. Voici, d'après ce moderne chartrier, les noms des fruitiers qui ont un comptoir de légumes :

Alberti L. R. . . .	French Mkt.	Imbrigulia E. . .	French Mkt.
Clesi F	French Mkt.	Lala J. et Co . . .	French Mkt.
Giallanza V. . . .	French Mkt.	Palmeri P	French Mkt.
Guercio R. et Co.	French Mkt.	Etc.	

La vérité est, on l'a deviné, que le quartier français, le « pittoresque » quartier français, est devenu un assez peu pittoresque quartier italo-judéo-américain, voire que les restaurants italiens font une sérieuse concurrence aux vieux restaurants français réputés, comme Galatoire et Antoine, et que les Créoles, n'aimant guère leurs frères latins qu'ils appellent irrespectueusement des « waps », leur abandonnent la place et se dispersent aux quatre coins de l'immense quartier américain, où ils se laissent rapidement absorber.

Dans les tramways, sur le trottoir, il arrive encore que l'on entende parler français. N'ai-je pas surpris l'autre jour, près de Lee Circle, deux braves gens discutant en français, le plus sérieusement du monde, les chances qu'a Paris de devenir port de mer?... Mais c'étaient des adultes. Il ne m'a point été donné, en un an de séjour, d'ouïr deux enfants parler français dans la rue. Cela se comprend, et il ne pourrait en être autrement. Les Créoles sont maintenant une toute petite minorité, un vingtième, dans l'immense cité de quatre cent mille habitants. Ils sont isolés les uns des autres. Une jeune fille d'ascendance française qui se marie épouse presque fatalement un Américain qui ne sait pas un mot de français. Mais elle sait l'anglais. Ils parlent donc anglais entre eux. Allez dans ces conditions faire parler français aux enfants! Autant essayer de faire baragouiner l'anglais aux gamins de la rue Mouffetard!

Et puis il n'y a plus d'école où l'enseignement se donne en français. Depuis la guerre, la loi interdit l'école en langue étrangère. Elle fut surtout dirigée contre l'école allemande. Mais la française n'en pâtit pas moins.

A l'Université, nous trouverons confirmées toutes nos constatations. La Nouvelle-Orléans possède une bonne université, qui a ses trois ou quatre mille étudiants blancs. Sa faculté de médecine est une des toutes premières aux États-Unis. Sa faculté des sciences est honorablement cotée. Mais le département du français y est presque insignifiant. Cinq ou six « gradués », d'ailleurs bons, y suivent un cours avancé. Quant aux *undergraduates*, il en est une centaine qui fréquentent des cours de français. Sur cette centaine, trois ou quatre parlent assez couramment un français désuet, fautif, qu'ils tiennent de leur mère ou de leur grand'mère (car ce sont les femmes, toujours, qui se font les conservatrices des langues menacées), mais qu'ils écrivent affreusement mal; trois ou quatre autres sont assez forts pour aborder Ronsard, Malherbe et Racine.

Bref, il n'est aucunement exagéré de dire que les études françaises sont plus faibles à Tulane University (du fait des étudiants, mais non des maîtres) que dans la moyenne des autres universités américaines d'égale importance.

Mais trêve à notre énumération de symptômes de déchéance. En faut-il plus pour vous faire avouer, que vous le vouliez ou non, que le français est à peu près moribond à la Nouvelle-Orléans?

En basse Louisiane, cette décadence est peut-être un peu plus lente. Il y a encore, vers Breaux Bridge, dans le pays arrosé par le Tèche, et immortalisé par Évangéline, des colonies acadiennes suffisamment homogènes pour conserver assez bien, avec leurs traditions domestiques, la langue maternelle. Les enfants y sont nombreux. Mais tous les observateurs s'accordent à reconnaître que ces derniers éprouvent une répugnance croissante à parler acadien. Ils savent maintenant — les déplacements en automobile, l'école le leur ont appris — que la langue du pays, que la langue des villes et des riches est l'anglais. Ils ont honte de leur français, ils détestent qu'on

sache qu'ils le parlent; ils rougissent même, quand un camarade de langue anglaise les surprend à le faire.

Si les jeunes considèrent que leur français familial est un patois inférieur à l'usage des « terreux », si par contre ils mettent tout leur zèle à apprendre l'anglais à l'école, on conçoit que, là aussi, la disparition presque totale de notre langue n'est qu'une question d'années...

***

Telle est à peu près la situation linguistique en Louisiane et à la Nouvelle-Orléans en particulier. Elle n'est ni triste ni gaie, ni glorieuse ni ignominieuse. Elle *est*, rien de plus et rien de moins. Il serait absurde d'articuler des griefs, car personne n'est à blâmer, et le prestige de notre langue aux États-Unis n'est aucunement compromis. La conservation ou la disparition d'une langue dans une région donnée — on ne saura jamais assez explicitement le répéter — est un phénomène *naturel*, résultant de circonstances extérieures aux individus ou même aux groupes, déterminé par des agents économiques ou politiques au moins autant que par la volonté consciente de la collectivité. Quand deux langues s'affrontent, et que l'une cède du terrain à l'autre, cela ne veut aucunement dire que les « vaincus » soient moins attachés à leur langue que les « vainqueurs ». Il serait ridicule de supposer que les descendants d'Acadiens, attirés en Louisiane précisément parce qu'ils savaient y devoir trouver, sur une terre française, des compatriotes français, aient eu un moindre culte de la langue maternelle que les Canadiens demeurés au Canada. Les circonstances se sont prêtées au maintien de la langue française au Canada; elles ne s'y sont pas prêtées en Louisiane, voilà tout.

Et ce sont justement ces circonstances défavorables, la formidable pression exercée par elles sur les Louisianais, que nous voudrions sommairement analyser.

Tout d'abord, il est bon de rappeler qu'après la mainmise américaine, les Créoles ont été très vite mis en minorité, et que la disproportion des forces n'est allée qu'en s'accusant au cours des années.

Sans doute en 1809 ont débarqué à la Nouvelle-Orléans plusieurs milliers de réfugiés français naguère établis à Saint-Domingue. Chassés de la grande île par l'insurrection noire, ils avaient fui à Cuba, d'où ils ne tardèrent pas à être expulsés, lorsque les hostilités éclatèrent entre la France napoléonienne et l'Espagne. La Nouvelle-Orléans leur fut très accueillante. C'étaient des familles de planteurs, accompagnées de leurs esclaves. Elles se fixèrent pour la plupart dans la ville et furent d'un sérieux appoint dans la lutte contre le pacifique envahisseur septentrional.

Sans doute aussi quelques milliers d'immigrés français débarquèrent dans la ville au cours du XIXe siècle. Mais rares furent ceux qui se mêlèrent aux Créoles. C'étaient surtout des humbles : garçons de café, jardiniers, bouchers, avec qui les Créoles ne frayaient point, car ils les considéraient comme de classe inférieure à la leur. Entre « colonie française » et Créoles, il ne pouvait guère y avoir qu'indifférence ou défiance.

On peut donc dire, en somme, que les Créoles ne se sont enrichis d'aucun sang français nouveau pendant les cent dernières années.

En face de cette minorité créole livrée à elle-même, dont le nombre n'augmenta guère, et qui ne dut jamais dépasser une vingtaine de mille, il y eut d'abord vingt mille, puis cinquante mille, puis deux cent mille immigrés ou fils d'immigrés, américains surtout, mais aussi, vers la fin du siècle dernier, allemands et italiens, tous entreprenants, tous désireux de réussir. L'argent resta d'abord entre les mains des Créoles. Mais ceux-ci se contentèrent trop de l'exploitation des richesses acquises. En bons Français, ils aimèrent surtout jouir de la vie et vivre de leurs rentes, à moins qu'ils n'aidassent les autres à vivre des leurs en se faisant notaires (cette profession est longtemps restée exclusivement entre les mains des Français).

Or petit à petit, dans un pays riche comme la Louisiane, il fallut bien qu'il se créât des valeurs nouvelles. La batellerie se développa prodigieusement sur le Mississipi : elle fut américaine. Des chemins de fer se construisirent : ils furent américains. Des raffineries de sucre, de grands magasins

s'élevèrent : ils furent américains. Tout le gros commerce finit par passer entre les mains des nouveaux arrivés. La guerre de Sécession acheva de ruiner les Créoles. Maintenant, à la Nouvelle-Orléans, toute la richesse est concentrée entre des mains américaines, juives ou italiennes.

L'École et l'Église travaillèrent pour le maintien de la langue française tant que l'enseignement se donna en français dans les écoles privées, tant que le catéchisme se récita en français, tant que les sermons furent prononcés en français. Il fut un temps, qui n'est pas encore très éloigné, où la majorité des prêtres étaient des missionnaires venus de France. Du jour où le régime des missions françaises fit place à une hiérarchie ecclésiastique américaine, du jour surtout où les prêtres de paroisse relevèrent directement de l'archevêque, non plus français, mais irlandais, de la Nouvelle-Orléans, l'américanisation fit des pas rapides.

Maintenant le catéchisme ne s'apprend plus qu'en anglais. Ce n'est plus de France que viennent les prédicateurs lors des grandes retraites annuelles. Bref, les Créoles sont restés très fervents catholiques, mais leurs confesseurs sont irlandais et leur religion leur est expliquée en anglais. Ils sont plusieurs à le regretter. Mais qu'y faire? Leur sort n'est que celui des trop petites minorités, dont les préférences sentimentales sont fatalement sacrifiées.

On ne saurait sans doute assez dire combien la disparition du clergé et des offices français a contribué à accélérer la disparition inéluctable du français en Louisiane. Le maintien de cette même langue au Canada n'est-il pas dû pour une bonne part au maintien et à l'autorité d'un clergé catholique français admirablement discipliné, qui ne perdit jamais tout à fait le contact avec la France catholique?

Jusqu'à quel point le climat souvent déprimant des terres marécageuses riveraines du bas Mississipi a pu être responsable de l'affaiblissement marqué de la culture littéraire et artistique parmi les Créoles, il est difficile de l'évaluer. Mais cet affaiblissement ne saurait être mis en doute. Et il est loisible de lui imputer, pour une part, le fléchissement de la défense française vers le milieu du siècle dernier. Il est évi-

dent, à tout le moins, que si, dans la seconde moitié de ce siècle, les créoles avaient su attacher plus de prix aux valeurs culturelles, s'ils avaient lu davantage de français, s'ils avaient conservé quelque inclination à suivre le mouvement des idées en France, qui était alors d'une exceptionnelle richesse, l'usage de la langue française fût plus facilement demeuré enraciné parmi l'élite de la colonie.

On a soutenu que la décadence intellectuelle de la race française en Louisiane est partiellement imputable à l'ambiance américaine, qui s'est faite de plus en plus tyrannique au fur et à mesure que grandissait le nombre des immigrés venus du nord. Il se peut. Car il va sans dire que les préoccupations intellectuelles de ces quêteurs de fortune étaient assez minces, pendant la période de Reconstruction, ou même au lendemain de l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis.

Il est plus certain que la guerre de Sécession, qui dispersa les familles, détruisit les maisons ancestrales, avec leur mobilier, leurs souvenirs et leurs livres de France, ruina des hommes et des femmes de goûts raffinés, et les contraignit à de sordides gagne-pain, — que cette guerre atroce, et les presque plus atroces années qui la suivirent, n'ont pas été étrangères à cette régression.

Quelles qu'en soient les causes, elle est frappante et douloureuse. Vers 1845 encore, il y avait plusieurs librairies françaises, nous l'avons vu, et la bibliothèque française de Tulane, héritière de quelques collections de livres qui remontent à ces années, est la preuve vivante que l'on achetait et lisait alors les œuvres complètes de Voltaire, les encyclopédistes, les ouvrages historiques de Thiers et de Michelet, de J. de Maistre et de Montalembert. Les substantielles reliures de l'époque attestent qu'on aimait ces livres, puisqu'on les habillait de façon à les faire durer et les pouvoir relire.

Depuis longtemps, les Créoles n'achètent plus guère de livres français. Une seule librairie, assez mesquine, la librairie Rémond, suffit à les ravitailler. Plusieurs familles, il est vrai, font venir quelques livres directement de Paris. Quelques autres livres, achetés en France par des touristes créoles, sont emmenés comme lecture de bord, passent l'océan avec leurs propriétaires, et viennent agrémenter les rayons de leur biblio-

thèque. Mais il ne faut pas se le dissimuler : la curiosité des choses de la littérature française demeure l'apanage de quelques professeurs de français créoles, remarquablement doués et cérébralement actifs, de quelques Orléanais d'ancienne ascendance et d'ancienne culture... anglaises, et (surtout peut être...) de quelques familles juives.

Quant aux toiles de Manet, de Renoir, de Monet et de Degas qui sont à la Nouvelle-Orléans, n'allez pas croire que des Créoles les possèdent. Elles sont la propriété d'un descendant de planteurs anglais, qui a infiniment de goût, mais regrette de ne pas savoir le français.

Il y a bien à la Nouvelle-Orléans une colonie française, fortement réduite par la guerre récente. Mais les quelque cinq ou six cents familles qui la constituent sont, on le devine, presque toutes dépourvues de besoins intellectuels.

Il faudrait, croyons-nous, beaucoup d'imagination et d'aveuglement pour ne pas reconnaître exact le bilan des « profits et pertes » linguistiques en Louisiane que nous nous sommes efforcé de dresser, et dont nul ne sera surpris s'il réfléchit aux causes historiques et économiques profondes qui l'ont déterminé, et que nous venons de mentionner.

***

Est-ce à dire toutefois, parce que l'anglais triomphe sur toute la ligne, que le français ne puisse pas, moyennant quelques efforts, tenir une place privilégiée dans la culture louisianaise qui se façonne progressivement?

Ce serait, sans doute, pousser trop loin le scepticisme. Il se peut au contraire que le français, si mal en point qu'il soit, ne meure jamais tout à fait en Louisiane, parce que quelques-uns s'y seront opposés.

En fait, parmi les huit ou dix sociétés ou mutualités franco-louisianaises de la Nouvelle-Orléans il en est une ou deux, notamment la plus ancienne de toutes, l'*Athénée Louisianais*, qui, ayant les moyens de réagir, s'y efforcent.

S'apercevant que, s'il continue à prétendre recruter ses membres uniquement parmi les Créoles, il s'éteindra bientôt de douce mort — puisque les vieux meurent les uns après les

autres, et que les jeunes ont cessé de s'intéresser au français, — l'*Athénée* commence sagement à accueillir les Américains ou les Juifs qui lisent le français et aiment à assister à des conférences françaises.

Par ailleurs, l'Université Tulane, sous l'énergique impulsion d'un président aux larges vues d'avenir, le Dr A. B. Dinwiddie, se rend de mieux en mieux compte du rôle qu'elle aurait pu jouer, qu'elle peut encore jouer dans le relèvement du français. Depuis 1923, au lieu de confier la direction du département du français à un de ces Français d'occasion que le hasard de l'immigration a faits professeurs, comme il les aurait pu faire marchands de meubles ou planteurs de canne à sucre, il a décidé de s'assurer dorénavant les services d'un universitaire français, initié à la fois aux méthodes françaises de recherches littéraires et à la pratique de l'enseignement aux États-Unis.

D'autre part, comprenant que l'Université Tulane devra continuer à envoyer ses étudiants avancés de français se perfectionner à l'Université de Chicago (alors que l'inverse serait tellement recommandé par le passé historique et par la géographie linguistique) tant qu'elle n'aura pas une bibliothèque adéquate, le Président, modestement mais utilement aidé par nos Ministères de l'Instruction publique et des Affaires étrangères, a lancé une véritable campagne d'achat de livres français. Si elle se poursuit avec la même intensité et le même succès, l'Université, dotée de bons professeurs et de bons instruments de travail, favorisée en outre par l'admirable climat hivernal de la Louisiane, pourra d'ici quelques années non seulement retenir ses propres étudiants avancés, mais attirer des étudiants de français de tous les États-Unis.

Dès cette année, elle a organisé avec un plein succès une Exposition de livres français à sa bibliothèque, afin de bien marquer qu'elle n'entend point se soustraire à son rôle naturel d'intermédiaire entre la culture française et la ville de la Nouvelle-Orléans. Avant longtemps, la création d'une Maison Française au College Newcomb — l'annexe féminine et très active de Tulane — cessera d'être un beau projet caressé vaguement, et marquera mieux encore l'inauguration d'une politique nouvelle dans le relèvement du français.

Peut-être la Nouvelle-Orléans aura-t-elle alors, à défaut de

journal, une petite feuille hebdomadaire. Car, mal résigné à voir périr l'*Abeille* sans que la remplace aucun autre organe français, le distingué Consul général de France, M. de Simonin, a persuadé le *Courrier des États-Unis*, très ancien journal français publié à New-York, de consacrer tous les quinze jours deux ou trois pages aux *Nouvelles Louisianaises*. Un comité de rédaction bénévole assure ainsi, depuis mars 1924, une sorte de survivance à la défunte *Abeille*. Si cet essai continue à donner des résultats encourageants, on pourrait envisager la transformation de ces *Nouvelles Louisianaises* en un petit hebdomadaire indépendant imprimé à la Nouvelle-Orléans, ou en une colonne quotidienne dans un journal de la ville; car ce serait chose relativement aisée, et n'entraînerait pas grande dépense. L'idée ne serait pas nouvelle, puisque — depuis quelques années déjà, il faut bien l'avouer — le *New-Orleans States* est en partie bilingue et publie chaque jour un *Notiziario Italiano*, où sont reproduites en fort bon italien d'intéressantes dépêches de Rome.

Le bel effort des *Nouvelles Louisianaises*, le dévouement de l'association locale qui assure gratuitement des cours complémentaires de français dans les écoles de la ville où les programmes réguliers n'en comportent pas, d'autres bonnes volontés encore qui s'essaient, tout cela ne pourra évidemment ressusciter un parler contre lequel tant de forces irrésistibles se sont conjuguées.

Mais rien ne s'oppose à ce que la Nouvelle-Orléans ne devienne un aussi grand centre d'études françaises qu'un Berkeley en Californie ou un Middlebury en Vermont. Rien n'empêche l'Université Tulane d'entreprendre la publication d'un atlas linguistique des patois franco-louisianais, pendant qu'on les parle encore. Et tout semble promettre que Tulane et Newcomb, animés d'un esprit nouveau, sauront répandre parmi les étudiants le goût de la lecture française, et former une génération nouvelle d'acheteurs pour les livres français de madame Veuve Rémond, mélancolique propriétaire de la dernière librairie française à la Nouvelle-Orléans.

FRANCK L. SCHŒLL

LE CARTEL DE L'ORDRE[1]

I

Que devra faire — et aussi ne pas faire — le Cartel de l'Ordre pour soustraire la France au danger d'une Révolution sociale? Voilà à quoi nous devons essayer de répondre. Faut-il, comme tant de bons esprits semblent le croire, au sein du Cartel de l'Ordre, chercher le remède aux difficultés actuelles dans une revision constitutionnelle, obtenue soit par les voies normales, soit par un coup de force et de surprise?

A cet égard nous avons eu fréquemment l'occasion, dans nos travaux antérieurs, d'inviter nos lecteurs à considérer que, depuis plus de cent trente ans, la France s'était livrée, avec un luxe et une profusion dont il n'est pas d'autre exemple sur le globe, à toutes les expériences politiques et sociologiques. N'a-t-elle même pas tenté en 1871 celle du collectivisme communiste? Régime abject dont les récentes leçons russes et hongroises devraient nous inspirer une horreur éternelle. MM. Léon Duguit et Henry Monnier, savants professeurs de droit, ont réuni en volume les constitutions et les principales lois politiques promulguées en France de 1789 à 1914. Leur recueil ne comprend pas moins de cent seize numéros. La France a expérimenté toutes les constitutions imaginables.

Mais quelle qu'ait été la faculté d'invention de nos Sieyès anciens et modernes, ils n'ont pu faire que ces innombrables variétés de constitutions ne se ramenassent à deux types prin-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février.

cipaux : *type dictatorial* et *type parlementaire*, l'un et l'autre susceptibles de se diversifier et de se combiner à l'infini.

Le type dictatorial établit la prépondérance au profit du personnage investi du pouvoir central. Il comporte un Conseil d'État légisprudent chargé d'élaborer les lois courantes, un Sénat qui, ne devant rien à l'élection et réunissant les plus illustres représentants de la politique, de l'armée, de la science, de la littérature et du clergé, forme comme une couronne au chef de l'État et l'assiste dans les grandes circonstances nationales. Il n'admet la Chambre élue au suffrage universel qu'aux fonctions purement représentatives. Cette Chambre ratifie les lois, mais elle ne les prépare pas. Elle vote les recettes du budget, mais elle n'a pas l'initiative des dépenses. Elle n'est pas fondée à évoquer la responsabilité des ministres, responsables seulement devant le chef de l'État.

Les Constitutions de l'an VIII et de 1852 respectivement dues aux deux Bonapartes, la seconde d'ailleurs calquée assez fidèlement sur la première, sont les deux plus parfaites réalisations du *type dictatorial*, auquel s'opposent, en raison pure du moins, les constitutions du *type parlementaire*.

Ce qui caractérise celui-ci, mis en vigueur pour la première fois par la Restauration, repris et modifié par la Monarchie de Juillet, ressuscité par l'Empire libéral, amené à son dernier point de logique par les lois constitutionnelles de 1875, c'est le *Régime de Cabinet*, dont le mécanisme, sinon le moteur interne, a été importé d'Angleterre.

Le chef de l'État règne et ne gouverne pas. Ses ministres sont responsables devant les Chambres, mais essentiellement devant la Chambre directement nommée par le suffrage universel. Il y a ainsi déplacement de prépondérance. La majorité de la Chambre basse absorbe en elle-même toutes les prérogatives ôtées au chef de l'État. Cette majorité ne pouvant exercer directement ces prérogatives les a déléguées par la force des choses à un personnage qui s'appelle le Président du Conseil, dont la fonction n'est même pas prévue par la Constitution de 1875.

Notre histoire contemporaine présente une alternative assez régulière de constitutions dictatoriales et de constitutions parlementaires. Au sortir de commotions profondes et pro-

longées, génératrices d'anarchie, la France se rejette vers un sauveur, quitte à en revenir, à mesure que le danger s'éloigne et que l'ordre renaît, vers les formes parlementaires. C'est une perpétuelle oscillation entre ces deux pôles : l'Autorité et la Liberté. Dans sa dernière et si suggestive brochure *Feu l'État*, le regretté Robert de Jouvenel se déclarait impuissant à démêler si, en fin de compte, les Français sont plus épris de l'Autorité que de la Liberté, ou inversement. Il est difficile de lire dans le cœur contradictoire de notre nation. Et Robert de Jouvenel se risquait à conclure que les Français aiment la Liberté pour ses charmes et l'Autorité pour ses prestiges, sans se mettre en peine de savoir comment les choses se concilient dans la pratique.

La constitution dictatoriale a toujours conservé chez nous des admirateurs et des partisans. Et l'erreur serait justement de penser que ceux-ci se recrutent exclusivement dans ce que nous appellerons, pour nous conformer au langage courant, les partis de droite. Étant donnée la psychologie des Français, il serait miraculeux que les procédés abréviatifs et sommaires de la constitution dictatoriale n'eussent inspiré des regrets et des tentations aussi bien à gauche qu'à droite. Voici un détail communément ignoré et qui nous est attesté par Chaudordy (*La France en 1889*, p. 100). Gambetta, dans le privé, répétait à qui voulait l'entendre que la Constitution qui convenait le mieux à notre pays et qui avait ses préférences était celle de la présidence du Prince Louis-Napoléon. Et nous en demandons bien pardon à ceux que cette révélation ne laissera pas d'affliger et de scandaliser.

Nous solliciterons aussi la permission de rappeler, car la capacité de souvenir impartie à la démocratie française ne s'étend pas à des faits vieux déjà de six années, que M. Joseph Caillaux, c'est-à-dire le personnage le plus représentatif du parti radical et radical-socialiste, avait envisagé, pour aborder et traverser la crise consécutive à la *paix blanche* qu'il prévoyait et préparait, la remise en vigueur de cette même constitution napoléonienne. On peut comparer au texte de 1852 le projet trouvé dans le coffre-fort de Florence, sous la rubrique *Rubicon*. L'unité d'inspiration est parfaite.

On avouera que ces troublants souvenirs peuvent induire

en de sérieuses réflexions les Français qui, désespérés de voir leur pays dériver vers le communisme dans une méconnaissance complète des leçons de la guerre, nourrissent des rêves de constitution dictatoriale en leur âme inquiète. Ce type de constitution n'est-il pas susceptible de devenir, au choix, un instrument de réaction ou un engin de révolution, puisqu'on caresse dans tous les compartiments de l'opinion le projet de s'en servir? On présume que le dictateur ne se prévaudra de sa prérogative que pour le bon motif. C'est de quoi nous admirons qu'on se tienne assuré. L'hypothèse contraire n'est pas moins plausible. On nous voit tout disposé à admettre que, bien maniée, la constitution dictatoriale de 1852 peut nous donner dans l'occasion un régime de sagesse, de réparation et de liberté, mais si, ressuscitée, elle tombe aux mains des jacobins et des collectivistes ou d'un Napoléon III, qu'en devons-nous attendre? Les coups d'État de Mussolini en Italie et de Primo de Rivera en Espagne hantent certains cerveaux français. Mais la structure politique et sociale de la France ne ressemble pas à celle de l'Italie ou de l'Espagne. Nos sœurs latines font une expérience aventureuse et, ce qui est essentiel pour toute comparaison, elles la font sous un régime monarchique. Seul le temps nous dira ce qu'il faudra penser et retenir de cette expérience.

Mais voici qui rendra plus sensible encore la relativité des constitutions écrites et la vanité des tentatives faites pour les changer ou les amender. Nous pourrions peut-être affirmer, sans trop de paradoxe, que, sous la croûte des apparences, les Français avec leurs cent seize constitutions ou sous-constitutions de papier ont toujours pratiqué, à leur insu, la même constitution naturelle qui leur est inexorablement imposée par la race, le milieu et le passé.

On paraît souhaiter dans l'intérêt de l'ordre social une dictature. C'est peut-être oublier trop aisément que les lois constitutionnelles de 1875 ont engendré, par un détour imprévu et inaperçu, une série de dictatures. Que l'on ne se récrie pas contre cette affirmation. Quiconque voudra aller au fond des choses s'assurera que l'opposition n'est que de forme et de style entre le régime parlementaire tel qu'il est pratiqué en France, sous l'égide des lois de 1875, et le régime dictatorial et despo-

tique consacré par les Constitutions de l'An VIII et de 1852, tel qu'il obsède quelques contemporains. Nous n'énonçons là rien que de très simple et de parfaitement visible. Les deux régimes prétendus antipodiques ont mille points de contact et sont de même nature. En quoi l'arbitraire et l'absolutisme d'un Cabinet et d'une majorité associés diffèrent-ils de l'arbitraire et de l'absolutisme d'un dictateur? Appelons-en encore au témoignage de Robert de Jouvenel, qui appartenait aux partis avancés et qui en cette qualité n'était pas suspect : « Rappelez-vous, écrivait-il, quelque temps avant sa mort, dans la brochure précitée, rappelez-vous les noms des hommes qui furent tour à tour les plus symboliques ou les plus populaires sous la IIIe République. Gambetta, Ferry, Combes, Caillaux, Clemenceau n'eurent pour la liberté qu'un amour théorique *qui ne se traduisit par aucune concession.* » Il faut prendre acte de cet aveu que nous devons à la probité et à la franchise d'un libre esprit.

Dans notre *Essai de Politique expérimentale* nous avons essayé de faire assister, pour ainsi dire, notre public au développement insensible et progressif de cette excroissance constitutionnelle : la présidence du Conseil des Ministres. Nos lois constitutionnelles n'ont ni nommé, ni prévu ce personnage : le Président du Conseil. Son existence est entachée d'illégalité flagrante. Son pouvoir n'en est que plus illimité. A la seule condition d'enchaîner à sa fortune trois cents députés, il peut à peu près tout ce qu'il veut. Le César moderne c'est lui, ou les mots n'ont plus de sens. Quand nous jetons un coup d'œil sur la situation actuelle, nous nous sentons contraints, en raison pratique, d'assimiler entièrement l'omnipotence de M. Édouard Herriot à celle de M. Mussolini ou du général Primo de Rivera. Entre ces trois dictateurs, il n'est différence que de stabilité et M. Édouard Herriot n'est peut-être pas des trois le moins assuré du lendemain. En quelques jours le Président du Conseil français a pu, par un simple effet de sa volonté, accomplir trois révolutions. Il a renversé notre politique extérieure. Il a renversé le principe fondamental de notre droit public en laissant légaliser par son ministre de l'Intérieur, au moyen d'une circulaire, les syndicats de fonctionnaires. Il a abrogé de sa propre autorité celle d'entre

nos trois lois constitutionnelles qui proclame l'irresponsabilité du Président de la République : celui-ci est désormais révocable *ad nutum*, c'est-à-dire, suivant le langage de l'école, sur un signe de tête de la majorité législative ou du dictateur issu d'elle. Les amis de M. le Président de Conseil nous font entendre, depuis quelques jours, qu'il ne lui en coûterait pas davantage de procéder à une quatrième Révolution, en supprimant le Sénat. Il vient d'ailleurs de violer encore outrageusement la constitution en créant par la voie d'un simple décret un organisme nouveau, le *Conseil national économique*, sans que le Parlement ait demandé aucune explication. Sous la Constitution de 1852 l'Empereur, quand il se livrait à de certaines innovations, se croyait du moins obligé de se couvrir d'un sénatus-consulte et d'un plébiscite. Et, si la tyrannie des formules ne faisait pas perdre aux Français jusqu'à la vision claire et directe des événements, personne ne ferait de difficultés de convenir que les trois sœurs latines, la France, l'Italie et l'Espagne, sous le voile d'apparences diverses, jouissent toutes trois d'un régime dictatorial. Seulement chez nous on ne le sait pas! Comment n'être d'ailleurs pas frappé des efforts de M. Mussolini pour rentrer dans le système parlementaire?

On nous objectera que le fonctionnement régulier et périodique du suffrage universel suffit à imprimer aux actes du dictateur français un caractère de légitimité qui fait défaut aux actes de ses collègues. Nous ne considérons pas cette objection comme très forte. Ce serait une question à débattre que celle de savoir jusqu'à quel point le suffrage universel fonctionne librement en France et représente l'opinion du peuple plutôt que celle du ministre de l'Intérieur. Cette question déborderait le cadre de cette étude. Nous ferons seulement observer que, dans les deux démocraties historiques qui sont les États-Unis et la Suisse, on n'a jamais admis que l'absolutisme du suffrage universel créât le droit. En Amérique le suffrage universel ou plus exactement les dictateurs qui le manient ont leur pouvoir limité *judiciairement*, c'est-à-dire par la Cour Suprême, et en Suisse *populairement*, c'est-à-dire par le referendum. Le peuple suisse, on le voit, considère que sa volonté exprimée directement au referendum n'est

pas de même essence que sa volonté censément exprimée par l'élection de représentants. On peut appeler de la seconde à la première.

Ce fait de si grande conséquence nous place au cœur même du débat.

II

On s'apprête à célébrer, le 25 février prochain, le cinquantenaire de la Constitution de 1875. Mais peut-on, en toute sûreté de conscience, qualifier de constitution les trois textes qui, péniblement improvisés, ont organisé les pouvoirs publics? Il manque à cette trinité de lois ce qui justement fait les constitutions, c'est-à-dire d'une part la déclaration et d'autre part la garantie des droits des citoyens français antérieurs et supérieurs à l'État et au suffrage universel. Les prétendus constituants de 1875 n'ont rien réservé, rien stipulé, au profit de l'individu, de la famille, des corps intermédiaires. Ils ont cru non sans quelque naïveté que la fameuse « balance des trois pouvoirs » suffirait à garantir les libertés essentielles et à faire que la République fût un gouvernement et non un parti ou une secte au pouvoir.

Avec une entière bonne foi, ils ont consacré un despotisme virtuel formidable. Ils ont ouvert devant le collectivisme une perspective infinie de réalisation. Qui pourrait, en effet, empêcher demain les pouvoirs publics de décréter, par exemple, l'abolition de la famille, la suppression de la propriété individuelle, la confiscation des fortunes privées, abolition, suppression et confiscation rendues trop plausibles par les doctrines de notre école dirigeante — et d'ailleurs en voie de réalisation par ses actes? Rien, absolument rien. Ou, du moins, rien de légal et de constitutionnel dans le sens faussé et étriqué qu'on accorde aujourd'hui aux notions de légalité et de « constitutionnalité ».

Les constitutions du type 1852 et du type 1875, également, sinon pareillement despotiques, par cela qu'elles ne définissent ni ne sauvegardent des droits à elles antérieurs et supérieurs, ne cessent de développer et d'accroître quatre

fléaux : 1° le secret des affaires extérieures; 2° l'étatisme; 3° l'excès de fiscalité; 4° la charge de la conscription.

1° *Le secret des affaires extérieures.* C'est par lui que les peuples, depuis plus de cent trente ans, sont plongés dans des guerres sans cause et sans examen, sous de vains prétextes qui couvrent mal la duplicité de l'intrigue et les crimes de l'ambition. Le duc de Broglie a écrit *le Secret du Roi*, Thouvenel, *le Secret de l'Empereur.* Il y aurait peut-être un troisième livre à écrire : *le Secret de la Troisième République.* Jamais peuple n'a été plus que le nôtre ignorant de ses destinées ni moins que lui consulté à leur sujet. Jamais peut-être, en matière de politique extérieure, pouvoir n'a été plus discrétionnaire que celui des dictateurs-présidents du Conseil, nés en marge des lois de 1875. Le suffrage universel n'a jamais eu à se prononcer que sur des faits accomplis. Il est mis constamment en présence de la carte forcée. Il n'a pas été averti qu'on l'engageait dans une politique coloniale. Il n'a pas su, en 1895, qu'on recherchait pour lui l'alliance allemande. Il n'a pas été informé, quelques années après, que ses maîtres, se ravisant brusquement, venaient de passer à l'alliance anglaise. Il n'a été mis au courant de l'alliance russe qu'après l'événement. La marche et l'évolution de cette alliance n'ont été à aucune époque contrôlées ni par la nation, ni par ses représentants, si bien que la France s'est trouvée jetée dans une guerre formidable, non pour une cause nationale, mais pour une cause slave. Le jour de la déclaration de guerre le Parlement n'a même pas ressenti le besoin de se renseigner sur la nature et l'étendue des obligations dérivant pour nous de l'alliance russe!

2° *L'Etatisme.* La minutieuse intervention du gouvernement et de la bureaucratie dans les affaires de la vie privée, qui caractérise le régime de 1875 comme celui de 1852, entrave la vie libre, l'initiative et l'intelligence des populations. Elle en vient, comme nous l'avons précédemment montré, à mettre l'État et son cortège de sportulaires en opposition avec la nation qui travaille et produit. Elle engendre petit à petit un communisme de fait auquel, le moment venu, le communisme de droit succédera naturellement et sans effort.

3° *L'excès de fiscalité.* Les gouvernements absolus, qu'ils

se disent parlementaires ou non, sont nécessairement gaspilleurs et dépensiers. Leur premier soin est de ravir en fait à la nation le droit de consentir l'impôt et d'en contrôler l'emploi. Les représentants du peuple sont devenus les prétoriens du dictateur-président du conseil. Ils lui apportent spontanément la dépouille de leurs commettants. L'accroissement progressif des taxes et leur caractère d'exaction menace d'étouffer la vie industrielle, de décourager l'épargne. Il engendre un système de crédit artificiel et compliqué, fertile en crises soudaines et désastreuses.

4° *La charge de la conscription.* Elle n'a jamais été aussi lourde en Europe et en France depuis que les gouvernements absolus, à masque parlementaire, y ont prévalu. C'est le point qui devrait retenir, à l'heure présente, le plus particulièrement l'attention de l'opposition nationale républicaine. Puisque les Conférents de la Paix se sont montrés incapables de discerner que la condition nécessaire et suffisante du désarmement en Europe tenait dans la séparation de la Prusse et de l'Allemagne, la paix armée restera indéfiniment le lot de la France. Mais, du moins, tout le possible devra-t-il être tenté pour que la conscription n'achève pas d'écraser nos finances et de tarir les sources déjà épuisées de notre population. Nous voyons avec peine que l'opposition subit encore la hantise du système militaire d'avant-guerre et reste fidèle à des conceptions périmées. Ce en quoi elle compromet sa popularité sans servir la cause de la défense nationale. Dès l'instant qu'il y a une Allemagne unifiée, les institutions militaires de la France ne sont pas abandonnées à la fantaisie de celle-ci. Nous sommes condamnés à adopter, aussi fidèlement que nous le permet la nature des choses, le système germanique. Or, le traité de Versailles a imposé à l'Allemagne une armée de métier qui, de l'avis des experts, constitue l'instrument le plus moderne et le mieux en main qui soit. Après quoi, tout est dit. Lâchons la conception qualifiée par Fourier de *tartarisme démocratique*, c'est-à-dire la foule armée et inorganique, et adoptons l'armée allemande de métier, plus légère à notre capacité financière et démographique, mieux appropriée aux éventualités de notre défense.

III

Si nous avons réussi à montrer que la comparaison entre les constitutions dictatoriales et les constitutions parlementaires, loin d'établir une présomption de supériorité des premières sur les secondes ou inversement, les mettent, au contraire, sur le même pied d'imperfection, nous aurons par là même établi qu'il n'y a pas lieu de proposer aux efforts de l'opposition un changement ou une revision de la constitution.

Nous n'imaginerons pas que quelqu'un envisage sérieusement l'hypothèse d'une marche fasciste sur Paris. Si ce quelqu'un existait et si, par impossible, il avait les moyens de faire de son rêve une réalité, nous l'inviterions à considérer que, depuis le 14 juillet 1789, en vertu d'une sorte de loi historique, chaque régime institué par la force a été plus funeste à la France que le régime qu'il avait renversé.

Le programme de Ba-Ta-Clan formulé par M. Alexandre Millerand, au seuil de la précédente législature, prévoyait le renforcement des pouvoirs du Président de la République aux dépens des ministres, de leur président et de ses Chambres. Dans son discours prononcé le 11 janvier dernier, au banquet que la Ligue Nationale Républicaine avait organisé à Rouen, l'ancien Président de la République est revenu avec force et éloquence sur cette idée :

« C'est un paradoxe qui a trop duré que le chef du pouvoir exécutif, le Président de la République, soit l'élu exclusivement du pouvoir législatif. Si nous voulons sans trouble et sans violence ramener l'ordre dans la République, comment la revision de la Constitution ne serait-elle pas le premier article de notre programme? »

Malgré toute l'autorité qui s'attache à l'opinion de l'éminent orateur, nous éprouvons quelque difficulté à admettre que la revision des lois de 1875 puisse être obtenue sans trouble et sans violence et que, même réalisée, à l'encontre de nos prévisions pessimistes, dans la paix publique maintenue, elle nous apporte les bienfaits qu'on en escompte.

La revision de la Constitution ne peut s'accomplir légalement que par un appel à la clause de revision et un vote favo-

rable du Congrès réuni à Versailles. Mais une réunion du Congrès en vue de conférer à la Présidence de la République un supplément de puissance et d'éclat ne pourrait s'effectuer qu'après une délibération concordante et préalable prise à la majorité absolue par les deux Chambres. Les constituants ont bien pris leur précaution contre toute tentative d'amoindrir la prérogative parlementaire, c'est-à-dire, et à bien y regarder, la prérogative du Président du Conseil. Se flatte-t-on d'amener amiablement les deux Chambres à cette immolation d'elles-mêmes? Notre optimisme, l'avouerons-nous, ne va pas jusque-là.

Reste la convocation d'une Constituante. Mais cela suppose un immense mouvement d'opinion provoqué par des agitateurs résolus et prêts à tout braver. C'est le moyen héroïque. Nous ne l'envisageons pas sans trembler. Serait-il adroit et opportun, au milieu des difficultés économiques et financières traversées par le pays, d'exciter ainsi les passions populaires et de remuer la nation jusqu'en ses profondeurs, au risque de susciter de violentes réactions démagogiques.

Supposons, si l'on veut, que, tous les obstacles ayant été aplanis, la loi de revision soit dûment promulguée à l'*Officiel*. Le nouveau Président de la République, au terme du programme de Ba-Ta-Clan, est élu par un collège électoral élargi : *le plébiscite filtré*, disait il y a vingt ans M. Charles Benoist. En vertu d'un compromis entre le système de 1852 et le régime de 1875 les ministres sont à la fois responsables devant le Parlement et le Chef de l'État. A y bien regarder, ce ne serait peut-être pas, dans l'ordre des textes, une si grande conquête, car, aux termes des lois de 1875, non seulement le Président nomme les ministres, mais il les *révoque*. Supposons encore que le Président de la République nouveau style veuille exercer toute sa prérogative. Qu'en résulte-t-il?

De toute évidence, le conflit! Et un conflit tout semblable à celui qu'on trouve à l'origine du Deux-Décembre. A la première occasion le Président de la République et le Président de Conseil entreront en lutte. A qui la victoire? On ne sait, et peu importe d'ailleurs. Ce qu'il y a seulement de sûr c'est qu'en dernière analyse, l'affaire ayant tourné à l'avantage soit du Président de la République, soit du Président du Conseil, les

choses seront exactement comme devant. Et nulle certitude ne nous est donnée que le dictateur, soit confirmé, soit rénové, nous gratifiera d'un meilleur gouvernement, qu'il ne gaspillera pas les deniers publics, qu'il renoncera aux pratiques décevantes et ruineuses de l'étatisme, qu'il ne fera pas au dehors une politique d'illusion et de chimère.

Dans ce même discours de Rouen M. Alexandre Millerand a associé étroitement le Régionalisme à la Revision de la Constitution.

« Revision de la Constitution, Régionalisme, a-t-il dit, ce ne sont que deux aspects essentiels du programme qui se caractérise et se résume dans la défense de la liberté. »

Le Régionalisme a engendré une copieuse littérature. Après l'avoir dépouillée, nous nous sommes demandé en quoi consistait exactement le Régionalisme et nous n'avons su que répondre. Pour les uns, le Régionalisme, c'est une simplification administrative obtenue par la réunion de plusieurs départements en un seul. Pour d'autres, c'est une complication administrative, qui superposerait un état-major de région aux états-majors départementaux et introduirait un nouveau rouage dans la grande machine de l'an VIII. Il y aurait un surpréfet pourvu d'autorité sur ses suffragants, à l'imitation de l'archevêque sur les évêques de sa province. Un Régionalisme exclusivement économique a ses partisans. On trouve aussi un Régionalisme social dont le propre serait d'appeler, dans le cadre de la Région, au service gratuit de la République, ceux que Le Play nomme les autorités sociales. Il est à peine besoin d'ajouter que ce Régionalisme-là n'a pas l'agrément des jacobins ni celui des collectivistes. Pas plus que la décentralisation, le Régionalisme ne paraît avoir encore réussi à sortir du domaine académique, à se définir et à prouver sa conformité avec une aspiration nettement ressentie. Il suffit d'ailleurs de nommer les principaux champions du Régionalisme pour se convaincre que le mot recouvre les conceptions les plus opposées et les plus disparates. Au Régionalisme M. Charles Maurras apporte le secours du plus beau talent et de la plus haute autorité morale qui soient dans le parti royaliste. Mais on croira difficilement que le Régionalisme de M. Charles Maurras soit le même que celui dont M. Jean Hen-

nessy se fait l'ardent propagandiste ou que celui dont M. Aristide Briand avait embelli l'une de ses déclarations ministérielles. Avant de s'emparer d'un pareil symbole un parti d'opposition devrait tout au moins s'en assurer la propriété légitime au moyen d'une définition rigide.

Si l'on nous permet d'exprimer notre pensée, toute notre pensée, nous avons grand peur que la Revision de la Constitution et le Régionalisme ne soient pas des idées capables de porter une opposition au succès et d'entraîner les masses à sa suite.

Le gros public ne sait pas ce que c'est que le Régionalisme. Il n'en a pas plus la notion qu'il n'en éprouve le besoin même confus.

Quant à la Constitution, il nous semble bien que le peuple français pris dans son immense majorité ne veuille pas la reviser.

Le peuple voit les vices de son gouvernement. Il s'en plaint amèrement. Mais il ne les met à la charge ni de la Constitution de 1875, ni de la partie survivante de la Constitution de l'an VIII qui demeure la charte de notre administration. Les masses constatent à l'actif de nos deux constitutions que leur association a maintenu depuis cinquante ans l'ordre intérieur et que la Constitution de 1875, petite fille rachitique et mal venue de la Charte octroyée par Louis XVIII, s'est montrée singulièrement solide et résistante dans les tragiques circonstances de 1914. Elle n'a pas empêché de gagner la guerre. A l'instant psychologique, elle a permis à la dictature de Clemenceau de surgir et de durer. Bien utilisée elle suffit amplement à écarter le péril bolchevique. Il n'a pas échappé aux masses, en décembre dernier, que le dictateur-président du Conseil, M. Herriot, dès qu'il l'a voulu sérieusement, n'a éprouvé aucune difficulté à prendre les mesures d'ordre public propres à briser l'offensive bolchevique qu'il avait d'abord niée ou dédaignée.

Les masses n'établissent aucune relation de cause à effet entre la Constitution et les maux dont elles souffrent. Notre état de choses constitutionnel actuel s'accorde avec leurs préférences intimes et subconscientes. Il donne satisfaction aux besoins d'autorité et de liberté obscurément ressentis

par les Français. Que ceux-ci aient raison ou tort de s'accommoder ainsi de ce qui existe, c'est une autre question. Mais il s'agit d'un fait à constater, au nom de la politique expérimentale, et non à déplorer, très vainement d'ailleurs, au nom d'un parti pris théorique. Le feu est à la maison française. Allons-nous mander l'architecte pour la modifier et l'embellir? Non, certes. C'est aux pompiers que nous devons faire appel. On ne s'appuie que sur ce qui existe. Voici un point d'appui pour résister : l'attachement indéniable de la France à ses institutions. On ne voit rien de mieux à tenter, *hic et nunc*, que défendre nos deux constitutions contre le communisme, soit ralenti, soit précipité. En effet, la Constitution administrative de l'an VIII, restée en vigueur, contient, à défaut d'autre mérite, le principe des résistances aux prétentions exorbitantes du syndicalisme des fonctionnaires. Qu'est-ce que le syndicalisme des fonctionnaires? C'est, nous l'avons prouvé, le soviétisme même en action, puisqu'il gagne de proche en proche les agents de l'autorité en attendant d'envahir au stade suprême la force armée elle-même. Notre Constitution de l'an VIII, fondée sur les droits de la hiérarchie, exclut formellement *le transfert d'autorité* s'accomplissant de supérieurs à inférieurs. Ainsi la défense constitutionnelle concorde-t-elle avec les nécessités présentes de la défense sociale.

Il en va de même à propos des lois constitutionnelles de 1875. Celles-ci prises dans leur esprit impliquent le plein exercice des quatre libertés angulaires menacées par le communisme en marche : liberté individuelle, liberté de l'enseignement, liberté des cultes, liberté de la presse. Elles n'admettent à aucun degré que la moitié plus un des députés et son chef s'attribuent les pouvoirs d'un directoire soviétique, donnent la main au syndicalisme, et réduisent presque à néant les droits de la nation. La défense sociale ne sera donc que plus forte jusqu'à nouvel ordre, si elle s'exerce au nom de nos lois constitutionnelles.

Qu'est-ce au juste que la Constitution d'un pays donné?

Répondons sans hésiter. C'est son esprit public.

Il s'agit donc de modifier cet esprit par une progagande sûre et fière d'elle-même, exempte de fausse honte et de timidité, de dénoncer le socialisme et ses succédanés comme les

véritables ennemis, de proclamer, prouver, démontrer que la détermination des fonctions de l'État est l'unique problème de l'époque, le problème de vie et de mort, le problème essentiel qui inclut tous les autres.

Que l'alternative soit courageusement posée :

Ou — tôt ou tard — le communisme.

Ou dès maintenant la puissance de l'État limitée par le respect de la propriété individuelle, de la famille, de l'école, de la commune et de la province.

Il s'agit, pour le Cartel de l'Ordre, d'établir cette ligne de démarcation et de définir une doctrine qui doit, pour être valable, s'opposer diamétralement à celle de l'École dirigeante.

Ou nous nous trompons fort, ou cette doctrine doit s'ordonner autour du noyau central que voici :

1° Maintien de la centralisation politique, condition essentielle de l'unité nationale.

2° Limitation de l'activité de l'État aux affaires que la famille, l'association, le commune ou le département ne peuvent entreprendre par eux-mêmes ou qui ne sont pas de leur compétence.

3° Direction par l'État sous le contrôle de la représentation nationale des grands services publics de manière à procurer l'exécution des lois et la garantie aux citoyens de leurs libertés primordiales.

FELS

(A suivre.)

PARMI LES LIVRES

LA GÉNÉALOGIE DU ROMAN

Le critique ressemble à un voyageur parvenu au bord d'un fleuve. Mais ce fleuve, au lieu de refléter éternellement sa rive immobile, invente lui-même les images qu'il porte. Les eaux, pareilles au miroir des sorciers, montrent, sous leur tain mouvant, une suite inépuisable de visages et d'aventures. Ces aventures s'évanouissent, et de nouvelles figures sont apportées d'amont pour s'éloigner à leur tour. Le flot est composé de mille courants. Il en est qui viennent de très loin, et de la source même du fleuve. D'autres sont des affluents qui l'ont grossi hier. Sous nos yeux même une source fraîche mêle au rêve universel son rêve du matin.

La tâche du critique est de discerner ces courants et de dénombrer ces images. Il lui faut surprendre ces reflets d'une ombre sur le temps. Tout n'est autour de lui que fluide et que vapeur. La rêverie errante, les fantômes nés de la fantaisie, le tissu impalpable des mots, voilà l'immatériel objet de son enquête. Il ressemble encore, si l'on veut, à un archéologue qui enfermerait dans ses armoires non point de bonnes et solides cruches de tous les temps, ni d'honnêtes et tintantes dinanderies, mais le seul miroitement détaché d'un plat hispano-arabe, ou le reflet d'un Titien dans une glace de Venise. Quelle fragilité, quelles précautions, quelle hâte à refermer la vitrine !

Cette matière vive et subtile s'offre à nous sous mille aspects trompeurs. C'est un acquêt de notre temps d'avoir posé en maxime que les choses ne sont jamais ce qu'elles paraissent, et d'avoir proclamé le camouflage universel. Le

monde réel s'est comme évanoui sous les yeux de notre génération et s'est transformé en illusions superposées, en plans successifs de quiproquos et de faux-sens. Le roman n'a pas échappé à cette loi. Le livre que nous croyons tenir entre les mains n'est qu'une décevante apparence. Tout nous trompe en lui, et tout d'abord sa date.

Imaginons qu'il paraisse dans l'année cent romans qui soient dignes d'être lus. Tous portent la date de 1925, et, à croire le libraire, ils sont contemporains. C'est pure illusion. Regardez-les bien... Il en est où vous reconnaissez les modes littéraires de 1860. Il en est qui datent de 1880, et où une cellule sociale est décrite avec minutie. Il en est qui datent de 1890, et qui sont des contes. Il en est qui portent le signe brûlant des années de guerre. Il en est qui préfigurent le style de 1930, et qui annoncent le roman de demain. Il en est de même qui sont vraiment d'aujourd'hui, et qui rendent témoignage de notre temps.

Pour débrouiller le chaos du roman présent, il nous faut donc remonter un peu dans le passé. Un historien du théâtre aurait à faire un travail analogue. Mais ce travail serait beaucoup plus aisé. L'auteur dramatique, qui a besoin du consentement commun de toute une salle, ne connaît que les sentiments communs. Il suit les mêmes directions où s'engage l'âme collective. Le romancier au contraire est maître de décrire sans contrôle les variations les plus capricieuses de sa propre pensée. C'est l'homme du méandre individuel. En dressant la carte du roman, nous rencontrerons un réseau compliqué d'affluents et de sous-affluents, de ruisseaux qui se perdent, de cours souterrains qui reviennent au jour par une résurgence. Çà et là seulement nous rencontrerons un vrai fleuve.

Prenons pour origine le roman naturaliste tel qu'il florissait en France voici un demi-siècle. Ce roman est lui-même un système très complexe. Il y a bien peu de ressemblances entre les puissantes allégories d'un Zola et les petits cadres achevés des Goncourt. Mais enfin, à la distance où nous sommes, tout cela fait un bloc. A ces romanciers qui étaient surtout des peintres a succédé, par un effet d'hérédité contrastante, une équipe qui fut surtout composée de rêveurs. Au roman nature morte a succédé le roman de l'inquiétude

morale : quoi de plus naturel? Vers 1890, une espèce d'angoisse a surpris presque tout ce qui, en France, pensait. Notre littérature a passé par une de ces minutes sérieuses où le silence des espaces infinis effraie. Rod, Vogué, Lemaître, mais surtout Barrès et M. Bourget, sont les images de ce temps. Comment cette angoisse s'est apaisée, je ne saurais le dire. Mais, après quelques années, il n'en a plus été question. Vers 1895 le peuple des poètes recommençait à sourire. C'était le beau temps des esthètes et tous les cœurs étaient tournés vers la beauté. De cette nouvelle période, date le roman en forme de conte. Je le désigne ainsi faute d'un terme plus exact. Mais vous entendez bien qu'il s'agit d'un roman où l'intérêt n'est pas tout entier dans la copie du réel. L'auteur se donne licence de rêver, et décrit ses rêveries avec grâce. Les fantômes du passé s'animent; des personnages, nés de son esprit, jouent devant lui mille scènes plaisantes; des passions de ces poupées il fait une sagesse. Ce roman apparaît entre 1890 et 1900; il correspond à l'esthétisme, à l'humanisme, au goût érudit et subtil de ce temps-là. Plus chargé de doctrine, c'est le roman d'Anatole France; plus vif et plus libre, et nonchalamment amusé de lui-même, c'est le roman de M. H. de Régnier.

Vers 1900 s'intercale un épisode assez curieux de l'histoire des lettres. On ne sait pourquoi toutes les femmes se mirent soudain à écrire. Tour à tour madame Marcelle Tinayre, madame de Régnier, madame de Noailles, et vingt autres avec elles, renouvellent le roman d'analyse, la confession, la nouvelle amoureuse. Il n'a fallu qu'un signal donné par l'une ou l'autre, et toutes, réveillées à la fois, commencèrent cet hymne universel. On ne sait pas davantage comment a fini ce concert; un beau jour, tous les rossignols ont mis la tête sous l'aile, et la saison s'est tue.

La guerre, qui a changé les esprits, s'est nécessairement reflétée dans le miroir sensible du roman. Elle n'a pas produit un genre nouveau : il n'y a pas un ordre d'architecture, dans le roman, qui soit né de la guerre; mais elle a coulé dans la forme traditionnelle une matière nouvelle. L'homme a été arraché à tout ce qui faisait son souci, son ambition, son désir. Il a vécu en grandes troupes, séparé de ce qu'il aimait affranchi d'autres lois que de la discipline et de la constance. Il a mené

une vie précaire où la mort était toujours présente. Une double transformation s'esl faite : transformation des sujets et transformation des auteurs, qui ont été entraînés dans l'action.

Les scènes de la guerre ont été le sujet de livres, dont le plus répandu a été *le Feu*, de M. Barbusse, et dont le meilleur peut-être a été celui de M. Dorgelès, *les Croix de Bois*. Ces peintures n'ont pas tardé à lasser le public, qui ne souhaitait pas revivre en esprit ce qu'il avait souffert. D'autres romanciers, qui n'ont pas peint les combats, ont montré la société touchée par la guerre. C'est ce qu'a fait M. Henri Bordeaux. Seul entre les écrivains, il a aujourd'hui un bras assez robuste, un regard assez net, un talent assez franc, pour entreprendre un vaste tableau de la France de 1916. En fait, l'image de la société, soit pendant la guerre, soit après la guerre, fait encore défaut. Le goût commun n'est pas à ces études. Je ne vois guère à citer qu'un joli tableau de la vie des réfugiés : *l'Hirondelle sous le toit*, de M. Descaves.

Le véritable effet de la guerre a été de changer le goût. On veut maintenant quelque chose de net et de court. On répète le mot de Gœthe : au commencement était le fait. Cet esprit a beaucoup favorisé la renaissance du roman d'aventures, qui se serait peut-être faite sans lui. Et du roman d'aventures est né le roman sportif, qui en est un rameau, probablement éphémère.

***

Telles sont les branches maîtresses, qui, d'âges divers, les unes à demi desséchées, les autres riches de sève, donnent à chaque saison leur frondaison, le roman actuel. Ainsi, dans une charmille, les branches, nées à des hauteurs inégales, atteignent toutes le même plan. Pour parler sans image, le roman actuel se compose de cinq ou six types, nés à des distances différentes de nous, plus ou moins évolués, plus ou moins croisés, mais reconnaissables à travers tous les changements : roman naturaliste, roman d'analyse, roman de l'inquiétude du moi, conte historique ou philosophique, roman d'aventures.

Ce n'est pas qu'il soit toujours aisé de discerner du premier coup, dans cet arbre généalogique, le rameau qui a donné telle œuvre, laquelle est parfois très dégradée, et qui est plus souvent encore un hybride. Mais la plus grande difficulté que l'on rencontre est due à ce qu'on pourrait appeler la convergence des effets. Le même phénomène peut être produit par des causes diverses. Il se trouve qu'en pleine école de Médan, apparaît un romancier naturel et robuste : c'est Maupassant. Les mêmes qualités, simplicité et franchise, se reconnaissent chez les nouveaux romanciers; on pourrait conclure à une influence de Maupassant sur eux; je crois qu'il n'en est rien. Il est advenu simplement que la souche naturaliste a poussé, à trente ans d'intervalle, deux rameaux dans le même sens.

Autre exemple : le roman social peut provenir tantôt du roman naturaliste, tantôt du roman d'analyse. Dans le premier cas, un écrivain, pour avoir peint la société, tend à la corriger; dans le second cas, un écrivain, après avoir peint un caractère, cherche à l'expliquer par l'influence des milieux. On aurait le plus grand tort de croire à une parenté entre ces deux romanciers et de ranger côte à côte M. Victor Margueritte et M. Bourget.

***

Dans les romans d'aujourd'hui, quelle est la postérité de l'ancien roman réaliste? Restent tout d'abord un certain nombre d'écrivains, comme M. Geffroy ou M. Lecomte, qui composent encore suivant la formule orthodoxe de 1875. Ils sont les fils légitimes des naturalistes. On ne saurait dissimuler que les bâtards sont plus intéressants. J'entends par là ceux qui, issus de l'école réaliste, ont altéré la doctrine et introduit des nouveautés.

Ils sont nombreux et divers. Un groupe est formé par ce qu'on pourrait nommer les néo-réalistes. Ils écrivaient, à la veille de la guerre, des romans vigoureux, sur des sujets pittoresques. Leur style net, et comme sculpté, était dégagé d'ornements. Leur art était dans le trait, qui donnait le sentiment de la vie. Ils sont allés volontiers chercher leurs sujets

dans la plèbe pittoresque des villes méditerranéennes ou dans les faubourgs de Paris, ou plus récemment dans ceux de Londres qui ont depuis quelques années toute une littérature. M. Montfort, et avec lui le groupe des *Marges*, Louis Codet, M. Vignaud, sont, autant qu'il me semble, assez représentatifs de cette tendance. M. Louis Bertrand me paraît trop sanguin pour être rangé dans le même groupe, mais les affinités sont nombreuses. M. Carco échappe aux classifications par la vertu d'une poésie très subtile qui éclaire en sourdine ses tableaux de la crapule. Cette poésie est comme une atmosphère dans les pages de *Jésus la Caille*. Depuis lors M. Carco a nettement évolué vers l'étude psychologique. Son dernier roman, *Rien qu'une femme*, est l'étude d'un amour, telle que M. Bourget pourrait la faire, si M. Bourget considérait les amours d'une servante d'auberge. La formule du groupe se retrouve dans deux romans récents, *Naples au baiser de feu*, où l'on voit des moines, une danseuse, des chanteurs des rues, de beaux garçons fainéants qui ont un rasoir dans leur poche, tout le grouillement de la Chiaia; — et *l'Écorcheuse*, qui est aux limites du genre; car c'est bien une peinture de picadors et de toreros, mais c'est aussi un roman pathologique, une observation de psychiâtre, un cas de férocité monstrueuse. L'un et l'autre livre sont d'ailleurs vivants et pleins de talent.

Est né encore du roman naturaliste le roman exaspéré, celui de Huysmans qui, ayant atteint les confins extrêmes de la nature, a fini par trouver l'air et l'espace dans l'au-delà. C'est une branche qui a poussé hors du monde. Huysmans n'a pas laissé de successeurs; je ne vois guère qu'un romancier qui ait essayé, après lui, de faire pénétrer dans notre univers l'air et la lumière qui viennent des régions surnaturelles : c'est M. Baumann. Du roman exaspéré, en même temps que le roman mystique, est né le roman érotique; l'un et l'autre cherchent pareillement par un long cheminement à se faire une route hors du réel commun; seulement l'un pousse à travers un air froid, l'autre dans les régions obscures et chaudes. Un livre comme *Là-bas* de Huysmans montre assez la parenté des deux genres.

C'est encore une marcotte naturaliste qui a donné toute

une branche du roman social. Le cas de M. Victor Margueritte est typique. Une première série de romans descriptifs l'a amené à une campagne pour l'élargissement du divorce. Il est venu progressivement à une certaine idée du mariage libre, et, par l'idée qu'il se faisait de la famille, à une idée générale de la société.

Le roman de la raison de vivre, tel que nous l'avons vu vers 1890, a donné une postérité très variée. Il n'en pouvait pas être autrement. Pensez que ce roman, qui est proprement le miroir de l'âme inquiète, doit changer comme elle. En fait, chacun des écrivains qui formaient ce petit groupe noblement tourmenté, a cherché une réponse à l'énigme, et chacun a trouvé une solution différente.

M. Paul Bourget, nourri de science positive et disciple de Taine, reconnaît dans *le Disciple* que la science positive peut engendrer aussi aisément la morale la plus pure et la morale la plus exécrable. Il est effrayé des conséquences d'une culture scientifique chez une nature basse et violente. La science n'est pas, comme l'ont cru Renan et Berthelot, la fondation sur laquelle peuvent être établies la société, la métaphysique et la morale. C'est là ce que Brunetière appelle la faillite de la science. Mais, dès lors, la règle et le principe de la vie humaine, n'étant plus rattachés à rien, deviennent flottants et incertains. Il faut trouver au navire errant de l'humanité une autre amarre. M. Paul Bourget la demande à la religion. Dans *Cosmopolis*, paru en 1890, un écrivain revient sinon à la foi, du moins au désir de la foi, et à l'espoir de l'obtenir par la prière. Du salut d'un personnage pareil à lui-même et qu'il appelait Dorsenne, le romancier en est venu à considérer le salut de la société, et il a donné un certain nombre de règles, dont la plus célèbre, formulée dans *l'Étape*, est celle d'un progrès mesuré. Depuis lors, M. Bourget s'est remis à l'analyse de l'âme individuelle, avec un goût marqué par les observations cliniques. Il ressort de ses livres, peut-être sans qu'il veuille le dire, que l'homme obéit à des lois écrites dans son organisme. Il préserve comme il peut le libre arbitre, et ses romans sont déterministes sans que lui-même le soit.

Barrès, d'abord tout voisin de M. Bourget, disciple comme

lui de Taine, nourri comme lui de science positive, passe comme lui de l'enquête sur le moi à l'enquête sur la société, de la psychothérapie à l'histoire du temps. Pour lui le mal est le déracinement. Lui-même s'attache fortement à la terre lorraine. Il est difficile de démêler si cette reprise de Barrès par le sol natal est le fait premier, naturel et involontaire, d'où toutes ses théories sont sorties, ou si elle en est seulement l'application. Quoi qu'il en soit, Barrès, même à Sparte ou en Syrie, a désormais pensé en Lorrain.

Je ne vois guère que ces brillants esprits aient aujourd'hui une postérité fort nombreuse. M. Henry Bordeaux a visiblement subi leur influence. Comme Barrès en Lorraine, il s'est enraciné en Savoie, et ce pays lui a fait une personnalité si vigoureuse que les traits étrangers se sont promptement effacés.

L'influence de Barrès et de M. Bourget a été cependant immense. Ceux qui les ont suivis leur ont dû la plupart de leurs idées, de leurs tendances, de leurs admirations. Surtout ils ont réveillé le goût du roman d'analyse, et ce goût, demeuré très vif, suscite aujourd'hui une légion entière de romanciers. Le roman est devenu la forme même du lyrisme en France. Et presque tous les nouveaux auteurs sont des lyriques qui ont introduit dans le roman à la fois leurs émotions notées, des tableaux vrais ou rêvés du monde extérieur, des aventures, des portraits moitié réels et moitié imaginaires, un peuple de personnages et de fumées. Il faudrait citer ici vingt noms, de M. Larbaud à M. Drieu Larochelle. C'est ici que la sève a sa plus forte poussée.

Le roman en forme de conte, à la façon de M. de Régnier, est assez peu pratiqué, mais ce qu'on en voit est l'ouvrage d'esprits distingués. A la veille de la guerre, un groupe de romanciers élégants, comme M. Boulenger, ou M. Vaudoyer, inclinait visiblement à cette tendance. La fiction historique donne de temps en temps un ouvrage, comme le *Vitriol de lune*, de M. Béraud, ou *l'Infante*, de M. Bertrand. Mais dans l'ensemble tout ce rameau est un peu languissant.

Le roman d'aventures auquel est attaché le nom de M. Benoit, a fait un faux départ. C'est une branche qui a poussé trop vite et qui s'est épuisée en un moment.

***

Dans cette foule d'œuvres peut-on démêler des caractères généraux? Tout d'abord le roman proprement sentimental, le drame de la passion et des obstacles qui la contrarient, a presque totalement disparu. *Je vous ai désirée un soir*, de M. Boylesve, en est un rare exemple, et encore il s'agit d'un cas remarquable, presque pathologique, décrit avec plus de curiosité que de véhémence.

Un double du système de la société, un monde parfait et constitué, comme Balzac en a créé un, n'existe pas dans le roman. Il existe des fragments de cette construction : M. Hermant a presque entièrement mis debout un peuple de grands bourgeois, mais où manquent à peu près toutes les professions; M. Martin du Gard a surtout opposé une famille catholique et une famille protestante; M. Fabre a dessiné un grand financier, Rabevel; M. Morand a tracé en marge de la société de charmants croquis. La synthèse la plus complète est celle que Proust a tentée. Elle reste encore très incomplète. Notre temps disparaîtra sans avoir laissé une image de lui-même.

***

La vraie difficulté, après avoir dit tout ce que le roman n'est pas, est de déterminer ce qu'il est. Chaque époque littéraire a une physionomie propre, et cette physionomie est elle-même définie par quelques traits : la passion effrénée, au temps du romantisme, le raffinement subtil et voluptueux, au temps du symbolisme. Ainsi sur d'anciens portraits une figure porte sur soi la marque de son temps. Quels seront les traits significatifs du nôtre?

Très certainement, un certain goût du direct et du net, qui a gardé quelque chose de la concision et de la fermeté militaires. On ne supporte plus guère les longs discours. Plus de ces préparations, de ces généalogies, de ces descriptions de la ville et de la maison, qui occupent parfois la moitié d'un roman de Balzac. Plus d'explications, plus de ces analyses où M. Bourget faisait entre deux pensées de ses personnages

la généalogie de ces pensées[1]. Plus de pourquoi et plus de comment. Le fait, nu et simple, et qui se comprend de soi.

Le roman est une suite de ces faits. Plus exactement, il est une suite d'images. Il a pris l'aspect d'un cinéma sans légendes. Les légendes, chaque lecteur les compose à son gré. Cette même collaboration que le théâtre nouveau demande au public, le romancier la lui demande pareillement. Quant à lui, il agit comme la vie elle-même, qui nous donne à chaque moment des intentions à deviner, des sentiments à découvrir, mille énigmes à résoudre. L'écrivain aujourd'hui ne veut pas en dire davantage. Il ne se flatte plus de lire au fond des cœurs.

C'est peut-être que nous avons appris qu'on n'atteint jamais le fond des cœurs. Nous le savons de deux façons; par les physiciens, qui, décomposant le vieil atome, y ont découvert avec stupeur un système solaire tout entier; et nous le savons encore par les physiologistes, qui, en fouillant au fond des consciences, ont, pareils aux archéologues qui découvrent une ville sous une ville, trouvé le monde de l'inconscient. Ils se sont aperçus que c'était cet univers obscur qui réglait les mouvements dans l'univers éclairé de la conscience. Des souvenirs dont nous n'avons absolument plus aucune connaissance, continuent à produire nos sentiments les plus forts, des répugnances invincibles, des terreurs folles, des attirances inexpliquées. C'est ce que M. Lenormand a montré dans *le Mangeur de rêves*, où toute la vie pathétique dépend d'une jalousie innocemment criminelle qu'une femme a ressentie tout enfant, qu'elle a entièrement oubliée, et qui est restée le ressort principal de son esprit. Ainsi l'homme, grâce au progrès de la science, est devenu complètement inexplicable, puisque tous les mouvements de sa vie apparente, au lieu de se déterminer les uns les autres, sont déterminés par son âme profonde, où gît tout son secret; et cette âme profonde reste inconnue par définition, sans voix, et à jamais plongée dans les ténèbres; si bien que nous ne comprenons plus rien de nous-mêmes. Dans ces conditions, le roman d'analyse a vécu. Plus sages que leurs prédécesseurs, qui croyaient expliquer

1. Proust est un isolé. Il se peut d'ailleurs que de son exemple naisse un courant de romans par analyse détaillée, comme le *Patrice* de M. Martin Chauffier.

la machine, les romanciers nouveaux se contentent d'en décrire les mouvements.

Ces romans courts et strictement descriptifs sont presque invariablement groupés autour d'une figure centrale. De même que les peintres les plus médiocres de l'école française laissent communément d'excellents portraits, de même les romanciers, de quelque point qu'ils viennent, finissent presque invariablement par s'attacher à un caractère. Le roman historique, qui est presque mort, a donné cependant un livre remarquable : *le Lion devenu vieux*, de M. Schlumberger : c'est un moment de l'âme tourmentée du cardinal de Retz. On multiplierait ces exemples. Cette tendance à l'étude de l'homme est un trait de la race, le plus profond peut-être. Pour les romanciers français comme pour le sophiste grec, l'homme est la mesure de toute chose. Il est bien entendu qu'on a tenté dans ces lignes un essai de classification, et non une nomenclature. On a tracé des cadres, et le lecteur y placera aisément ceux des romanciers, et non les moindres, qui n'ont pas été nommés. Restent les isolés, les indépendants : M. Giraudoux, qui construit pour son usage un univers de reflets; M. Duhamel, qui fait, avec des observations, des livres singulièrement pathétiques : et d'autres encore. Le plaisir de l'analyse, c'est qu'elle met en valeur ce qui lui échappe, c'est-à-dire justement ce qui compte le plus.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Fortifications. — Place de la Concorde, en ligne parallèle avec les monuments de Gabriel, le long du rivage de la Seine, sur le quai, quatre, cinq, six tourelles carrées, qui s'élèvent chaque jour davantage, surmontées de leur armature de fils d'acier; ceux-ci dépassent la masse compacte des constructions qui formeront les portes principales de l'exposition de 1925. On a abattu, on détruit les fortifications, entre lesquelles, depuis trois quarts de siècle, Paris avait commencé de se sentir à l'étroit, puis étouffait littéralement. Et, dans un temps où l'on a reconnu que la stratégie rendait tout rempart immédiat autour d'une cité inutile, où la pyrotechnie peut avoir raison des masses les plus denses, ce que la Ville de Paris présente comme type de construction moderne aux peuples dits civilisés, c'est un appareillage de forteresse.

L'entrée d'une grande foire parisienne de l'Art Décoratif, exécutée dans la manière du pont fortifié de Cahors ou de la citadelle de Carcassonne, à l'angle de la place de la Concorde, devant les deux palais de la Marine et de l'hôtel Crillon, les terrasses des Tuileries, c'est à douter, parfois, que les Allemands n'aient réellement pris Paris lorsqu'ils croyaient le tenir et que ce ne soient eux qui bâtissent sur les bords de la Seine, en prévision de l'avenir, ces forteresses qui évoquent les descriptions de Flaubert, dans *Salammbô*.

Mais, que ne dirait-on pas, — déjà! — sur cette exposition? Son but devait être de donner une idée de la diversité, de la variété d'imagination de nos architectes, — et l'on y

reproduit, en plein centre, comme motif principal, quatre fois le même pâté de « pierre liquide », aux quatre coins de l'Esplanade. En admettant que, réalisé, ce modèle soit trouvé affreux, n'était-il pas préférable de risquer, avec chacun des trois autres, d'atteindre un meilleur résultat?

Mais qui dirige? qui commande? qui inspire? qui est responsable? Interrogez...

Cent mille hommes réunis vous répondront : Personne.

***

« ET LES GRANDS MAGASINS ! » (*Une dame*). — Quand approche la fin de l'hiver et qu'une première pousse de verdure timide pointe à l'exposition du midi, dès la mi-février, sur quelques arbrisseaux des jardins de Paris, le plus grand nombre des femmes éprouve un malaise, une attraction, un besoin de nouveau, qu'explique la prochaine venue du printemps. Pour certaines, car on n'ose jamais dire « toutes », le mot *nouveautés* exhale alors ses saveurs dans le paradis artificiel des halls de grands magasins. La fleur de taffetas, la plume reconstituée, teinte, l'oiseau bleu naturalisé, les garnitures de perles de cire, les franges de verrerie, les festons de dentelles, les arabesques de satin et, du haut des corniches, ces plongées de tissus, de plus en plus transparents, dont les noms varient sur des matières à peu de choses près analogues, — comme les titres sur les couvertures des romans, — créent la féerie, qui leur rend des impressions de la première jeunesse.

Le plaisir de voir autour de soi, multiplié par mille, répandu à profusion, tout ce dont elles n'ont pas réellement besoin, mais dont elles croient la possession nécessaire, ce qui les fait rêver, leur évoque des arrangements dont leur esprit s'amuse, des enjolivements qui embelliront la maison, adorneront le corps, farderont le visage, les étourdit, les grise.

Vous approchez d'un amas de mousselines noires, vertes ou bleues, dans lequel leurs mains plongent voluptueusement, ramenant à la surface des loques transparentes. Vous pensez que ces lambeaux sont voiles ou écharpes. De plus près, vous découvrez que ce qui semblait destiné à ombrer légèrement le visage, à l'abri du chapeau, ou à être noué autour

du col, est un lot de chemises et de pantalons... N'allez point supposer que des « créatures de perdition » soient penchées sur ces amoncellements d'écume diaphane et colorée. Les dames qu'ils attirent et dont les bras s'y enfoncent jusques aux coudes, si profondément, me semblent raisonnables, vertueuses, exemplaires et même à maturité.

Le magasin de nouveautés livre les femmes à l'observateur, comme, à la fin d'un après-midi de juin, s'offrent les roses au promeneur, dans un jardin. Tout arrêt est surprise, parfois stupéfaction. Un livre paraîtra prochainement sur les grands magasins, dans une série qui a étudié déjà le monde de la lutte. Les illustrations seront de Laboureur. Elles fixent précisément tout ce que cet artiste sait indiquer, avec une délicatesse de trait inimitable, un art dont la robustesse a des grâces acridiennes, des ténuités de pattes de cigales. M. Laboureur retracera, étrangement, pour plus tard, une de ces formes si particulières de la vie contemporaine, sans exemple dans le passé.

Depuis la formidable ascension des classes inférieures grâce à l'argent, le grand magasin a gagné en assortiment, bigarrure et intensité. Tout est à tous. Est-ce par suite de la déformation qu'imprime tout souvenir d'enfance? il semble que les « dames » formaient jadis majorité parmi les acheteuses. Il existait, pour d'autres classes, d'autres magasins, comme il y avait d'autres restaurants et d'autres théâtres. Mais, la femme est plus audacieuse que l'homme; elle apporte plus d'aisance dans ses évolutions. Ses qualités prodigieuses d'assimilation lui permettent de donner plus promptement le change sur ses origines. Le magasin, le grand magasin de nouveautés, s'est trouvé le premier envahi par elle depuis la guerre. La nouvelle venue y éprouve d'autant plus de désirs qu'elle avait plus attendu. Avant de parvenir au couturier qui a un nom (et même un prénom), à la modiste du quartier de la Paix, le décrassage se fait au grand magasin... Et c'est au grand magasin que s'adresse, de son côté, la femme qui veut renouveler une robe un peu trop portée déjà et à laquelle ses moyens ne permettent plus de dépenser aujourd'hui ce que doit dissiper une femme qui entend faire figure d'élégance, dans le petit monde frivole, mesquin,

indifférent ou plus souvent hostile, à travers lequel elle évolue.

Quand on pense que des habits noirs peuvent « faire » dix ans à un homme, et qui sort assez fréquemment, — et qu'une femme, qui a porté une robe dix fois, s'en déclare presque toujours lasse, on comprend la vogue du grand magasin, les fureurs qu'il engendre chez certaines, la dilapidation où il précipite les plus faibles, les rêves qu'il fomente dans les cerveaux et ce que le bourdonnement de cette ruche immense, le frôlement de tant d'acheteuses, les fluides qui se mêlent, l'électricité répandue, produisent entre ces cloisonnages où tout est offert et où il n'y a qu'à choisir, — si l'on peut payer.

Par ce crépuscule d'hiver, où l'air est d'une douceur particulière, où le moins sensible devine que le printemps s'achemine dans la longueur prolongée de l'après-midi et les nuances dont s'enveloppent les approches du soir, les halls du grand magasin semblent impénétrables aux influences de dehors. On les devine pourtant, à la vivacité des regards, à l'ardeur que mettent tant de femmes à vouloir s'embellir.

Il n'est de « rayons » qui ne possèdent leur clientèle d'acheteuses. Et ce qui est surprenant, ce qui est peut-être une illusion, c'est que, dans des changements de modes si nombreux, si divers, — les chapeaux, d'immenses étant devenus pareils à des bonnets de coton, les robes, d'amples, exiguës et courtes, et, du dessus au dessous de l'habillement, les choses s'étant tellement métamorphosées du solide à l'arachnéen, du noir au blanc, — l'atmosphère du magasin n'ait point varié.

C'est que la vanité, la coquetterie, le plaisir, l'envie, impriment aux mouvements, aux visages, les mêmes stigmates, les mêmes déformations, la même brièveté, la même langueur, une fébrilité qui ne perd ni ne gagne un degré, et que l'homme, par orgueil ou nécessité, par émulation, caprice, transforme le cadre et le détail de sa vie, mais ne peut changer sa taille, ni ses besoins, ni ses vices, ni ses vertus — et que la mode, les modes peuvent se renouveler, bafouer celles de la veille, contrefaire le beau, contourner la raison, friser l'invraisemblable, renouveler la sauce, mais que le poisson, — c'est-à-dire l'homme ou la femme tout nus, — ne change point.

***

Rigo. — Époque démodée, charmante, que nous avons pu entrevoir, comme entre deux portes, celle du tzigane penché de la joue sur son violon et râclant une valse, pour une femme attablée devant un ami ou un mari ou les deux ensemble — et qui fermait à demi les yeux. D'un côté : verseur de songes, de possibilités, de langueur, mauvais rêves, sensualité. De l'autre : convives n'ayant rien à se dire, réunis comme des forçats par la même chaîne et qui s'évadaient en esprit, sur les accords de ce violoniste savant et primaire, de ce musicien qui remplissait de rythmes tournoyants ces oreilles vides, ces cervelles creuses des oisifs.

Le tzigane était trapu, sanglé et moustachu; ses cheveux luisants formaient sur le front une coque avantageuse, à la raie profonde dans la soie bleu de nuit de cette chevelure sarrasine et vaselinée. Son répertoire n'était que très peu tzigane, la czarda ne venait que douzième à la douzaine, les plus célèbres sélections de Massenet alternaient plutôt avec les Valses bleues ou roses ou d'anciens Olivier Metra à l'aune, en passant par Léoncavallo et Puccini.

Le tzigane, avec ses partenaires, son orchestre, ses violons de second plan, un cymbalum, une contrebasse, le tzigane guettait l'arrivée des dîneurs ou soupeurs, auxquels il pourrait prodiguer, avec le plus de bénéfices, les trésors de sa prestigieuse habileté à râcler de son archet vigoureux et adroit les cordes du violon.

Nous avons vu Boldi et d'autres, dont les noms semblaient jaillis de leurs valses comme un fragment d'écume apporté par le vent a sur nos lèvres la saveur des océans. Et l'on parlait encore d'un certain Rigo, leur maître à tous, qui avait eu des succès retentissants...

Les vogues naissent d'un excès de grâce ou de scandale, d'une heure de folie, d'un mouvement imprévu et qui veut être ensuite répété par d'autres, qui en ont subi l'attrait, le charme, ou qui en mesurent l'erreur et le danger.

Et puis, ces joueurs solitaires, à l'avant d'un groupe qui faisait rumeur derrière eux, secondant ses efforts à propos, scandant, prolongeant l'effet, ces joueurs avaient leur secret,

leur manière, leur science d'agir sur les nerfs, leur séduction.

Le « noir » les a remplacés. La *czarda* des bohèmes, la mélancolie des steppes évoquées comme au galop d'un cheval emporté, le tournoiement d'un soir de griserie, les danses rythmées, dont l'accélération se précipite, leur sauvagerie cabrée devant la civilisation, avaient peut-être plus de saveur; il y entrait, sans doute aussi, plus d'art émané d'aspirations vraiment humaines, que de ces orchestres où le *clakson* déchire toute esquisse d'harmonie et qui mêlent les imitations du coq et toutes sortes de borborygmes, qui sont à la musique ce que les éclats nerveux et les trémoussements d'une femme chatouillée sont à la gaîté naturelle.

Après le tango argentin, l'orchestre de musiciens noirs était inévitable. Cette musique symphonique répond assez aux rumeurs de la vie présente, à sa trépidation, à ses appels pressants, à son mouvement précipité, au ronflement des moteurs, à l'écrasement du sol par les lourds autobus et à la manière agitée, nerveuse ou énervée de nos contemporains.

Bref, en ce moment, le nom de Rigo, pèse de toute sa hauteur de majuscules de grande vedette, sur des affiches de spectacle.

Sur la scène, paraît un petit homme, plus jeune qu'on ne l'imaginait... Mais, après tout, ce n'est peut-être pas le même? Dans la salle du vaste music-hall, je dois dire que beaucoup de spectateurs ignorent qu'il exista dans le temps passé un Rigo, qui fut l'idole de certains noctambules. Ceux qui savent peut-être, ont oublié « l'affaire »... Ceux qui sont au courant et qui n'ont pas oublié, ne reconnaissent plus le héros... Se reconnaîtraient-ils eux-mêmes?

Habit noir, cravate de commandeur, de quelque ordre naturellement rouge et naturellement ourlé de jaune, au col; nombreuses plaques, ne dit-on point crachats, sous le revers de l'habit... La fête foraine et l'ambassade nègre. Le comique dans l'officiel, le pompeux dans le sinistre. Violon : *Sérénade*, de Pierné. Voilà qui ne doit pas rajeunir ceux qui autrefois ont entendu Rigo. La *Sérénade* de Pierné... bals d'enfants, bals de gigolettes... Tous les bals! Clairs de lune de lumière électrique, quatorze juillet des cœurs sensibles... M. Rigo joue cette musique à ravir. On pleurerait, je vous jure. On

respire la bisque, les huîtres fraîches, le pâté de Strasbourg, les truffes et le champagne. O sérénade de Pierné, douceâtre, pomponnée, pommadée, bonbonfondante, exquise! Des femmes ont brisé avec le monde, — le leur, — pour avoir entendu susurrer cette berceuse caramellée, qui endort, qui caresse, qui a des sonorités de sexagénaire de café chantant. On applaudit, M. Rigo sourit, du haut..., c'est-à-dire du plus haut qu'il peut. Il est mince, menu... Un de ses anciens auditeurs supposés me glisse à l'oreille : « Il a bien soixante ans! »

Mais voici que ce musicien à cravate de commandeur, ayant pris son archet entre ses genoux, et le tenant sens dessus dessous, frotte son violon sur l'archet, le secoue, de bas en haut. Puis, jetant l'archet, pince, à coups d'ongles et de l'extrémité des doigts raidis, pince les cordes du violon...

On comprend que les soupeuses se soient lassées du tzigane.

***

Renoir. — Une toile de la collection Durand-Ruel, exposée en ce moment, d'une réussite parfaite au point de vue pictural, et qui exprime, dans une sorte de rare fébrilité, une date précise de la vie interminable d'un peuple, une minute de l'existence à Paris : une loge de théâtre, entre 1875 et 1880.

Quelques-uns disent déjà de Renoir : « On en a trop vu! On a *déjà* vu tout ça! »

Déjà, évidemment, pour beaucoup de ces toiles, exécutées par un homme âgé, malade, qui peignait sans répit, cloué sur un fauteuil, les mains nouées par la goutte, son pinceau attaché au poignet par une courroie de cuir. Mais les premiers Renoir nous placent devant le grand maître, celui qui suit immédiatement Manet et qui doit être comparé aux plus grands.

Lorsque Claude Monet peint une meule ou *Waterloo bridge* ou Westminster dans le brouillard ou l'Étang des nympheas, il fait penser à un pianiste qui exécute ses gammes du matin. Mais cette *Loge*, de Renoir, ce n'est pas, comme tant de baigneuses de lui, un exercice, l'exercice d'un vieillard,

dont le pinceau, pour demeurer chargé de sa couleur toujours fraîche, devrait être incessamment remplacé. C'est un de ces tableaux pour lesquels ni hier, ni demain ne veulent plus rien dire, défendus, contre les caprices de la mode et du temps, par une aveuglante valeur.

Les mains de la femme, ces mains gantées de blanc, celle qui repose parmi le tulle, ces mains sont comme certains diamants connus qui ont un nom, qui font partie du trésor que les générations se repassent avec la même admiration, comme certaines perles extravagantes, dont les joailliers suivent le passage de femme en femme, de même que les astronomes notent le cours d'une comète. Ces mains gantées de blanc sont une des perles de l'art.

En même temps, M. Paul Rosemberg expose quinze toiles, rue de la Boétie, d'*Ingres à Cézanne*, et Renoir s'y trouve représenté par un autre chef-d'œuvre, un jeune garçon tenant un chat entre les mains, toile de la même époque que la loge de théâtre, du même faire éblouissant, de cette matière lumineuse, nacrée, qui semble empruntée au Corrège, à Titien, à Fragonard, mais sous un ciel plus doux; dans un air plus fluide, mêlé de plus de transparences; un art qui va plus loin, si l'on peut dire, exprime davantage, donne au regard plus d'expression et à la chair plus de vie.

Nos parents ont vu paraître ces chefs-d'œuvre et les ont discutés, méconnus ou repoussés violemment. Quelques hommes, pourtant, subissaient la magie et protestaient. Leur sentiment triomphe d'aujourd'hui, mais ni l'artiste, ni ses premiers admirateurs ne sont plus là.

***

Valois. — Les amateurs de livres et d'estampes n'ont point la rapidité d'impression et de jugement des visiteurs d'expositions de peinture, qui vont voir tantôt des Alfred de Dreux ou des Monet, tantôt des Puvis de Chavannes ou des Marie Laurencin, des petits maîtres du XVIIIe siècle ou des Utrillo, mais qui savent d'avance ce qu'ils vont voir, connaissent déjà la plupart de ces toiles ou possèdent à tel point la manière de ces artistes, qu'ils viennent surtout respirer là, pendant quelques instants, un parfum qu'ils aiment.

Ici, à l'Exposition de *Ronsard et son temps*, à la Bibliothèque Nationale, l'on s'applique, on sait qu'on ne verra qu'une fois, on s'appesantit, on détaille minutieusement. Il faut lire un feuillet de ces autographes de Ronsard, qui vont rentrer bientôt dans leur grande ombre, de ces manuscrits, si peu déchiffrables, considérer ces reliures de Grolier, dont on entend souvent parler les bibliophiles, mais qui ne courent point les ventes... Et, surtout, regarder ces portraits des Valois et des premiers Bourbons, ces personnages sortis des pages de la *Princesse de Clèves*, dont la rudesse est encore si visible, chez certains hommes surtout, mêlée à des raffinements de costumes d'une rare complication, efféminés, luxueux, d'une recherche extrême, qui rend pareils les toquets ornés de plumes de la femme et de l'homme, qui répand les perles, les étoffes chatoyantes, le velours, la fourrure sur les deux sexes, indifféremment. Époque qui ne semble pas très éloignée de la nôtre, avec ses librairies nombreuses et son sport, sa femme aux jupes étriquées, aux costumes de tricot, aux cheveux courts, aux petits chapeaux enfoncés sur le crâne et qui viennent à la silhouette masculine, comme il semble inversement que, pendant la seconde moitié du XVIe siècle, les hommes se laissaient influencer par le goût des femmes.

Plaisir de voir Henri II, Catherine de Médicis, étudiés par quelques-uns de ces minutieux artistes, petits-fils des enluminieurs du moyen âge et ancêtres des miniaturistes du XVIIIe siècle : Jean et François Clouet, Jean Decourt, Marc Duval, les Dumonstier, François Quesnel. Visages de princes condamnés dès le berceau, qui portent, dans le sang de François Ier leur aïeul et dans celui de leur mère Catherine, la dégénérescence, les tares physiques et morales : princes fin de race où se rejoignent le Médicis exténué et le Valois François Ier, gâté par un mal inguérissable, enfants qui suent le sang et l'humeur et dont les derniers, le rouge duc d'Alençon, le blême Henri III, incarnent la traîtrise et la pusillanimité, la sauvagerie et la faiblesse. Époque rare, artiste et troublée, où l'on confond le rubis qui constelle les pourpoints et la goutte de sang; où le sachet contient un poison, la rose un poison, le gant d'une femme un poison, et qui compte Montaigne, Joachim du Bellay, Malherbe, Ronsard. Où la guerre est *civile*

et de *religion*, deux mots qui ne lui conviennent point; où le roi, qui vit dans la contemplation d'une tête de mort a pour favori un courtisan du nom de Joyeuse. Où l'on se tue à des tournois parés, où l'on danse des pas mignards, jambé de maillot de soie, après avoir assassiné son rival et traversé Paris aussi armé — plus armé — que nous ne le serions pour aborder les Touareg, en plein Sahara.

Amusement d'une heure de samedi, qui nous rend, grâce au quatrième centenaire de la naissance de Ronsard, une époque présente, l'exhume, nous permet de rêver sur le visage de Marie Touchet et sur celui de Marie Stuart... Et de tant d'autres, Guise et huguenots.

Et la personne du premier des poètes de France, qui semble père du printemps et des amours, parce que le premier presque il les a chantés, dans une langue et une forme qui ne se sont point perdues depuis lui et qui s'animent sur les feuillets chargés de la grande écriture malhabile et rapide, qui a quelque chose de nerveux et d'inquiet et de désinvolte, de frémissant, qui n'est pas du tout « homme de lettres », qui a des libertés d'allures cavalières, des rudesses de guerrier ou tout au moins de guerroyeur; écriture d'un poète qui a la fantaisie pur maîtresse, avec pour compagne cette sagesse amère et douce qui naît de l'amour et de la contemplation de la mort et des hommes.

***

Cannes. — L'avenue des Champs-Élysées remontée en taxi, par cette après-midi finissante de dimanche, à l'heure où redescendent les promeneurs, fait apercevoir brusquement, sans qu'on sache comment l'observation naît, que dans la foule sept ou huit hommes sur dix ont les mains libres et ne se servent plus de canne. Parmi les jeunes gens, je ne crois pas qu'on en compterait trois sur cent. L'allure y prend quelque chose de cavalier, de libéré qui est, certes, un affranchissement, un de plus, à une époque où on ne saurait plus les compter.

L'homme qui tenait une canne avait tendance à s'appuyer sur elle, son port y prenait quelque chose de moins alerte,

de prétentieux, de compassé ou de convalescent. Ne parlons pas du genre désinvolte, du moulinet et de toutes sortes de façons de faire tourner le bâton entre les doigts.

Celui qui met les deux mains dans les poches de son pardessus, a « l'air un peu là », sans dandinement, ni roulement des épaules, quelque chose d'équilibré, qui évoque l'homme de mer, le sportif; il y gagne en souplesse, il ne paraît plus *habillé*. J'ai fait la remarque à des femmes qui, depuis se sont amusées à séparer en deux camps l'autre moitié du genre humain. Je dois dire qu'elles penchent, — que dis-je pencher! — pour la catégorie qui ne se sert plus de canne, probablement parce qu'on y compte le moins d'hommes trop mûrs. En tous cas, c'est un enseignement... pour ceux qui commencent à être moins ... jeunes.

L'autre samedi, il y avait au Parc des Princes, une de ces réunions d'amateurs, pour lesquelles il n'est pas fait de publicité et où viennent trois cents spectateurs au plus, qui frémissent à la fois pour un coup réussi, connaisseurs de rugby, qui ne perdent jamais le ballon des yeux, appellent les joueurs par leur nom et, avec des accents britanniques ou méridionaux, échangent de brèves impressions qui ont la promptitude de l'éclair, placent sur les joueurs précipités dans la mêlée des qualificatifs aussi spontanés que les mouvements de ceux-ci. Au début de la partie, les néo-zélandais avaient fait leur apparition et suivaient le jeu avec ce mélange de brutalité et de flegme qui ne leur est point personnel, mais qui est chez eux plus marquant que sur d'autres.

Ma voisine se pencha vers moi et me souffla : « Il y a deux cent quatre-vingt-dix spectateurs, à vue de nez... Regardez, je n'en vois que deux qui s'appuient sur des cannes... »

Je dois dire que l'un était un blessé et le second un vieillard...

***

Hoffman's girls. — A la coupole ou sur le sable d'un cirque, au milieu de quelques hommes aux maillots d'un chair trop rose, aux caleçons de satin plissé, une femme avait l'air égarée, anormale. Elle offrait des muscles noueux, sans rapports avec son anatomie, des jambes massives, qui

lui faisaient lourdement perdre de la Diane et gagner de l'Hercule. L'éducation physique permet à la femme qui se sent des dispositions pour les exercices de force, de devenir aussi robuste que l'homme, en conservant une souplesse, une élongation de muscle qui ne lui fait rien perdre de sa grâce et lui donne d'accomplir ces prouesses de voltige auxquelles les hommes seuls semblaient aptes, autrefois.

La troupe des dix-huit *Hoffmans-girls*, qui paraît dix fois sous les aspects les plus variés dans la Revue du Moulin-Rouge, est un des exemples du progrès physique accompli chez la femme.

Nous voici loin de ces fameuses *sister's* qui levaient si haut la jambe, dans des envolements de soie liberty, chantaient des refrains scandés en se dandinant, à la file, mais demeuraient, avec leurs bas noirs et leurs minauderies, des danseuses et rien de plus.

Ces dix-huit *sisters*, à la mode d'Amérique, effectuent d'ensemble des mouvements d'une audace et d'une sûreté musculaire inouïes, s'enlèvent jusqu'aux frises à la force du poignet, manient l'épée en mouvements rapides, comme des escrimeurs de profession, — puis reviennent exécuter en scène, successivement, des numéros spéciaux, qui, en dansant sur les pointes, comme la Pawlowa, qui, en faisant des sauts périlleux et des roues, le grand écart, ou en chantant comme une divette... Une troupe de dix-huit femmes entraînées, qui paraissent sans robes de quatre-vingt mille francs, dans la splendeur de la jeunesse, saines, plus sportives que comédiennes, ayant laissé l'atelier de Lautrec pour le stade, qu'on ne dirait même pas maquillées et qui, sur la toile barbouillée des décors, sur le factice des mises en scène, n'évoquent plus... ce que leurs pareilles ont depuis si longtemps pour mission d'évoquer, mais le ciel libre, l'air pur, les formes heureuses des anciens — et la joie de vivre.

ALBERT FLAMENT

LA SITUATION MONÉTAIRE

EN GRANDE-BRETAGNE

Parmi les grands problèmes financiers de notre époque, celui qui a toujours le plus attiré l'attention du public a été la question monétaire, parce que, sous une forme immédiate et simple, le coût de la vie, elle affecte tous les individus dans leurs préoccupations de tous les jours; on peut s'intéresser d'assez loin et d'une manière intermittente à l'équilibre du budget ou au total de la dette publique, mais chaque fois qu'on constate une diminution dans le pouvoir d'achat d'un billet de banque, on en cherche la cause et l'on y voudrait un remède.

Cette variabilité dans le rendement de la monnaie est une maladie fort répandue depuis quelques années, et nombreux ont été les ouvrages ou travaux consacrés à l'étude du mal dont nous souffrons et des palliatifs à y apporter. — Aussi l'objet de cet article n'est-il pas d'exposer en détail la question monétaire en Grande-Bretagne, mais simplement de montrer, par un bref examen de ce qui s'est passé ou se passe outre-Manche, que les difficultés à résoudre en France se sont présentées d'une manière à peu près identique chez nos voisins, de rappeler dans quelle mesure ils ont pu les surmonter, et d'indiquer enfin quel est actuellement le problème très délicat dont ils cherchent la clef.

Par le fait des circonstances, l'Angleterre a pu, plusieurs années avant nous, aborder l'étude des embarras financiers issus de la guerre, et bien que le milieu et les besoins britan-

niques soient fort différents des nôtres, nous trouvons dans ce pays un vaste champ d'études dont l'exploration nous est infiniment instructive. — Il est sans doute un peu artificiel d'isoler le problème monétaire des multiples questions économiques auxquelles il se rattache, et dont il n'est qu'un aspect particulier; mais cet examen séparé n'aura pourtant pas été inutile, s'il permet de se rendre compte que la question monétaire en elle-même n'a peut-être pas l'importance primordiale qu'on lui accorde généralement, et qu'une grande nation à finances saines, comme l'Angleterre, ne semble guère souffrir d'avoir une monnaie encore considérée comme malade, du point de vue orthodoxe, parce que non convertible en or.

POLITIQUE SUIVIE DEPUIS 1920

Pour se faire une idée de cette politique, il suffit, sans entrer dans des détails techniques[1], de tracer les grandes lignes du sujet en s'attachant surtout au caractère des événements qui seront mentionnés. — Deux définitions préalables sont seulement utiles pour éviter toute équivoque dans les développements qui suivent.

On entend par signes monétaires, ou pouvoir d'achat du public, la monnaie sous toutes ses formes, billets de banque, billets d'état, pièces d'argent, comptes en banque utilisables par chèques, dont le total forme la masse monétaire existant dans un pays.

On appelle inflation ou déflation l'augmentation ou la diminution de cette masse par rapport à un ensemble, supposé fixe, de marchandises ou de services utilisables; s'il y a augmentation ou diminution parallèle des marchandises ou services et des signes monétaires, il n'y a ni inflation ni déflation, le rapport des deux quantités restant constant.

Ceci posé, il faut indiquer ce qu'était la situation monétaire anglaise en 1920, et les mesures qui ont été prises pour remédier aux inconvénients constatés.

C'est au cours de l'année 1920 qu'il faut se reporter, si l'on

1. Voir pour un exposé complet : Georges-Edgar Bonnet : *la Politique monétaire anglaise d'après-guerre* (Librairie du Recueil Sirey, 1923), et Ch. Rist : *la Déflation en pratique* (Marcel Giard, 1924).

veut trouver l'époque où furent abandonnés les procédés monétaires utilisés pendant la guerre; après l'armistice, en effet, on avait continué pendant un certain temps les errements pratiqués depuis 1914, bien qu'on se fût préoccupé, dès 1918, de revenir à une situation plus normale, comme cela apparaît dans les intéressants rapports du Comité Cunliffe [1]. — Donc, en 1920, la situation est la suivante :

Juridiquement, l'étalon d'or existe toujours en théorie, puisque tout billet d'état ou de la Banque d'Angleterre est remboursable à vue en or, mais en pratique, la pièce métallique de 20 shillings n'a pas à l'intérieur du pays un pouvoir libératoire supérieur au billet de même valeur nominale, et, sauf autorisation de l'État, son exportation est interdite; ainsi, en fait, le système de l'étalon d'or ne fonctionne plus, il est remplacé par une monnaie nationale fiduciaire dont le cours à l'étranger est variable.

Matériellement, les signes monétaires sont représentés par quatre éléments : les billets de la Banque d'Angleterre, couverts en presque totalité par de l'or; — les currency-notes ou billets émis par l'État, ayant une faible couverture en or et plus tard en billets de banque; — la monnaie divisionnaire d'argent; — les dépôts en banque, couverts dans une mesure moyenne de 12 p. 100 par l'encaisse, c'est-à-dire par des billets, currency-notes, argent et crédits à la Banque d'Angleterre. — Au total, au 1er janvier 1920, ces quatre catégories se montaient à :

Billets de banque	£ :	87 349 990
Currency-notes		356 152 022
Argent.		60 000 000 [2]
Dépôts en banque		2 554 000 000
Soit	£ :	3 057 502 012

qui représentaient le pouvoir d'achat existant à cette date en Grande-Bretagne. — Au 1er janvier 1914, ce même pouvoir d'achat était représenté par :

1. Un comité présidé par Lord Cunliffe, gouverneur de la Banque d'Angleterre, avait été formé en janvier 1918 pour étudier les remèdes nécessaires à la situation monétaire.
2. Chiffre approximatif.

Billets de banque	£ :	29 607 635
Or en circulation	:	123 000 000 [1]
Argent.	:	34 000 000
Dépôts en banque.		1 071 000 000
Total	£ :	1 257 607 635

En donnant aux chiffres de 1914 le coefficient 100, ceux de 1920 étaient représentés par l'indice 243; et comme d'autre part on estime que la masse des produits avait plutôt diminué qu'augmenté pendant la guerre, il y avait inflation, celle-ci se manifestant par deux conséquences :

Une hausse des produits, plus accentuée encore que l'augmentation du pouvoir d'achat, l'indice général des prix de gros étant de 100 en 1913 et de 283 [2] en 1920, et une baisse de 23 p. 100 de la valeur extérieure de la livre sterling, qui cotait en dollars, le 1er janvier 1920, 3,76 au lieu de 4,87, parité d'avant-guerre. — Ces faits n'étaient d'ailleurs pas particuliers à l'Angleterre; ils se produisaient d'une manière encore plus intense en France, où les circonstances n'ont pas jusqu'ici permis d'y parer.

Hausse des prix, baisse du change, constituaient des phénomènes particulièrement dangereux pour un pays dont le commerce extérieur et le marché financier sont les principales forces économiques, et l'on s'occupa activement d'y chercher des remèdes. Le Comité Cunliffe ayant dans ses rapports donné d'excellentes directives, celles-ci servirent de cadre au travail d'assainissement qui se traduisit par des mesures d'ordre monétaire et d'ordre budgétaire.

Mesures monétaires. — Dans ce domaine les conclusions du Comité Cunliffe se ramènent aux deux idées suivantes : retour à l'étalon d'or, et disparition des billets d'État; buts lointains qui ne pourront être atteints qu'après le retour de la livre sterling à sa parité d'avant-guerre avec le dollar, et lorsque le montant des currency-notes en circulation aura été suffisamment diminué pour qu'on puisse amalgamer leur résidu avec le processus d'émission de la Banque d'Angleterre. L'esprit des rapports Cunliffe est très net : faire de la déflation; pour financer la guerre, l'État a dû diriger le système

1. Évaluation du Comité Cunliffe.
2. Index de l'*Economist*.

monétaire et il a utilisé les currency-notes comme moyen d'inflation. Il faut, afin de rétablir l'ordre, rendre la monnaie indépendante de l'État et pour cela supprimer la possibilité de création de billets par le Trésor Public; en outre, avec une élévation du taux de l'escompte, on réduira le volume du crédit, donc le chiffre des dépôts en banque. Négligeant les variations de la monnaie d'argent qui sont faibles, et le chiffre des billets de la Banque d'Angleterre qui suit exactement la situation de son encaisse-or, examinons ce qu'il est advenu des currency-notes et des dépôts en banque.

A partir du 1er janvier 1920, un maximum légal a été fixé pour l'émission fiduciaire des currency-notes, c'est-à-dire l'émission non couverte par de l'or ou des billets de la Banque d'Angleterre entre les mains du Trésor, et ce maximum a été chaque année abaissé en le fixant à celui de la circulation de l'année précédente. Sur cette base, le total des billets d'État (émission couverte et émission fiduciaire) a évolué de la façon suivante :

31 décembre	1920	£ : 364 924 767
—	1921	323 839 009
—	1922	299 810 921
—	1923	297 640 952
—	1924	295 025 311

Leur diminution, qui s'arrête pratiquement après 1922, a donc été depuis 1920 d'environ £ 70 millions, ce qui est important si l'on considère les mérites propres de ce seul instrument monétaire, mais ne doit pas être pris comme une déflation absolue, celle-ci ne pouvant être appréciée que d'après le volume du pouvoir d'achat total entre les mains du public.

Quant aux dépôts en banque, ils varient avec le plus ou moins de crédit que les banques accordent à leurs clients. Pour les diminuer, la Banque d'Angleterre, dès la fin de 1919, éleva le taux de son escompte à 6, puis à 7 p. 100, ce qui aurait dû logiquement amener un resserrement du crédit, donc un fléchissement des dépôts. En fait cette politique d'argent cher n'eut pas le résultat voulu, parce qu'en pleine crise économique, les banques pouvaient difficilement réduire leurs crédits sans provoquer des faillites; mais elle a certainement

augmenté le marasme des affaires; aussi, dès 1921, la Banque d'Angleterre y a-t-elle renoncé.

Les tableaux suivants montrent les variations du taux officiel de l'escompte et du total des dépôts depuis 1920.

Dates des changements :	1920		1921				1922				1923	1924
		15 avril	28 avril	23 juin	21 juillet	3 novembre	16 février	13 avril	15 juin	13 juillet	5 juillet	
Taux officiel d'escompte p. 100 :	6	7	6 1/2	6	5 1/2	5	4 1/2	4	3 1/2	3	4	4

Dépôts en banque — en millions de £.

31 décembre 1919	2 554
— 1920	2 696
— 1921	2 721
— 1922	2 528
— 1923	2 463
— 1924	— [1]

De la comparaison de ces deux tableaux il ressort que, pendant toute la période d'argent cher, fin 1919 à fin 1921, le chiffre des dépôts a augmenté, ce qui prouve combien une mesure officielle qui ne s'adapte pas à l'état économique d'un pays est inefficace.

Si maintenant on examine le volume total des signes monétaires ou pouvoir d'achat du public, on constate que depuis 1919 il a suivi l'évolution suivante :

31 décembre 1919	£ : 3 057 502 012
— 1920	£ : 3 234 325 917
— 1921	£ : 3 220 909 254
— 1922	£ : 2 996 538 591
— 1923	£ : 2 931 333 732
— 1924	£ : 2 924 371 246 [2]

1. Les chiffres définitifs au 31 décembre 1924 ne sont pas encore publiés, mais on sait qu'ils ne différeront pas d'une manière appréciable de ceux de 1923.

2. En prenant pour les dépôts en banque le même chiffre qu'à la fin de 1923.

Ceci montre depuis la fin de 1920 une diminution d'environ £ 310 millions ou 9,6 p. 100. Faible différence qui s'explique assez bien, car ce ne sont pas des mesures comme la restriction automatique du chiffre des currency-notes en circulation qui peuvent avoir un effet sur leur volume; ce volume dépend essentiellement des besoins du commerce, et comme l'ont très bien fait remarquer ceux qui ont étudié la prétendue déflation en Angleterre, ce sont seules les circonstances de la crise économique qui, en ralentissant les échanges commerciaux et sans doute la vitesse de circulation de la monnaie, ont diminué la demande du public. Dès qu'une reprise d'activité se manifeste dans les affaires, le montant des currency-notes en circulation augmente; chercher à l'arrêter serait gêner les transactions, et on a vu tout dernièrement à la fin de décembre, le maximum d'émission étant atteint, la Trésorerie avoir recours à la Banque d'Angleterre; celle-ci, prenant des billets de banque sur sa propre réserve, a permis l'augmentation nécessaire des currency-notes.

La mesure qui aurait pu théoriquement être efficace était celle de l'argent cher, mais la Banque d'Angleterre n'a pas haussé son taux d'escompte à plus de 7 p. 100, et, après l'avoir maintenu un an à ce niveau et avoir constaté les conséquences fâcheuses de cette mesure, elle est résolument revenue à la politique d'argent bon marché qui est une des plus fortes assises de la puissance financière de Londres.

En résumé, les mesures d'ordre monétaire proprement dit se sont montrées à peu près sans influence dans le sens préconisé par les recommandations du Comité Cunliffe, à savoir faire de la déflation. C'est qu'en effet la masse des signes monétaires utilisés dans un pays n'est pas facile à manier dans les deux sens; l'État, lorsqu'il a pris les droits qui lui étaient nécessaires pendant la guerre, peut facilement faire de l'inflation; il peut, dans des temps plus normaux comme ceux d'après-guerre, et sans sortir de ses attributions financières normales, arrêter l'inflation; mais faire de la déflation obligatoire, à moins que les circonstances ne s'y prêtent, est impossible sans occasionner la plus grande gêne à l'économie nationale. Les dirigeants du marché anglais l'ont assez rapidement compris et, tout en affirmant officiellement que la

déflation, ou tout au moins le retour à l'étalon d'or, était le programme monétaire du Gouvernement, ils ont su en pratique apporter toute la modération nécessaire à l'application de leur théorie.

L'expérience anglaise est intéressante à noter parce qu'elle montre ce qui s'est passé dans un pays où les idées sur la déflation monétaire étaient en 1920 très arrêtées. En fait, il y a eu, ce qui seul est essentiel, arrêt d'inflation, et probablement légère déflation, mais dans une mesure que l'on ne peut exactement préciser, car il faudrait estimer la masse actuelle des produits par rapport à ce qu'elle était en 1920, ce qui est impossible. Cependant, le crédit de l'État britannique s'est beaucoup amélioré depuis 1920 et la livre sterling est si près de la parité avec le dollar, qu'on se préoccupe de rendre libre le marché de l'or en Grande-Bretagne; comment expliquer ce fait? Très simplement, par la bonne gestion des finances publiques.

Les finances publiques. — Il n'est pas possible d'exposer ici, même brièvement, ce qu'a été la gestion des finances publiques en Angleterre depuis 1920 et il suffira de signaler les résultats obtenus pour équilibrer le budget et aménager la dette.

Jusqu'à l'exercice 1919-1920 inclus, l'équilibre budgétaire était en partie réalisé à l'aide d'emprunts ou de ressources exceptionnelles. A partir de 1920-1921, les recettes normales s'améliorent, les dépenses sont énergiquement comprimées et chaque année on obtient un important surplus, dont le total, pour la période allant du 1er avril 1920 au 31 mars 1924, atteint £ 426 millions.

Pour la dette publique le premier effort a porté sur la réduction des engagements à court terme, de la dette flottante, qui passe de £ 1 312 millions au 31 mars 1920 à £ 774 millions au 31 mars 1924; en diminuant ainsi les offres faites au public en bons du Trésor, on a relevé le crédit de l'État et abaissé le taux d'intérêt de ces bons. Pour les titres à plus ou moins long terme, la Trésorerie Britannique a marqué un souci constant d'aménager ses échéances en en prorogeant autant que possible la durée, et elle a allégé la charge annuelle de cette dette en procédant à des conversions. Enfin, pour la dette

extérieure, l'accord Baldwin de 1923 avec la Trésorerie de Washington a consolidé ce qu'il restait à rembourser des engagements de guerre à l'étranger. On a beaucoup discuté la valeur politique de cet accord, et cela même au sein du Cabinet britannique, mais du point de vue financier il constitue un des principaux éléments de l'amélioration du crédit anglais, et les avantages directs ou indirects qui en résultent compensent largement la charge annuelle qu'il comporte.

Par contre, on doit noter que le total de la dette a relativement peu varié, passant de £ 7 829 millions au 31 mars 1920 à £ 7 641 millions au 31 mars 1924 [1].

De tout ce qui précède se dégagent les conclusions suivantes :

Depuis 1920, la réduction du total de la dette a été faible et les mesures d'ordre monétaire proprement dit à peu près inefficaces, mais le budget a montré régulièrement un excédent de recettes, et un travail très important dans l'aménagement de la dette a été effectué. Héritant de la période de guerre d'une situation financière difficile avec une monnaie assez fortement dépréciée, la Grande-Bretagne y a remédié surtout en imposant la confiance dans la gestion de ses finances publiques et l'amélioration monétaire a été la traduction du relèvement du crédit de l'État, comme la baisse de la livre avait été la mesure du déséquilibre accumulé des budgets précédents. Ce résultat n'a toutefois pas été obtenu sans de nombreux tâtonnements au cours desquels les théoriciens de la monnaie ont vivement discuté la nature et la valeur de l'action gouvernementale; un résumé rapide de leurs principales idées fera mieux comprendre comment se pose le problème actuel d'un retour possible à l'étalon d'or dans un avenir prochain.

LES THÉORIES MONÉTAIRES

Ces théories, fort à la mode depuis quelques années en Angleterre, sont établies de points de vue très divergents, suivant le

1. On peut remarquer que cette diminution du total nominal de la dette est seulement de £ 188 millions alors que les excédents budgétaires signalés atteignent £ 426 millions. Cela tient d'une part aux dispositions de l'accord Baldwin avec l'Amérique, d'autre part, à certaines opérations de conversion qui ont augmenté le capital de la dette pour diminuer la charge annuelle des intérêts.

penchant de leur auteur vers le côté financier ou vers l'aspect économique du problème monétaire. Les uns recherchent la stabilité de la monnaie, c'est-à-dire du change, les autres la stabilité des prix, certains enfin se rendent compte que ces tendances théoriques sont un peu ambitieuses et qu'il semble préférable, avec un esprit plus modeste, de s'en tenir à des données pratiques plus simples.

Parmi les nombreux avocats du retour rapide à l'étalon d'or, un des meilleurs a été Sir Charles Addis, qui fait partie du Conseil de la Banque d'Angleterre. Son premier et principal argument est que l'étalon d'or fonctionnait avant 1914 dans d'excellentes conditions; il assurait à la fois une monnaie à valeur internationale stable, un système de crédit extrêmement souple et large qui avait fait de Londres une chambre de compensation mondiale, et une adaptation constante des prix anglais aux prix internationaux, condition essentielle en Angleterre où la structure économique est basée sur le commerce extérieur; il évitait en outre toute ingérence de l'État, et réglait dans une large mesure, d'une manière automatique, les mouvements monétaires; ainsi, du point de vue économique et financier, il constitue le meilleur système possible, et même si son retour présente quelques difficultés, qu'on peut d'ailleurs atténuer par des mesures de prudence, il écarte tous les inconvénients parfaitement connus qu'entraîne l'instabilité du change. — Cette argumentation extrêmement solide, surtout dans le cas particulier de la Grande-Bretagne, a une très grande influence sur l'opinion publique, à qui elle offre une affirmation simple; le système a fait ses preuves dans le passé en donnant d'excellents résultats, on retrouvera les mêmes effets si on reprend les mêmes procédés. — Si plausible que soit le raisonnement, il ne tient peut-être pas suffisamment compte de ce que bien des éléments du problème économique se sont profondément modifiés depuis 1914 et qu'on n'est pas absolument sûr aujourd'hui de voir les méthodes d'avant-guerre donner, dans des circonstances nouvelles, des résultats analogues à ceux d'autrefois, ou tout au moins de pouvoir éviter des inconvénients qui n'existaient pas il y a dix ans et qui pourraient survenir actuellement avec le retour à l'étalon d'or.

C'est ce qui est apparu à plusieurs économistes anglais, dont le plus connu est M. John Maynard Keynes; l'ouvrage de ce dernier, « A tract on monetary reform [1] », a eu un grand retentissement. D'après M. Keynes, le problème à résoudre a surtout un aspect économique : pour le plus grand bien de la communauté, dit-il, il faut obtenir la stabilité des prix; celle du change a beaucoup moins d'importance; et comme, dans l'état actuel des choses, il faut choisir entre l'une ou l'autre, la première est celle que doit avoir en vue un pays conscient de la situation économique présente. En effet, le retour à l'étalon d'or ne peut s'obtenir que par une politique énergique de déflation, et la déflation entraîne obligatoirement une crise des affaires et l'accroissement du chômage; il faut donc renoncer entièrement aux idées périmées du système monétaire automatique basé sur l'or, et, consacrant l'état de fait créé par la guerre, accepter les variations éventuelles du change en ayant un système monétaire élastique, une « managed currency », dont la quantité serait augmentée ou diminuée, de manière à assurer aux prix intérieurs une stabilité à peu près constante; et l'auteur cite à l'appui de son argumentation le fait que ce système a été appliqué avec succès de 1919 à 1922 aux Indes, où, malgré de grandes variations de valeur de la roupie, l'état général du pays a été très heureusement influencé par la grande stabilité des prix.

Bien que très vivement combattues par les théoriciens de la déflation, ces idées, tout au moins dans leur partie négative, c'est-à-dire dans ce qu'elles ont d'opposé au retour rapide à l'étalon d'or, ont eu une indéniable influence sur une partie de l'opinion plus attachée aux faits pratiques qu'à un système monétaire déterminé, et consciente des sacrifices qu'imposerait une déflation trop rigoureuse au cours d'une crise de chômage comme celle qu'a subie la Grande-Bretagne depuis l'automne de 1920. De là est venue une opinion moyenne, assez voisine de la politique du « wait and see », et qui a été remarquablement exprimée dans les discours de l'ancien Chancelier de l'Échiquier, M. Mac Kenna, actuellement Président de la Midland Bank. M. Mac Kenna est un adversaire déclaré de la déflation

1. Mac Millan and Co. London 1923. Voir d'ailleurs sur cette question l'article de M. Paul Gérard-West paru dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1924.

dont il a, à plusieurs reprises, souligné les inconvénients économiques, il est opposé à l'argent cher, au taux d'escompte élevé qui gêne la production, et il pense qu'un système fiscal trop lourd a le même effet; pour lui le seul problème financier qui se pose pour les États modernes est l'équilibre du budget, à réaliser dans toute la mesure possible par la compression des dépenses; une fois ce point résolu, la réduction de la dette est secondaire, car grâce au crédit elle est toujours prorogée; ce qu'il faut en outre, c'est favoriser la production et pour cela, dans la mesure nécessaire, augmenter le crédit au commerce et à l'industrie; étendre le crédit n'est pas de l'inflation, quand il a pour contre-partie des marchandises. Quant à la reprise prochaine de l'étalon d'or, M. Mac Kenna ne s'est pas publiquement prononcé contre elle, mais une des dernières circulaires de la Midland Bank faisait ressortir que, depuis le retour de la Suède à ce système, en avril 1924, la réserve-métal du pays avait baissé de 271 à 239 millions de couronnes.

En fait, ces idées modérées ont, depuis la fin de 1922, réglé l'attitude du Gouvernement. Celui-ci a toujours maintenu la théorie officielle exprimée dans les rapports du Comité Cunliffe et, chaque fois qu'il a été interrogé au Parlement, il a affirmé que le retour à l'or était son but; mais, depuis 1922, le taux de l'argent a baissé et la Trésorerie s'est bornée à équilibrer le budget, à aménager la dette, sans prendre du point de vue monétaire aucune mesure spéciale pour hâter la déflation. Cependant la question qui se pose actuellement est de savoir si l'on persévérera dans cette expectative.

LA SITUATION ACTUELLE ET LE RETOUR A L'ÉTALON D'OR

Après avoir été assez près de la parité or à $ 4,72 en février 1923, la livre sterling, par suite de diverses circonstances politiques intérieures et extérieures, avait baissé jusqu'aux environs de $4,20 au début de 1924. Depuis, elle n'a cessé de monter, surtout dans les derniers mois de l'année écoulée et elle a atteint $ 4,79 au début de janvier. Dans la mesure où on peut analyser les causes de variations du change, on doit attribuer cette progression au relèvement constant du crédit de

l'État auquel les changements de Gouvernement n'ont porté aucune atteinte, à la détente politique qui a suivi la Conférence de Londres en août dernier, au retour au pouvoir des conservateurs, et enfin à une hausse, qui se maintient depuis quelques temps, des prix américains, c'est-à-dire à une baisse de valeur de l'or par rapport aux marchandises. Cette appréciation de la livre a accentué fortement le désir qu'éprouve l'opinion d'un retour prochain à l'étalon d'or, très vivement souhaité aussi par certains Dominions comme l'Afrique du sud et l'Australie, et il n'est pas impossible de voir cette pression de l'opinion influencer le Gouvernement; la loi qui interdit l'exportation de l'or expire le 31 décembre 1925 et d'ici là on aura dû prendre la résolution de la proroger ou de la supprimer. La question sortant du domaine théorique et nécessitant une décision, il est assez visible actuellement que ceux qui seront appelés à la prendre pèseront longuement les éléments du problème qui est complexe.

En effet, quand on regarde les choses de près, on se rend très vite compte des changements essentiels survenus depuis 1914 dans l'utilisation éventuelle de l'or comme principe monétaire; deux remarques importantes à ce sujet doivent être faites :

1° Le stock d'or mondial avant la guerre était plus ou moins harmonieusement réparti entre les pays du monde civilisé dont il constituait principalement ou exclusivement la base monétaire; cette répartition est aujourd'hui entièrement modifiée, les États-Unis possédant environ la moitié des quantités disponibles. Comme d'autre part, dans un pays, les mouvements d'entrée ou sortie de l'or sont en corrélation avec la sortie ou l'entrée des marchandises [1], et que la balance commerciale des États-Unis est en 1924 favorable pour eux de 1 milliard de dollars, on voit quelles difficultés, simplement économiques, il y aurait à modifier la répartition mondiale du stock d'or;

2° Dans tous les pays anciens belligérants d'Europe, le rapport entre la masse du stock d'or et les signes monétaires

1. Sauf s'il y a emprunts consentis à l'étranger, mais ces emprunts eux-mêmes devront être remboursés en or ou en marchandises; leur remboursement devient une question de temps, qui influence pendant une longue période les relations commerciales des deux pays, l'emprunteur et le prêteur.

a sensiblement diminué, et, la proportion qui en 1914 permettait un bon fonctionnement du système n'existant plus, il n'est pas sûr que celui-ci puisse être satisfaisant dans les conditions actuelles.

En ce qui concerne la Grande-Bretagne, ces deux remarques ont une importance toute particulière. Dès avant la guerre, en effet, on avait déjà noté combien la réserve métallique du marché anglais était faible par rapport à l'édifice du crédit, fort bien construit d'ailleurs, dont elle était le soutien; le stock d'or atteignait, à peu près comme aujourd'hui, £ 160 millions, pour un pouvoir d'achat total de £ 1 257 millions, mais celui-ci a passé en décembre 1924 à £ 2 924 millions; la proportion de l'or par rapport aux signes monétaires était donc de 12,7 p. 100 en 1914, elle est aujourd'hui de 5,5 p. 100.

Dans ces conditions, on peut considérer comme très probable que, si le système doit bien fonctionner, il est essentiel que la réserve métallique ne diminue pas. Or, actuellement, la balance commerciale de la Grande-Bretagne est largement déficitaire et les chiffres qui viennent d'être publiés pour 1924 font apparaître pour les importations un excédent de £ 344 millions sur les exportations. Il faut bien remarquer que l'ampleur de ce déficit peut être causée en partie par une reprise d'activité commerciale en fin d'année ayant donné lieu à des importations de matières premières qui seront réexportées en 1925 sous forme d'objets fabriqués; il faut en outre noter que les exportations invisibles de la Grande-Bretagne, sous forme d'intérêts de ses placements à l'extérieur, revenus de sa flotte commerciale, de ses banques et compagnies d'assurances à l'étranger, forment un total annuel élevé, estimé par le Board of Trade en 1923 à environ £ 300 millions; cependant, si la balance commerciale et financière s'équilibre, c'est bien juste. Qu'une crise économique brutale survienne, ralentissant les exportations, que les revenus extérieurs de l'Angleterre diminuent, la réserve d'or, si minime, pourrait être entamée pour le plus grand danger du marché britannique, et l'on conçoit aisément combien une nouvelle suppression de l'exportation libre de l'or serait préjudiciable au crédit anglais. La seule possibilité pour le Royaume-Uni de revenir actuellement à l'étalon d'or est donc une entente

avec l'Amérique, qui en cas de nécessité aiderait à maintenir le niveau de la réserve métallique anglaise; mais cet accord avec New-York, même s'il s'établit maintenant, peut par la suite ne pas toujours être satisfaisant. Il est vrai toutefois que les États-Unis, dont le stock d'or considérable est en partie improductif à l'heure actuelle, ont intérêt à ce que le métal reste la base présente ou future des principaux systèmes monétaires européens, et au premier rang de celui de la Grande-Bretagne; leur réserve est utilisable seulement comme monnaie, et elle se déprécierait rapidement si les pays du vieux monde n'étaient pas des candidats actuels ou prochains à l'étalon d'or.

Il y a donc sans doute des éléments d'entente entre les deux grands peuples anglo-saxons, et il semble bien que des conversations ont déjà eu lieu à ce sujet. Toutefois une reprise prématurée de l'étalon d'or en Angleterre peut éventuellement occasionner certaines difficultés; le risque en serait largement diminué si, avant de rendre libre le marché du métal, on attendait pendant un temps assez long, peut-être deux ou trois ans, que la parité de la livre avec le dollar se soit pratiquement maintenue, et on ne voit pas *a priori* quels inconvénients en pourraient résulter pour l'économie générale du pays.

CONCLUSION

Si on veut maintenant tirer un enseignement des considérations ci-dessus exposées, il faut revenir au principe que nous posions au début de cette étude; la question monétaire en elle-même n'a pas l'importance primordiale qu'on lui accorde généralement quand on parle des finances affaiblies des anciens belligérants, et l'exemple de l'Angleterre est absolument typique pour illustrer cette idée; c'est elle en Europe qui a supporté les plus lourdes charges dans les dépenses de guerre, ce qui avait déséquilibré son budget et décuplé sa dette, dont une importante partie, environ un sixième, était flottante en 1920; elle avait en outre, avec un système monétaire profondément modifié depuis 1914, à assurer le bon fonctionnement d'un organisme bancaire extrêmement vaste et com-

plexe, et elle est arrivée à remettre tout cela en ordre en stabilisant suffisamment le coût de la vie et en faisant face à tous ses engagements extérieurs et intérieurs, sans politique monétaire bien définie. Les conclusions du Comité Cunliffe étaient très nettes et le Gouvernement a affirmé qu'elles traçaient sa ligne de conduite, mais en fait, si l'on examine ce qui s'est passé depuis cinq ans, on constate qu'il n'y a pas eu de déflation importante. Dans la gestion des finances publiques, au contraire, on voit un effort constant, énergique, inlassable, pour augmenter les recettes d'impôt, diminuer les dépenses, aménager (et faiblement réduire) la dette; et le crédit renaît, s'affirme, se consolide et permet la réalisation de ce paradoxe, faire face à tous les engagements issus de la guerre et ramener la monnaie presque à sa valeur d'avant-guerre. N'est-on pas alors en droit de penser qu'il n'y a pas à proprement parler de problème monétaire, mais seulement un problème du crédit? un bon crédit avec un système bancaire souple et productif, tel est, autant que l'esprit humain peut embrasser la complexité des phénomènes économiques actuels, la meilleure recette pour retrouver dans la plus large mesure possible cette stabilité relative des prix et de la monnaie qui est aussi nécessaire au producteur qu'au consommateur.

En ce qui nous concerne, l'examen de ce qui se passe chez nos voisins n'a pas qu'un intérêt académique. Il est parfaitement possible que les problèmes qui se poseront à nous dans l'avenir ne soient pas identiques à ceux qu'ont étudiés et qu'étudient actuellement nos alliés; mais ce qui est instructif pour nous, c'est d'examiner leurs méthodes et leurs procédés; en finance, comme à la guerre, il y a des principes éternels dont la nécessité s'impose toujours, et au premier rang est celui de l'amélioration constante du crédit. C'est grâce à l'organisation lente et progressive du crédit que l'expansion économique du monde s'est réalisée au XIXe siècle, et il n'est pas inutile de noter que, dans l'après-guerre, c'est grâce à son crédit que la Grande-Bretagne, tout en mettant ses finances publiques dans une situation excellente, a à peu près fait disparaître l'inquiétude monétaire qui chez nous reste encore si grande.

HENRI POUYANNE

LE PROBLÈME DE LA SÉCURITÉ

ET

LA POLITIQUE DE M. HERRIOT

Le ministère de M. Herriot était arrivé, après huit mois d'existence, à cette situation difficile : il paraissait à la fois impossible et inévitable. Impossible, parce qu'il avait commis assez d'erreurs et d'imprudences pour que l'inquiétude devînt générale. Inévitable, parce qu'il dispose d'une majorité compacte, qui ne voit aucune raison de le sacrifier et qui est bien décidée à le garder. Il n'y avait donc aucune solution au problème politique qui était posé au Parlement et à la nation. On parlait de ce qui pouvait advenir : mais on était incapable de dire quand et comment les choses arriveraient. La succession de M. Herriot n'était pas du tout ouverte, et personne n'était bien pressé de la prendre. C'est dans ces conditions que, brusquement, le 28 janvier, M. Herriot a prononcé à la Chambre un discours retentissant sur l'Allemagne et sur la sécurité de la France. Il a obtenu un grand succès auprès de tous les partis; il a même vu toute la Chambre accorder à son discours les honneurs de l'affichage. M. le Président du Conseil semblait avoir trouvé une manière d'apaiser le malaise général et de prévenir la crise en préparation : il tenait un langage un peu modifié et il se succédait à lui-même.

La difficulté, pour un chef de gouvernement, est, après avoir pris une pareille position, de s'y tenir. M. Herriot en prononçant de sages paroles que n'auraient désavoué ni M. Millerand, ni M. Poincaré, ni M. Briand, avait étonné ses adversaires, qui ne lui avaient pas ménagé leur approbation. Mais

il avait troublé ses partisans, accoutumés à entendre de lui des déclarations moins raisonnables. Entre les uns et les autres, M. le Président du Conseil était embarrassé : il craignait autant les adhésions des premiers que les reproches des seconds. Il s'est débattu comme il a pu, et il est sorti d'affaires tant bien que mal. Il n'a rien retiré de ce qu'il avait dit, mais il a supporté des commentaires qui édulcoraient sa pensée. Il est resté énigmatique. Un philosophe a toujours la ressource de dire : « Peut-être ». Un homme d'État, ou un chef du gouvernement qui veut paraître tel, doit savoir en certaines circonstances dire oui ou non. Pour éviter l'animosité de ses partisans et les sympathies de ses adversaires, M. Herriot était dans la fâcheuse nécessité de ne dire ni l'un ni l'autre. On ne lui a arraché finalement ni aveu ni rétractation. Le public d'ailleurs ne porte aucun intérêt à ces subtilités parlementaires. Il reste que M. le Président du Conseil a prononcé un discours aujourd'hui affiché sur tous les murs de France, et où il nous dit enfin la vérité sur les dispositions et les armements de l'Allemagne ; il reste que M. le Président de la République, peu après que le Président du Conseil responsable avait parlé, a repris le même thème et a donné à la France un avertissement autorisé sur « les dangers trop réels que lui fait courir l'existence au delà de ses frontières de l'est d'un esprit de véritable impérialisme et de revanche guerrière ».

***

On s'est beaucoup demandé ce qui avait poussé soudain M. Herriot à prendre une attitude énergique, du moins en paroles, à l'égard de l'Allemagne. M. le Président du Conseil, qui procède par effusions plutôt que par réflexions, a beau être plein d'imprévu, rien ne permettait, avant son discours, de deviner qu'il allait oser se faire applaudir par les modérés et obliger les socialistes à froncer le sourcil. On ne l'a jamais vu heurter de front sa majorité pour défendre une conception personnelle de l'intérêt public. On n'a jamais vu cette majorité réclamer des éclaircissements sur les échecs du gouvernement et rectifier sa ligne de conduite. Entre le gouvernement et le Cartel des Gauches, il y a un accord complet, jusque dans l'erreur.

Tous deux ont fourni une preuve éclatante de leurs dispositions et de leur entente dans la discussion sur le Vatican, qui s'est poursuivie dans la même période où M. Herriot a prononcé son discours sur l'Allemagne. Il s'agissait là d'une affaire politique de première importance, et le gouvernement avait reçu des hommes les plus autorisés des avertissements formels. Tout est critiquable dans la suppression de notre ambassade auprès du Saint-Siège, la forme et le fond. Jamais gouvernement au monde n'a procédé à une rupture diplomatique, sans l'ombre d'un prétexte, et parce que tel est son bon plaisir. Jamais gouvernement n'a privé d'un cœur léger le pays qu'il dirige d'un moyen d'influence dont d'autres pays se saisiront avec empressement. Jamais enfin gouvernement n'a dans des circonstances difficiles, où il a besoin du concours de tous, aussi volontairement blessé une grande partie de la population par une mesure que la majorité des électeurs du 11 mai ne réclamait pas. M. Briand, qui est au moins aussi laïque que M. Herriot, et qui a grandement contribué au rétablissement de l'ambassade en 1921, a exposé l'utilité des relations diplomatiques avec le Saint-Siège à la tribune, et il l'a fait avec tout son art et toute son expérience. Mais ni la majorité ni le gouvernement ne voulaient rien entendre. M. Briand a eu beau parler avec la sagesse familière d'un homme qui a longtemps exercé le pouvoir et qui n'a aucune impatience de le reprendre, il a eu beau s'adresser à la majorité avec tact, et sans rien dire qui pût le heurter, il a eu beau faire appel à ses sentiments et aux intérêts supérieurs de la politique française : il était visible que ses auditeurs, socialistes et radicaux, étaient tous impénétrables bien décidés à fermer leur esprit à l'évidence, et à réserver leurs approbations aux trois heures d'éloquence théologique, par lesquelles M. Herriot a cru devoir faire le procès de la Papauté.

Bien plus. Lorsque après avoir obtenu le vote qui supprime l'ambassade et qui consomme la faute politique, dont le Sénat essaiera d'obtenir la réparation, M. Herriot a expliqué qu'il maintiendrait à Rome un petit chargé de missions pour régler les affaires concordataires de l'Alsace et de la Lorraine, il a rencontré quelques difficultés, et il n'en est pas venu à bout sans

peine. Mais ce que sa majorité lui reprochait, ce n'était pas de ne pas faire assez, c'était de faire trop. Ni M. le Président du Conseil, ni ses partisans n'ont eu le sentiment que la solution adoptée était mesquine et insuffisante. Si le gouvernement français a besoin de causer avec Rome, il doit le faire ouvertement, et avec force, par l'intermédiaire d'un ambassadeur qui tienne son rang et qui ait de l'influence. Prétendre faire traiter les affaires sérieuses par un employé subalterne, c'est une conception fausse qui n'a aucun des avantages d'une représentation régulière, et qui a tous les inconvénients des demi-mesures. M. Herriot et ses partisans ont été cependant d'accord pour trouver cette ambassade raccourcie, cette ambassade au rabais, comme on a dit, parfaitement admissible; ils n'ont rien prévu des difficultés qu'elle peut nous préparer; ils n'ont rien senti de ce qu'elle a d'inégal au rôle et à la dignité de notre pays. On peut donc dire, après cet exemple significatif, qu'il y a entre la majorité et le gouvernement un accord complet. On pourrait faire la même remarque si l'on examinait la politique financière, la politique économique, la question du blé, la question de la vie chère, et tous les problèmes que les dirigeants, après avoir promis de les résoudre, laissent en suspens.

Sur un seul sujet donc, M. Herriot a pris l'initiative d'innover, de modifier son langage et même de contrarier une partie de sa majorité. Il a parlé de la sécurité nationale et du danger allemand, comme l'ont fait des prédécesseurs, et comme seront obligés de le faire ses successeurs. Pourquoi? La raison la plus vraisemblable est toute simple. M. Herriot, malgré les défauts qui ont fait de son ministère un gouvernement de désorganisation sociale et malgré ses erreurs lourdes, est un homme sincère. Ayant à parler de l'Allemagne, il l'a étudiée, et il l'a découverte. Quand il a achevé de lire le dossier et quand il a connu les documents, il a été stupéfait, et il a eu l'honnêteté de le dire. D'autres causes ont pu intervenir. Il n'est pas défendu de penser que M. Herriot s'est entretenu avec les hommes politiques les plus informés et les plus qualifiés de l'État; il n'est pas défendu de penser que, lorsque M. Briand est revenu de Rome, où il était allé pour la session de la Société des Nations et

où il avait eu l'occasion de causer avec les ministres de beaucoup de pays, M. Herriot lui a demandé ses impressions; il n'est même pas défendu de penser que le gouvernement a consulté les autorités qui connaissent le mieux la situation et les dispositions de l'Allemagne. Toutes ces raisons ont pu agir. Mais il paraît certain que M. Herriot s'est déterminé de son propre mouvement et qu'il a jugé nécessaire de dire très haut ce qu'il venait de comprendre et ce qu'il avait ignoré ou méconnu.

La formation du Cabinet Luther et l'avènement des nationalistes en Allemagne a dû être pour M. le Président du Conseil une révélation. Toutes les illusions qu'il avait pu garder, ne pouvaient résister à ce fait brutal. Toute sa conception politique antérieure était ruinée. M. le Président du Conseil avait en effet imaginé qu'il suffirait à modifier l'attitude et les sentiments de l'Allemagne [1]. C'était son idée essentielle quand il a pris le pouvoir. Dès le mois de juin dernier, il avait parlé d'une politique internationale démocratique. A Chequers, à Londres, il trouvait en M. Mac Donald un homme tout disposé à l'encourager, il allait au devant des concessions qui pouvaient lui être demandées, et il avait beaucoup de mal à défendre ce qu'il ne pouvait céder. Il acceptait le plan Dawes, nécessaire sans doute, et bien indulgent pour l'Allemagne. Il promettait d'évacuer la Ruhr. Il imaginait tout un plan d'arbitrage qui devait préluder au désarmement. Les événements ont contredit ces rêves. M. Mac Donald lui-même n'a pas voulu du protocole de Genève. L'Allemagne, pleine d'enthousiasme tant qu'il s'agissait de lui accorder des avantages, est redevenue elle-même, raisonneuse et combative, dès qu'il a été question de la zone de Cologne ou du traité de commerce. La constitution du Cabinet Luther et les renseignements sur les armements ont achevé de dissiper tous les espoirs : le pacifisme et les tendances démocratiques de l'Allemagne n'étaient plus que des nuées.

Si M. Herriot a pris la peine, au moment où il a fait ces découvertes sur l'Allemagne, de considérer l'état de l'Europe et du monde, qu'a-t-il constaté? Au lieu de la réconciliation

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février : *les Alliés et le nationalisme allemand.*

générale opérée sous le signe de la démocratie qu'il croyait déjà apercevoir à l'horizon, il a pu discerner des divisions, des rivalités, des conflits possibles et des desseins inquiétants. Après la guerre, le sentiment national est partout exaspéré, et ce sont les gouvernements révolutionnaires qui en jouent le plus. Le bolchevisme essaie dans toute l'Asie de soulever les populations contre l'hégémonie européenne; il fait un traité mystérieux avec le Japon, dont l'objet est peut-être de lutter contre l'influence anglo-saxonne en Orient. Le gouvernement d'Angora chasse soudain le patriarche œcuménique de Constantinople. L'Allemagne reprend le projet, auquel il semblait qu'elle dût renoncer, de ramener à elle l'Autriche désemparée, et qui peut dire quelles sont ses arrière-pensées en ce qui concerne la Pologne, et la Russie? Alors, devant ce tableau du monde, M. Herriot a eu le courage de déclarer que l'état de l'Allemagne l'inquiète, que l'esprit monarchique et militariste y progresse, qu'il entend un bruit d'armes. Tout son discours du 28 janvier est comme un avertissement souvent émouvant sur la nécessité de veiller à notre sécurité; M. le Président de la République a prononcé lui-même le mot de danger pour définir la situation générale que nous créent les dispositions de l'Allemagne.

***

Dès lors la question que tout le monde se pose est de savoir quelle sera la politique générale de M. Herriot. Un chef de gouvernement, qui parle avec autant d'énergie et de netteté de la sécurité de la France et qui laisse afficher ses déclarations dans toutes les villes et dans toutes les campagnes, prend un engagement moral. On n'imagine pas qu'après avoir appelé éloquemment l'attention sur un problème capital, il l'oublie ou le néglige. On n'imagine pas que toutes ses pensées tendent à une autre préoccupation. Telle qu'elle a été définie par M. le Président du Conseil lui-même, la question de la sécurité domine toute notre politique. Que compte-t-il faire?

Il est impossible de supposer qu'il continue d'agir comme il l'a fait depuis huit mois. Toute l'action gouvernementale a été subordonnée depuis le mois de juin à l'application d'un

programme de parti. Loué par les uns, blâmé par beaucoup d'autres, le gouvernement a poursuivi dans l'ordre financier, économique, administratif et religieux l'exécution d'un plan dont le moins qu'on puisse dire est qu'il a divisé la nation en deux et créé un malaise incontesté. Faisons l'hypothèse la plus favorable au gouvernement. Supposons un instant que les critiques qui lui ont été adressées par l'opposition, et que nous lui avons souvent adressées nous-même, aient été exagérées, que les inquiétudes manifestées par beaucoup de gens n'aient pas été justifiées, que le prix du pain et le prix de la vie, tels qu'ils sont, n'aient rien d'excessif, que la tension des changes soit sans grands inconvénients, que le crédit public ne soit affecté ni par l'annonce des mesures fiscales, ni par les générosités de l'étatisme, que le Trésor public à la fin de chaque mois n'éprouve aucun embarras à faire face à ses engagements. Supposons que toute la série des mesures prises par le gouvernement dans l'ordre social et religieux, que les changements brusques de hauts fonctionnaires, les poursuites et les projets ne soient que des expériences hardies, tentées en l'honneur d'une certaine conception du progrès, en des temps calmes où les essais sont sans péril irréparable. Avec un peu de bonne volonté et de scepticisme, on peut se figurer que si les hommes changent peu et si les manières de gouverner varient peu, les combinaisons par où s'assemblent les multiples éléments d'une société sont diverses. L'histoire est une suite de crises, séparées par d'heureux instants de répit; les révolutions ont presque toutes pour devise « Changement de propriétaires » et, quoiqu'elles fassent des victimes, la vie continue après elles. Mais toutes ces expériences, ces innovations, ces remaniements et ces bouleversements, de quelque nom qu'on les appelle, cessent d'être concevables, quand le pays, qui en est le théâtre, est tout entier dominé par le souci de sa propre sécurité. Même si M. Herriot se figure que sa politique antérieure est tout à fait innocente, peut-il croire possible de la continuer après qu'il a prononcé les paroles mémorables et retentissantes du 28 janvier? S'il avait pareille idée, ce serait une illusion de plus, et ce serait la plus grave de toutes, parce qu'elle l'exposerait à méconnaître lui-même le devoir présent qu'il a impérieusement imposé à nos esprits.

Un pays ne peut utilement songer à sa sécurité que s'il dispose de la force morale et matérielle. Il n'y a pas d'esprit public sans confiance et sans union. Il n'y a pas de crédit public sans travail, sans discipline, sans ordre et sans respect des lois. Il n'y a pas de diplomatie sans le soutien de bonnes finances et d'une bonne organisation militaire. C'est dire que le premier soin du gouvernement doit être d'éviter tout ce qui divise, tout ce qui invite aux luttes intérieures, tout ce qui inquiète, tout ce qui paralyse l'activité et la production, tout ce qui détourne les esprits d'une réalité souvent dure, mais toujours présente. Il est beaucoup plus agréable à un homme politique d'entretenir le public dans des idées flatteuses, de lui faire apercevoir des perspectives tranquilles, de lui promettre le bonheur et, en attendant, des améliorations soudaines. Mais c'est le traiter en mineur. Les peuples adultes méritent qu'on leur dise la vérité. M. Herriot a eu raison de traiter la France en nation solide, à qui l'on peut parler des choses telles qu'elles sont. Seulement, comme il l'a fait à propos de l'Allemagne, il lui faut désormais le faire pour le reste, aussi bien pour les finances que pour les lois militaires. Les habitants de notre pays ont horreur d'être trompés, et comme ils ont du bon sens, ils s'aperçoivent aisément des sottises qu'on leur dit. Depuis quelques années, ils n'ont eu que trop d'illusions : ils sont prêts à entendre des paroles viriles. Est-ce M. Herriot qui les leur dira?

Il est obligé de compter avec ses partisans socialistes. Sera-t-il de force à les entraîner à sa suite, les associera-t-il à une politique de sécurité, qui suppose une solide organisation des finances et de l'armée, une interprétation stricte du traité de Versailles, la défense de tous nos droits, la surveillance exacte de ce qui se passe en Allemagne, et l'occupation de la rive gauche du Rhin durant les délais nécessaires? Nous posons la question, et nous ne nous chargeons pas d'y répondre. Mais nous disons qu'elle est capitale pour l'avenir et que c'est déjà trop d'une incertitude de cette nature.

ANDRÉ CHAUMEIX

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1925

		Pages.
PRINCESSE GALITZINE.	Souvenirs d'une Émigrée	5
PIERRE BENOIT	Le Puits de Jacob. — II	41
GÉNÉRAL TAUFFLIEB.	Comment doit être réorganisée la Défense nationale	75
CLAUDE FARRÈRE. PAUL CHACK.	La Bataille des Falkland. — I	89
FRANÇOIS MAURIAC	Le Désert de l'amour (*fin*)	125
JACQUES BOMPARD	Strasbourg	153
O. HESNARD	Élections et Situation parlementaire en Allemagne	181
PIERRE MARTIGNAN	Doit-on créer des Caisses de conversion?	189
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	196
ROGER CADOT	La Vie financière : De la Notion d'échéance	208
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Gouvernement et le Communisme	221

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1925

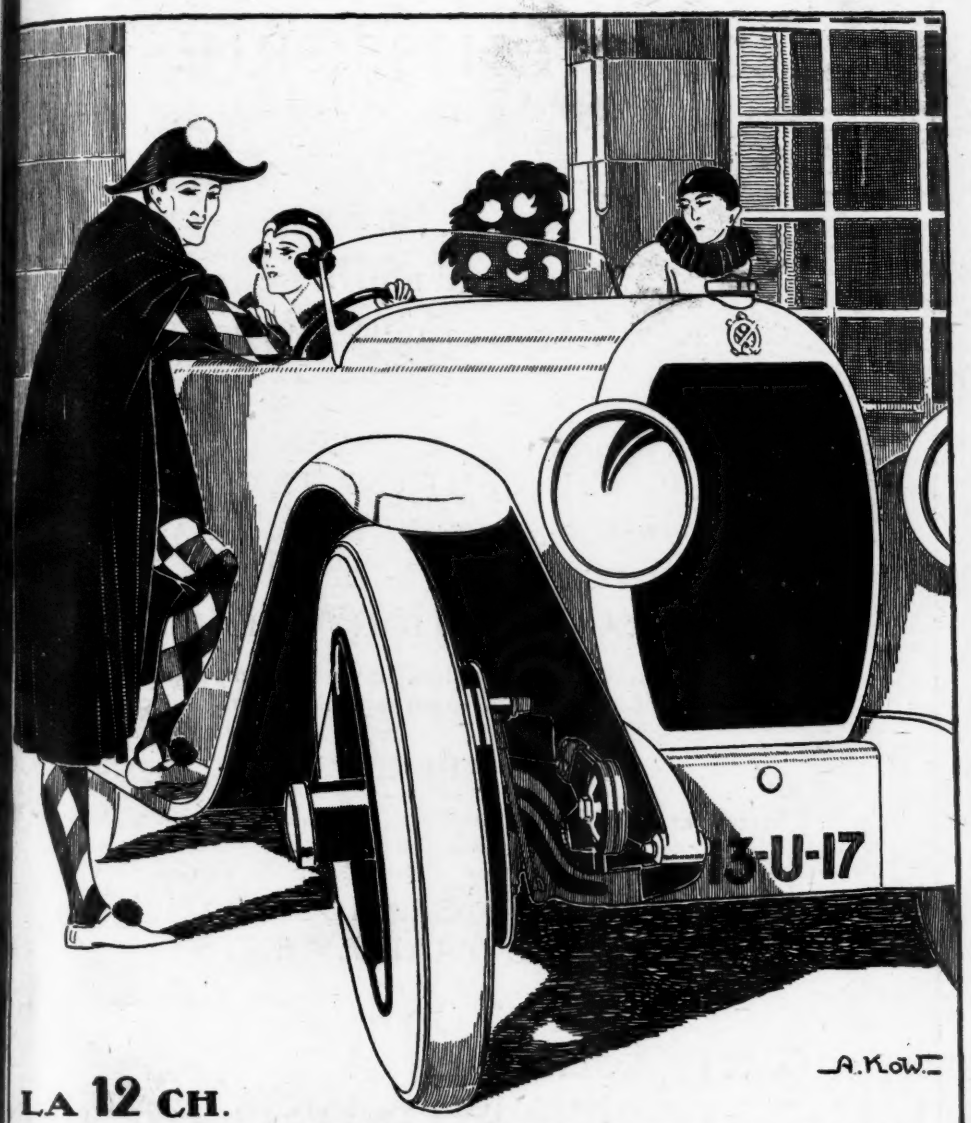
N. MURRAY BUTLER	Comment les États-Unis ont édifié leur puissance	241
PIERRE BENOIT	Le Puits de Jacob. — III	264
ABEL BONNARD	Majorque, Malaga, Grenade	299
CLAUDE FARRÈRE. PAUL CHACK	La Bataille des Falkland (*fin*)	315
MARY DUCLAUX	Souvenirs sur Walter Pater	339
R. ROLAND-MARCEL	La Réforme des grandes bibliothèques de France	359
L. HIRSCHAUER	L'Aviation commerciale	378
IGNOTUS	M. Winston Churchill et la Marine anglaise	396
A. ALBERT-PETIT	Les Lettres : Les Livres d'histoire	406
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	420
ALBERT DREYFUS	La Vie financière : Les Emprunts-or	435
PAUL SOUDAY	Le Théâtre : Le Mouvement dramatique	448
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : La Conférence de Paris	460

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1925

		Pages.
COMTE DE FELS	Les deux Révolutions	481
RUDYARD KIPLING	Une « Ligne droite » d'importance	495
VOLTAIRE	Lettres à Monsieur et Madame de Monthou	510
SYLVAIN LÉVI	L'Inde et le Monde	527
CHARLES DIEHL	Impressions de Coimbre	555
PIERRE BENOIT	Le Puits de Jacob. — IV	573
J.-LOUIS JARAY / LOUIS HOURTICQ	Montréal, la Métropole canadienne	611
GEORGES HÉBERT	Le Sport contre l'Éducation physique	625
LEROUX-CESBRON	La « folie » du baron de Sainte-James	665
L. HOULLEVIGUE	La Vie scientifique : Le Problème du Pétrole	683
ALBERT DREYFUS	La Vie financière : L' « Inventaire »	695
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Les Alliés et le Nationalisme allemand	708

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1925

HENRI DE RÉGNIER	Le Divertissement provincial. — I	721
RUDYARD KIPLING	Le Chemin qu'il prit	762
SYLVAIN LÉVI	L'Œuvre de la Civilisation indienne	784
PIERRE BENOIT	Le Puits de Jacob (*fin*)	814
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Ronsard et la musique. — I	849
MARQUIS DE SEGONZAC	L'Énigme rifaine	872
FRANCK L. SCHŒLL	L'Agonie du Français en Louisiane	883
COMTE DE FELS	Le Cartel de l'Ordre. — I	897
HENRY BIDOU	Les Lettres : Parmi les Livres	912
ALBERT FLAMENT	La Quinzaine : Tableaux de Paris	923
HENRI POUYANNE	La Vie financière : La Situation en Grande-Bretagne	935
ANDRÉ CHAUMEIX	La Politique : Le Problème de la Sécurité	951



LA 12 CH.

HOTCHKISS

RÉUNIT LES QUALITÉS DE LA VOITURE DE VILLE LÉGÈRE ET ÉCONOMIQUE A CELLES DES VOITURES DE GRAND TOURISME LUXUEUSES ET RAPIDES, C'EST LE "JUSTE MILIEU"

USINES: 6 ROUTE DE GONESSE St DENIS. MAGASINS D'EXPOSITION CHAMPS ÉLYSÉES 154

BLANCHISSERIE
ET
TEINTURERIE DE THAON

Société Anonyme au Capital de 40.000.000 de francs

Paul LEDERLIN O.✻, **Administrateur-Directeur**

Bureaux à PARIS-8e : 23, RUE DE MARIGNAN

R. C. Paris 126.446 — R. C. Epinal 3.905

USINES DANS LES DIFFÉRENTS CENTRES TEXTILES

Vosges, Haut-Rhin, Nord, Seine-Inférieure, Eure, Somme, Aube, Rhône, Loire et Région Parisienne.

TOUTES MANUTENTIONS A FAÇON :

de Blanchiment, Teinture, Impression, Apprêts, Imperméabilisation, Grattage, Gaufrage, etc., sur tous tissus de Coton en pièces.

TOUS APPRÊTS

Pour la Lingerie et la Robe, la Doublure et le Vêtement, la Chaussure et l'Ameublement, etc.

SPÉCIALITÉS DE GRANDS BLANCS ET GRANDS TRAITEMENTS

« Simili-Soie », « Organsin », « Chent Claer », « Special Finish Export ».

NUANCES SOLIDES et NUANCES GRANDS TEINTS

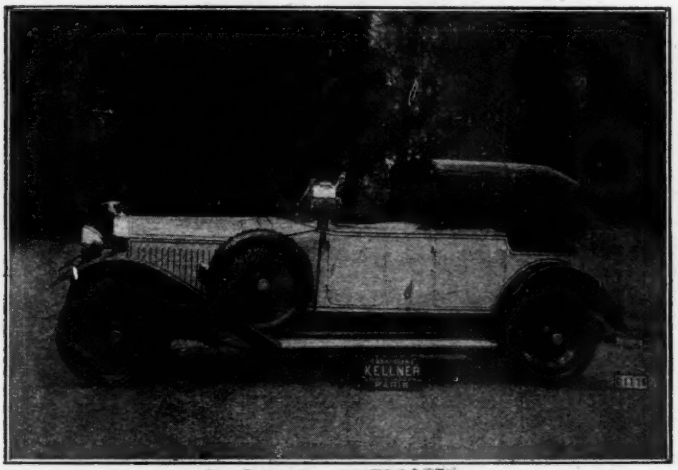
Kaki Militaire (Troupes coloniales).
Noir d'oxidation indestructible, Indéchirable et Inverdissable, Bleu-Indigo, Rouge Andrinople, Bleu Pagode, Jaune Bonze.

APPRÊTS et TRAITEMENTS SPÉCIAUX

Avec conditions tout à fait spéciales pour l'Exportation : Algérie, Tunisie, Maroc, Côte d'Afrique, Congo, Madagascar, Indo-Chine, Etranger.

Carrosserie KELLNER

KELLNER Frères — GEORGES KELLNER et FILS, Succrs



Un Cabriolet "KELLNER"

Salons d'Exposition : **127, Avenue des Champs-Elysées — PARIS**
— *Usine ;* **187, Avenue Edouard-Vaillant — BILLANCOURT —**

LES PARFUMS BICHARA
EN VENTE PARTOUT

MARNY

SES BAS POUR L'AUTO

LE PLUS GRAND CHOIX
LES MEILLEURS PRIX

33, Rue Tronchet

LENIEF

374, Rue Saint-Honoré, Paris
Montre actuellement sa nouvelle collection d'Été

Un chef-d'œuvre de NICOLAS LANCRET
SCÈNE CHAMPÊTRE
" *Que le cœur d'un amant est sujet à changer* "

Collection EDOUARD JONAS, 3, Place Vendôme

FOUQUET
CONFISEUR, 36, RUE LAFFITTE
A OUVERT UN SALON DE THÉ

214-25. — Imp. L. Pochy et Fils, Paris

BANQUE DES PAYS DE L'EUROPE CENTRALE

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital social : 100.000.000 de francs

Siège social : 12, Rue de Castiglione - PARIS

SIÈGE A VIENNE

et Succursales à : Graz, Innsbrück, Linz, Salzburg, Baden (près Vienne), St.-Pölten

Principales Banques affiliées et Correspondants en Europe Centrale

EN TCHÉCO-SLOVAQUIE

BANQUE POUR LE COMMERCE et L'INDUSTRIE
Siège social : PRAGUE.

EN ROUMANIE

BANQUE DE CRÉDIT ROUMAIN
Siège social : BUCAREST

EN POLOGNE

BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT
Siège social : LEMBERG

EN HONGRIE

BANQUE HONGROISE D'ESCOMPTE et de CHANGE
à BUDAPEST

EN SERBIE-CROATIE-SLOVÉNIE

BANQUE CROATE D'ESCOMPTE
à ZAGREB (Agram)

HEMIN de FER de PARIS à ORLÉANS

Une Rue de Meknès.

Allez au Maroc

1°) **Par Bordeaux-Casablanca.** — Départ de Bordeaux, ois fois par mois. Traversée en 3 jours. Billets directs et enregis-ment direct des bagages.

2°) **Par Gibraltar-Casablanca.**— Billets directs et enregis-ment direct des bagages pour Gibraltar. Service bi-hebdomadaire Gibraltar à Casablanca, 15 h. de mer.

3°) **Par Algésiras-Tanger.** — Billets directs et enregistre-ent direct des bagages pour Algésiras. Traversée quotidienne ésiras-Tanger en 3 h. De Tanger à Casablanca par Rabat, service tomobile.

4°) **Par Toulouse-Casablanca (par avion).**— Trajet en emin de fer jusqu'à Toulouse, voie aérienne de Toulouse à Casa-nca. Billets de chemin de fer et d'avion délivrés conjointement.

5°) **Par Port-Vendres-Oran-Oudjda.**— Trajet en chemin fer jusqu'à Port-Vendres par Limoges-Toulouse ; service hebdo-daire entre Port-Vendres et Oran. Entre Oran, Oudjda, Fez et sablanca, trajet par voie ferrée ou avion ; entre Oudjda et sablanca, service automobile.

Train rapide de Luxe **" Sud-Express "** quotidien entre Paris, rdeaux et Madrid. — Service tri-hebdomadaire de luxe entre drid et Algésiras.

Pour tous renseignements, consulter le *Livret-Guide* officiel de la Compagnie d'Orléans.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

EN VENTE A LA

MAISON DES DICTIONNAIRES

6, rue Herschel - PARIS-6°

Dr FONTAINE. *Dictionnaire de droit financier et des sociétés*, 1 vol. in-16 ..... **20** fr.

H. CLOUZOT. *Dictionnaire des Miniaturistes sur émail*, in-4°, avec planches en couleurs ..... **70** fr.

MAKAROFF. *Dictionnaire français-russe et russe-français*, 2 vol. grand in-8° ..... **150** fr.

PAASCH *Dictionnaire de marine en cinq langues*, 1 vol. in-4° illustré ..... **160** fr.

DESFEUILLES. *Dictionn. suédois-français*, in-32. **12** fr.

WEBER. *Dictionnaire à l'usage des amateurs et collectionneurs d'objets d'art chinois et japonais*. 2 vol. grand in-8° illustrés ..... **600** fr.

Qui êtes-vous ? Annuaire des contemporains. 1 volume in-8° ..... **40** fr.

Envoi franco contre 1 franc remboursable du Catalogue de tous les Dictionnaires.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les annonces sont reçues chez MM. PERDRIX et BURIN, 14, *rue Cadet, Paris.*

R.C. Seine 210.836 B — Téléphone : Central 72-71.

MAISON (9e Arrt) **RUE BOURDALOUE, 5.** Cce 338 m. Rev. brut : 32.451 fr. 2 APPARTts LIBRES. Mise à pr. : 450.000 fr.
MAISON (2e Arrt) **RUE ABOUKIR, 109.** Cce 185m. Rev. br. : 16.027 fr. M. à p. : 150.000 fr. A adj. Ch. not. 17 fév. S'ad. Mes Tansard, Paillat, not.; Poisson, not. 19, Bd Malesherbes.

MAISON d'Angle PARIS (16e) **Rue Dufrénoy, 18.** Cce 200m. 2 APPARTts VACANTS. Rev. br. : 31.174f. M. à p. : 300.000f. A adj. Ch. not. Paris, le *3 mars*. S'ad. Me ROBINEAU, not. 75 bis, Bd de Clichy.

Vente au Palais, à Paris, le 28 février 1925, à 2 h.
1er lot **IMMEUBLE à SAINT-MANDÉ (Seine)** avenue de la Tourelle, 2. Revenu net : 11.000 fr. M. à pr. : 180.000 fr. — 2e lot **4 a. de terre à TRIEL** (S.-et-O.) Mise à prix : 100 fr. S'ad. Me FRANÇOIS, avoué, 38, rue François-Ier, Paris ; Mes Berton, de Biéville, avoués ; Mes Maurice Dauchez, Guérin, Papillon, notaires.

Vente au Palais, *le 28 février 1925, à 2 heures.*

1° HOTEL PARTICULIER à PARIS
110, rue Erlanger, à l'angle du Boul. Murat
Libre de location. Mise à prix : 200.000 fr.

2° TERRAIN SIS à MENTON
(A.-M.) Contence 8.790 m. environ. Propre à bâtir. M. à p. : 10.000 fr. S'ad. à Mes MUSNIER, Collet et Tual, avoués à Paris, et Lanquest, notaire.

Vente au Palais, *le 28 février 1925, à 2 heures.*
Immeuble sis à Paris
RUE DE LA FEUILLADE, n° 3
Cont. 190m2 environ. Rev. brut : 23.000 fr. environ. Mise à prix : 200.000 fr, S'adresser à Me HAQUIN, avoué, 7, rue Drouot ; Me Forté, avoué, 36, rue des Petits-Champs ; Me Père, notaire à Paris.

Mep Rue **Provence** 43. Cce 441m. R. br. : 62.668f. M. à p. : 600.000f. Adj. Ch. not. 3 mars. S'ad. Mes Brunel, Chauveau et Moisy, 9, r. Grenelle, dép. enc

---

Pté de camp. **VALENTON** près Villeneuve-St-Georges. Cce 11 h. 42. Jard. Parc. Lib. M. à p. : 300.000f. Adj. Ch. not. Paris 10 mars. Me Breuillaud, not. 323, r. St-Martin.

Adjon Ch. not. Paris le 3 mars 1925. **MAISON D'ANGLE**
Bd MALESHERBES, 2
et RUE D'ANJOU, 33. Contenance 470 mètres. Revenu brut : 89.794f. Mise à prix : 1.000.000 S'ad. Me COUTURIER, not. 20, boul. Malesherbes.

Vente au Palais, Paris, 28 février 1925, à 2 heures.
Maison à Aubervilliers
rue du Moutier, 18 et 20. Cont. 1.831 m. Revenu brut env. 12.907 fr. 60. M. à pr. : 150.000 fr. S'ad. Mes Michel-Dansac, Rondest, Delinon, avoués à Paris, Saintville, notaire à Aubervilliers.

1° MAISON d'ANGLE à PARIS **Rue de Turenne,** 79, et 2, r. du Roi-de-Sicile. Appartement vacant. Rev. br. 17.641f. M. à p. : 175.000f. ; 2° MAISON à PARIS **R. Ste-Anastase,** 11. R. br. 22.715f Prêt C.F. à 4.20% M. à p. : 225.000f. Adjon Ch. not. le 3 mars 1925. S'ad. Me J. VINCENT, not. 52, rue de Clichy.

BEZONS (S.-et-O.) PROPRIÉTÉ, 70, rue Edouard Vaillant. Cce 636 m. Rev. br. : 5.320 f. M. à p. : 50 000 fr. A adj. Ch. notaires, Paris 3 mars. S'ad. Me Bossy, notaire, 9, rue des Pyramides. Paris.

L'ARGUS de la PRESSE
"VOIT TOUT"
Fondé en 1879
LES PLUS ANCIENS BUREAUX D'ARTICLES DE JOURNAUX
37, Rue Bergère, PARIS (IXe)
Lit et dépouille par jour
20.000 *Journaux ou Revues du Monde entier*
Collectionne : LES ARCHIVES DE LA PRESSE
Edite : **L'Argus de l'Officiel**
contenant tous les votes des Hommes politiques
L'Argus recherche articles et tous documents passés, présents, futurs

Assemblée Générale des Actionnaires de la Banque de France

L'Assemblée Générale des actionnaires de la Banque de France s'est tenue 29 janvier, sous la présidence de M. G. Robineau, Gouverneur, qui a donné cture, au nom du Conseil Général, du compte rendu des opérations pour xercice 1924.

Après un rapide exposé de la crise des changes, au début de l'année 1924, des moyens employés pour la maîtriser, ce compte rendu résume les indices s plus caractéristiques du mouvement industriel et commercial.

Il souligne tout spécialement l'accroissement important de la production des échanges et la situation favorable de notre balance commerciale, qui, ur la première fois depuis 1875, présente un excédent net des exportations.

Les escomptes commerciaux sont en augmentation de 16 %, pour le nombre s effets, et de 37 %, pour leur valeur totale.

Le mouvement général des caisses s'est élevé à 1.994 milliards ; dans ce tal, la part des règlements opérés par virements de compte à compte atteint us de 86 %.

Les versements à l'État, à titre d'impôts généraux ou spéciaux et de redeance, se sont élevés à 170 millions.

Le dividende de l'exercice 1924 a été de 52.925.000 francs, soit 290 francs ar action.

M. Pascalis a présenté, en son nom et au nom de ses collègues, le rapport s Censeurs.

L'Assemblée a réélu Régents MM. Ernest Mallet, Émile Pluchet et Gabriel ordier. Elle a réélu Censeur M. Charles Petit.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Sports d'hiver à Aix-les-Bains, Mont-Revard et Chamonix-Mont-Blanc

L'attention des amateurs de sports d'hiver est plus spécialement appelée ur les relations rapides de nuit qui s'établissent entre Paris, Aix-les-Bains-Mont-Revard et Chamonix-Mont-Blanc, par les trains 657 à l'aller et 658 au etour.

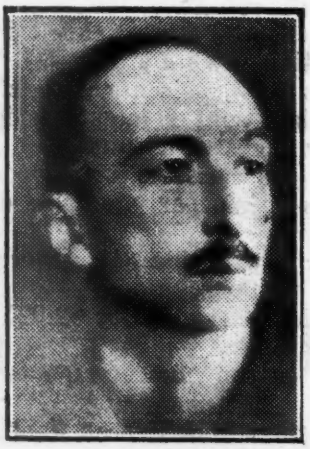
Ces trains qui auront lieu, chaque jour, jusqu'au 14 février au départ de Paris et jusqu'au 15 février au départ de Saint-Gervais, comportent des places de lits-salons, couchettes, wagons-lits, 1re et 2e classes et un wagon-restaurant. Ils seront maintenus trois fois par semaine pendant la période du 15 au 26 février: les lundi, mercredi et vendredi au départ de Paris, les mardi, jeudi et dimanche au départ de Saint-Gervais.

Aller : Paris, départ 21 h. 48, Aix-les-Bains-Mont-Revard, arrivée 6 h. 45 Sallanches-Combloux (Mégève-Mont-d'Arbois), 10 h. 21 ; Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet, 10 h. 34 ; Chamonix-Mont-Blanc, arrivée 11 h. 50.

Retour : Chamonix-Mont-Blanc, départ 16 h. 30 ; Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet, 18 heures ; Sallanches-Combloux (Mégève-Mont-d'Arbois), 18 h. 11 ; Aix-les-Bains-Mont-Revard, 21 h. 45 ; Paris, arrivée 7 h. 05.

Un service de voitures (voyageurs et bagages) fonctionne entre la gare P.-L.-M. d'Aix-les-Bains et la gare du chemin de fer à crémaillère d'Aix-les-Bains au Mont-Revard.

FRANÇOIS MAURIAC



Vient de paraître :

Le Désert de l'Amour

ROMAN.. .. .. 7.50

Du même auteur :

La Robe prétexte **7.50**
L'Enfant chargé de chaînes.. .. .. **7.50**
Le Baiser au Lépreux.. .. .. **6. »**
Le Fleuve de Feu.. .. .. **7.50**
Genitrix. **6.50**

Bernard Grasset, Éditeur

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

Dernières Publications :

A. CHOLLIER et H. LESBROS.

LA VENGERESSE
OU LA NOUVELLE BETHSABÉE
ROMAN

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 7 fr. 50

Georges LECOMTE, *de l'Académie française.* 10e MILLE

LE MORT SAISIT LE VIF
ROMAN

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 7 fr. 50

Jules PERRIN.

QUAND L'ANGLAIS
RÉGNAIT EN FRANCE
ROMAN

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 7 fr. 50

Nicolas SÉGUR. 15e MILLE

CONVERSATIONS AVEC
ANATOLE FRANCE
OU LES MÉLANCOLIES DE L'INTELLIGENCE

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier* . . . . . 7 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi franco de port et d'emballage

contre 8 fr. 25 par volume, en mandat ou timbres

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

R. C. Seine 110.264 — 3, Place du Panthéon. — PARIS (ve). — Chèques postaux, Paris

VIENNENT DE PARAITRE

Le deuxième "Cahier de la Victoire"

JACQUES ARTHUYS

LES COMBATTANTS

Un volume in-8° carré, sur Alfa, *édition originale* . . . . . **7** fr. **50** (Fco **8.25**)
12 exemplaires sur Madagascar. **55** fr.; 100 exemplaires sur pur fil Lafuma. **25** fr.

Collection des "ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE"

GEORGES VALOIS

D'UN SIÈCLE A L'AUTRE

Chronique d'une génération 1885-1920

Édition définitive illustrée de 21 bois de Jean FEILDEL

Un volume in-8° écu sur vélin teinté Navarre . . . . . **12** fr. **50**

MEMINI

L'EFFET DES LOIS LAIQUES

ACCEPTATION OU RÉSISTANCE ?

Un volume in-16 . . . . . **5** fr.

E. NUSBAUMER
Ingénieur I. C. P.

L'ORGANISATION SCIENTIFIQUE DES USINES

Préface de M. H. LE CHATELIER, Membre de l'Institut

106 figures dans le texte et 19 planches hors texte

Un beau vol., relié toile, in-8° carré de 370 p. sur tr. beau papier. **40** fr. (Fco) **43** fr.

GEORGES VALOIS

LA RÉVOLUTION NATIONALE

DEUXIÈME ÉDITION — 8e mille

Un volume in-16 . . . . . **6** fr. **50**

(L'édition originale est entièrement épuisée). — Quelques exemplaires sur pur fil : **25** fr.

CHEZ PLON

MAURICE BARRÈS
de l'Académie française

LA GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE

In-16 . . . . . 7 fr. 50

HENRY BORDEAUX
de l'Académie française

L'AMOUR ET LE BONHEUR
OU LES FRÈRES ENNEMIS

In-16 . . . . . 7 fr. 50

EDMOND JALOUX

L'ALCYONE

Roman. — In-16 . . . . . 7 fr. 50

LILY JEAN-JAVAL

NOEMI

Roman. — In-16 . . . . . 7 fr. 50

FRANK SWINNERTON

NOCTURNE

Roman traduit de l'anglais par J. MULLER BERGALONNE et M. HEUTSCH
In-16 de la COLLECTION D'AUTEURS ÉTRANGERS . . . . . 7 fr. 50

RENÉ JOHANNET

ANATOLE FRANCE EST-IL UN GRAND ÉCRIVAIN?

In-8° 1/4 colombier . . . . . 4 fr.

GABRIEL MARCEL

LE QUATUOR EN FA DIÈSE
PIÈCE EN CINQ ACTES

In-16 sur alfa . . . . . 10 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris (IXe)

VIENT DE PARAITRE :

Collection Bleue

Imprimée sur beau papier OUTHENIN-CHALANDRE

RENÉ BOYLESVE

Le Parfum des Iles Borromées

Un volume in-18. — Prix 10

DU MÊME AUTEUR DANS LA MÊME COLLECTION :

LA BECQUÉE . . . . . 1 vo

LA LEÇON D'AMOUR DANS UN PARC . . . . . 1 vo

COLETTE YVER

LE FESTIN DES AUTRES

ROMAN

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 7

En quelques jours ce volume a atteint sa 19e édition.

POUR PARAITRE LE 18 FÉVRIER

R. DESJARDINS

AVEC LES SÉNÉGALAIS

par

DELÀ L'EUPHRATE

Récit de guerre qui est un véritable roman d'aventures, souvenirs de cette dure campagne de Mésopotami où de grandes choses héroïques furent faites.

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

217-25. Imp. L. Pochy et Fils, 52, rue du Chateau, Paris — Registre du Commerce : Seine 19.328

Janvier. — A la Chambre, protestation de M. Oberkirch contre la politique religieuse du gouvernement en Alsace et en Lorraine; discours de M. Briand en faveur du maintien de l'Ambassade auprès du Saint-Siège. Le Reichstag vote un ordre du jour de confiance au Cabinet Luther. — Le Sénat italien approuve le protocole de Genève. — M. Branting abandonne la présidence du Conseil suédois pour raison de santé. — Démission du cabinet prussien mis en minorité au Landtag. — Cérémonies royalistes à Madrid pour la fête du roi Alphonse XIII. — Mort du général Kouropatkine.

— Le sénateur Billiet est condamné à 300 francs d'amende pour refus de serment devant la commission d'enquête des fonds électoraux. — Dans un discours à Madrid, le général Primo de Rivera expose son programme de gouvernement. — Au Chili un coup d'état militaire rétablit le gouvernement de l'ancien Président Alessandri.

— Publication par le gouvernement yougoslave de documents établissant la collusion de Raditch avec les soviets et le parti allemand. — Le gouvernement d'Angora supprime le commissariat de Constantinople chargé de la liaison avec les représentants des puissances étrangères.

— La Conférence des Ambassadeurs notifie à l'Allemagne que le marché passé pour fourniture au gouvernement argentin de chaudières de torpilleurs est interdit par l'article 192 du traité de Versailles. — Remise au gouvernement du Reich de la note des alliés en réponse à la note allemande sur l'évacuation de la zone de Cologne. — A Lisbonne solennités commémoratives du quatrième centenaire de Vasco de Gama.

— Réponse allemande à la note alliée du 26 au sujet de l'occupation de Cologne.

— Discours du Président du Conseil devant la Chambre des Députés : exposé de la situation extérieure et du programme du gouvernement en ce qui concerne les dettes envers nos alliés et le désarmement de l'Allemagne.

— L'affichage du discours prononcé la veille par le Président du Conseil est voté par la Chambre des Députés malgré l'hésitation marquée par les socialistes. — Raissouli fait sa soumission à Abd-el-Krim et celui-ci occupe Tazerout. — Les troupes de Lu Yung Hsiang occupent Changhaï.

— Dans un ordre du jour de confiance au gouvernement, à la suite des interpellations sur la réintégration des cheminots, la majorité de la Chambre insiste pour que le gouvernement s'attache à vaincre la résistance des Compagnies. — M. Braun est réélu président du Conseil prussien par le Landtag. — Les autorités turques expulsent de Constantinople le patriarche œcuménique; protestations des gouvernements français, britannique et italien auprès du gouvernement d'Angora.

31. — Après un exposé de M. Trendelenburg le Conseil des Ministres du Reich se prononce pour la continuation des négociations économiques franco-allemandes. — Dans un banquet à Birmingham, M. Chamberlain, répondant au récent discours de Dr Luther, insiste sur sa volonté de resserrer l'entente franco-britannique et sur la nécessité de garantir la sécurité de la France.

1er *Février.* — Au Banquet de l'Association des journalistes républicains, le Président de la République prononce un important discours consacré au problème de la sécurité. — Le gouvernement grec proteste auprès du gouvernement d'Angora contre l'expulsion du patriarche de Constantinople et propose de soumettre le différend à l'arbitrage de la Cour de la Haye. — Le gouvernement espagnol se rallie au nouveau statut de Tanger.

2. — Nouvelle discussion devant la Chambre au sujet de l'Ambassade auprès du Vatican : l'Ambassade est définitivement supprimée.

3. — Sur l'invitation du Président du Conseil, la Chambre adopte un crédit spécial en vue de maintenir auprès du Saint-Siège une mission chargée de représenter spécialement les intérêts de l'Alsace et de la Lorraine. Protestation des députés appartenant à ces provinces. — L'Ambassadeur de Turquie à Paris fait connaître que son gouvernement refuse l'arbitrage de la Cour de la Haye dans la question du Patriarche œcuménique.

4. — Les capitaines Lemaître et Arrachart, partis la veille d'Étampes pour gagner Dakar d'un seul vol, sont contraints d'atterrir à Villa Cisneros (Rio de Oro) à 3 600 kilomètres de Paris. — M. Trendelenburg remet à M. Raynaldy la réponse allemande aux dernières propositions françaises relatives au traité de commerce. — La Chambre et le Sénat forment leurs grandes commissions : M. Ossola (Cartel des gauches) remplace M. Maginot à la présidence de la Commission de l'armée. — Dans les élections des délégués électoraux égyptiens le parti de Zagloul pacha a la majorité.

5. — Les capitaines Lemaître et Arrachart arrivent à Dakar. — La Cour de cassation rejette le pourvoi du général Von Nathusius. — Discours de Lord Crewe ambassadeur d'Angleterre à Paris : difficulté de résoudre les questions actuellement pendantes, rappel des sentiments qui régnaient entre alliés pendant la guerre.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.